MASTER
NEGATIVE
NO. 92-80710-4

MICROFILMED 1992

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES/NEW YORK

as part of the
"Foundations of Western Civilization Preservation Project"

Funded by the
NATIONAL ENDOWMENT FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without permission from
Columbia University Library

COPYRIGHT STATEMENT

The copyright law of the United States -- Title 17, United States Code -- concerns the making of photocopies or other reproductions of copyrighted material...

Columbia University Library reserves the right to refuse to accept a copy order if, in its judgement, fulfillment of the order would involve violation of the copyright law.

AUTHOR:

EICHTHAL, GUSTAVE D'

TITLE:

LANGUE GRECQUE

PLACE:

PARIS

DATE:

1887

Master Negative #

92-80710-4

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

887
E124 Eichthal, Gustave d', 1804-1886.
...La langue grecque; mémoires & notices 1864-1884, précédé d'une notice sur les services rendus par M.G. d'Eichthal, à la Grèce et aux études grecques par le M^is de Quex de Saint-Hilaire.
Paris, Hachette, 1887.
iii, 426 p. 22½ cm.

At head of title: Gustave d'Eichthal..

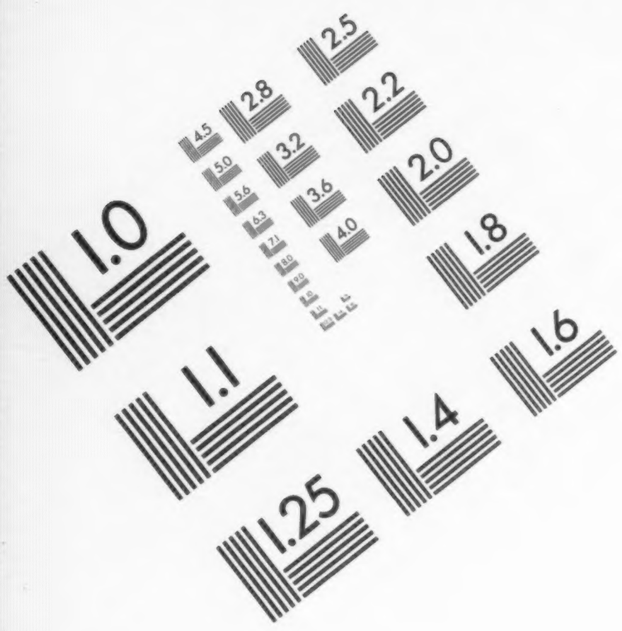
Preface signed Eugène d'Eichthal.

101658

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

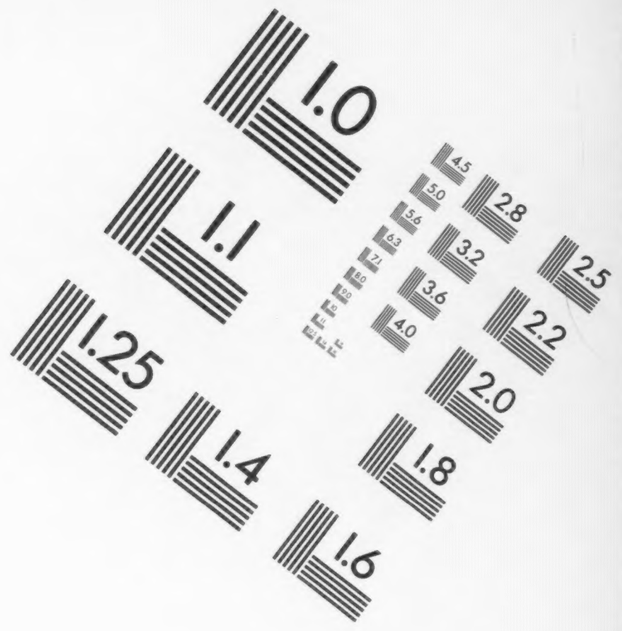
FILM SIZE: 35 mm REDUCTION RATIO: 11X
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 9-8-92 INITIALS M.D.C.
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT



Association for Information and Image Management

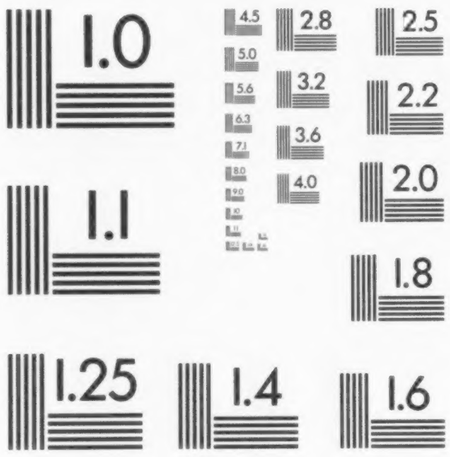
1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910

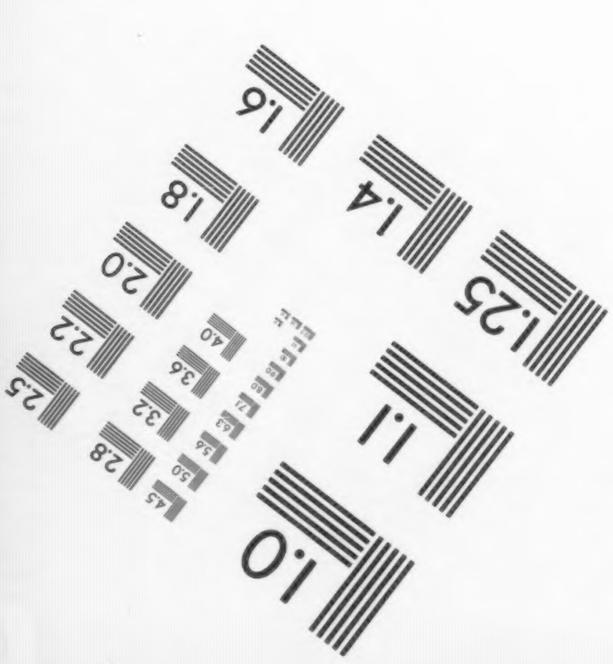
301/587-8202

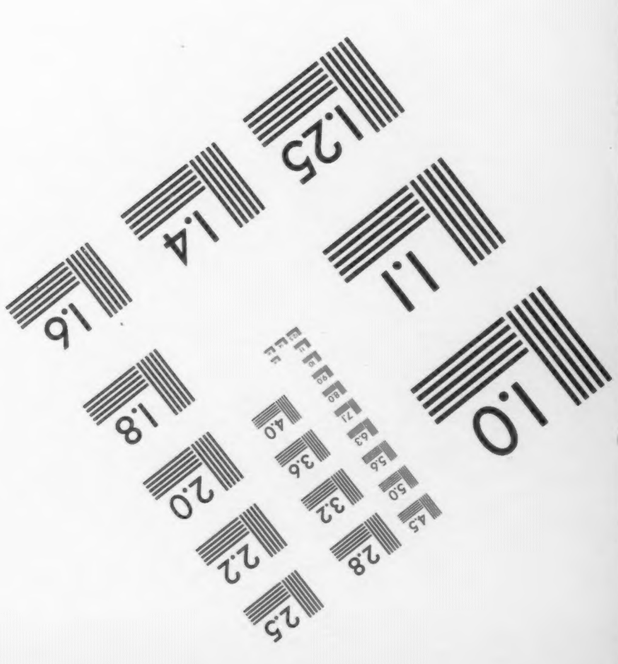


Centimeter

Inches







MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.

GUSTAVE D'EICHTHAL

LA LANGUE GRECQUE

MÉMOIRES & NOTICES

1864-1884

Précédé d'une notice sur les services rendus, par M. G. d'Eichthal,
à la Grèce et aux études grecques

PAR LE Mis DE QUEUX DE SAINT-HILAIRE

PARIS
LIBRAIRIE DE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1887

887 E:24

Columbia University
in the City of New York

LIBRARY

Thr. L. Stedman

GUSTAVE D'EICHTHAL

LA
LANGUE GRECQUE

MÉMOIRES & NOTICES

1864-1884

Précédé d'une notice sur les services rendus, par M. G. d'Eichthal,
à la Grèce et aux études grecques

PAR LE Mis DE QUEUX DE SAINT-HILAIRE

PARIS
LIBRAIRIE DE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1887

887
Fi24

R.m. oct. 6, 1880
A.S.P. Oct. 12/20

AVERTISSEMENT

Les mémoires et notices qu'on va lire ont été publiés par mon père à différentes époques et dans divers recueils : ils n'ont jamais été réunis. En les rassemblant, je me conforme à une volonté qu'il avait plusieurs fois commencé de réaliser. Il a constamment été détourné de cette tâche par d'autres travaux, et les premières épreuves de la réimpression ne sont pas sorties de ses cartons. Je ne me dissimule pas que, parus il y a longtemps déjà, plusieurs de ces mémoires auraient probablement été retouchés dans quelques détails par leur auteur : des redites auraient été évitées, des faits nouveaux signalés, des points de vue modifiés. J'ai pu, cependant, constater que, telles que mon père les a laissées, ces pages étaient considérées aujourd'hui encore, par des juges compétents, comme des documents importants pour les débats relatifs à la restauration des études helléniques, et ces mêmes personnes m'ont exprimé le désir de voir rapprochés dans un seul recueil ces articles dont plusieurs sont devenus difficiles à retrouver. Comme l'indique le titre du premier mémoire auquel les suivants ont servi de développement et de justification, ces fragments avaient tous un but commun : propager la pratique de la langue et de la littérature grecque et créer ainsi un lien et un instrument d'échange aussi bien entre l'Occident et la Grèce, qu'entre les diverses nations civilisées elles-mêmes. Cette pensée s'inspirait à la fois chez mon père de l'affection qui le liait à la

race et à la culture helléniques (1), *et des espérances qu'il concevait pour l'avenir européen. L'excellente notice que M. le Mis de Queux de Saint-Hilaire a bien voulu consacrer* aux services rendus par M. G. d'Eichthal à la Grèce et aux études grecques, *notice qu'il a lue à l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, et qu'il m'a autorisé à reproduire en tête de ce volume, montrera combien était ancien et profond l'attache ment de mon père pour le pays qu'il avait parcouru, jeune, en en étudiant consciencieusement les ressources et la langue. Le lecteur le suivra, croyons-nous, avec intérêt dans cette contrée alors à peine renaissante qu'il ambitionnait d'aider de son activité et de la foi qu'il avait dans ses destinées. Qu'il me soit permis de remercier ici cordialement M. de Queux de Saint-Hilaire des pages affectueuses consacrées par lui à une chère mémoire : il a fait revivre en traits ressemblants à la fois l'ardent pionnier de* 1834 *et le philosophe qui, trente ans plus tard, et sans se laisser ébranler jusqu'à la fin de sa carrière par les évènements qui semblaient des démentis à ses généreuses espérances, voulait que la société policée tirât tout le profit possible pour son unité matérielle et morale des qualités de la langue grecque, classique et vivante* (2), *et du charme et de la noblesse des études helléniques.*

(1) En parlant de son ami, M. Brunet de Presle, mon père dit dans un des mémoires qu'on va lire : « Nous avions en commun ce qu'on peut appeler la religion de la Grèce. » (Voir p. 356.)

(2) « La Grèce moderne, disait récemment M. A. Croiset à la réunion générale de l'Association pour l'encouragement des études grecques, peut rendre à nos études classiques un grand service : c'est d'aider la Grèce antique à y maintenir son rang. Par ce temps de programmes utilitaires, qui sait si ce ne sera pas quelque jour une bonne note pour Démosthène et pour Xénophon d'avoir parlé une langue qui s'écrit presque encore dans les journaux d'Athènes, et que les marins de l'Archipel peuvent comprendre sans trop de difficulté? Le confrère vénéré que nous avons perdu dernièrement, M. G. d'Eichthal, insistait volontiers sur cet argument... Le moment n'est pas loin peut-être où tous les arguments auront leur prix, et surtout, selon toute vraisemblance, les arguments tirés d'une utilité pratique et immédiate. » — (*Annuaire de l'Association*, 1886, p. LXXXVI).

Dans des annexes que mon père avait lui-même réunies pour les joindre à une édition projetée, le lecteur trouvera, sous forme de lettres, d'articles de journaux ou de revues, d'importants témoignages de MM. Littré, Nefftzer, Dübner, Baudry, etc., au sujet soit de la prononciation, soit de l'état actuel et de l'usage pratique de la langue grecque. En reproduisant ces pièces, nous nous sommes efforcé de réaliser le vœu qu'exprime M. de Queux de Saint-Hilaire dans la notice ci-après, vœu qui concorde si bien avec le désir de mon père.

Eugène D'EICHTHAL.

NOTICE

SUR LES SERVICES RENDUS A LA GRÈCE ET AUX ÉTUDES GRECQUES

PAR M. GUSTAVE D'EICHTHAL

PAR

LE Mis DE QUEUX DE SAINT-HILAIRE

M. Gustave d'Eichthal, que l'Association pour l'encouragement des études grecques en France a perdu, il y a quelques mois (1), a rendu à la Grèce et aux Études grecques des services trop importants pour que nous ne croyions pas de notre devoir de leur consacrer une mention particulière.

Il ne saurait cependant entrer dans notre pensée de rappeler ici tous les travaux entrepris et menés à bonne fin par notre confrère : son ardeur à l'étude et son étonnante activité se sont portées sur des sujets bien divers, en apparence du moins, car ils étaient tous unis dans son esprit par le même lien philosophique,

(1) Cette notice a été lue à l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, dans les séances des mois de Décembre 1886, Janvier et Mars 1887.

religieux et politique, et il ne nous serait pas possible d'embrasser d'un seul coup d'œil ce vaste ensemble.

Nous voulons seulement nous arrêter sur deux époques de sa longue vie, bien éloignées l'une de l'autre par les dates, en réalité se rattachant logiquement l'une à l'autre : le voyage et le séjour que M. d'Eichthal fit en Grèce, du 31 septembre 1833, au mois de juillet 1835; le philhellénisme ardent qui en fut la conséquence et qui s'est manifesté de deux façons, l'une, un peu chimérique peut-être par l'idée de faire reconnaître la langue grecque comme langue universelle (à vrai dire, cela eût mieux valu que le *Volapück*, ou la langue des chiffres); l'autre essentiellement pratique et utile à laquelle son nom est désormais attaché, la fondation de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France. Un des fils de notre confrère, M. Eugène d'Eichthal, qui fait lui-même partie de notre compagnie, a bien voulu mettre à la disposition de M. Bikélas ainsi qu'à la nôtre, avec une confiance et un empressement dont il est de notre devoir de le remercier publiquement ici, les notes de voyage, les carnets et les correspondances de son père pendant ce voyage en Orient. M. Bikélas en a tiré le sujet d'instructifs articles qui ont paru, cette année, en grec, dans plusieurs numéros de l'Ἑστία. Il a extrait de ces cahiers et de ces correspondances ce qui lui semblait plus particulièrement de nature à intéresser les Grecs; nous y prendrons, de notre côté, ce que nous croirons devoir intéresser les Français et nos confrères de l'Association. Mais avant de parler de ce voyage et de ce séjour en Grèce, qui n'a été, à proprement parler qu'un épisode dans la vie de M. d'Eichthal, il nous faut rappeler brièvement les principaux évènements de cette vie, jusqu'à ce moment. C'est ce que nous ferons à l'aide des notes mêmes de M. d'Eichthal auquel, selon notre coutume, nous chercherons toujours à laisser la parole.

M. Gustave d'Eichthal est né le 22 mars 1804, à Nancy, de parents israélites. Son grand'père était banquier à Munich. Son père, peu avant sa naissance, était venu s'établir à Nancy où il se fit naturaliser français. Les plus lointains souvenirs de M. d'Eichthal remontaient à 1808. Il se rappelait qu'à l'âge de quatre ans, il lisait avec plaisir les œuvres de M. de Berquin; que, plus tard, à sept ans, à l'occasion de la mort d'un de ses cousins, il avait fait à la mère désolée un discours pour lui prouver qu'il était bien que son fils fût mort, et que la vie ne valait pas la peine que l'on vécût.

Il était tout jeune encore lorsque sa famille quitta Nancy pour venir s'établir à Paris, où il fut mis en pension chez M. Lecomte qui conduisait ses élèves au collège Henri IV. En 1817, sa mère, en se convertissant au catholicisme y convertit aussi son fils qui avait alors treize ans et faisait sa quatrième.

En 1822, le jeune d'Eichthal se préparait aux examens de l'Ecole polytechnique, auxquels, du reste, il renonça plus tard à se présenter. Comme répétiteur de mathématiques, on lui avait donné Auguste Comte qui attira son esprit du côté de la philosophie positive en l'entretenant des travaux qu'à cette époque il faisait de concert avec Saint-Simon. On sait que, moins de deux années plus tard, Auguste Comte se sépara avec éclat de Saint-Simon. Lorsque les deux collaborateurs se brouillèrent, en 1824, M. d'Eichthal fut le premier confident des griefs de son maître. Cela ne l'empêcha pas pourtant de se laisser séduire par la doctrine Saint-Simonienne à laquelle il se rallia en 1829. Avant cette date il fit en France, en Angleterre et en Allemagne quelques années d'apprentissage commercial pendant lesquelles il entretint avec Auguste Comte une correspondance suivie dont une partie a été publiée par M. E. Littré, dans sa vie d'Auguste Comte. A son retour, il ne tarda pas à devenir un des apôtres les plus actifs de l'Ecole Saint-Simonienne.

Il n'entre pas dans notre sujet de présenter ici un résumé, même succinct, de ce que fut cette doctrine de Saint-Simon : nous reconnaissons d'ailleurs volontiers toute notre incompétence en pareille matière, et nous nous bornons à renvoyer ceux que ces questions peuvent intéresser, et qui n'auraient pas le courage d'entreprendre la lecture des cinquante volumes de documents, publiés de 1865 à 1878, par les exécuteurs testamentaires d'Enfantin, aux remarquables travaux de M. G. Hubbard (*Saint-Simon, sa vie et ses travaux*, Paris Guillaumin 1857) ; de M. Paul Janet *Saint-Simon et le Saint-Simonisme,* cours professé à l'Ecole des sciences politiques, 1878 (Germer-Baillière), et aux articles de MM. L. Reybaud et Ad. Franck sur les doctrines socialistes, en exprimant notre sincère regret que la mort n'ait pas permis à M. G. d'Eichthal de mettre la dernière main à une étude approfondie qu'il avait, pendant les dernières années de sa laborieuse existence, entrepris d'écrire sur Saint-Simon et l'Ecole Saint-Simonienne.

Cependant, comme le Saint-Simonisme a tenu une grande place dans la vie de M. d'Eichthal, il nous semble nécessaire, en même temps qu'intéressant, de faire connaître ce qu'était à cette époque, pour ce jeune homme ardent, enflammé des généreuses aspirations de 1830, cette doctrine si peu et si mal connue aujourd'hui. Heureusement pour nous, M. d'Eichthal a eu l'occasion, et une occasion solennelle, de faire sa profession de foi.

On sait que, dès le mois de janvier 1832, des poursuites judiciaires furent commencées contre l'Ecole de Ménilmontant, et que ses principaux chefs furent cités en cour d'assises. Bien qu'il ne fût pas directement mis en cause, M. d'Eichthal n'abandonna pas ses amis et plaida avec beaucoup de chaleur, d'éloquence, et une véritable élévation de pensée, leur défense devant la cour et le jury.

Répondant à un paragraphe de l'accusation, il disait :

« On nous a dit que nous ferions bien de nous retirer chacun dans notre famille pour y reprendre nos fonctions de l'ancien monde, pour y redevenir négociants, médecins, ingénieurs..... Mais, Messieurs, nous étions autrefois dans nos familles, nous exercions ces diverses professions ; il y a quelque chose qui nous les a fait quitter, comment pourrions-nous y revenir? Oui! cette vie mesquine, cette vie étroite, cette vie sans poésie était pour nous un insupportable fardeau, nous rêvions quelque chose de mieux, quelque chose de grand qui fût à notre hauteur. Nous n'avons plus les joies du guerrier; nous n'avons plus de croisade à faire, de nouveau monde à découvrir ; le temps même est passé des expéditions napoléoniennes ; nous n'avons plus ni solennités, ni temples, ni tournois, ni chants, ni fêtes. La vie est terne et monotone aujourd'hui et Dieu a mis dans le cœur de beaucoup d'hommes une énergie qui ne peut se ployer à cette contrainte. Nous avons cependant été plus heureux que beaucoup d'autres, car beaucoup sont réduits à chercher dans des joies désordonnées un aliment à l'activité brûlante qui les remplit : nous, nous avons rencontré un homme qui, nous appelant à lui, nous a révélé une vie nouvelle..... Or toutes ces vies ne font plus qu'une même vie; nos destinées sont communes, nous sentons que nous sommes appelés à faire ensemble une chose glorieuse, sainte, divine ; comment donc ce lien, que vous n'avez pas formé, pouvez-vous avoir droit ou puissance de le dissoudre (1) ? »

Malgré ces éloquentes paroles et les plaidoiries de MM. Michel Chevalier, Barrault, Duveyrier, etc., on

(1) Œuvres de Saint-Simon et d'Enfantin et notices historiques, publiées par les exécuteurs testamentaires d'Enfantin, Paris, Leroux, 1878, tome 47e. — Procès, pages 424 et 425. — Du reste toute la plaidoirie de M. d'Eichthal est à lire (pages 405 à 427).

sait que ce procès se termina par une condamnation qui entraînait forcément la dissolution de la Société ou plutôt, comme on disait alors, de la famille Saint-Simonienne. Ses membres se dispersèrent; les uns partirent pour l'Orient; ils allèrent en Egypte, en Asie-Mineure, en Algérie; M. d'Eichthal partit pour l'Italie et de là pour la Grèce.

Il quitta Paris à la fin de 1833; le 4 décembre, il était à Genève. De Genève, il se rendit en Italie par Chambéry et le Mont-Cenis où il rencontra son ancien camarade de collège, M. F. de Lesseps, chargé de dépêches pour Rome. Après quelques semaines passées à Turin, Gênes, Florence, Pise et Livourne, il partit en voiturin pour Rome où il séjourna pendant près de deux mois.

Tout en se livrant à la contemplation des ruines et des splendeurs de la Ville Eternelle, M. d'Eichthal étudiait l'Italie et la jugeait en économiste et en politique. Voici quelques extraits d'une lettre datée de Rome, 12 mars 1833 :

« Tu me demandes, dit-il à son correspondant, si je n'ai rien à te dire sur les faits vivants de l'Italie? Non, mon ami, car l'Italie ne vit pas. Il y a ici un silence de tombeau et il est bien difficile de distinguer les étincelles de vie nouvelle qui courent et s'agitent sous cette cendre. L'Italie, depuis cinquante ans, a produit de grands musiciens; les papes ont fondé des musées dans lesquels ils ont recueilli les monuments des religions déchues, les dépouilles des temps païens et chrétiens; ils avaient cette dette à payer au passé. Du reste, depuis cinquante ans, excepté Goldoni et Alfieri, je ne connais pas ici un nom célèbre, si ce n'est le Corse Bonaparte. Quelques idées de libéralisme grec et romain fermentent dans les têtes de la jeune bourgeoisie, surtout dans la Romagne, mais elles n'ont pas de racines dans le peuple vraiment dit.

L'Italie, pour vivre, semble avoir besoin de deux choses : *Le culte de la femme et le contact de l'Orient.* Parmi le peuple

aujourd'hui encore, le culte de la madone est tout puissant; elle est celle dont l'intercession calme toutes les colères de Dieu et obtient toutes les prospérités. Un serment peut se violer, mais jamais celui fait devant la madone; un blasphème est permis, mais jamais contre la madone. Dans toutes les boutiques de Rome, sans exception, une lampe brûle continuellement devant une image de la madone.

« Voilà pour ce qui est du culte de la femme, et Corinne rappelle quelles destinées la prophétesse de notre siècle avait pressenties pour la femme en Italie. Tu vois aussi ce que nous avons à lui donner sous ce rapport; parlons maintenant de l'Orient.

« C'est par son contact avec l'Orient, comprenant encore l'Afrique sous cette dénomination, que l'Italie s'est développée de tout temps, soit par la guerre, soit par le commerce. Dans l'antiquité, il y eut Carthage, la Grèce, la Syrie et le Pont. Au Moyen-Age, il y eut le commerce du Levant et les guerres des Croisades.

« La bataille de Lépante et la découverte de la route aux Indes, par le cap de Bonne-Espérance, ôtèrent à l'Italie ce frottement qui faisait sa vie, et, depuis, elle n'a pas cessé de décliner.

« Aujourd'hui, les évènements d'Afrique et de Turquie, en ramenant le mouvement dans ces contrées, vont réveiller l'Italie, surtout si, comme cela est probable, le commerce des Indes reprend, par la mer Rouge et Alexandrie, son cours naturel.

« Cet évènement, s'il a lieu, diminuera au profit de la France et des puissances méridionales, la domination maritime exclusive de l'Angleterre, et ainsi se trouvera encore vérifiée une des vues dont nous nous sommes si souvent entretenus.

« C'est, je crois, par un mouvement commercial et industriel que la régénération de l'Italie doit commencer. Cette activité qui créa autrefois les richesses de Gênes, de Pise, de Florence, de Venise, et amena comme conséquence le grand développement des Beaux-Arts au xv^{e} siècle, doit se reproduire quoique

peut-être sur d'autres points. Les symptômes de ce mouvement sont déjà perceptibles; mais je dois remettre à une autre fois de t'en parler...

« Il faut bien t'imaginer que Rome n'est qu'une bonne ville bourgeoise, plus, des ruines, des musées et des calottes...

« Le peuple, six mois de l'année y vit de misère, et six autres mois, les fièvres y règnent. Il y a toujours foule aux bureaux de loterie. La porte reste ouverte; on entre, on sort sans se cacher. Les femmes, même les bourgeoises, ne savent souvent pas lire, par précaution contre les mauvais livres.

« Les étrangers sont ici au milieu des Italiens à peu près comme les Anglais au milieu des Hindous. Je n'ai encore rencontré personne qui fût lié avec les Italiens. C'est dans ses ruines, dans ses monuments, dans ses montagnes et sa mer qu'est aujourd'hui la gloire de l'Italie quoique son espérance soit ailleurs. Mais je n'ai pas encore pu parcourir les montagnes de Rome et leurs belles populations, dans lesquelles vit encore dans toute sa force le génie italien. »

Il n'est pas nécessaire de faire ressortir combien cette lettre semble prophétique sur plusieurs points, notamment en ce qui concerne le percement du canal de Suez et le commerce et les relations avec l'Orient et la terre d'Afrique, ni de signaler l'étonnante pénétration de ce jeune homme de 25 ans.

En quittant Rome, M. d'Eichthal alla passer cinq mois à Naples.

« C'est, dit-il dans une lettre à Duveyrier, c'est un pays de jouissance sans travail, d'abondance sans culture, de gaieté sans mélancolie. C'est le pays du Rococo et de Polichinelle qui en sont sortis l'un et l'autre... pays qui demande à travailler et qui se moralisera par l'industrie... J'ai beaucoup habité Castellamare et Sorrente aux bois de châtaigniers, d'oliviers, de mûriers, de citronniers, d'orangers, d'amandiers, de vignes, de tous les arbres imaginables, et j'ai gravi trois

fois le monte Sant'Angelo qui domine les golfes de Salerne, de Naples, de Gaëte, jusqu'à une distance de soixante lieues de côtes. »

Mais malgré les enchantements du golfe de Naples, qui exerçait sur cette vive nature son attrait accoutumé, M. d'Eichthal comprit qu'il ne trouverait pas l'emploi de son activité en Italie, et il prit la résolution d'aller en Grèce.

La Grèce, à cette époque, venait de sortir écrasée, ruinée, ravagée, mais resplendissante d'une auréole de gloire, de son héroïque révolution de 1821. Au prix de dix années de luttes épiques, elle avait réussi à reconquérir son indépendance. Après bien des essais maladroits ou infructueux, l'Europe était enfin parvenue à lui donner un roi, non pas même un roi, mais un enfant de quinze ans, un étranger, soumis à un conseil de régence composé d'étrangers comme lui et qui gouvernait en son nom et à sa place. On comprend aisément l'intérêt que dut inspirer cette nation héroïque et infortunée, à une âme aussi ardente et aussi chevaleresque que celle de M. d'Eichthal.

Le 22 septembre 1833, après avoir attendu quelques jours son ami, Victor Lanjuinais, il s'embarquait pour la Grèce.

Arrivé, le 25 au matin, à Otrante, il fit, deux jours après, pendant une promenade sur la côte, une chute terrible, du haut d'un rocher et faillit se briser le crâne. Cet accident ne l'empêcha pas cependant de quitter Otrante, le 30 septembre; le 2 octobre, à 2 heures, il était à Corfou.

« En arrivant à Corfou, écrit-il, à la vue des Grecs, je sentis une transition complète, un nouveau monde. La première personne que je vis, fut un vieux Grec, couché dans sa barque, le front rasé, les cheveux tombants en arrière, le fez sur la tête et fumant sa pipe. »

La lettre suivante, de Corfou, porte la date du 5 octobre 1833 :

« L'opinion publique est ici très défavorable au nouveau gouvernement de la Grèce ; mais Corfou était la patrie de Capo d'Istria; elle a gardé une jalousie profonde contre son successeur et un penchant décidé pour la Russie. Tous les bruits répandus ici, doivent être accueillis avec beaucoup de ménagement.

« La Régence, dit-on, s'est aliéné l'opinion publique en renvoyant, sans même un certificat de service, les anciens pallicares, en dissolvant la flotte dont les matelots sont aujourd'hui au service de Méhémet-Ali, en maintenant les confiscations prononcées contre des particuliers grecs par les derniers pachas, en laissant le Roi catholique, sans même faire espérer que ses successeurs prendraient la foi nationale, en ayant la maladresse impertinente de promettre aux Grecs, par proclamation, que leur religion serait protégée. Enfin on dit que madame d'Armansperg porte à Nauplie l'étiquette d'une cour allemande et refuse de recevoir les bourgeoises ; que les Bavarois s'y prennent le plus maladroitement du monde avec les Grecs qui se vantent hautement de leur apprendre à vivre un de ces jours, en les mettant à la porte, etc., etc. Il faudra vérifier, sur les lieux, ce que valent tous ces on-dit ; mais ce qui me paraît malheureusement trop certain, d'après l'unanimité des opinions, c'est que le retrait soudain de nos troupes, en ôtant au gouvernement l'appui de la force et du drapeau de la France, et le laissant avec 1,800 hommes de troupes disponibles, l'a mis dans une situation extrêmement critique.

« Les routes ne sont pas, *à ce qu'il paraît*, aussi mauvaises qu'on l'a prétendu. Un négociant de Zante, M. Nevil, a été arrêté, il y a trois semaines, à 4 lieues de Nauplie. Mais il est faux qu'il ait été tué, ainsi qu'on l'a prétendu, (on a même dit que c'était Rothschild), il n'a été que volé. Deux hommes, qui l'escortaient, ont été tués ; mais il paraît que c'étaient d'ex-voleurs transfuges. — L'assassin vient d'écrire à Nevil, à Zante, pour lui offrir de tout restituer, s'il voulait lui permettre de venir à Zante sans l'inquiéter. Il se trouve serré de près par le gouvernement et les familles des victimes.

« Plus je m'approche de la Grèce, et plus je me sens affermi dans l'idée que j'y pourrai faire quelque chose. J'en ai causé avec Lanjuinais, et à ce sujet, l'idée de prendre du service, (au moins comme officier), s'est présentée de nouveau. Victor est tombé d'accord, que telles circonstances pouvaient se présenter qui rendissent la chose très raisonnable, et bien qu'elle me paraisse à moi-même, dans ce moment-ci, peu probable, j'aurais besoin que mon père me donnât carte blanche pour choisir tous les moyens qui pourraient le mieux me conduire à mon but. Je regrette qu'en ce moment, le temps me presse et ne me permette pas de développer mieux ma pensée; mais enfin, l'*utilité d'une épaulette* est claire, et je serais bien aise que mon père m'écrivît de manière à autoriser ma demande, si je la faisais.

« Un bâtiment grec, arrivé ici, il y a deux jours, a confirmé la nouvelle reçue à Naples, de l'insurrection de Constantinople, de la retraite du Sultan à Brousse, etc.

Voici une autre lettre datée de Corinthe, 8 octobre 1833 et adressée à sa mère :

« Tu ne pensais guère, ma bonne maman, lorsque, dans ta jeunesse, tu te passionnais pour la Grèce, que dans une quarantaine d'années, un de tes fils irait voyager par ces pays-là, tout aussi tranquillement qu'on va de Paris à Nancy, sauf la distance, qui, étant de six cent lieues et plus avec les détours, ne laisse pas d'être encore par le temps actuel, assez respectable. La chose ne laisse pas de me paraître à moi-même, quand j'y songe, assez extraordinaire, et il faut tout ce qui s'est passé de singulier dans ma propre vie, et de par le monde, depuis dix années et plus, pour que je sois arrivé jusqu'ici. Il a fallu que l'avènement du roi Othon y *appatriât* en quelque sorte, *ma famille*, et d'autre part, que ma fureur de courir après le bon et le beau, m'empêchât jusqu'à présent de me fixer

ailleurs. Ici donc, j'espère trouver réunis et le bonheur de famille et l'autre.

« Ma dernière lettre était datée de Patras, et aura pu, j'espère, vous parvenir par la voie très prompte de Corfou et d'Ancône.

« Quoi qu'il en soit, je l'ai terminée au moment où nous allions nous embarquer sur une barque, tout à-fait semblable à celle qui nous avait amenés de Corfou, afin de nous rendre à Delphes, et ensuite à Corinthe. Nous avons pris avec nous le jeune garçon de l'auberge, fils de Corse, parlant italien, français et grec, pour nous servir d'interprète et de domestique. Le matin, nous nous trouvâmes en face de Vostiza, dont j'ignore en ce moment le nom antique (1), et nous ne tardâmes pas à entrer dans le golfe de Salone. Dans l'après-midi, nous débarquâmes pour visiter Galaxidi devenu, sous la domination turque, le port le plus important de la Grèce occidentale.

Il est impossible, en effet, d'imaginer un port naturellement mieux approprié à cet usage. Avant la guerre de l'Indépendance, les armateurs de Galaxidi possédaient 250 bâtiments de toute grandeur, naviguant entre les divers ports de la Méditerranée, de l'Adriatique et de la Mer-Noire. Je me rappelle avoir lu, dans Pouqueville, un rapport très détaillé de l'état florissant de Galaxidi, et aussi des friponneries de ses armateurs qu'il peint comme les plus grands coquins du métier. Notre patron de barque était du pays, et à en juger par l'échantillon, nous sommes obligés de penser que Pouqueville avait raison. Pendant la guerre, Galaxidi comme toutes les villes de la Grèce, a été complètement détruit; les Turcs ont enlevé plus de 150 de ses bâtiments. Néanmoins à l'heure qu'il est, il en possède encore 190, dont 20 grands, et nous avons vu cinq beaux bricks ou trois-mâts sur les chantiers. Le golfe de Salone tout entier, avec ses anses nombreuses du côté de Galaxidi, peut être regardé comme un magnifique port; avec les murailles de montagnes qui le bordent des deux côtés et s'élèvent à quelque distance de son rivage de

(1) Ce nom, c'est Αἴγιον, Aegium. Cette ville a repris aujourd'hui son nom antique, et c'est ainsi qu'elle est connue maintenant.

fond, il est en outre une magnifique et mystérieuse avenue pour un lieu sacré. Je faisais remarquer à Victor que les Théories des différentes cités grecques, arrivant par ce golfe sur leurs galères richement ornées, devaient produire un effet très semblable à celui de l'arrivée des Cantons dans Guillaume Tell. J'ignore si dans l'antiquité, quelque édifice religieux s'élevait pour les recevoir à leur arrivée au fond du golfe, car Delphes même se trouvait plus à droite, caché dans le ravin qui sépare le mont Parnasse du mont Desphina.

« Quant à présent, on ne trouve en débarquant au fond du golfe, à l'endroit appelé la Scala, qu'une douane et deux ou trois auberges à l'usage des conducteurs de chevaux, mulets, ânes et chameaux, qui viennent charger en cet endroit, pour les parties voisines de la Roumélie, les marchandises déposées sur le rivage par les barques. Ce matin, en montant sur le pont au point du jour, nous entendîmes crier, chacun à sa façon, tous ces animaux, sans parler des coqs et poules dont il y a une énorme quantité en Grèce; c'est la ressource du pauvre paysan.

« Nous descendîmes aussi à la Scala pour nos affaires, c'est-à-dire pour louer des chevaux, et, comme, malheureusement, notre guide était novice et ne pouvait nous servir de courtier, nous eûmes beaucoup de désagréments que je te raconterai en quelques mots, pour la curiosité du fait.

« L'homme à qui nous avions à faire, avait la physionomie d'un Normand des plus retorts. Il nous demanda un talari, (5 fr. 50) par cheval ce qui est un bon quart de trop, et de plus, nous affirma que la course ne pouvait se faire qu'en deux jours. Après nous être bien débattus, mais en vain, force fut d'accepter, et de lui et de deux autres, nous louâmes trois chevaux à un talari par jour. Mais voici que le soir, à six heures et demie, en allant le train ordinaire, nous étions de retour; nos guides ne s'étaient-ils pas imaginé que nous leur payerions les deux talaris? Cela prouve que s'ils ont autant de bonne foi que les Normands, ils n'ont pas tout à fait autant de finesse; ils ont besoin de s'y frotter un peu. Ils refusèrent d'abord l'argent : quand ils nous virent dans la chaloupe pour regagner le bord, ils acceptèrent. Nous croyions tout fini;

mais pas du tout. Notre capitaine avait négligé de prendre son permis de départ et avait envoyé coucher son équipage à terre; il se sentait dans son tort. Cela redoublait son embarras; il imagina alors de nous faire peur, et, en même temps, de contenter ses camarades, les guides. Il vint nous trouver, nous assura que ces gens mettaient opposition à notre départ, etc.; mais il eut la bêtise d'ajouter qu'il voulait une indemnité pour le temps que nous lui avions fait perdre à la Scala. Je lui fis dire en bon grec de vider la place et de nous laisser tranquilles. Le matin, le même manège recommença, mais sans plus de succès; enfin chacun des trois solliciteurs vint à son tour, auprès de notre bord, non plus menacer, mais prier, tant leur talari leur tenait à cœur; nous toujours de rester sourds et muets. A huit heures du matin, en désespoir de cause, il fallut bien mettre à la voile, sans avoir pu tirer, du fond de cale, les malheureux talaris.

« Je suis assez porté à croire, car cela est probable, que ces Rouméliotes sont pires que les Grecs de Morée. Quoi qu'il en soit, ce capitaine Katzouli est un fripon fieffé. Il avait à bord une cargaison de pots (qu'il avait vendus, par parenthèse, à la Scala, ce même jour pour lequel il réclamait une indemnité), il avait, dis-je, une cargaison de pots. Comme j'avais pris une de ces terrines pour me laver, une autre pour vomir, la mer ayant été un instant un peu grosse, il m'a fait payer une indemnité. Notre précédent équipage valait infiniment mieux.

« Les Grecs ont été, de tout temps, la race d'hommes la plus individuelle, par conséquent fière, présomptueuse et intéressée, qualités qui, du reste, font faire de grandes choses quand elles sont bien tempérées et bien dirigées. Les étrangers n'ont jamais été pour eux que des barbares; jamais ils n'ont su, comme les Romains, leur accorder le droit de cité. Voilà deux mille ans que Dieu bat sur leurs épaules. Je ne sais qui les a appelés le peuple deux fois conquis; deux grosses fois, sans compter les petites : mis au pilon d'Occident (les Romains) et au pilon d'Orient (les Turcs).

« Il y a deux mille ans qu'un Romain célèbre, naviguant dans le golfe de Lépante, pleurait sur les *cadavres de leurs villes*. Et, maintenant, on peut pleurer sur les cadavres de *leurs huttes*. Depuis la révolte de 1770, et surtout depuis celle de 1821, la guerre a enfoncé les toits des moindres chaumières, brûlé les oliviers des moindres vallées, incendié les forêts, décimé les populations. Partout où vous allez, une désolation effrayante. Maintenant, peut-être, cette terre est mûre pour une destinée nouvelle; des colons étrangers sont appelés de toutes parts à venir repeupler ses guérets déserts, et leur mélange pacifique tempérera, sans doute, l'intraitable personnalité des indigènes.... et cependant, il y a encore Kolocotroni à fusiller.

« Si, par liberté, on entend, comme on doit le faire, la satisfaction de la *personnalité*, nul peuple n'est véritablement plus avide de liberté que le Grec; il n'y a pas de race dont le caractère, sous ce rapport, se rapproche plus de la femme. C'est aussi pour cela que dans l'antiquité, ce furent eux qui enseignèrent au monde la *politesse*, et leur renaissance, leur rentrée dans l'association européenne apportera, j'en suis convaincu, des modifications importantes dans les mœurs générales. Sauf les cas d'urgente nécessité, vous ne verrez jamais un Grec porter un fardeau; même, pour de l'argent, vous ne l'y déterminerez pas. Il n'a pas de lit, pas de meuble, mais le plus pauvre a un âne ou un cheval pour porter ses fardeaux. Je sais que le climat contribue beaucoup à cette habitude, mais peu importe quant au résultat.....

Mais c'est au Parnasse que nous voulions aller, et nous avons fait un long détour. Munis de nos chevaux, nous nous mîmes en route vers sept heures du matin (les chevaux dans ce pays-ci n'ont que des bâts pour selles, et c'est à vous de vous munir d'une couverture pour adoucir le fauteuil), nous nous mîmes en route, dis-je, et nous traversâmes d'abord Chrysos, joli village à l'entrée du ravin qui sépare le mont Desphina du mont Parnasse; Chrysos est un joli village, par sa position et par un petit nombre de maisons nouvellement rebâties, et qui sont, comme toutes les chaumières grecques que j'ai vues jusqu'ici, d'une architecture très élégante, et incomparablement supérieure à celle de nos

villages français. Les femmes, occupées au lavoir, nous ont paru bien, d'une jolie physionomie et d'une peau superbe. A Corfou et dans ce que nous avons vu de la Grèce, leur costume diffère à peine de l'habillement européen, tandis que celui des hommes est resté tout à fait national. Un grand nombre de tombes, pratiquées dans le rocher et maintenant découvertes, annoncent l'approche de Delphes, aujourd'hui Kastri. C'est un hameau d'une centaine de maisons, construit dans un renfoncement du même ravin dont j'ai déjà parlé. Une belle esplanade, évidemment travaillée de main d'homme, parsemée de dalles antiques, et qui domine le torrent, est, avec une fontaine, la seule antiquité que nous y ayons aperçue. On gravit ensuite le Parnasse, pendant deux heures, pour arriver à une grotte fort curieuse; j'ignore si c'était celle de la Sybille. On y entre par une ouverture fort basse, et elle se prolonge en se bifurquant à une grande distance. La partie antérieure parait avoir été préparée pour un culte; j'y ai observé une idole antique, une de ces têtes grossières comme les font tous les peuples primitifs. Pendant la guerre, toutes les familles de paysans des environs, s'étaient réfugiées dans cet asile à peu près imprenable, excepté par la fumée, comme je l'ai vu dans l'histoire du chevalier Bayard. Les flancs du Parnasse sont entièrement rocailleux, mais au bout d'une heure de montée, on arrive sur un superbe plateau, offrant à peu près la végétation et les cultures de nos climats. De là s'élancent divers sommets, entre autres les Sarantavli où nous sommes montés, et le grand sommet du Parnasse, beaucoup plus élevé, déjà couvert d'un peu de neige, et d'où l'on a, dit-on, une vue superbe de la Livadie et de Négrepont. Le temps ne nous a pas permis d'y monter. Mais je suis encore à deviner pourquoi diable les Grecs ont mis là-haut Apollon et les neuf Sœurs. Tout cela ne vaut pas mon Monte-St-Angelo de Castellamare. Hier, mercredi, vers deux heures, nous sommes parvenus à rentrer de nouveau dans le golfe de Lépante, admirable par ses belles eaux bleues que sillonnent en tous sens les zoophytes et les poissons, et sur lesquelles on voit se jouer, aux rayons du soleil levant, de gaies colonnes de

dauphins. Les montagnes de la Morée et de la Roumélie, qui le bordent, sont ravissantes de forme et de couleur, et, vues de près, un grand nombre nous ont paru susceptibles d'être cultivées et plantées. Les incendies de tant d'invasions les ont sans doute dépouillées de leur parure. Le matin, de bonne heure, nous avons débarqué à Corinthe, non pas dans un port, mais sur une plage déserte. Un pauvre soldat bavarois était là, seul, ayant passé la nuit sous un tas de planches qu'il était chargé de garder contre les voleurs. Lorsque je descendis et me mis à causer avec lui, il me raconta aussitôt son chagrin d'être en Grèce, la mort de ses camarades, la fièvre, le mauvais vin, etc. Quand nous montâmes à l'Acropole, les soldats du poste nous firent les mêmes complaintes; mais, dans un an, ils espéraient bien retourner dans leur bonne Allemagne et tout serait oublié; le sergent interposait ses sages avis pour relever leur courage. Nous fûmes tout surpris de la prévenance de ces braves gens qui nous ramassaient notre mouchoir ou notre canne que nous avions laissé tomber; les Grecs sont si étrangers à ces égards! Mais il est vrai qu'avec un de ces Grecs, vous feriez un visir aisément; avec les autres..... Nous traversâmes donc cette plaine d'une lieue qui sépare Corinthe de la mer, plaine toute parsemée de petits fragments de pierres et de marbres, et nous arrivâmes à la ville où il n'y a plus que des murs de maisons, sauf quelques constructions nouvelles. Les Grecs eux-mêmes détruisirent tout, lorsqu'à l'approche des Turcs, ils se retirèrent dans l'Acropole, afin de priver d'abri leurs ennemis. Sept mauvaises colonnes, échappées encore à cette dernière catastrophe, sont la seule ruine antique qui reste à Corinthe. Mais vous voyez, çà et là, des fûts de colonnes brisés, et tout, jusqu'au sommet de l'Acropole, est semé de fragments de marbres. L'Acropole est un vaste rocher à pic, presque cylindrique, et dont le sommet est couronné d'une forteresse qui a, dit-on, trois lieues de tour; il est certain qu'elle est immense. Il faut bien une heure et demie de marche pour arriver au point le plus élevé, et de là, vous avez une vue admirable sur le golfe de Lépante, celui d'Athènes et les montagnes de la Morée.

L'isthme de ce côté n'a pas plus de deux lieues de largeur, et le terrain est très bas; il doit être très facile d'y faire une coupure.

« Nauplie, 21 octobre 1833.

« Nous sommes partis de Corinthe, le 19, au matin. Pendant la nuit, il avait un peu plu, et les sommets de la Morée et de la Roumélie avaient endossé leurs premières neiges. Mais la journée fut magnifique et la neige fondit. Nous traversâmes un pays admirable, longeant pendant plusieurs lieues un torrent, rempli de lauriers roses, qui descend du Pente-Scouphi; je dis admirable, et cependant, sur toute la route, nous n'avons rencontré que deux maisons et trois ou quatre poiriers sauvages. Arrivés au sommet de la montagne, nous découvrîmes Argos et le golfe de Nauplie, et, parvenus au bas, nous aperçûmes Nauplie sur son rocher, à gauche, à quelques lieues de nous. L'air est si transparent dans ces contrées que les distances sont trompeuses, elles paraissent en général beaucoup plus rapprochées, et nous marchâmes longtemps au devant de Nauplie, croyant l'atteindre et le voyant fuir. Enfin nous eûmes le plaisir de retrouver une grande route, des maisons, des rues, etc.

« Je remets à une autre fois de vous parler de Nauplie. »

En arrivant à Nauplie, M. d'Eichthal y trouva auprès de la Régence grecque, son cousin Guillaume d'Eichthal et M. de Roujoux qui lui fit connaître Coletti. Après quelques jours de repos, il partit, avec son ami Lanjuinais, pour aller visiter Athènes, mais, à Egine, il fut pris d'une dyssenterie qui faillit l'enlever. Il dut rester, pendant près de trois semaines, dans un grenier ouvert à tous les vents. Heureusement, il y avait là le collège des Evelpides dont le médecin le soigna fort bien. La chute qu'il avait faite à Otrante l'avait fort ébranlé : dès qu'il fut un peu remis, Lanjuinais et lui allèrent à Athènes.

On n'a malheureusement pas retrouvé dans les papiers de M. d'Eichthal la lettre qu'il a dû écrire à ses

parents et à ses amis après son voyage d'Athènes; tout ce qu'il dit de cette ville se résume pour nous dans ce paragraphe d'une lettre écrite de Nauplie, le 7 février 1834.

« Nauplie, 7 février 1834.

« Nous avons célébré hier l'anniversaire du débarquement du Roi. Tout s'est passé au mieux. Il y avait une vraie joie dans les rues. Le matin, le Roi est allé à l'église grecque, comme dans toutes les grandes cérémonies, et, de là, il s'est rendu à cheval au lieu du débarquement, à une demi-lieue de la ville, accompagné d'un piquet de ses lanciers et d'un escadron de ses gendarmes à cheval; puis venait une troupe de campagnards en fustanelle, aussi à cheval sur leurs petits roquets avec des bâts et sacs pour selles, contents et fiers comme des Rodomonts. Les grands drapeaux des corporations, aux couleurs grecques, flottaient en grand nombre tout autour du cortège, sous ce beau ciel soleilleux, au milieu des fustanelles blanches et des vestes rouges et bleues, c'était charmant. Le soir, bal au Bouleuticon (Chambre des Députés), ancienne mosquée.

« Ici, les affaires vont à merveille (sauf l'avenir financier, au moins l'avenir prochain sur lequel il est difficile de se faire une opinion bien arrêtée), mais les affaires vont à merveille, parce que le sentiment de confiance dans la stabilité du gouvernement et la prospérité du pays, devient de plus en plus général, et que même les intentions libérales de la Régence sont de mieux en mieux appréciées. Tu t'en convaincras en lisant les numéros du *Sauveur* qui est cependant rédigé par les républicains du pays.

« La feuille d'hier contient des ordonnances décrétant l'érection de quatre monuments, à Athènes, Navarin, Petalidi et Messolonghi, en mémoire de l'affranchissement de la Grèce, de la victoire des flottes alliées, du débarquement des Français, et du siège de Messolonghi. Pour les trois premiers, un concours est ouvert auquel sont appelés les *architectes de tous les pays*. On aurait bien fait d'introduire un semblable

concours *pour le plan d'Athènes*; du reste, il n'est pas dit que cela ne se fasse pas encore. Le Roi va, ces jours-ci, partir pour Athènes; l'emplacement de son palais n'est pas encore décidément fixé, et il veut arrêter son choix. Je crois, que cette inspiration qui m'a fait vous écrire la lettre du mouillage d'Oxia, aura sa réalisation; Athènes deviendra bientôt un centre artiste; disons, toute la Grèce. Plus on reste sur cette terre, plus on l'admire, plus on en devient *amoureux*; ce mot est le seul convenable. C'est bien plus beau que l'Italie; nous n'avons pas de sirocco; les montagnes de neige sont bien plus éloignées de la mer. Le beau temps, que je t'ai décrit dans ma dernière lettre, continue toujours; ce matin, à neuf heures, dans les collines près de la ville, j'avais trop chaud. Quand ce bassin de la plaine d'Argos, que j'ai chaque jour devant les yeux, sera-t-il de nouveau boisé? Avec un pareil climat, il est impossible que le sentiment du beau ne soit pas universalisé dans le peuple; il l'est en effet. Le premier usage que les Grecs ont fait de leur affranchissement a été de se donner des costumes; avec nos uniformes européens, on n'aura jamais de soldats Grecs. L'adoption de ce costume n'a pas eu jusqu'ici grand inconvénient parce que, pour commencer, la Régence, avec raison, ne se souciait pas beaucoup de soldats Grecs. Mais il paraît que le Roi lui-même aime beaucoup la fustanelle et quand son règne sera venu, il organisera quelques régiments nationaux avec ce costume; Mme la comtesse d'Armansperg qui possède le goût du *beau*, et qui, malgré les torts qu'on peut lui reprocher, n'en est pas moins la femme la plus distinguée de Nauplie, Mme la comtesse d'Armansperg, prête aussi son appui à la fustanelle; elle a donné de superbes costumes à son chasseur et à son portier Je crois que toutes les femmes seront de son avis.

« On commence à causer beaucoup ici du mariage du Roi, non comme chose faite ou se faisant, mais nécessaire à faire. On sent que l'avenir du pays est tout entier là, et qu'il faut cela pour mettre fin à la lutte qui se passe ici entre les puissances étrangères. Bien des vœux se tournent vers la France; mais l'Angleterre et la Russie laisseront-elles faire, et n'iront-elles

pas chercher quelque princesse de la confédération germanique?

« Quatre Français, M. Dumont, médecin philhellène, ami de Bailly, brave homme s'il en fut jamais, M. Philippe, marchand à Nauplie, M. Odricourt de Guindricourt, directeur de la ferme modèle de Thyrinthe, enfin M. Masson. chancelier de la légation, tous très braves gens, viennent d'acheter environ 900 arpents de terre entre la mer et Athènes, pour la somme de 18,000 fr., se proposant de s'y établir et d'y fonder une ferme modèle; ils ont acheté en outre pour 8,000 fr. de terrains dans Athènes, et 2,000 fr. de jardins.

« Tu vois que cela fait de la terre en friche à environ 20 fr. l'arpent. Dans la plaine d'Argos, l'arpent de vignes en coûte 2,000; tu vois l'intervalle. D'après ce que je t'ai dit de l'état du pays, je ne doute pas que d'ici à peu de temps, un assez grand nombre d'achats pareils n'ait lieu, et qu'il n'y ait une hausse sur les terres, surtout près d'Athènes.

« Pendant mon séjour dans cette ville, je vous ai longuement écrit à ce sujet, et j'attends vos réponses. On m'a promis une note du chargé d'affaires des Turcs de Négrepont sur les propriétés à vendre dans cette île; j'espère pouvoir te la transmettre ci-incluse (elle n'est pas encore venue).

« Je suis toujours sans lettres de vous, quoique toujours aussi désireux d'en avoir. Je me sens souvent bien du vide, dans ce climat qui excite tant la vie; je suis heureux d'avoir rencontré Guillaume, dont je t'ai longuement parlé dans ma dernière lettre, et avec lequel je suis toujours au mieux; et puis, je me rabats sur le grec que je commence à lire assez couramment et à baragouiner assez pour me tirer d'affaire dans le pays.

« Je pense que tu continues à recevoir le Journal Officiel; il publie maintenant le nouveau code pénal. La main d'œuvre est ici fort élevée; on me dit qu'une journée d'ouvrier en bâtiments, d'un simple maçon, se paye 4 fr. Il y aurait quelque chose à faire pour un libraire en détail. Le seul libraire qui soit ici, un Allemand, n'entend rien à son affaire.

Pour compléter ces indications insuffisantes sur Athènes, voici un document des plus curieux, et qui, de plus, est inédit : à la vérité, il est de trois années postérieur au voyage de M. d'Eichthal : mais, de 1834 à 1837, les choses n'avaient pas dû changer beaucoup. C'est une lettre de M. Hase adressée à M. Miller et trouvée dans les papiers de ce dernier, dans laquelle M. Hase raconte spirituellement mais malheureusement trop succinctement, les impressions d'un très rapide voyage qu'il vient de faire en Grèce.

La lettre est datée du 28 juillet 1837.

« Les paquebots franchissent les distances avec la rapidité de l'oiseau des mers : on s'embarque à Marseille, on s'endort en vue des côtes de la Provence, et on s'éveille, pour ainsi dire, au pied du cap Malée. Ce n'est que là que commencent véritablement les incidents, nautiques ou autres : vents contraires, mer très grosse et très dure, brises *carabinées*, échouages de caïques, positions critiques, ou du moins tout à fait particulières.

J'y ai passé comme un autre, et après avoir visité les Cyclades, je suis arrivé à Athènes, ville de contrastes, amas confus de ruines où l'on trouve des fiacres et des chameaux, des palmiers et des chardons, des Albanais déguenillés et des dames fort élégantes de toutes les nations de l'Occident. Le pain y est assez rare et fort cher ; mais, à cela près, la cité de Cécrops tend à devenir une ville tout à fait européenne. Il y a déjà à Athènes et aux environs, une Cour de cassation, deux laboureurs, trois rues (celles d'Eole, de Minerve et de Mercure, τοῦ Ἑρμοῦ) quatre musées, cinq arbres, six boulangers, sept maisons très confortables, huit sociétés savantes, dix-neuf journaux et une quantité innombrable d'insectes et de reptiles de toute espèce. (En fait de journaux, je ne parle que de ceux que j'ai vus : 1° *le Journal officiel* ; 2° *le Messager* ; 3° *le Courrier*, Ταχυδρόμος ; 4° *le Sauveur* ; 5° *la Minerve* ; 6° *la Grèce régénérée*, ἀναγεννηθεῖσα ; 7° *l'Espérance* ; 8° *le Morning Herald* ; Πρωϊνὸς Κήρυξ ; 9° *le Messager du Commerce* ; τοῦ ἐμπορίου ; 10° *le Voleur*, Κλέπτης ; 11° *l'Esculape* ; 12° *l'Iris* ; 13° *l'Aurore*, Ἠώς ; 14° *le Spectateur* ; 15° *le Progrès*, ἡ Πρόοδος ; 16° *le Magasin*, Ἀποθήκη ; 17° *le Journal des connaissances utiles*, τῶν κοινωφελῶν γνώσεων ; 18° ἡ Ἑλληνικὴ πλάστιγξ ; 19° *la Trompette évangélique*, ἡ εὐαγγελικὴ Σάλπιγξ, qui fait une espèce d'opposition théologique dans le genre de la *Quotidienne*.

« J'ai été aussi à Eleusis, à Mégare, à Corinthe, puis je suis rentré dans l'Archipel, et, dans l'espace de huit jours, un autre bateau à vapeur m'a ramené de Syra à Marseille où on nous a mis en quarantaine pour un mois. Je vous avoue que ce temps de réclusion me paraît d'une longueur effrayante... »

Si Athènes était encore dans sa période d'enfantement, en 1837, lorsque M. Hase la visita, Nauplie, en 1834, était un séjour un peu plus agréable : voici la description qu'en donne M. Victor de la Boulaye, à la fin d'une lettre sur l'état de la Grèce, en 1834, publiée dans la Correspondance d'Orient de MM. Michaud et Poujoulat.

« La ville de Nauplie, siège du gouvernement, est vivante et a un petit air de capitale ; il n'y a point de décombres comme dans toutes les autres villes de Grèce ; les rues sont nommées en grec et en allemand, les maisons régulières et numérotées, les places plantées d'arbres ; les faubourgs sont agrandis, des routes ont été commencées, des casernes construites, des escaliers taillés dans les rochers. Les logements sont d'un prix excessif ; il faut que celui qui fait bâtir, ait, en quatre ans, recouvré son capital. La ville de Nauplie, si vivante à présent, est menacée d'une ruine prochaine par la translation du gouvernement à Athènes où, du reste, il sera beaucoup mieux placé. J'ai trouvé à Nauplie, un cabinet de lecture assez bien fourni en journaux français ; il est maintenant fondu en un cercle ou casin de souscription ; un seul journal s'imprime en Grèce, c'est le *Sauveur*, en grec et en français ; les autres feuilles n'ont pu fournir le cautionnement

exigé pour les recueils politiques (1,000 colonati soit 5,500 fr.); il est inutile de dire que le *Sauveur* est ministériel (1).

M. d'Eichthal était arrivé en Grèce, sans avoir l'idée bien arrêtée de ce qu'il y ferait. Ce pays jeune et nouveau-venu dans la politique l'intéressait; il brûlait du désir de lui être utile et il cherchait quel service il pourrait lui rendre. Dès son arrivée, il s'était mis à étudier sa topographie, ses ressources, à se rendre compte de ce qui lui manquait : tout lui manquait, hélas ! et sur ce point, le jeune économiste n'avait en vérité que l'embarras du choix.

Voici ce qu'il raconte lui-même, dans un passage de la longue lettre qu'il écrivait à son ami Duveyrier, le 17 mars 1834, et à laquelle nous avons déjà fait quelques emprunts :

« Tout marche de front, mon cher ami. Depuis mon arrivée en Grèce, mon désir est de la coloniser. Sur cette terre désolée, des villes, des monuments, des lieux de spectacle et de concert, des routes, des moissons; sur cette terre solitaire, des ports, des vaisseaux, à rame, à voile, à vapeur ; tout cela danse incessamment devant ma fantaisie ; depuis six mois, je tourne et retourne la boule pour trouver le point où la saisir. Enfin, il y a deux mois passés, j'ai serré les doigts, et de projet en projet, de démarche en démarche, j'ai fini par obtenir la création d'une espèce de *Bureau d'économie politique* qui va entreprendre et, j'espère, pousser vigoureusement cette besogne. Je fais partie de ce bureau (2) avec Poniropoulo et Roujoux dont je te parlais tout à l'heure. Poniropoulo, âgé aujourd'hui de cinquante ans, a fait pendant quinze années le commerce

(1) Victor de la Boulaye, *Lettre sur l'état de la Grèce en 1834*, dans la *Correspondance d'Orient de MM. Michaud et Poujoulat*, tome VII, p. 585-607.

(2) Sa nomination date du 21 mai 1834.

de la Méditerranée et de l'Adriatique : à l'époque de la Révolution, il se mit à la tête de la province d'Arcadie, dans la Messénie, sa patrie, rassembla un corps de quinze cents hommes et contribua beaucoup à la défaite du fameux Dramali qui perdit une armée de 40,000 hommes dans l'Argolide. Depuis ce temps, il a fait partie de toutes les assemblées nationales, a exercé des fonctions publiques et s'en est bien acquitté. C'est, m'assure-t-on, un honnête homme et qui connaît à fond le pays, même sous le rapport statistique. Roujoux, mon autre collaborateur, vient d'avoir sa vingt-quatrième année, et je n'ai jamais vu un homme de cet âge aussi formé. Ardent républicain, il se battit comme un forcené aux Journées de Juillet; son exaltation fut telle qu'il en demeura comme fou pendant quelques mois. On l'envoya en Grèce, achever de se calmer; il avait appris le grec avec Coray, la jurisprudence avec Daunou et Legraverend ; il fut attaché à la légation de France, officieusement sinon officiellement, et, par sa connaissance de la langue, par sa prodigieuse activité, par son talent à manier les hommes du pays, il rendit les plus grands services. Il avait, heureusement pour lui, trouvé dans M. Rouen, notre ministre, un homme d'un caractère extrêmement doux et liant, un élève de M. de Talleyrand, qui sut dompter par de la bonté sa nature impétueuse et intraitable. Souvent, M. Rouen sollicita pour cet homme qui lui avait rendu tant de services, une place d'attaché; jamais il ne put l'obtenir. On lui a envoyé dernièrement pour remplir cette place Eugène Ney, garçon d'esprit et homme du monde, mais peu habitué aux affaires, surtout à celles de ce pays-ci. Roujoux, découragé, vexé, rappelé par son père, voulait s'en retourner en France, lorsque je lui proposai d'entreprendre ensemble ce que je t'ai dit ; ce qui fut accepté et a parfaitement réussi. L'ordonnance organisant le bureau est déjà rendue, et celle pour les nominations sera signée dans un jour ou deux. Sans Roujoux, je n'aurais jamais voulu entreprendre cette tâche. Il fallait, pour réussir, son activité, sa puissance de travail, sa connaissance des hommes et de la langue du pays, ses liaisons avec les personnages les plus influents. Quoique

ce soit une âme un peu desséchée par la philosophie voltairienne, par les désappointements de Juillet, par les intrigues grecques, par les trahisons des femmes, etc., c'est toujours une nature forte et généreuse, un enfant de bonne race, un disciple de Daunou, de Coray, de Legraverend, un élève d'Henri IV, enfin un garçon que j'aime et qui m'aime bien, et qui faisait à Goury cette singulière déclaration, que j'étais le seul homme auquel il n'ait pas pu dire la vérité sur la Grèce.

« Pendant les quinze premiers mois qui ont suivi mon départ de Paris, durant tout mon séjour en Italie principalement, tu peux croire qu'en l'absence d'un avenir nouveau, j'avais éprouvé de cruelles souffrances morales. Mais depuis deux mois environ, depuis que je recommence à voir clair devant moi, la vie m'est revenue, et je sais de nouveau ce que c'est que le contentement. La dissolution si douloureuse de notre ancienne famille s'est terminée ; j'ai appris les succès de Fournel, et, je crois, de Lambert, en Egypte; les tiens à Paris; ceux de Michel (Chevalier) en Angleterre et en Amérique; Flachat est à la tête d'une entreprise qui, j'espère, réussira ou du moins le mènera à quelque chose de bon; Barrault, lui-même, le fier Sicambre, s'est refait bourgeois à Constantinople, s'y est fait bien voir de l'ambassade, et, peut-être maintenant est en Russie...

« L'agonie du vieux monde est donc finie et la naissance du nouveau commence. Cette œuvre si positive, si certaine, à laquelle je me trouve rattaché, jette une douce lueur sur l'avenir. L'œuvre politique à laquelle je vais me vouer, est tout à fait selon mon cœur. Les éléments du succès sont grands, non seulement pour faire du bon, mais même pour faire du neuf. Le gouvernement a les intentions les plus libérales. Il est déterminé à ne point laisser s'établir ici une aristocratie de grands propriétaires; cette volonté devra le conduire à d'importantes modifications dans le régime de la propriété. Les Grecs entendent bien, d'ailleurs, tout ce qui touche aux affaires; ils comprennent le crédit; ils sont tout disposés à recevoir d'Europe toutes les améliorations industrielles qui peuvent augmenter la valeur de leur territoire.

Je crois qu'ils verront avec plaisir des colonies, surtout des *colonies industrielles*, s'établir dans le pays ; ils ne repousseront même pas des *colonies agricoles*, pourvu qu'on fasse auparavant, aux anciens habitants, une large part dans la distribution des terres nationales (et celles-ci forment les trois quarts du territoire). De quelle manière cette colonisation devra-t-elle être conduite? Comment devront se combiner les colonies anglaises, françaises, allemandes, qui la composeront sans doute presque exclusivement? Comment les émigrants devront-ils être choisis? Y aura-t-il lieu de mettre en œuvre ici quelques-uns des essais d'associations de travailleurs tentés dernièrement en Angleterre et en France? etc., etc. J'ai déjà soumis à la Régence et envoyé à mon frère, à Paris, quelques idées sur ce sujet. Je l'ai même prié de te les communiquer. J'ai puisé de nouvelles lumières dans des papiers parlementaires sur l'émigration et la colonisation. Il faut que je sois à la besogne, que j'aie conféré avec des Grecs, pour pouvoir envoyer à mes amis des données plus positives, et demander leurs conseils et leur aide. Toutefois, dès aujourd'hui, ils m'obligeront en m'éclairant à l'avance sur les dispositions de l'Europe, sur les facilités que la colonisation peut y trouver, sur le genre d'attrait qui peut le mieux conduire les Européens vers ces contrées.

« L'exécution de nos plans industriels rencontrera les plus grands obstacles dans les intrigues de la politique extérieure de ce pays. Ce n'est pas seulement de la part de la Russie, qui fait tout ce qu'elle peut pour empêcher l'établissement d'un ordre de choses régulier. Mais l'Angleterre elle-même a ici pour représentant un homme dont la vie s'est passée au milieu de méchantes intrigues et qui continue son métier. En Espagne, il a excité les libéraux, puis les a vendus aux *Serviles;* en Italie, il a excité les *Carbonari* et les a vendus aux Autrichiens ; en Amérique, il a été envoyé par son gouvernement au Congrès de Panama, afin de l'empêcher de se former, et il y a parfaitement réussi, ce qui, du reste, n'était pas difficile. Ici, il a été envoyé, il y a cinq ans, pour renverser Capodistria, et s'est merveilleusement acquitté de cette

besogne. Mais, après avoir fomenté contre lui le parti constitutionnel, il a voulu, plus tard, vendre ce parti à Augustin, frère du président. Depuis l'arrivée de la Régence, jaloux de l'ascendant que prenait la France dans ce pays, il a mis en jeu l'ambition et la vanité du comte d'Armansperg, président de la Régence, l'a poussé à intriguer pour supplanter ses collègues et rester seul maître du terrain, au moins jusqu'à la majorité du Roi, et à amener ainsi la déplorable scission qui a éclaté entre le comte et ses collègues. Ceux-ci, qui sont des hommes énergiques et ont la majorité, ont demandé le rappel de Dawkins, mais, jusqu'ici, il a été refusé, soit parce que la demande a été faite maladroitement, soit parce que Dawkins a eu le talent de présenter l'attaque dont il était l'objet comme une intrigue russe, soit peut-être enfin, parce que le cabinet anglais n'est pas sincère dans son alliance avec la France, et n'est pas fâché d'avoir ici un homme de l'école de Wellington et de Castlereagh.

« Une parfaite intelligence de la France avec l'Angleterre est cependant une des premières conditions de succès pour tout ce qui peut être tenté dans l'intérêt de la prospérité de ce pays, et sous les auspices de Dawkins, il n'y a pas d'alliance possible.

« 26 *mai*. — Le 21 de ce mois, cher ami, nos nominations ont été signées, et, hier 25, jour de la Trinité, j'ai eu mon diplôme. Me voici donc membre du *Bureau d'économie publique*. Tu avais deviné qu'il y avait de l'économie dans mon affaire, mais tu n'avais pas deviné tout à fait juste.

« Coletti, mon ministre (Intérieur), est un ancien médecin d'Ali-Pacha. Il est certainement l'homme qui a eu la part la plus effective à l'émancipation de la Grèce, quoiqu'il soit beaucoup moins connu que certains piaffeurs du pays. Depuis 1823, il est à la tête du parti national, appelé depuis constitutionnel, et s'est toujours appuyé sur la France. Maurocordato, son rival depuis cette époque, a toujours été le meneur des *Fanariotes* et des *Codjabachis* de la Morée (c'est la petite aristocratie du pays qui vivait d'exactions) ; son point d'appui a toujours été l'Angleterre, particulièrement depuis le temps de Dawkins.

« Roujoux et moi, sommes deux gaillards qui ne dormiront pas. Ce courrier-ci emporte déjà un bon paquet de nos lettres particulières qui commenceront à chauffer, et nous sommes déterminés à pousser le travail vigoureusement.

« Tu peux promettre à tes amis qui voudront coloniser, un beau ciel et un gouvernement libéral ; les droits de citoyens grecs ; liberté entière des cultes ; *absence de titres de noblesse*, une loi, des coutumes excellentes, une terre prodigieusement fertile, etc.

Nous commencerons probablement la colonisation par la Messénie et l'Elide ; le voisinage de l'Europe, la beauté des côtes, le voisinage des îles Ioniennes, l'abondance des eaux et des bois, la fertilité du sol, motivent cette préférence. La présence d'Athènes devra aussi encourager une forte immigration dans l'Attique.

« Il faut que la France prenne vigoureusement part à cette entreprise. La modification de la loi sur les pauvres va causer une émigration énorme de l'Angleterre, qui sera favorisée et aidée par le gouvernement. Si la France n'envoie pas de forts détachements en Messénie et en Elide, ces côtes deviendront anglaises et autrichiennes.

Quant aux modes de concessions, nous les emploierons tous ; ventes et concessions à terme, concessions perpétuelles, moyennant annuités. Sitôt que notre travail statistique, pour constater l'état de la propriété dans ces provinces sera fait, nous enverrons des instructions aux consuls.

. . . . . .

J'ai du sang de 1830 dans les veines. J'ai écrit aujourd'hui beaucoup de lettres calmes, mais avec toi, il n'y a pas moyen. — Sais-tu que chez les Turcs, la descendance des Emirs a lieu par les femmes, Fatmé ayant été le seul rejeton du Prophète? — La mère seule confère l'Emirat. Sais-tu aussi que le Croissant n'est pas un symbole originairement turc, mais le symbole de Diane Byzantine qui a passé et que les Turcs ont adopté, après la prise de Constantinople, comme trophée?

La nomination de M. G. d'Eichthal, comme membre du Bureau d'économie publique avait été signée le 21 mai; le 22, le *Journal officiel* publia l'organisation de ce bureau et le 31 mai, M. G. d'Eichthal prêta serment. Les fragments de la longue lettre que nous venons de citer, et les notes nombreuses recueillies sur ses carnets montrent avec quelle ardeur il se mit à l'œuvre de colonisation qu'il avait entreprise :

« Nauplie, 29 juin 1834.

. . . . . .

« La majorité de la Régence est maîtresse chez elle, les intrigues domestiques et étrangères ont été paralysées. On a pu s'occuper des questions d'amélioration intérieure et favoriser l'élan du pays qui ne demande que repos et travail. Notre *Bureau d'économie politique* est arrivé là fort à propos. Roujoux, qui est un chef de bureau admirable, a expédié toutes les affaires arriérées. Nous avons fait rendre une loi pour la distribution de terres aux anciens soldats, et je suis moi-même occupé depuis huit jours à préparer une loi pour la concession générale des propriétés nationales du pays. Sous peu de jours, elle sera présentée, et l'exécution ne languira pas. Je propose au gouvernement de faire d'ici à six mois cadastrer trois nomarchies (départements) Athènes, Nauplie et Corinthe, Patras et Gastouni. Cette opération est indispensable, puisque, comme tu sais, toutes les notions manquent ici au sujet de la propriété. Au mois de mars prochain, on pourrait procéder aux concessions à faire aux communes et habitants pauvres, et au mois de mai ou de juin, époque de la belle saison et de la majorité du Roi, la vente générale aux enchères de tout ce qui n'aurait pas été employé commencerait. En répandant activement en Angleterre, France, Allemagne et Italie la connaissance des intentions du gouvernement grec, je crois que les acheteurs ne nous manqueront pas. D'ici là, d'ailleurs, ceux qui se présenteraient et accepteraient des conditions fort raisonnables, seraient casés, pourvu que ce fût pour s'établir immédiatement. Voilà ce que je propose au gouvernement, et il faudra bien qu'on adopte quelque chose comme cela. »

Malheureusement cette œuvre importante fut arrêtée dès ses débuts. L'activité de MM. d'Eichthal et de Roujoux n'était pas sans doute du goût de tout le monde.

Par suite d'une intrigue dont M. d'Eichthal n'a pu jamais démêler l'origine, il fut dénoncé comme saint-simonien, sans doute à la suite d'une action des plus honorables pour lui et qu'explique ce fragment d'une lettre datée de Nauplie, 15 août 1834 :

« J'avais encore des saints-simoniens près de moi quand ta lettre m'est arrivée, et ceux-là, je t'assure, bien contre mon gré. Je te conterai quelque autre jour la position dans laquelle ils arrivaient à Nauplie. Il n'y avait pas cependant moyen de les laisser périr de misère ou mendier de porte en porte. En m'intéressant à eux, je craignais de compromettre, non-seulement moi, mais tous mes amis politiques, y compris même les membres de la Régence. En les abandonnant, je me deshonorais... J'ai été au plus sûr; j'ai fait mon devoir; en évitant de m'afficher, je suis cependant parvenu à leur procurer du travail et une existence dans ce petit Nauplie où l'on jase tant et où tant de personnes sont très disposées à jaser contre moi. Malgré quelques imprudences qu'ils avaient faites, leur arrivée a eté promptement oubliée et, autant que je puis croire, je m'en tirerai sans encombre... . »

M. d'Eichthal se trompait.

Le 19 septembre-1er octobre 1834, parut un rescrit royal (sous le numéro 16,966) qui, sans le nommer, le concernait.

Rescrit royal. (Traduction de l'allemand.) (1)

« On nous assure que plusieurs membres de la secte Saint-Simonienne tiennent ici, sans permission, des réunions secrètes. Le ministre ne négligera rien pour arriver sur la trace de ce désordre et pour procéder contre les principaux auteurs et leurs complices, d'après les articles 212, 216, 218, 220, 222 du Code pénal. Le résultat des recherches, et, s'il y a lieu, des perquisitions, devra nous être communiqué sous six jours.

« Attendu que la tendance de cette secte des Saints-Simoniens ne s'accorde nullement avec les principes du droit et de la légalité d'après lesquels notre amour paternel veut régir nos fidèles sujets, jamais la permission d'exercer leurs pratiques ne devra être accordée à ces sectaires, et il faut avoir l'œil sur eux. Les contrevenants à l'article 212 du Code pénal, dans le cas où ils seraient étrangers, doivent être immédiatement expulsés de notre territoire.

« Nauplie, 19 septembre—1er octobre 1834.

« Au nom du Roi, la Régence,

« v. Armansperg, v. Kobel, v. Heideck. »

A cet ordre, le ministre, M. Coletti, répondit immédiatement la lettre suivante :

« Nauplie, 20 septembre—2 octobre 1834.

« Sire,

« Je viens de recevoir le rescrit de Votre Majesté, en date du 19 septembre—1er octobre, qui m'ordonne de prendre les mesures nécessaires pour découvrir les réunions secrètes

(1) Il est à remarquer que tous les documents officiels de cette époque sont écrits en langue allemande qui était alors la langue officielle du royaume de Grèce. Seules, les lettres de Coletti sont écrites en français.

que l'on dit être tenues à Nauplie par divers membres de la société Saint-Simonienne, et pour faire punir les coupables, suivant les dispositions du Code pénal.

« Jusqu'ici, le ministère de l'Intérieur n'avait reçu absolument aucune indication des faits que lui signale Votre Majesté. Il s'occupera cependant à les rechercher avec tout le zèle que l'administration doit déployer, toutes les fois qu'il s'agit de mettre au grand jour les desseins d'hommes qui s'enveloppent de ténèbres et de mystère. Il espère même que Votre Majesté voudra bien lui communiquer quelques-uns des indices qui ont mis le gouvernement sur la trace des désordres dénoncés. La tâche des autorités de police, chargées de découvrir les coupables, se trouverait par là simplifiée et un temps précieux pourrait être gagné.

En attendant le résultat de ces recherches, je crois devoir communiquer à Votre Majesté les renseignements que le ministère s'est procurés sur la présence des Saints-Simoniens en Grèce.

« D'après des informations assez positives, il n'existe plus aujourd'hui de société Saint-Simonienne proprement dite; elle s'est dissoute et les membres qui en avaient fait partie à diverses époques, sont entrés dans la vie civile, chacun conservant ou modifiant plus ou moins ses anciennes opinions.

« De ces ex-membres ou adhérents de la société Saint-Simonienne, à la connaissance du ministère, cinq se trouvent en Grèce : M. Graillard, colonel du corps royal de la gendarmerie ; M. d'Eichthal, conseiller au ministère de l'Intérieur; et trois jeunes gens arrivés ici, il y a quelques mois.

« M. le colonel Graillard est en ce moment absent de Nauplie ; il ne peut être un des contrevenants. M. d'Eichthal, en entrant dans ses fonctions au ministère a cru spontanément devoir me faire la déclaration qu'il ne lui restait de ses relations passées aucun engagement, que sa volonté était d'agir en toute occasion comme il convient à un bon et loyal serviteur de Sa Majesté, et de se conformer pour sa conduite morale et religieuse simplement aux idées reçues. J'ai toute confiance en la parole que m'a donnée M. d'Eichthal, et j'ai d'ailleurs la

certitude matérielle qu'il ne prend part à aucune réunion secrète.

« Restent les trois jeunes gens arrivés, il y a quelques mois. L'un, nommé Bertrand (1), peu de jours après son arrivée, a été engagé par les propriétaires de l'établissement de Falon, en Attique, pour diriger des ouvriers maltais, et réside là depuis cette époque.

« Un autre, nommé Jourdan, a été engagé par M. Scouffo, rédacteur du *Sauveur*, pour lui mettre ses articles en français.

« Un autre, nommé Delaury, espère une place de commis dans un magasin ; en attendant il gagne sa vie en donnant des leçons de français. — Le soupçon d'avoir fait partie à Nau-

(1) Un an après, ce même Victor Bertrand fut expulsé de Grèce, ainsi qu'il résulte de deux documents qui se trouvent parmi les papiers de M. d'Eichthal. Le premier, sous le numéro 24519, et daté du 27 avril-9 mai 1835, est l'ordre succinct (écrit également en allemand), d'expulser, dans un délai de huit jours, du sol de la Grèce, Victor Bertrand « comme indigne, par sa conduite, de notre royale protection. »

Voici la traduction du second document, qui porte le numéro 24862 :

OTHON, etc.

« Nous répondons au rapport du Ministère de l'Intérieur des 2-14 mai dernier, relatif à notre résolution du 27 avril-9 mai.

« Il résulte des propres aveux du Français Victor Bertrand et des déclarations des témoins, qu'il s'est laissé aller à frapper au visage un officier de notre armée qui lui demandait des explications sur une grossièreté qu'il s'était permise. Par suite de l'enquête qui a eu lieu à ce sujet, il a été démontré que Bertrand a déjà, précédemment, porté des armes prohibées, s'est permis d'outrager des officiers et sous-officiers de notre armée, s'est publiquement exprimé de la manière la plus violente sur une classe tout entière de ces militaires, et a excité à la haine contre elle, montrant par là combien peu il respecte l'ordre légal et les institutions du pays.

« La nécessité de veiller au maintien de la tranquillité publique, exige l'éloignement d'un jeune homme, mauvaise tête, qui affecte des manières et des costumes bizarres ; le Ministère de l'Intérieur aura soin de ne pas différer davantage l'exécution de notre ordre du 27 avril-9 mai.

« Nous attendons, sous trois jours au plus tard, l'annonce des mesures qui auront été prises. »

Athènes, le 13-25 mai 1835.

plie de réunions secrètes ne pourrait donc tomber que sur MM. Delaury et Jourdan. Mais il ne nous est jamais parvenu de la police, sur leur compte, aucun renseignement qui puisse faire peser sur eux une présomption défavorable.

« Tels sont, Sire, les premiers renseignements que le ministère croit devoir porter à votre connaissance au sujet des anciens membres de la société Saint-Simonienne qui se trouvent en Grèce. Conformément aux instructions de Votre Majesté, j'aurai l'œil sur eux et je ne négligerai rien pour arriver à la trace du délit qui leur est imputé, si véritablement il existe. »

Malgré cette réponse spirituelle du ministre de l'intérieur, un autre rescrit royal (sous le numéro 17,320), en date du 26 septembre—8 octobre 1834, visant cette fois spécialement M. d'Eichthal, ce qui prouve bien que le coup était surtout dirigé contre lui, enjoignait au ministre de le révoquer de ses fonctions, et d'installer à sa place, un jeune Grec, M. Panagiotti Soutzo.

A cet ordre formel, le ministre répondit immédiatement la lettre suivante, en date du 28 septembre—10 octobre.

« Sire,

« Je me suis empressé d'exécuter l'ordonnance royale du 26 septembre—8 octobre, que Votre Majesté a daigné me communiquer sur la destitution de M. Gustave d'Eichthal et la nomination de M. Panagiotti Soutzo.

« Je me suis fait un vrai plaisir de communiquer à l'instant à ce dernier, sa nomination à la place de conseiller dans mon ministère. Il avait, par son travail et ses connaissances, bien mérité de cette faveur de Votre Majesté.

« Quant à M. d'Eichthal, j'ai cru devoir ne pas lui communiquer la décision prise à son égard, avant de soumettre à Votre Majesté les observations suivantes :

« Depuis que M. d'Eichthal est entré à mon ministère,

comme conseiller, je n'ai eu qu'à me louer de son activité, de son zèle, de son dévouement à Votre Majesté. Joignant à une éducation très soignée, une volonté de travail prononcée, sa coopération a toujours été très utile aux travaux du bureau; la connaissance qu'il a de la langue allemande le rendait très utile pour ses traductions fidèles des ordonnances. J'ajouterai encore que depuis qu'il a commencé ses fonctions, il n'a jamais touché à ses appointements qu'il a abandonnés au ministère pour acheter des livres d'administration, etc.

« Tels sont les motifs, Sire, qui m'ont engagé à lui taire, jusqu'à nouvel ordre de Votre Majesté, la décision prise à son égard. Tels sont les motifs qui me font vivement regretter un employé aussi distingué.

« Je suis, avec le plus profond respect, Sire, de Votre Majesté, le très humble et très obéissant serviteur et fidèle sujet.

« *Le Secrétaire d'État pour l'Intérieur*,

« COLETTI. »

Quelques extraits d'une lettre que M. d'Eichthal écrivit à son père, en date du 19 octobre, nous donneront la clé des intrigues qui s'agitaient autour de lui et qui finirent par lui faire quitter et son poste et la Grèce où il était arrivé avec tant d'illusions.

« Nauplie, 19 octobre 1834.

. . . . . .

« J'entamai la conversation avec le comte (d'Armansperg) en lui exprimant mon regret de n'avoir pu obtenir une audience de lui depuis deux mois. Il me répondit que sa santé l'avait empêché de me recevoir. Je lui dis que mon intention avait alors été de lui donner des renseignements sur les motifs qui m'avaient porté à m'éloigner de lui et de sa maison, de lui faire connaître les principes de la ligne de conduite que j'étais résolu de suivre, et de me mettre à sa discrétion. Mais

aujourd'hui, l'audience que j'avais demandée avait un autre but. Je désirais connaître les motifs de la destitution si dure et si blessante qui m'avait frappé, afin de pouvoir, ou me justifier si j'étais innocent des torts qu'on m'imputait, ou me résigner si j'en étais vraiment coupable. Là-dessus, le comte se retranche d'abord sur la raison officielle d'un personnel trop nombreux. Mais, comment le même jour avait-on nommé un nouveau conseiller, et pourquoi cette forme de destitution si désobligeante, si contraire à toutes les habitudes et à tous les principes du gouvernement? — Je m'étais permis, disait-il, de censurer publiquement les actes de l'autorité suprême, et un gouvernement ne pouvait se laisser attaquer par ses employés. Mais, dans quelles circonstances, avais-je eu ce tort? Quels étaient les actes qu'on me reprochait? — En le pressant, j'arrivai à lui faire dire que les motifs de mécontentement personnel qu'il pouvait avoir contre moi, n'entraient, certes, pour rien dans ma destitution, mais qu'enfin il en avait, et après bien des instances pour les connaître, j'appris que ces motifs de mécontentement étaient un propos que j'aurais tenu contre lui, il y a trois mois, propos que des personnes dignes de foi lui avaient rapporté, mais, en *exigeant sa parole d'honneur qu'il ne les nommerait pas*. Vous pensez bien, du reste, que je ne sais ce qu'est ce propos qui, probablement, est une invention des intrigants qui exploitent l'amour-propre du comte. Je lui fis observer que si j'avais fait de l'opposition contre lui, elle avait été assez ouverte, loyale et franche, pour que je ne descendisse pas à des propos. Il eut encore d'autres épanchements assez curieux. Je lui demandai comment, avec les vastes projets de colonisation qu'il avait en vue, il pouvait trouver le personnel du bureau d'Economie politique trop nombreux. — Mais ce bureau, qu'a-t-il fait depuis sa fondation? — Le bureau a déclaré qu'il ne pouvait rien faire tant que la propriété n'aurait pas été régularisée en Grèce. Il a présenté une loi sur ce sujet et il attend. — Oui, cette loi, cette espèce de pot-pourri. — Si Votre Excellence trouve le bureau d'Economie politique incapable, il serait bon qu'elle le déclare ou-

vertement; de toute manière l'imputation ne tombe pas sur moi seul et ne motive pas ma destitution... »

« Nauplie, 8/20 octobre 1834.

« A deux heures, je me suis rendu chez M. de Kobel. Je lui ai raconté de point en point mon entretien d'hier avec le comte. Il a tout entendu sans faire la moindre observation, c'est-à-dire qu'il n'est pas disconvenu que cette explication m'avait été refusée; seulement il m'a dit savoir du comte que je m'étais plaint qu'on n'eût pas pris le *consentement* du Ministre; que ce mot avait extrêmement blessé le comte, quoiqu'il reconnût que je l'avais ensuite désavoué et expliqué, en mettant le mot *avis* au lieu de *consentement;* il ajouta encore que le comte m'avait fait observer que mes plaintes *n'avaient pas de fondement*, puisque l'*ordonnance de destitution ne m'avait pas été signifiée.*

« Je répondis à M. de Kobel que cette phrase du comte était une de ces phrases qui n'engagent à rien; qu'elle pouvait être aussi bien un moyen de détourner l'entretien, qu'une insinuation favorable; que d'ailleurs, ce n'était pas une grâce, une faveur, un pardon, que je voulais; qu'à part les motifs particuliers de la mesure, les sentiments que le comte avait manifestés hier à l'égard des travaux du bureau de statistique me prouvaient que je n'avais plus rien à faire au service de la Régence; que ce bureau était pour le comte une chose odieuse, et qu'il n'aurait pas de repos qu'il n'en fût débarrassé.

« Nous parlâmes alors des travaux du Bureau. Je dis que je reconnaissais bien qu'il n'avait rien fait, mais c'est qu'il n'avait rien pu faire. C'est pourquoi Roujoux était allé faire le voyage d'Athènes avec le ministre, et Poniropoulo était allé en Arcadie. Que, du reste, le bureau avait fait son œuvre, en présentant la loi pour la constitution de la propriété en Grèce, et que si ce travail n'avait pas encore porté ses fruits, la faute n'en était pas au Bureau.

« Nous entrâmes alors dans l'histoire de cette loi et de

celle de la colonisation. Je blâmai fortement la conduite de M. d'Armansperg qui avait voulu faire la colonisation du pays, comme la translation à Athènes; que cette dernière mesure, bonne en elle-même, était trop précipitée; mais que pour la colonisation, c'était encore bien pis; puisqu'avant d'avoir rendu les Grecs eux-mêmes propriétaires, base fondamentale pour la prospérité du pays, et même pour le succès de la colonisation, on voulait, avant cet hiver encore, précipiter des milliers de familles sur la Grèce, sans avoir rien fait pour les empêcher de mourir de faim et de misère, ou d'être détruites par la jalousie des habitants. Je parlai des difficultés que nous avons rencontrées pour l'établissement des Colonies de Petalidi, Port-Tolon, Erétrie, des Samiens à Négrepont, etc., tenant toutes à l'état actuel de la propriété en Grèce, et je fis observer l'inconvénient qu'il y avait à ce que l'amour-propre du chef du gouvernement fût intéressé dans des questions où il était partie, tandis qu'il ne devait être que juge. Je me plaignis enfin que l'établissement de la ville de Port-Tolon, le seul qui pût réussir immédiatement, fût, depuis six semaines, entravé par le comte, par simple opposition *au Bureau d'Economie publique*. A tout cela, silence complet, silence d'approbation, au moins dans la forme, et même quelques observations à l'appui.

« En m'en allant, je me plaignis de nouveau du manque d'explication et de ma résolution de quitter le service. Je dis qu'il y avait un fin mot que je pensais savoir, mais qu'on ne voulait pas me dire. Il me pressa de parler. — N'est-il rien venu de Munich? — Il me donna sa parole d'honneur que non. — Alors ma destitution, si elle n'est point une mesure politique, m'est une énigme. Elle ne peut reposer que sur des cancans. — Cela est possible, fut le dernier mot. Il finit en m'engageant de nouveau à attendre. »

Ce conseil ne pouvait avoir l'agrément de M. d'Eichthal, qui, irrité de toutes ces intrigues rédigea, ce même jour, 8-20 octobre, sa lettre de démission que voici :

« Monsieur le Secrétaire d'État,

« J'ai été informé officieusement que la Haute Régence avait l'intention de me destituer du poste de conseiller ministériel que j'occupais dans votre ministère, et que même cette mesure n'était ajournée que par l'intervention bienveillante d'une personne qui m'a donné, dans cette occasion, une marque précieuse de son estime et de son intérêt.

« Ayant fait auprès des membres même de la Haute Régence, pour connaître les motifs de la mesure résolue à mon égard, des tentatives qui sont restées sans résultat, et ne pouvant consentir à demeurer plus longtemps au service d'un gouvernement chez lequel je dois supposer qu'il existe contre moi des préventions que je ne puis connaître, ni par conséquent espérer de détruire, je viens, M. le Secrétaire d'État, vous demander de présenter et de faire agréer ma démission à la Haute Régence, en lui exprimant le regret que j'éprouve de n'avoir pu obtenir sa bienveillance. Veuillez me permettre, en même temps, Monsieur le Secrétaire d'État, de vous témoigner la vive douleur que je ressens, d'être obligé de renoncer à des travaux pour lesquels j'espérais pouvoir être de quelque utilité à la Grèce et mériter votre estime et votre confiance.

« Je suis avec respect, Monsieur le Secrétaire d'État,

« Votre très humble et très obéissant serviteur,

Gustave d'Eichthal.

La fermeté et la dignité de M. d'Eichthal eurent raison de ces intrigues. L'ordonnance de destitution fut rapportée, le 10-22 octobre, et M. d'Eichthal, maintenu dans ses fonctions de conseiller au Ministère de l'Intérieur et de membre du bureau d'Économie politique. Cependant, il ne conserva pas longtemps ces fonctions. A la majorité du Roi, au mois de mai 1835, le comte d'Armansperg ayant été nommé chancelier

du Royaume, Coletti dut se retirer du Ministère. M. d'Eichthal le suivit dans sa retraite et revint en France. Mais, avant de quitter la Grèce, il voulut en connaître au moins à fond une province, et il profita des loisirs qu'on lui laissait, bien malgré lui, pour faire dans la province de Livadie et dans la Phtiotide une excursion de quelques semaines dont il nous a laissé la curieuse relation, dans ses notes prises, au jour le jour, sur les lieux mêmes qu'il visitait.

A l'aide de son journal de voyage, de ses carnets et de quelques lettres, nous pouvons le suivre dans son excursion et reproduire les renseignements qu'il recueillit, chemin faisant.

II.

Excursion à Zeitoun et à Livadie. — État d'une province grecque en 1834.

Le 11 novembre, trois semaines environ après sa réintégration au ministère, M. d'Eichthal retourna à Athènes où il demeura encore quelques jours.

« *Samedi* 17 *novembre* 1834. — Départ d'Athènes à dix heures du matin. — Dimitri, domestique. — Trois chevaux. — Arrivée à huit heures au Khani de Chasia, après avoir failli m'égarer.

« Le Khani, où se trouvent une vingtaine de paysans albanais, rangés autour du feu, avec leurs chevaux à l'extrémité opposée, offre l'aspect d'un campement de Bohémiens.

« *Dimanche* 18. — Départ du Khani à neuf heures ; arrivée à Thèbes, à deux heures. — Aspect pittoresque de la ville ; fontaine de l'Ismène et de Dircé. — L'éparque (1), M. Oeconomi-

(1) Sous-préfet.

dis. — Difficultés de l'administration à cause de l'usage de la langue albanaise dans les villages. — Peu d'hommes capables d'être démogérontes. (1) La tyrannie turque avait empêché le développement de tout système communal. Elle avait également détruit toute propriété particulière. Le sol même des maisons de Thèbes est généralement national. Il en résulte un grand découragement dans la culture; il ne se fait pas de plantations.

« L'Éparchie (2) ne contient que 11,500 âmes, elle pourrait en nourrir le décuple. Ses habitants sont, en général, extrêmement pauvres. Le climat est sain. Il y a eu, cependant, cette année, des fièvres intermittentes épidémiques. On les attribue à la grande sécheresse qui a régné toute l'année. La difficulté de guérir ces fièvres vient du peu de soin que les habitants prennent d'eux-mêmes. On ne peut les assujetir à aucun régime.

« Mon hôte est briquetier. L'hiver, il fait le métier de maçon. Il gagne tout au plus deux à trois drachmes par jour; à Athènes, il en pourrait facilement gagner six, mais il ne se soucie pas d'y aller parce qu'il n'y aurait pas sa maison et toutes ses habitudes comme il les a ici. Et pourtant, il n'a pour lui, dans sa maison, qu'une chambre dans laquelle il couche, lui et sa femme, tout habillés, ainsi que mon domestique et moi. Il y a, dans la chambre, une cheminée qui sert à la fois et pour la cuisine et pour le chauffage; il veut la transporter dans un petit cabinet à côté. On se réunit autour du foyer pour fumer; un peu de citron jeté sur le feu, prévient, dit-il, les maux de tête.

« L'hiver, dans la Béotie, est fort rigoureux; la neige y tombe souvent et dure quelquefois quinze jours et même un mois. Toutes les communications sont alors interrompues. — Le bois est rare et cher.

« *Mardi* 20 *novembre*. — Départ de Thèbes. — Le mont *Sphingos*, (marqué *Phagas* sur la carte de l'état-major) et les

(1) Conseillers municipaux.
(2) Sous-préfecture.

monticules voisins, ont la forme du Sphinx. — Embuscade des Grecs dans les guerres des Turcs. — Route directe par la montagne, sans passer par *Karditza*, ni *Kokkino*. Au-dessus de Kokkino, Catavothra du lac Copaïs, et puits creusés dans le roc.

« Agoïate Triantaphyllos, pallicare, ancien soldat de Griziotti : « Vive le Roi; 'σὰν τὰ βουνὰ »; jette un poil de sa fustanelle à toutes les sources; fait des signes de croix; fonde de grandes espérances sur l'argent du Roi et m'invite à m'établir en Grèce.

« Arrivée, le soir, à *Martini*, village albanais. Beaux hommes et belles femmes. Fièvres intermittentes, cette année; les malades ne sont pas encore remis. — Maisons privées de lumière. — Sans lumière, disait mon hôte, ἡ ψυχὴ τοῦ ἀνθρώπου δὲν εἶναι ἀνοικτή.

« Les habitants ont tous des propriétés particulières, mais les héritages ont été extrêmement divisés. Les habitants vont aujourd'hui cultiver des terres à *Moriki* et dans la plaine de *Talanti*. (Atalante.) — Leur richesse principale est en vignes et en troupeaux. Ils n'ont ni huile, ni kalamboki (maïs), ni coton, peu de blés. — Ils s'éclairent avec du sapin. Leurs plaintes contre les Valaques qui sont autorisés à faire [paître] leurs troupeaux dans les anciens pâturages communaux de *Martini*.

« 21 *novembre*. — De *Martini* à *Talanti*. Beau village de Proschyna. Camp de Karagounides dans la plaine. Apparence de propreté et d'industrie. Le chef auquel je parle a fait l'acquisition du monastère de Agia-Trias pour sa résidence d'hiver. Ils disent ne pouvoir se fixer pendant l'été. Arrivée à *Talanti*.

« 22, 33, 24 *novembre*. — Conversations avec Mostras, ancien secrétaire de Church. Son secrétaire Nicolas Marino. L'Éphore de Locride est Lampros. Mostras est encore malade des fièvres dont il a souffert pendant l'été; il se rétablit pendant mon séjour. — Tâche administrative des Éparques. Leur position subordonnée.

« Question des paturages. — Sous les Turcs, il existait, dans la Roumélie, un grand nombre de pâturages communaux.

Ils avaient été cédés aux habitants par des traités primitifs, car [ces habitants] avaient traité avec les Turcs ; ils n'avaient pas été conquis. Ces villages avaient pour leurs pâturages, des *Tapia* (1) qu'ils ont perdus, pour la plupart, pendant la Révolution. Celui du village de *Kolaka* fut retrouvé par Lampros, lui-même, et le village est rentré dans sa possession ; les villages de *Paulo*, *Rado*, *Malesina*, *Mazi* et *Dernitza*, avaient aussi des pâturages d'été et d'hiver. Ceux de *Karya*, *Douvitza*, *Xigliomi*, des pâturages d'été seulement. Ils ont perdu leurs *Tapia*. D'après ce principe, les pâturages devraient être restitués aux communes auxquelles ils appartiennent. Elles les loueraient aux Vlaques, pour tout le temps que leurs propres troupeaux ne seraient pas suffisants pour les remplir et y mettraient les leurs à mesure qu'ils s'accroîtraient. D'ailleurs l'élève des troupeaux est aujourd'hui encouragée à l'excès, en Grèce. Il faut rétablir la balance du côté de l'agriculture. Il est bon d'établir les Vlaques, afin de fixer leurs capitaux et leur industrie en Grèce, sauf à en changer la destination.

« La Locride peut nourrir aujourd'hui 200,000 têtes de bétail, chèvres ou moutons. La Grèce occidentale, 400,000. La Grèce orientale 500,000. Ces quantités doivent diminuer si la culture se développe.

« Titres de propriétés, perdus par la plupart des anciens propriétaires ; ceux de Lampros, enlevés par Odyssée.

« Alignements des villes. — Les Éparques ont les mains liées ; ils ne peuvent agir qu'officieusement.

« Scala de Talanti : prendra de l'importance si le gouvernement fait des concessions de terrains et fait rétablir l'ancienne jetée hellénique.

« L'île de Talanti, en face, offre un assez bon mouillage aux petits bâtiments.

« Routes : arrangées par les communes pour le passage du Roi.

« Gardes nationaux : Ce sont d'anciens soldats, payés par l'Éparchie pour faire le service contre les voleurs. La Locride

(1) Titres de propriété.

en a trente, payés à 22 drachmes 80 c., par mois, ce qui fait, en tout, par mois, 684 drachmes. C'est encore beaucoup pour les 7,500 habitants de l'Éparchie. Il n'y a pas un seul gendarme.

« Population : elle est toute grecque, sauf le village de *Livanati*. Elle se monte à 7,500 habitants ; peut-être même un peu plus.

« Évêque ; clergé grec : L'évêque est une créature des Turcs et un *misérable*.

« Il est l'ennemi personnel de l'Éparque qui a dénoncé ses turpitudes ; mais le Saint-Synode l'a renvoyé blanc comme neige ; il tourmente les paysans en renvoyant leurs pappas, lorsqu'ils sont attachés à eux, en essayant d'exiger d'eux différentes corvées. Il leur a fait payer l'arriéré des honoraires pour les mariages, les naissances et les morts depuis l'époque de la vacance du siège, etc. Il touche un kilo de blé par famille, sans compter le casuel. — Il y a une séparation très grande entre les pappas et les évêques ; il faudrait organiser la représentation des pappas.

« Juge de paix : Il m'a été signalé comme un homme immoral.

« Achats de bœufs : Proposition de Mostras pour distribuer, dans la Locride, 1,000 bœufs, 300 vaches, 20 taureaux. C'est encore plus les moyens de culture que la population qu'il faut chercher à multiplier en Grèce. Il faudrait donner, par famille, 75 stremmes, susceptibles de culture annuelle, ou 150, là où la culture ne peut être que biennale. Il faudrait aussi donner, en moyenne, trois bœufs.

« Emploi de la vente aux enchères publiques pour la concession des terres nationales.

« Biens des monastères : Le mieux serait de les laisser aux cultivateurs actuels qui sont les meilleurs qu'on puisse avoir, moyennant le paiement de la double dime. On conserverait ainsi un matériel d'exploitation qui coûtera très cher à racheter. Le peuple, et surtout les Grecs étrangers, voient l'expulsion des moines avec défaveur ; les fermiers, par cette raison, ne se présentent pas. Personne aujourd'hui ne se fait moine ;

cela n'est plus nécessaire pour se soustraire au joug des Turcs. Les couvents, dans peu d'années, s'éteindront de mort naturelle.

« Location annuelle : Nécessité de pourvoir, dans ce système, à ce que les terres, en jachère dans l'année, reçoivent cependant une façon dans les mois de janvier et de février.

« Dimes : Montant total pour la Locride, deux cents et quelques mille. Société de quatorze anciens militaires organisée par Mostras, cautionnée pour 27,000 drachmes par trois habitants de *Livanati* et *Kokkalo* qui sur une portion de 40,000 drachmes, a gagné, pour chaque individu, suivant les uns 700, suivant les autres 400 drachmes; c'est, dans un cas, 24, dans l'autre 14 0/0 de frais de perception. C'est beaucoup, mais le fait est intéressant.

« Manque total d'ouvriers a Talanti : Une détestable armoire coûte 5 talaris (1). On ne sait pas ce que c'est que repasser. Mostras a voulu fixer une famille d'Egyptiens (2), qui sont maréchaux et serruriers. Il avait offert de leur bâtir une maison. Le chef, après avoir accepté d'abord, a refusé. Ces gens-là ne veulent pas compromettre leur liberté.

« *Dimanche*, 25 *novembre*. — Départ de Talanti. Mostras m'accompagne jusqu'à Livanati pour commencer la formation de la commune. — Il est maintenant rétabli de sa maladie.

« Sites admirables entre Livanati et Kénourio, surtout le cap qui fait face à la pointe d'Eubée. Il domine à la fois le golfe de Zeitoun et celui de Talanti

« Village de Kénourio : Vignes, blés ; immense quantité d'eau ; bois, melons, maïs, troupeaux, petit port.

« Hospitalité pleine de prévenances chez Talari et son fils.

« *Lundi*, 26 *novembre*. — Molo : choisi par les Épirotes. — Passage des Thermopyles, sentier boueux ; immenses marécages.

« Arrivée à Zeitoun.

(1) Le talari valait 5 fr. 50.

(2) Bohémiens.

Zeitoun (Lamia).

« Chatzisko, Éparque depuis vingt jours ; marié depuis dix ; installé dans sa maison depuis trois jours. Magnifique maison turque. Vue sur le golfe, au levant.

« Désertion des soldats bavarois ; treize, dix jours avant mon arrivée; six, deux jours avant; la désertion de quinze autres de Patradjick est annoncée le lendemain.

« 27 *novembre*. — Visite à Drossos Mansolas (1).

« 28 *novembre*. — Visite de Drossos Mansolas. — Difficulté de trouver des ouvriers ; le plus grand nombre de ceux que l'on trouve viennent de la Turquie et passent six mois en Grèce. Les Bavarois ont rendu de grands services sous ce rapport. Le mieux serait de congédier du service tous ceux qui ont un état (2).

(1) Dans le journal de Nauplie « *le Temps* », je vois que M. Drosos Mausolas a été nommé le 11 mai 1833 nomarque (préfet) de la Phocide et de la Locride. En même temps, M. Lidorikis avait été nommé éparque (sous-préfet) de la Phthiotide (note de M. D. Bikélas).

(2) Dans le désir, non pas de contrôler les notes de M. d'Eichthal, mais de tenir nos lecteurs au courant des progrès qui se sont accomplis dans cette province depuis l'époque où il l'avait visitée, nous nous sommes adressé à l'un de nos amis, M. Eugène Zalocostas, fils du grand poète grec, et secrétaire au Ministère des Affaires étrangères d'Athènes, le priant de nous donner les renseignements que nous désirions. M. E. Zalocostas, pour nous les procurer, avec un empressement dont nous ne saurions assez le remercier, s'est adressé lui-même à un de ses parents, habitant Lamia, et qui se trouve être un descendant direct de M. Chatzisko, que M. d'Eichthal avait connu dans cette excursion.

M. Chatzisko a bien voulu, par l'intermédiaire de M. E. Zalocostas, nous envoyer une série de notes que nous transcrivons ci-après, à la place qu'il leur a assignée. Toutes les notes, donc, de ce chapitre, à moins d'indications contraires sont de M. Chatzisko.

Voici la première qui se rapporte à ce paragraphe :

« Aujourd'hui, on ne rencontre plus aucune difficulté pour trouver des laboureurs indigènes; il y en a en nombre plus que suffisant, et il n'en vient plus du tout de l'étranger. »

« Taux élevé de l'argent : Un propriétaire peut emprunter à deux pour cent par mois et gagner encore quinze pour cent par an. Il y a des paysans qui ont emprunté jusqu'à trois pour cent, par mois, pour mettre en valeur les propriétés qu'ils avaient achetées. Il y a, dans le voisinage, plusieurs riches propriétaires qui ont considérablement augmenté le revenu de leurs terres (1). — Disposition des Turcs de Thessalie à vendre leurs propriétés. — La maison Loir de Smyrne, à Volo, fait des affaires très importantes en achats de denrées de Thessalie. — Il y a beaucoup à gagner en achetant immédiatement après les récoltes.

« M. Drossos a commencé la culture du coton d'Égypte (2).

« C'est par les grands propriétaires plutôt que par les paysans que les améliorations auront lieu.

« 29 *novembre*. — Visite à M. Manitakis et à Perhévos.

« Conversation avec Chatzisko : il est convenu qu'il me présentera les propositions de ses parents.

« Colonisation : La Turquie offre peu de ressources sous ce rapport. — La disposition à émigrer est faible. — Les mesures pour la dîme et les couvents l'ont encore affaiblie. Les Turcs contrarient l'émigration et l'empêchent même sévèrement (3).

(1) Les propriétaires peuvent maintenant emprunter de l'argent beaucoup plus facilement et à un taux raisonnable, grâce à l'établissement d'une succursale de la Banque nationale à Lamia. Cependant, le défaut d'une banque agricole se fait sentir pour l'agriculture qui souffre encore de la gène provenant des emprunts particuliers.

(2) Depuis le temps de M. Drosos Mansolas, la culture du coton a singulièrement augmenté, surtout au moment de la guerre de sécession en Amérique. Depuis, elle a beaucoup diminué et, dans ces derniers temps, elle a été définitivement abandonnée.

Dans la Phthiotide, s'est développée particulièrement la culture du blé, du maïs, du sésame, de l'olivier, et, par dessus tout, celle du tabac. Cette culture de la terre a beaucoup contribué à assainir le pays, naturellement malsain.

(3) Les Turcs de la Thessalie, après l'annexion de cette province à la Grèce, en 1881, ont graduellement commencé à se défaire de leurs biens et à retourner en Turquie, ne pouvant s'accoutumer au nouvel

« Les propriétaires seraient disposés à accorder des baux de trente ou quarante ans aux colons.

« Quinze déserteurs bavarois ont été arrêtés par le gardien de Patradjik, avec cinq gendarmes. Il en a tué un, blessé un autre, et amené les autres ici. — Nécessité de garnir les frontières. — Gants à 3 drachmes 50; bougie à 8 drachmes 50, l'oque.

« 1er *décembre* : Dîner à la table des offeiers.

« Utilité d'un courrier entre Zeitoun et Salonique. — Richesse de la Thessalie : Revenu de 40 millions de piastres. — Population de 300,000 Grecs et de 50 à 60,000 Turcs. — Prospérité de la ville d'Ambelakia, près de la vallée de Tempé; mœurs européennes; maisons, bibliothèque, casino; les Vingt-Quatre Villages, patrie de Rigas.

« Les Vlaques nourrissent les brigands dans les montagnes pour garantir leurs troupeaux (1). Leurs Archipoimènes (les chefs des bergers) ont le privilège de ne rien payer pour leurs troupeaux; cause de plaintes de la part des habitants, — ils composent tout au plus deux à trois mille familles, et ont deux à trois cent mille moutons. — Leurs propositions

état de choses. Malgré l'égalité absolue devant la loi grecque et l'impartialité des tribunaux reconnue, même par eux, le fanatisme, qui est la caractéristique du musulman, lui a montré l'émigration comme indispensable; car les Turcs ne pouvaient supporter de voir libres leurs concitoyens grecs qu'ils avaient tenus jusque-là sous leur domination. Cette émigration a été si générale que fort peu de familles turques sont restées en Thessalie.

(1) Heureusement, depuis 1870, il n'y a plus trace de brigandage en Grèce. Les mesures sévères qui ont été prises par les ministres qui se sont succédé, et surtout par le Ministère présidé par Coumoundouros, ont rendu le séjour en Grèce impossible aux brigands. Aujourd'hui, le voyageur, soit indigène, soit étranger, peut traverser en toute sécurité, et, sans escorte, les lieux les plus escarpés et les plus déserts. Il faut noter également qu'alors même que le brigandage sévissait cruellement en Grèce, les bandes de brigands étaient presque toutes composées de sujets ottomans, et que les détachements militaires turcs sur les frontières, non-seulement ne s'opposaient pas à à leur entrée sur le sol hellénique, mais la facilitaient, au contraire, pour débarrasser le sol turc de leur présence.

de s'établir ont pour but de gagner du temps; elles ne sont pas sérieuses; les *Albanais-Vlaques*, la plus morale des deux tribus qui les composent, avaient demandé à s'établir à Vardari près de Voudounitza. Ils avaient commencé à bâtir une église; le gouvernement accorda la permission. Aussitôt, ils cessèrent. — On ne fera jamais d'eux des cultivateurs, mais peut-être, des fabricants et des commerçants. Pour y arriver, il faudra probablement prendre le parti de les isoler (1).

« Par une coutume particulière à la Phthiotide et à quelques districts voisins, la propriété des pâturages, sur les terres non-cultivées, était, du temps des Turcs, distincte de celle du fonds même. Elles ont été vendues séparément par les propriétaires respectifs. Ce cas existe, par exemple, à Agia-Marina, propriété de M. Drossos. Les paysans toutefois avaient un district qui leur était réservé. — C'est aujourd'hui une cause de querelles entre les Vlaques qui ont loué les pâturages, et les paysans de M. Drossos.

« Il n'y a aucun doute, que l'impôt pèse aujourd'hui d'une manière bien plus lourde sur le cultivateur que sur le pasteur. Le produit d'un mouton ou d'une chèvre peut être évalué à un talari, et il ne paie que 12 leptas (centimes). Le produit des troupeaux sert à nourrir et à vêtir les habitants de l'intérieur et des îles, soit de l'Archipel, soit des îles Ioniennes. Il y a aussi quelques exportations pour les états du Pape, et pour Naples, où l'on consomme les fromages dans le macaroni.

« J'ai repris, ce soir, avec Chatzisko, Carezi et le capitaine Georgiaki, la question des pâturages. Tous sont unanimement d'avis que l'impôt n'est pas assez élevé, et que le mode de distribution est une source de querelles déplorables entre les habitants et une porte ouverte aux abus de la part des Ephores.

(1) Les chefs des bergers payent maintenant un loyer aux propriétaires des pâturages. Le nombre des Vlaques, vivant sous la tente, a sensiblement diminué, ainsi que celui des troupeaux, ce qui résulte de plusieurs causes, mais particulièrement de l'importation du bétail du dehors et surtout de la Thessalie.

Les habitants se sont plaint, l'année dernière, de la location à l'enchère, parce qu'elle pouvait leur enlever des pâturages à leur porte; mais, cette année, ils sont tellement dégoûtés qu'ils l'accepteraient avec plaisir.

« Par la mise aux enchères, l'impôt s'élèverait à 50 ou 60 leptas, par tête de bétail. — L'avantage est aujourd'hui si grand que les bergers ne veulent plus vendre des moutons pour tuer.

« La Roumélie doit avoir aujourd'hui près de deux millions de troupeaux. C'est excessif. Les bons pâturages d'hiver commencent à manquer. Cependant le prix de la laine a augmenté, ce qui valait 0, 60 leptas se vend aujourd'hui une drachme (1).

« Quant aux Vlaques, il faut les obliger simplement à se faire membres d'une commune. Ils trouvent tant d'avantages en Grèce, qu'il n'est pas à craindre qu'ils rentrent en Turquie.

« 2 *décembre*. — Drossos Mansolas a traité avec quelques familles de Thessalie qui lui ont demandé à venir s'établir sur ses terres. Ces familles n'ont pas de propriétés à elles, et sont tellement maltraitées par les Turcs qu'elles veulent émigrer. — Il leur fournit les bœufs et la semence. Sur le produit total, on déduit la dîme pour le gouvernement et la semence pour le propriétaire; on partage ensuite par moitié. Si un bœnf meurt, si la semence se perd, la perte est au compte du propriétaire (2).

« 3 *décembre*. — Dîner avec les officiers allemands; chasse. — Conversation avec M. Drossos et M. Gogos commandant qui a acheté 10,000 arpents de terre, de moitié avec M. Provilegio, de Nauplie.

(1) Les taxes sont aujourd'hui moins oppressives qu'elles ne l'étaient en 1834, pour l'agriculture. Pour les éleveurs de bétail, elle a été portée de 12 à 40; mais le produit du mouton a augmenté en proportion et s'élève aujourd'hui à 1, 2, et jusqu'à 3 talaris.

(2) Quoique le propriétaire continue, encore aujourd'hui, à fournir les bœufs et la semence, recevant la moitié du produit, déduction faite de la taxe due au gouvernement, le mode le plus usité maintenant,

« Village de Kalynia, près Zeitoun : Nécessité d'introduire dans le pays, les fabrications perfectionnées des articles les plus nécessaires, et qu'on y confectionne déjà, comme la filature de la laine et du coton. Il y avait à Ambélakia une manufacture de laine qui travaillait pour toute la Thessalie et l'Épire.....

« J'ai trouvé chez Drossos, tous les paysans d'Agia-Marina, rassemblés. Ils ont acheté de la femme de Khalil-Bey les trois quarts d'Agia-Marina dont Drossos a l'autre quart. Il y a beaucoup de difficultés pour conclure. Les paysans ont peur, habitués qu'ils sont à être volés par les Turcs. Toutefois, ce sont des hommes intelligents, quoique moins que ceux qui habitent l'intérieur de la Roumélie où la race grecque s'est conservée intacte.

« Sur le Parnasse et dans les montagnes, on parle le grec le plus pur. Les femmes de Velitza, sur le Parnasse, parlent leur langue avec un accent délicieux. Il s'est formé à Patradjik, depuis un an, une école où les enfants ont fait des progrès remarquables (1).

« Il est bien difficile de former en Grèce des colonies étrangères. Les Grecs n'aiment pas les étrangers. Les villages de colons resteront sans communication avec les gens du pays. La religion met une grande barrière. *Il mange de la viande*, c'est comme si on disait : « c'est un juif, un mahométan, un mécréant. » Les mariages ne pourront pas avoir lieu.

c'est que le fermier fournisse lui-même les bœufs et la semence, et que le propriétaire reçoive le tiers, déduction faite de la taxe gouvernementale. Heureusement, le système fiscal de la dîme est aboli. La taxe est basée sur les têtes de bœufs servant au labour. Ce système, qui avait été consciencieusement élaboré par Coumoundouros, a été mis en pratique par le gouvernement de M. Tricoupis; c'est un grand bienfait pour l'agriculture.

(1) Non-seulement sur le Parnasse, mais dans toute la Grèce, on parle maintenant avec pureté la langue grecque. Depuis 1830, il s'est fait de grand progrès en ce sens. Il est vrai que, dans quelques villages, principalement dans l'Attique, on parle l'Albanais, comme langage particulier de la famille, mais c'est une exception qui tend à disparaître.

« La multiplication des fêtes est un grand mal. Il faut combattre les habitudes du peuple à cet égard, par la persuasion. Si on intervient officiellement, si l'on commande, les prêtres réagiront et l'on n'obtiendra rien (1).

« M. Gogos me dit que sur les trois jours de fête que nous allons avoir : Sainte-Barbe, Saint-Savas et Saint-Nicolas, il a obtenu de ses paysans de ne chômer que le dernier jour.

« Nécessité d'une représentation nationale, organisée différemment des anciennes. — Nécessité de n'employer que des hommes ayant des intérêts matériels en Grèce.

« Le charbon ne se trouve pas à Zeitoun ; l'obligation de payer vingt-cinq pour cent, dégoûte de le fabriquer (2).

4 *décembre*. — Conversation avec M. Tringhettas, lieutenant du génie (3). Les Derven-Agas et autres militaires grecs au service des Turcs ont le plus grand désir de rentrer. Ils sont toujours, avec les chefs turcs, sur une sorte de pied de guerre; ils ne s'approchent que le fusil armé. La nouvelle de la formation des corps légers les a remplis d'espérances.

« M. Tringhettas a transporté sur le territoire grec le corps du Bavarois tué par les gendarmes. S'il fût resté, les habitants auraient pu être taxés par les Turcs, à 3 ou 4,000 piastres par tête.

« La loi d'Armenopoulo accorde au *locataire, le droit de préemption* sur tout autre acquéreur... Cette législation est aujourd'hui admise par toutes les justices de paix; c'est en son nom que les habitants d'Agia-Marina réclament le droit

(1) Le nombre des fêtes religieuses et des jours de chômage a été considérablement diminué. Ces fêtes pourtant présentent encore aujourd'hui un aspect des plus pittoresques. C'est pendant ces fêtes qu'ont lieu les belles danses en plein air, aux chants des pallicares et des jeunes filles des villages ; mais on ne les retrouve plus que dans les villages éloignés; dans les grandes villes, la vie prend de plus en plus une couleur européenne uniforme.

(2) Le manque de charbon ne se fait plus sentir à Lamia, où, au contraire, il y en a en abondance.

(3) M. Tringhettas est mort, l'année dernière, 1886, à Athènes, colonel du génie et député. Il avait été ministre de la guerre.

d'acheter les deux tiers restants d'Agia-Marina. Il faut qu'ils payent comptant; on leur fait aujourd'hui, 8,000 drachmes, les deux tiers, tandis que le tiers à M. Drossos Mausolas a été vendu, il y a deux ans, seulement 2,000 drachmes.

« 5 *décembre*. — Conversation avec M. Marco.

« Ses plaintes sur les ravages qui ont eu lieu sur sa propriété. — Il avait fait une belle plantation de mûriers; un berger vlaque, pour quelques drachmes données à un démogéronte, y a fait passer ses troupeaux et a tout détruit. Il a fait faire une palissade; elle a été renversée. Les paysans ne veulent souffrir auprès d'eux aucun étranger, même un grec qui n'est pas de l'endroit. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour le faire partir.

« M. Drossos Mansolas a payé, cette année, pour les dimes, sur sa propriété privée, 25 0/0 au lieu de 10 0/0. Les Éphores ont, en beaucoup d'endroits, fait leur fortune. Quelques personnes proposent que les dimes soient payées, comme au temps des Turcs, *en grain*, avec des peines très sévères contre ceux qui détourneraient une partie de la récolte. M. Mansolas pense que la division des gerbes en quatre parties, dont le fermier choisit l'une, est le mode le meilleur (1).

« Culture des terres : En général, les paysans ne fument pas les terres, quoiqu'ils aient le fumier de leurs bœufs et vaches. Ils laissent l'engrais se perdre. Tout leur art consiste à aller choisir quelque bonne pièce au milieu d'une grande étendue de terres nationales, à la cultiver une année, et à la laisser l'année suivante. Cependant, avec quelque soin, la plupart des bonnes terres pourraient être aujourd'hui cultivées, une année en blé, la seconde en orge, coton, kalamboki (maïs), fèves, vesces, etc.; et un grand nombre le sont déjà ainsi (2).

(1) Les abus dont il est fait mention ici, quant à la perception des impôts, n'existent plus depuis l'abolition de la dîme.

(2) Aujourd'hui et depuis longtemps, on fait usage du fumier pour la culture des terres et particulièrement pour celle du tabac. La succession des cultures est générale.

« 7 *décembre*. — M. Drossos me dit que dans la Phthiotide, la plupart des villages étaient des *Kephalo-Choria*, où les paysans avaient leurs propriétés particulières, et que les *Zeugolatia*, ou *Tschifliks*, grandes propriétés des Turcs, y étaient rares. (Cette observation n'est juste qu'à moitié; les villages que M. Drossos m'a cités sont tous dans les montagnes, principalement dans la partie de l'*Est*; ceux de la plaine du *Sperchios*, au contraire, étaient presque tous, *Zeugolatia*.)

« Le droit de vendre leurs propriétés particulières a été assuré aux Turcs par les protocoles, pour tous les pays qu'ils occupaient à l'époque de leur départ.

« En vertu de cette clause, ils ont pu vendre jusqu'ici toutes les propriétés qu'ils possédaient sur la rive gauche du fleuve. Pour celles, situées sur la rive droite, il y a contestation, parce que les Turcs, en vertu d'une convention spéciale, s'étaient retirés de cette rive, en attendant la décision des puissances.

« Il résulte de là, que le gouvernement ne possède de terres nationales, sur la rive gauche, que celles qu'il a achetées des Turcs; (j'ai encore besoin de vérifier cette assertion.) Il faut y joindre les anciens *Vacoufs* et autres biens regardés comme nationaux par les Turcs eux-mêmes, dont le gouvernement a acheté la propriété ainsi que la souveraineté du territoire, moyennant l'indemnité de 11 millions.

« Il y a plusieurs *Tschifliks*, dont les paysans ont acheté eux-mêmes les terres; tel est Rachi qui a été acheté par les habitants associés à ceux de *Echinos* dont le village avait été acheté par M. Scombourdi, et où ils n'ont pas voulu rester. Tel est encore *Agia-Marina* dont les deux tiers ont été achetés, il y a peu de jours, par les paysans; l'autre tiers appartenait déjà à M. Drossos Mansolas (1).

« 9 *décembre*. — Départ pour le village de *Varybopi*. — Route

(1) Toutes les terres nationales occupées, sont, d'après la loi, devenues propriétés privées. Le paysan qui a payé, pendant vingt-cinq ans, une somme proportionnée à l'étendue de terrain qu'il occupe, par des paiements annuels, devient propriétaire.

le long du Sperchios ; villages des *Kalybia*, de *Lianokladi*, etc. ; temps de neige. — Arrivée à la maison de Tsoucala, beau-père de la sœur de Chatzisko, vieillard qui a traversé toute la Révolution, et qui, à ce qu'il m'a dit, a gagné par ses capitaux et son travail, 10,000 drachmes par an. — Les femmes ne paraissent pas dans la chambre où je suis reçu (1).

« 10 *décembre*. — Belles terres d'*Archani* et *Macresi*. Visite aux Vlaques. Salutations que vient nous faire la nouvelle mariée. Repas de poireaux cuits et d'ognons crus. Bon vin. L'archipoimène des Sitiri nous exprime le désir de former un établissement et de renoncer à la vie nomade.

« La maison de Tsoucala, bâtie en pierres et torchis à l'intérieur, contenant quatre chambres, lui coûtera, quand elle sera finie, 2,000 drachmes. Les tuiles, qui sont d'une superbe qualité, ont été fabriquées sur les lieux par le Démogéronte. Le four est une construction remarquable.

« Les habitations des villages que nous avons traversés ne sont pas de véritables maisons; ce sont des cabanes en treillis, avec de grands paniers à l'intérieur pour mettre les provisions (2).

« Arrivée, du village de Gardiki, de Gianakis Constantino, beau-frère de Chatzisko. C'est un jeune homme de la figure la plus noble, qui, après avoir été quelque temps soldat, est retourné dans ses montagnes, soigner ses troupeaux et ses propriétés.

« On s'accorde à louer l'hospitalité et la cordialité des habitants de la montagne ; les femmes y ont aussi une aisance et une liberté inconnues dans la plaine. Les mœurs turques

(1) Les femmes qui, durant les premières années de l'établissement du royaume de Grèce, avaient conservé les mœurs turques, et vivaient séparées, ont été partout émancipées ; aujourd'hui, dans les villages les plus écartés, la maîtresse de la maison et ses filles font elles-mêmes les honneurs de leur demeure aux personnes qu'elles reçoivent.

(2) La condition des habitations des villages s'est considérablement améliorée. Les chaumières, construites en branchages entrecroisés, ont été remplacées par des maisons en torchis, et souvent même en pierres.

n'ont pas pénétré là. — Tsoucala avait aussi pour la construction de sa maison deux ouvriers charpentiers de la montagne, de l'aspect le plus intéressant.

« 12 *décembre*. — Départ pour Patradjik (Hypate), par un temps de neige.

« Bon accueil du capitaine, lieutenant-colonel, Christodoulos Hadgi-Petro. C'est un ancien seigneur de Venetico, dans les montagnes du Pinde, en Thessalie. Ali-Pacha a commencé la ruine de sa famille. La Révolution l'a achevée. Il avait un revenu de 2,000 talaris ; il n'en a conservé, dit-il, qu'un superbe costume, un cheval de 300 talaris, et son harnachement. Sa femme est une Stournari, d'auprès de Tricala ; c'est une personne d'une beauté et d'un esprit très distingués, et dont le parler a toute la noblesse et le charme que je n'ai rencontrés jusqu'ici que chez les femmes supérieures de France et d'Italie.

« Manque de bois dans toutes les parties de la Grèce. L'impôt sur le bois a interrompu la fabrication du charbon.

« Dans la Roumélie, on ne donne point de dot aux filles. Les frères partagent également. Au contraire, à Athènes, et aussi à Argos, le premier devoir d'un père est de donner une dot à sa fille. Si le père n'a rien, les frères travaillent pour donner cette dot à leur sœur. Ils ne peuvent se marier tant qu'ils n'ont pas satisfait à ce devoir. Dans les familles honorables, les frères, après avoir prélevé l'équivalent de la dot, partagent également l'héritage avec les sœurs (1).

« École de Patradjick, mutuelle et hellénique, entretenue par les contributions des seuls élèves (2).

(1) Dans la Grèce continentale, les filles sont dotées par leurs parents ; c'est ce qui a lieu partout en Grèce. Après la mort du père ou de la mère, cette tâche revient aux frères qui, lorsque la fortune est minime, abandonnent volontairement leur part d'héritage pour doter leurs sœurs. Cette coutume est si fort enracinée dans les habitudes du peuple grec que souvent, lorsque le père n'a pas de fortune, les frères contractent un emprunt pour doter leurs sœurs.

(2) On connaît les progrès qu'a faits l'instruction publique en Grèce. Presque tous les villages grecs ont une école communale de garçons

« Les incendies de bois continuent dans la Roumélie.

« 14 *décembre*. — Retour à Zeitoun.

Le surlendemain de son retour à Zeitoun, M. d'Eichthal écrivait à son ami, M. Alexandre Roujoux, une lettre dont l'original a été conservé dans ses papiers, et dans laquelle, il donnait plus de détails sur cette excursion de quelques jours.

Voici cette lettre :

« Zeitoun, 16/28 décembre 1834.

« Mon cher ami,

« Je suis arrivé ici, avant-hier, vendredi soir, de retour de mon excursion dans la vallée du Sperchios (1). J'étais parti, le samedi d'auparavant, par une neige battante, pour le village de Varbob, où demeure le vieux Tsoucala, riche propriétaire campagnard, beau-père d'une des sœurs de Chatzisko. Il a brûlé sa maison jusqu'à trois fois pour ne pas la laisser entre les mains des Turcs, et maintenant, il la rebâtit pour la quatrième fois. Quand elle sera finie, elle lui coûtera 2,000 drachmes. Ce sera, avec ses deux étages de quatre pièces, un palais au milieu des huttes que l'on trouve dans cette contrée.

« Varbob est situé près des villages de Macresi, Archani, et Caliari, dont M. Coletti et ses amis ont fait, en partie, l'acquisition. Ces terres sont vraiment magnifiques. Il est impossible d'avoir une plus belle exposition et un plus beau sol. Rien ne le prouve mieux que l'empressement des habi-

et une autre de filles. Chaque chef-lieu de canton a une école hellénique, et les chefs-lieu d'arrondissement ou de département un gymnase. Il n'y a qu'une seule Université dont le siège est à Athènes.

(1) La vue des villages des deux côtés du Sperchios est vraiment charmante. Au-dessus, s'élève la montagne pittoresque de l'Oeta. A son sommet, se trouve une colonne en marbre, érigée en souvenir d'une excursion du roi Othon et de la reine Amélie.

tants à s'y porter. Les deux villages de Macresi et d'Archani, qui sont très près l'un de l'autre, ont une population tout à fait surabondante. En général, toute la vallée entre Zeitoun et Varbob (six heures de route) parait aussi peuplée qu'aucune campagne européenne que je connaisse. Cela est dû, sans doute, à l'extrême fertilité du territoire et à la proximité du territoire turc qui a fourni à la population de la Phthiotide, un grand nombre de recrues. L'état de ces villages, si peuplés et si bien placés, est cependant tout à fait misérable. Ils habitent, non pas des maisons ou des chaumières ou même des calybes (cabanes), mais des espèces de huttes formées avec un simple treillis, sans aucun revêtement. On est là comme en plein air, et on risque, en faisant du feu, à chaque instant de brûler la maison. Un simple revêtement en torchis ne serait cependant pas difficile à fabriquer; mais ces hommes sont tellement démoralisés par le malheur que leur énergie ne va pas jusqu'à cet effort.

» Après avoir passé deux jours avec le vieux Tsoucala, et avoir appris de lui maintes choses intéressantes (quelquefois il m'a fallu recourir au savoir de Dimitri, comme drogman), je me suis rendu à Patradjik, où Hadgi-Petro et sa femme m'ont accueilli, dans leur petite maison, avec l'hospitalité la plus empressée. M. Coletti avait eu la bonté de me recommander à son cousin, et sa lettre m'a procuré cette bonne réception. C'était la première fois que je me trouvais en présence d'un féodal de la Grèce et de sa châtelaine, et, quoiqu'il y ait à dire sur les prétentions de ces seigneurs, dont la Révolution a consommé la ruine commencée par Ali-Pacha, c'est avec bien du plaisir, je vous assure, que j'ai retrouvé là ces sentiments fiers et magnifiques que la noblesse, par toute la terre et en tout temps, a inspirés à ceux qui relèvent d'elle. J'ai franchement admiré le capitaine, dans la position modeste où il se trouve, conservant, quoi qu'il en puisse être, un beau costume et un superbe coursier. Il est bon, dans notre siècle si positif, que quelques hommes gardent à tout prix cette passion de la magnificence. — Vous connaissez, sans aucun doute, la femme de Hadgi-Petro; elle m'a

paru la personne de son sexe la plus remarquable, la seule vraiment remarquable que j'ai encore rencontrée en Grèce. Quoiqu'elle conserve très certainement, au fond de l'âme, le sentiment de sa noble origine et qu'elle le décèle par ses manières et son langage, il me semble qu'elle a su se faire aussi bonne ménagère, mérite qui, dans ce pays-ci, n'est pas moins rare que l'autre. Si ces montagnes de la Thessalie renferment beaucoup de pareilles femmes, le roi de Grèce ne saurait trop se hâter de les ajouter à son royaume.

« La poste de mercredi est arrivée vendredi ; celle d'hier, samedi, n'est pas encore arrivée, ce soir, dimanche. J'espère qu'elle m'apportera quelques mots de vous, car voici un mois que je vous ai quitté, et je commence à être impatient de savoir ce que vous devenez. J'ai vu les journaux jusqu'au 1er décembre seulement. Ils m'ont appris la détresse où l'on se trouve à Athènes, le changement du ministère en France et les succès de Tafilbouzis, que, du reste, nous connaissions déjà ici. De toutes ces nouvelles, la plus importante pour la Grèce me paraît être la dernière. L'expédition de Tafilbouzis a perdu le caractère d'une échauffourée ; l'affranchissement de l'Albanie est sérieusement en question. A part les conséquences plus importantes que cet événement pourra avoir pour la Grèce, il y a immédiatement à craindre un débordement de brigands pour le printemps prochain, si l'on ne se hâte d'organiser un corps de Pallicares sur les frontières. — Quant aux Bavarois, ou plutôt aux volontaires allemands, trois ont, de nouveau, tenté de déserter, il y a huit jours, après avoir volé leurs officiers. Ils ont été, eux aussi, ramenés par la gendarmerie.

« A propos de Patradjik, j'oubliais de vous dire que j'avais aussi visité avec le capitaine, les terres de Therma et de Carali, sur la rive droite du Sperchios. La position est beaucoup moins belle que celle de la rive opposée. Ces terres sont masquées au Sud, par l'Oeta, dont les pierres encombrent leur partie supérieure, tandis que ses eaux inondent leur partie inférieure qu'elles ont pour le présent, rendue en partie marécageuse. Le voisinage des Turcs de Patradjik avait fait fuir

les habitants, de sorte que ces terres sont aujourd'hui complètement inhabitées et couvertes de buissons ou de roseaux. Il faudra d'assez grandes dépenses pour les mettre en culture. La propriété de ces terres n'est pas contestée, mais malheureusement, celle de Archani, Macresi, et Caliuri a été contestée, si elle ne l'est encore, et les acquéreurs n'ont pas encore pu retirer leurs titres de propriété. — Les seuls habitants qui s'y trouvent aujourd'hui sont quelques familles de Thessalie que le capitaine me dit avoir retenues au moment où elles allaient s'en retourner dans leur patrie avec leurs troupeaux, dégoûtées de la réception qu'elles avaient trouvée en Grèce. — Tout le monde me répète ici que si l'on veut attirer et fixer en Grèce la population de la Thessalie, il est nécessaire de faire de l'Éparchie de Zeitoun un gouvernement séparé, organisé spécialement dans ce but ; Mansolas me disait, hier soir, qu'il venait de lui arriver encore, la veille, plusieurs familles thessaliennes, auxquelles, à la frontière, par une nuit glaciale, on n'avait pas voulu laisser leurs manteaux et leurs couvertures, parce qu'il fallait que ces objets fussent inspectés par la douane, et que, la nuit, la douane est fermée. Comme, d'un autre côté, il n'y a, à la frontière, aucune maison, aucun abri, il fallait bien qu'ils prissent le parti de continuer leur route pour Zeitoun, femmes et enfants, sans manteaux, et ils arrivèrent le matin, tout grelottants, chez Drossos. Puis, nous eûmes deux jours de neige ; ils ne purent pas envoyer prendre leurs effets à Fourca. — Autant de temps perdu. — Quand on établit des bureaux de douanes, au moins faut-il qu'ils soient ouverts, la nuit, ou qu'il y ait un abri, à côté.

« J'ai appris avec bien du plaisir la demande adressée par le ministère de l'Intérieur aux Éparques sur l'état de leurs départements. Ce doit être la base d'un système nouveau, et répond au besoin d'enquête dont je vous parlais dans ma dernière lettre. Je pense que c'est le ministère même qui a provoqué cette mesure.

« Je me suis réfugié chez Manitaki. Chatzisko a mis les ouvriers dans la chambre que j'occupais ; je lui avais déclaré, avant mon départ, que je ne rentrerais pas chez lui. Je le gê-

nais, et puis, je mourais de froid. L'impôt sur le bois fait qu'on ne trouve plus de charbon à Zeitoun, et le jeune couple brûle tellement d'amour l'un pour l'autre, que malgré ce que j'ai pu leur dire, je n'ai pu leur persuader que moi, qui ne suis pas amoureux, je mourais de froid, et qu'à défaut de charbon, il me fallait de la braise... Je suis à mon aise chez Manitaki comme chez un garçon, et quoiqu'il soit un peu kalergiste, il ne peut oublier qu'il est un enfant de la France.

« Je vous ai dit, dans une de mes précédentes lettres que je ne désirais pas rentrer au ministère pour le moment. Le courrier de demain me fera connaître, je l'espère, la volonté de M. Coletti à cet égard. A tout hasard, je vous envoie une demande officielle de prolongation de congé que vous ferez protocoliser si la réponse doit être affirmative. — Veuillez aussi, dans ce cas, faire à la Nomarchie, la demande d'un passeport pour Larissa, pour mon domestique Dimitri Kyriacos, chez la mère de qui je vous recommande aussi de vouloir bien faire remettre l'incluse. (Elle demeure à la Fontaine, près de la maison de Contostavlos). — Je m'occupe ici d'étudier le grec; après quelques jours d'études, je me remettrai en route, ferai une visite à Larissa, reviendrai à Livadie, Négrepont et Syra. — Du reste, quoiqu'il en soit de mes projets pour l'avenir, je puis dire que j'ai accompli aujourd'hui l'objet essentiel de mon voyage. Tant bien que mal, je parle le grec. J'ai pu causer avec les Tsoucala et Hadgi-Petro. Le pas difficile est franchi, et le temps fera le reste.

« *P.-S.* — Je vous fais encore une autre demande. J'ai causé ici avec la veuve de Moraïtis qui a longtemps habité Larissa. Elle m'a beaucoup parlé de la manière d'être des Turcs, du prix qu'ils attachent à la moindre bagatelle qui leur vient d'Europe ou d'un Franc; elle m'a fort engagé à me munir de quelques-unes de ces bagatelles soit pour eux, soit pour leurs femmes, quelques jolies choses de coutellerie, verrerie, parfumerie, flacons, gants... Si, en sortant du bureau, vous pouviez aller un jour dans une boutique et m'acheter une demi douzaine de ces bagatelles pour une quarantaine de drachmes, et si vous aviez d'aventure une occasion prompte pour Zeitoun,

vous me feriez plaisir de me les expédier, afin que je puisse faire mon voyage *convenablement*.

. . . . . .

Nous reprenons les notes du carnet.

« 15-18 *décembre*. — Je demeure avec Manitaki. — Pendant le jour, conversations sur la politique. — Visite à la terre de Gogos.

« Cette terre contient, dit-il, 10,000 stremnes. Il retire des seuls pâturages (presque tous d'hiver), 4,500 drachmes. Cette terre lui a coûté 60,000 drachmes. Elle est habitée aujourd'hui par quatorze familles indigènes et douze familles de la Thessalie. Une portion est cultivée par les propriétaires eux-mêmes, qui font labourer à la grande charrue par des ouvriers qu'ils ont fait venir de la Macédoine. Ces ouvriers sont payés 150 drachmes à l'année et la nourriture en sus, ce qui fait environ 300 drachmes. Ils se réservent le droit de retourner chez eux en juin, juillet et août. Ils craignent les grandes chaleurs.

« Ils ont déjà planté 4,000 pieds d'oliviers et de mûriers. Le pied d'olivier, coupé sur la montagne de l'Oeta, apporté et planté revient à 20 leptas. Les deux labourages qu'il faut donner aux jeunes plants coûtent 4 à 5 leptas, le pied.

« Première conversation avec Mansolas et Chatzisko sur l'établissement d'une banque.

« Effets funestes de l'impôt sur le bois et de la cherté des combustibles. Les habitants des villes, obligés de se priver de feu, demeurent, engourdis dans leurs chambres, et restent complètement inactifs.

« Nous avons calculé que les deux villes de Zeitoun et de Patradjik (supposé cinq cents familles, à demi charge par jour, pendant quatre mois, et 25 leptas d'impôt par charge) payent, c'est-à-dire, doivent payer 7,500 drachmes. »

Ici doivent se placer quelques extraits d'une autre lettre de M. d'Eichthal, qui paraît également adressée

à M. Alexandre Roujoux et qui est datée de Lamia, le 1er janvier (1835). Cette lettre est d'autant plus curieuse que les trois premières pages de papier in-4°, sont écrites en grec, dans un grec, il est vrai, encore bien incorrect, et c'est pourquoi nous ne le reproduisons pas ici, mais qui montre cependant que M. d'Eichthal avait assez bien profité de ses études dans cette langue.

Lamia 1er janvier (1835).

. . . . . .

« Drossos regarde l'établissement des colons comme difficile mais possible et désirable. Gogos prétend que les colons seront anéantis par les habitants, qui ne peuvent concevoir que la terre où ils sont nés puisse porter d'autres hommes qu'eux, et que des hommes qui ne font pas leur carême ne soient pas des Turcs. — J'ai parlé de nouveau sur ce sujet avec Chatzisko, et son opinion est que, pesant le pour et le contre, le *pour* l'emporte. Nous verrons. — Mais comment jeter des colons au milieu des Éphores, des dîmes, etc. ? Le dîmage de cette année a produit sur les populations grecques de la Turquie, tout le monde me le répète, une impression terrible.

« J'ai causé avec Tringhetta, jeune officier du génie, qui bâtit des casernes à la frontière. Il a eu le bon esprit de déterrer le bavarrois tué par les gendarmes et de le rapporter sur le territoire grec. Il a ainsi épargné une avanie aux habitants et enlevé la preuve matérielle de la violation de territoire, Il me dit que les capitaines grecs qui sont au service turc, sont sur une espèce de pied de guerre avec les chefs turcs, et ne demandent qu'à rentrer...

« Je voudrais bien savoir ce que vous faites maintenant à Nauplie. Le temps se passe-t-il en intrigues ? Si l'on n'y prend garde, le réveil sera terrible.

« Quelle nation se trouva jamais dans la position de la Grèce ; le territoire inculte, et pas une usine, pas une fabrique ; le paysan achète à l'étranger, ses tissus, son linge, le peu de drap qu'il porte, ses bœufs, ses chevaux, ses outils, son verre, jusqu'à ses planches même. Jusqu'à un certain point, cette importation de produits fabriqués pourrait ne pas être un mal, pourrait être même un bien, si l'agriculture fournissait une base d'échange ; mais l'agriculture même languit, faute de ressources ; je crois qu'il est du devoir du ministère de l'Intérieur de faire faire, avant la majorité du Roi, une enquête sur cet état de choses vraiment inouï, et de proposer, en conséquence, un plan d'opérations. Vous devez parler de cela avec M. Coletti (1).

. . . . . .

« Adieu, mon cher ami ; j'attends impatiemment quelques mots de vous. — Aujourd'hui, le temps s'est éclairci ; demain, sans faute, je vais à Patradjik, et j'y passe quelques jours. Je n'avais jamais été campagnard, mais, avec l'âge, je sens que je le deviens. Un petit coin de terre, dans une position pittoresque, je crois que ce sera toute mon ambition ; vous avez les mêmes goûts, et nous nous retirerons ensemble, n'est-ce pas ?

« Si je n'étais pas si lambin, j'avancerais dans le grec ; je suis arrivé au point de me faire comprendre et de comprendre, et désire bien ne pas retourner à Nauplie sans être ferré.

(1) Depuis l'époque, déjà lointaine, où M. d'Eichthal a visité la Grèce, la culture s'est beaucoup améliorée. Il n'y a plus maintenant que les vastes plaines de la Thessalie qui restent encore incultes, du moins en partie, faute de population agricole suffisante. L'idée d'une émigration venue du dehors a rencontré des obstacles insurmontables, de la part de la Sublime-Porte. Quant à l'industrie, quoique ses progrès ne soient pas encore aussi importants qu'on pourrait le désirer, elle est cependant en progrès constant. Plusieurs usines à vapeur sont en activité à Athènes, au Pirée, à Syra, à Patras, à Calamata, à Corfou, et dans d'autres villes. A Stylis, qui est le port de Lamia, une grande filature et fabrique de tissus est en pleine activité, depuis plusieurs années. Avec le développement de l'industrie a lieu, en même temps, celui des communications. Ainsi l'Eparchie de la Phthiotide est reliée aujourd'hui à la Parnasside, à la Thessalie et à l'Eurytanie, par un réseau de routes carrossables. Il y a aussi une belle route de Lamia à Stylis.

« Envoyez-moi, s'il est possible, quelques lettres de recommandation pour Larissa, quoique j'en doive prendre ici. J'irai à mon retour de Patras.

« *Au soir.* — Ma lettre n'est pas partie aujourd'hui ; Chatzisko m'avait trompé sur l'heure du départ de la poste. Ce sera pour lundi ; il n'y a pas grand mal (1). — J'ai vu, par les journaux, aujourd'hui, la *Minerve* et l'*Époque*, qu'on demande hautement la mise en liberté de Colocotronis. — C'est ainsi qu'on arrive aux conséquences ! Vous pensez bien que mes intentions, telles que je vous les ai fait connaître d'Athènes, n'ont pas changé, et, le cas échéant, vous ferez l'usage convenable de la pièce qui est entre vos mains.

« Ils réclament une représentation nationale ; je crois qu'elle est désirée ici aussi, dans un autre sens. Il faudra bien qu'on en vienne là. Il y a trop de questions fondamentales qui ne peuvent être vidées sans cela : l'état financier du pays, les terres nationales, la colonisation. Sur ce dernier point, je ne me sens pas, pour ma part, le courage d'appeler un seul colon en Grèce, tant qu'une représentation nationale n'aura pas prononcé (2).

(1) Les communications postales ont lieu, tous les jours, entre la capitale et les différentes parties de la Grèce. Les communications par mer se font par les bateaux de différentes compagnies dont les principales sont : La compagnie Atmoploïque, — la Panhellénique, — et celle de M. Goudis. La première a, depuis quelque temps, étendu ses voyages jusqu'en Albanie, à Brindisi, en Crète, à Salonique et dans les autres ports de la Macédoine.

Les communications par terre ont lieu par des voitures qui traversent tout le pays sur des routes larges et généralement bien entretenues.

Il y a cinq lignes de chemins de fer : 1° d'Athènes au Pirée ; 2° d'Athènes au Laurium, avec embranchement à Képhissia ; 3° du Pirée à Athènes et dans le Péloponnèse, cette ligne est ouverte maintenant jusqu'à Nauplie, d'un côté, et, dans quelques mois, doit être ouverte jusqu'à Patras, de l'autre côté ; 4° la petite ligne de Pyrgos à Catacolon ; 5° les chemins de fer Thessaliens, de Volo à Larissa et à Tricala.

(2) Au temps où M. d'Eichthal visitait la Grèce, la royauté essayait, de toutes les façons, d'influencer les élections législatives. Aujourd'hui, ces élections se font en toute liberté, l'administration n'employant que les moyens moraux permis à tous les gouvernements en pareilles circonstances. De sorte que l'on peut dire que les députés représentent aujourd'hui véritablement l'opinion publique, et que la représentation nationale est comme la souhaitait M. d'Eichthal.

(1) La garde nationale est remplacée actuellement par la gendarmerie.

(2) La Trésorerie centrale et la Trésorerie départementale, malgré de grandes difficultés financières, apportent la plus grande régularité dans le paiement des traitements des fonctionnaires militaires ou civils.

. . . . . .

« J'ai vu, ce soir, une scène scandaleuse à l'Éparchie. Les gardes nationaux (1) sont venus demander leur paye, qu'ils n'ont pas touchée, je crois, depuis deux mois. Ces pauvres diables sont dans les montagnes, sans pain, sans feu, ni chemise, Les fonds pour leur paye doivent être fournis par les habitants, mais, au milieu de tous les changements administratifs qui ont eu lieu, les mirarques, sous-mirarques, brigadiers et gendarmes se sont arrogé le droit de prélever la contribution, et l'argent est aujourd'hui, on ne sait où (2). »

CARNET.

« 27 *décembre*—8 *janvier*. — Réunion chez M. Gebuco, de Metzovo, propriétaire à Zeitoun.

« Discussion sur un article de la *Minerve* qui accuse les officiers de Zeitoun de conduite insolente à l'égard des habitants. Capitaine Combotti, d'Arta, du corps des réguliers, aujourd'hui dans l'état-major. Le lieutenant Mammakis, de Corfou ; M. Antypas, de la Douane ; MM. Manitakis et Tringhettas, du génie. Dispute facétieuse entre Antypas et Mammakis, au sujet des mérites et des défauts respectifs des habitants des Iles de l'Archipel et des Iles Ioniennes.

« 28 *Décembre*—9 *janvier*. — Course au monastère d'Antinitza, sur la frontière. Il n'y a que l'Higoumène avec un seul caloyer (moine), mais la maison a servi, cet hiver, de retraite à plusieurs familles ; des femmes y habitent encore, et le poste de gendarmerie s'y est établi et tient compagnie à l'Higoumène.

« On dit que cet Higoumène, homme qui a de la fortune, vient d'acheter un village sur le territoire turc pour s'y établir, si on le chasse de son monastère. Quand nous lui eûmes annoncé que la nouvelle de la mort du Sultan était fausse, son désespoir éclata : « Ὄνομα τοῦ Ἰησοῦ! » s'écria-t-il.

« Les Turcs tirent parti du mécontentement, causé par la dissolution des monastères. « Les Francs ont fait, dit le peuple, ce que les Turcs n'ont point fait pendant trois cents ans de despotisme! »

« 29 *décembre*.—10 *janvier*. — Départ de Zeitoun (1).

« Restes de bains antiques aux Thermopyles. — Tumulus, regardé par Gell, comme celui des Spartiates morts pour la patrie. — Six merles tués en route. — Nous arrivons, le soir, au Khani de Molo. — Gaité de l'agoyate (guide), vieux pallicare, Floros, de Livadia. — Gaité des conversations. — Sa danse et son chant. — Il a cependant cinquante-cinq ans. — Beau caractère de sa figure. — Je n'ai jamais entendu une conversation de paysans, de meilleur goût que celle qui eut lieu ce soir-là.

« 30 *décembre*—11 *janvier*. — Route de Molo à Dragomani. — Deux heures jusqu'à Kénouro. — On remonte une gorge boisée. Nous avons ensuite gravi la montagne dans la neige pendant trois heures, et nous l'avons ensuite descendue pendant deux heures pour arriver à Dragomani. Il y a une autre route de Molo, par Voudounitza et Tourcochori; mais, en cette saison, il paraît qu'elle est encombrée par les neiges.

(1) En somme, on peut dire, sans être taxé d'exagération, qu'on ne reconnaîtrait plus aujourd'hui la Lamia de 1834; elle a fait des progrès proportionnels à ceux du reste de la Grèce. Cette ville, actuellement, possède de belles maisons, des rues régulières, tracées d'après un plan arrêté d'avance. Elle a un gymnase, une succursale de la Banque nationale, un hôpital, un aqueduc qui lui amène l'eau pure des montagnes voisines; elle est entourée de belles promenades plantées.

Le gouvernement étudie, en ce moment, un projet pour le dessèchement des marais qui sont auprès de cette ville, et qui contribuent à entretenir les fièvres. On est également en pourparlers pour la construction d'une ligne de chemin de fer qui doit relier Lamia et Larissa à Athènes.

« 31 *décembre*—12 *janvier*. — Entre Dragomani et Livadia, la plaine est au tiers cultivée. C'est un sol très fertile. Mauvais état du pavé et des ponts de la route des Pachas. Il serait urgent de réparer immédiatement les ponts existants, afin d'éviter de plus grands frais.

« Situation de Livadia, au nord, sur un contrefort de l'Hélicon.

« A Dragomani, rencontre d'un maître-charpentier albanais, qui demande à établir un moulin à scier, sur la pente du Parnasse. Il demande, pour la première année au moins, à ne pas payer l'impôt sur les planches qu'il vend, afin de se rembourser des frais du premier établissement. Il se plaint aussi de l'injustice qu'il y a à payer l'impôt sur les planches rendues au lieu de vente, attendu que l'impôt porte alors, même sur les frais de transport. — Il a visité toutes les forêts de la Grèce continentale; il n'en a pas trouvé une belle. Il fait exception pour l'Eubée.

« Lion de Chéronée et Théâtre (Kaprena).

« 1er *Janvier*—13. — Livadia.

« *Le* 31, *au soir*, *Noël* pour la nouvelle année, et cris de pleureurs pour un mort, sous ma fenêtre.

« L'Éparchie contient 15,000 habitants ; la ville, environ 3,000. — Antre de Trophonios, dans un ravin.

« Paturages : Mêmes plaintes que partout ailleurs. La Livadie manque de paturages d'hiver. La plaine est infestée par une mauvaise herbe qui fait périr les bestiaux ; — Le marais ne vaut rien pour les *gidoprovata* (1). — A mesure que la culture s'accroît, le nombre des pâturages d'hiver diminue. Il serait à désirer que la multiplication des moutons et des chèvres diminuât, et que l'on s'occupât davantage de l'élève des bœufs. Mais les troupeaux de moutons se sont accrus insensiblement sans qu'il y eût besoin de mettre dehors un nouveau capital, et les capitaux manquent aujourd'hui pour l'achat de troupeaux de bœufs. Cependant quelques propriétaires ont commencé à former des troupeaux de bœufs.

(1) Chèvres et brebis.

« Le marais Kopaïs pourrait servir pour élever des buffles et des chevaux. — On demande à grands cris la mise aux enchères des prairies ; il faudrait qu'elle eût lieu, dès le mois de février, attendu que le passage aux pâturages d'été a lieu au mois d'avril. Aujourd'hui, les habitants se font donner des pâturages sans nécessité et les vendent aux Vlaques.

« Dimes : Le dimage de cette année, a empêché beaucoup de paysans d'étendre leurs cultures, ou même de cultiver autant que l'année dernière. — Arriéré des fermiers de Livadia.

« Plan de la ville : Nécessité pressante de le tracer. Quelques uns des habitants désirent que la ville soit transportée sur la colline du nord, en face de la ville actuelle. Cela est absolument nécessaire. Le courant d'eau occasionne une humidité funeste, et l'été, l'eau qui descend de la montagne cause des fièvres qui durent tout le mois d'août et de septembre. Aucune maison, actuellement bâtie, n'a de valeur. — Les deux meilleures sont celles de Georgandas et de Dyovounioti.

« Routes : Celles de Livadia à Asprospiti et à Talanti seraient faciles à rendre bonnes pour les charrois. La route d'Athènes devrait passer par Tanagra.

« Éparchie : L'Éparque demande à être déchargé de la direction immédiate de la police et des passeports. Pourquoi ne pas accorder des passeports annuels, comme les permis d'armes? Il demande aussi des moyens d'exécution. Il n'a aucun moyen de communication régulier avec les villages. Il est souvent obligé d'attendre que les paysans se rendent au bazar. Il n'a aucune force armée à sa disposition ; il ne peut employer les gendarmes que pour l'exécution des sentences judiciaires.

« Manière de vivre des paysans : Ils ne connaissent aucune des aisances de la vie. Leurs maisons sont faites de simples claies ou de chaume ; souvent bâties dans des endroits humides ou marécageux. Ils dorment avec leurs habits ; ils sont indifférents pour la vie de leurs enfants, et, en effet, leurs enfants meurent en grand nombre. La nouvelle génération est clair-semée. — L'amour est un sentiment faible chez eux.

On ne voit pas les jeunes gens des deux sexes se faire la cour. La plupart des paysans ont pourtant des ressources ; mais, une maison est la dernière chose qu'ils se donnent. Ils n'imaginent point que cela soit productif.

« Les Pappas exercent une espèce de médecine. Ils viennent lire l'Évangile aux malades ; puis assurent qu'ils se portent mieux. Ils prennent ainsi la place du médecin. Il est vrai qu'il n'existe aucun de ceux-ci. Les Pappas pourraient être utilement employés pour enseigner aux paysans le bien-vivre et le bien-travailler.

« 2/14 *janvier*. — Départ pour Thèbes. — Route faite avec des agoyates (guides), anciens pallicares. — Histoire de leurs expéditions de rapine ; incursions de Maitini.

« 3/15 *janvier*. — Passage de Saranta-Potamos. — Belle forêt de pins à résine.

« 4/16 *janvier*. — Arrivée à Athènes.

Ici s'arrêtent les notes du carnet de M. d'Eichthal ; lui-même, les revoyant, dans les derniers temps de sa vie, y inscrivait cette observation :

« De janvier 1835 jusqu'à mon départ, le 10 juin, aucune donnée. J'ai quitté la Grèce, parce qu'après la majorité du Roi, M. d'Armansperg ayant été nommé chancelier et Coletti ayant dû se retirer, ma position devenait impossible. »

Un peu plus loin, il ajoute :

« Je n'ai même pas noté la date exacte de mon arrivée à Paris (après un ou deux jours, passés à Marseille) dans le courant du mois de juillet. Je n'ai même gardé aucune note sur l'année qui s'est écoulée jusqu'à mon départ pour l'Autriche, quoique cette année ait été marquée par deux des plus grands faits de ma vie ; la préparation et la publication *des Deux-Mondes*, et la fièvre cérébrale, survenue vers le mois de mars ou avril 1836, qui faillit m'emporter. Elle était causée par l'excitation mentale dans laquelle je vivais depuis plusieurs

années, surtout depuis la chute du saint-simonisme, et par le travail de tête pour la composition *des Deux-Mondes*. C'est au milieu de la composition de mon travail que la fièvre me prit, et, après ma guérison, je ne pus terminer mon travail qu'en allant à Fontainebleau, avec mon jeune ami Urbain que j'avais commencé à m'attacher, et qui revenait alors d'Égypte. — Je lui dictai *les Deux-Mondes*, dans la forêt de Fontainebleau.

« J'étais entraîné vers l'Autriche, par ce que je pensais de cette monarchie, par le couronnement de l'empereur à Prague où je devais retrouver mes anciens amis.

« Je quittai Paris, le 29 juillet 1836, me rendant d'abord à Ems où j'avais à achever ma guérison. »

En 1836, parut, chez Arthur Bertrand, libraire de la Société de géographie, l'ouvrage intitulé : Les Deux-Mondes, par M. G. d'Eichthal, ex-membre du Bureau d'économie publique à Athènes, servant d'introduction à l'ouvrage de M. Urquhart ; *La Turquie et ses ressources*. — C'est dans ce livre, que le premier, M. d'Eichthal montra la séparation de l'Autriche en Autriche-Hongrie, comme une condition indispensable de son existence et de sa prospérité (1) . — Un chapitre, tout entier, le second de la deuxième partie, est consacré à la Grèce ; c'est un résumé important des observations et des réflexions que M. d'Eichthal avait faites pendant son séjour dans ce pays.

(1) Lorsque cette transformation de l'empire d'Autriche en Autriche-Hongrie s'accomplit, la question d'une langue officielle, qui se posait alors, avait attiré l'attention de M. d'Eichthal. Ce grand empire, composé de nationalité diverses, parlant des langues différentes, ne pouvait parvenir à en faire prédominer une comme langue officielle de l'État ; ni l'Allemand, ni le Maggiar, ni le Tchèque ne pouvaient s'imposer ; de là des conflits continuels. — M. d'Eichthal, nous écrit M. Reniéri, se rendit alors à Vienne et soumit au Ministère un mémoire par lequel il proposait la solution de la question par l'adoption de la langue grecque dans les actes publics. — La copie de ce mémoire n'a pas été retrouvée dans ses papiers.

III.

Travaux relatifs à la langue grecque. — Fondation de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France. — De l'usage pratique de la langue grecque.

La publication du livre : *Les Deux-Mondes*, était pour M. d'Eichthal, le résultat, le complément naturel du voyage et du séjour qu'il venait de faire en Orient.

De retour à Paris, des études d'un autre genre occupèrent son activité toujours en éveil. Nous n'avons pas à nous y arrêter, puisque nous bornons cette notice aux travaux de notre confrère relatifs à la Grèce et aux Études grecques ; mais il nous faut cependant les mentionner, ne fût ce que pour montrer la variété des occupations et l'étonnante force de travail de leur auteur.

En 1837, M. d'Eichthal publie, dans le *Journal des Débats, le 9 août*, un article sur la situation des Juifs en Autriche.

En 1839 paraissent les *Lettres sur la race noire et la race blanche, par Gustave d'Eichthal et Ismaïl Urbain* (in-8° 65 pages) *chez Paulin, à Paris*.

Ces lettres sont datées de 1838 et ont précédé un voyage que M. d'Eichthal fit en Algérie.

Membre et secrétaire de la *Société d'ethnologie*, il publie de 1841 à 1847, de nombreux articles dans les mémoires et le bulletin de cette Société.

Voici ce qu'il dit de ces différents travaux dans une note autographe :

« La lecture du voyage du capitaine Lyon à Fez, (Tripolitaine), celle des voyages de Denham et Clapperton dans le Soudan m'avaient vivement intéressé et poussé à l'étude des races africaines, par suite à d'autres études ethnologiques ; mes relations avec Ismaïl Urbain avaient eu sur moi une in-

fluence analogue. C'est ainsi que j'avais été conduit à la rédaction d'un : *Mémoire sur les Foulas*, et d'un autre sur : *l'histoire primitive des races océaniennes et américaines*. Au mois d'août 1839, M. William Edwards avait fondé la Société ethnologique ; je fus mis en rapport avec lui par Michelet et devins aussitôt secrétaire-adjoint de la Société. Les deux travaux dont je viens de parler parurent dans le tome I et le tome II des *Mémoires* de cette Société. Dans les séances d'avril, mars, juin et juillet 1847, eut lieu une discussion très importante provoquée par moi sur cette question : — « Quels « sont les caractères distinctifs de la race blanche et de la race « noire, et les conditions d'association de ces deux races? » — Le résumé en a été donné dans le bulletin de la Société. Ce bulletin cessa d'être publié après les événements de 1848 et la Société elle-même cessa bientôt d'exister.

De 1848 à 1862, M. d'Eichthal s'occupe particulièrement d'études religieuses; il prépare un commentaire du Pentateuque dont des fragments ont été recueillis dans ses Mélanges de critique biblique, et un grand travail sur le Dogme qui n'a pas été publié. Une partie de ses idées sur ce dernier sujet a été formulée dans une série de lettres adressées au journal : *le Crédit*, fondé par son ami Duveyrier, en 1849 : elles renferment des vues hardies sur le rôle centralisateur et libéral de la Papauté.

En 1863, paraissent : Les Évangiles, première partie. *Examen critique et comparatif des trois premiers évangiles*, en deux volumes (Hachette in-8°). La même année, la Revue germanique et française du 1er mars, publiait de lui une *étude sur la philosophie de la justice, Platon*.

Cependant ces études d'ethnographie ou d'histoire religieuse n'empêchaient pas M. d'Eichthal de s'occuper de la Grèce dont il avait gardé un souvenir ineffaçable, ni du grec qui restait sa langue de prédilection. A vrai dire, il n'avait jamais cessé de s'intéresser

à la Grèce. Depuis plus de trente ans qu'il l'avait quittée, sa correspondance avec son ami Roujoux, resté à Athènes, n'avait pas discontinué ; ses relations d'étroite amitié avec Coletti devinrent encore plus intimes quand celui-ci vint à Paris comme ambassadeur du nouveau royaume (1). Le frère de M. d'Eichthal, avait été nommé et était resté consul général de Grèce à Paris, pendant de longues années; de concert avec son frère aîné, il avait pu rendre à la Grèce de nombreux et utiles services, soit pour la négociation des emprunts, soit pour les travaux publics, soit par l'envoi de missions d'ingénieurs français chargés d'étudier les moyens de développer les ressources du nouveau royaume. C'est en particulier à MM. d'Eichthal que la Grèce doit la mission de l'ingénieur Sauvage qui alla étudier sur les lieux le moyen de dessécher le lac Copaïs, qui devait donner plus de 20,000 hectares à l'agriculture. On sait que ce travail est commencé depuis quelques années et que l'entreprise est en bonne voie d'exécution. Enfin, lorsque les fils de notre confrère furent en âge d'apprendre le grec, ce fut leur père qui se fit d'abord leur premier maître, ensuite leur répétiteur.

Fidèle à ses anciennes sympathies, M. d'Eichthal était entré en relations d'amitié avec un certain nombre de Grecs d'Athènes et de Constantinople, notamment MM. Renieri et Hiéroclis Basiadis. De plus il s'était lié avec tous les savants français qui s'occupaient particulièrement de la Grèce et de la littérature hellénique.

Ses études approfondies du grec en même temps que ses idées générales sur l'avenir européen l'amenè-

(1) Coletti était demeuré un des plus chers amis de M. d'Eichthal, qui lui avait voué une affection que la mort ne put rompre. Dans le modeste cabinet de travail de notre savant confrère, où rien n'était sacrifié au luxe, à côté des portraits de ses parents, figuraient ceux de Saint-Simon et de Coletti, les seuls étrangers à sa famille.

rent à publier, en 1864, une brochure intitulée : *De l'usage pratique de la langue grecque* (Hachette in-8°), qui fit une grande sensation dans le monde savant.

Selon son habitude, M. d'Eichthal avait condensé en quelques pages (12 seulement) (1) une idée tout à fait originale, sinon nouvelle, et ouvert le champ à de nombreuses et intéressantes discussions. Cette brochure doit nous arrêter particulièrement, car elle a ramené l'attention sur les études grecques et elle contient en germe l'idée de la fondation de notre Association. De plus, ayant été seulement distribuée par l'auteur à ses amis, elle est devenue assez rare aujourd'hui ; enfin, c'est le seul des travaux de M. d'Eichthal sur la question du grec qui n'ait pu paraître dans quelqu'un des annuaires de notre société qui n'existait pas encore (2).

(1) La brochure a 19 pages ; mais 7 sont occupés par la reproduction d'un article de M. Rénieri.

(2) M. G. d'Eichthal avait préparé une seconde édition de ce travail auquel il avait ajouté la reproduction des principaux et des plus importants articles publiés à ce sujet dans différents journaux de Paris et de l'étranger : — L'article de M. Nefftzer, dans le *Temps* du 2 août 1864 ; — celui de M. Frédéric Dübner, dans la *Revue de l'instruction publique*, du 2 novembre 1864 ; — celui de M. Antoine Campeaux, professeur à la Faculté des lettres de Strasbourg, dans la même *Revue*, du 15 décembre 1864 ; — l'article très important et très développé de M. Littré, dans le *Journal des Débats*, du 13 mai 1865 ; — celui de M. Charles Mendelssohn-Bartholdi, professeur à l'Université de Heidelberg, extrait des *Heidelbergen Jahrbücher*, n° 9, 1865 ; — une lettre de M. Robert Blackie, professeur de grec à l'Université d'Édimbourg, à l'éditeur du *Times*, sur la prononciation du grec, datée d'Édimbourg, 18 janvier 1865 ; — enfin, un très remarquable article de M. Fr. Baudry dans la *Revue moderne* du 1er avril 1865.

Qu'il nous soit permis d'émettre le vœu que la famille de notre regretté confrère, qui a un si grand souci de ses travaux, réalise son projet et, réunissant ces articles à ceux publiés dans les *Annuaires* de notre Association, en 1870, 1871 et 1872 et plus tard, nous donne un volume, contenant toutes les idées de M. d'Eichthal sur cette question du grec ; ce sera un digne pendant au volume dans lequel elle vient de réunir les travaux de notre confrère sur l'histoire religieuse.

Dans cette brochure, M. d'Eichthal commençait par démontrer l'utilité ou plutôt même la nécessité d'une langue internationale universelle, puis, il indiquait les raisons qui lui faisaient choisir le grec pour être cette langue.

Mais, il faut citer ses propres paroles : Voici ce qu'il dit, page 5 :

« Que tous les peuples marchent aujourd'hui à une commune organisation, à une société universelle, c'est ce dont il n'est plus possible de douter. La religion, la politique, la philosophie, les arts, les sciences, l'industrie, le commerce, conduisent également à cette conclusion. Mais si tel est l'avenir, l'avenir prochain peut-être de l'humanité, la conséquence première de ce grand évènement doit être l'établissement d'une langue commune, qui, tout en laissant subsister les idiomes nationaux, signe et gage de l'individualité des peuples, soit cependant le *medium* des relations internationales entre les peuples et entre les individus ; qui, en même temps aussi, serve à l'expression de ces vérités suprêmes qui sont à la fois le principe et le lien commun des sociétés, et à ce titre doivent partout revêtir une forme identique et universelle. »

L'idée de la nécessité d'une langue universelle, destinée à servir de trait d'union entre des peuples d'origines diverses en même temps que — « d'expression des vérités suprêmes qui sont le principe et le lien commun des sociétés — » n'était pas nouvelle. Sans remonter jusqu'à la confusion des langues et la dispersion des ouvriers de la tour de Babel, on sait que ce principe d'une langue universelle fut la préoccupation constante de Leibnitz. Depuis, elle n'a pas cessé de hanter le cerveau des novateurs. Sans parler de la langue des sons, inventée par Sudre qui avait essayé d'appliquer au langage la notation musicale (la musique ayant résolu le problème de la langue universelle, générale-

ment comprise, parce qu'elle exprime plutôt des sensations que des idées), nous avons tous présentes à la mémoire de récentes tentatives qui, pour ne pas devoir être sérieusement prises en considération, montrent cependant que le problème est toujours posé et qu'on en cherche la solution. Mais, pour bien comprendre la sensation que fit, dans le public lettré, la publication des idées de M. d'Eichthal, il faut se rendre compte du moment où elles se produisirent.

En 1864, on se préoccupait beaucoup déjà de la prochaine exposition universelle qui devait avoir un éclat particulier que les autres tentatives du même genre n'ont pu égaler. En ce moment aussi, on avait en France la généreuse utopie de la fraternité des peuples et de l'union universelle des nations. On sait ce que sont devenues ces illusions et ce qu'elles nous ont coûté! Mais alors, on s'occupait activement de la composition de ces différentes commissions internationales d'où devaient sortir, en économie politique, le libre échange, l'union monétaire, l'union postale et télégraphique, etc. — On comprend qu'au moment où l'on s'occupait ainsi de multiplier les moyens de communication des différents peuples du monde entier entre eux, la question d'une langue internationale répondît à une pensée générale.

Quelle devait être cette langue? Quelles devaient être ses qualités et ses chances d'être universellement adoptée? M. d'Eichthal crut que c'était le grec, et, après le paragraphe que nous venons de citer, il ajoutait :

« Il est une langue qui, depuis le XVI^e^ siècle, est devenue un élément nécessaire de l'éducation de tout homme lettré; une langue qui, par ses origines, touche aux origines mêmes de la civilisation, de même que par ses dernières créations elle en représente les plus récents progrès; qui, dans l'intervalle est intervenue à toutes les phases de l'histoire et y a dignement rempli sa mission; qui, non-seulement n'est restée étrangère à aucune des grandes manifestations de l'esprit humain, dans la religion, dans la politique, dans les lettres, dans les arts, dans les sciences, mais en a été le premier instrument et en quelque sorte la *matrice;* qui a été la langue d'Homère et d'Hésiode, d'Hérodote et de Thucydide, de Platon et d'Aristote, d'Hippocrate et de Théophraste, d'Euclide et d'Archimède; qui a été la langue de l'Évangile, de saint Paul, des Pères de l'Église et, en même temps, celle de Lucien et de l'empereur Julien; qui a défrayé la littérature, la théologie, la jurisprudence byzantines; qui, dans ce travail de près de trente siècles n'a rien perdu de sa vitalité primitive, a conservé son vocabulaire complet, et a gardé sa puissance plastique aussi parfaite qu'au premier jour; langue logique à la fois et euphonique entre toutes (1); qui momentanément altérée dans une servitude de près de quatre cents ans, une fois la liberté reparue, a essuyé sa rouille, s'est refaite, réparée, repolie, et, quelles que soient les améliorations dont elle puisse encore avoir besoin, s'est mise, en quelques jours, en état de remplir la tâche nouvelle que lui était assignée, et a suffi à la régénération de la Grèce moderne maintenant admise au concert de la civilisation européenne. »

Par une singulière coïncidence, il se trouve que Voltaire avait eu, lui aussi, l'idée de faire du grec une langue universelle.

Dans sa correspondance avec l'impératrice Catherine de Russie, se trouvent deux lettres où Voltaire exprime cette pensée :

(Lettre du 14 septembre 1770). — « Ceux qui souhaiteraient des revers à Votre Majesté, écrit-il, seront bien confondus. Et pourquoi lui souhaiteraient-ils des disgrâces dans le temps qu'elle venge l'Europe? *Ce sont apparemment des gens qui ne veulent pas qu'on parle grec.* Car si vous étiez souveraine de Constantinople, Votre Majesté établirait bien vite une belle académie grec-

(1) Græis ingenium, Græis dedit ore rotundo
Musa loqui.

que, on écrirait une *Catherinade*. Les Zeuxis et les Phidias couvriraient la terre de vos images. La chûte de l'Empire ottoman serait célébrée en vers grecs. Athènes serait une de vos capitales. Tous les négociants de la mer Égée demanderaient des passeports grecs. *La langue grecque deviendrait la langue universelle* ».

Voltaire revient encore sur cette même idée dans une autre lettre, datée du même mois de septembre, 1772 :

« Si les Grecs avaient été dignes de ce que vous avez fait pour eux, écrit-il à l'impératrice, après la perte de la Morée, *la langue grecque serait aujourd'hui la langue universelle* (1). »

Certes le plaidoyer de M. d'Eichthal est éloquent, et si la raison et la logique pouvaient seules imposer aux peuples l'étude d'une langue, la langue grecque aurait eu tous les droits et toutes les raisons d'être adoptée comme langue universelle. — Seulement la chose était-elle possible? — On n'impose pas un idiome particulier à des peuples divers; cet idiome s'impose lui-même par certaines qualités, par certains défauts même, en dehors et souvent au mépris des raisons de la philosophie et de la logique. Il y a eu successivement ou simultanément bien des langues internationales partielles. Le latin, par exemple, au temps de la conquête romaine, pendant une grande partie du moyen-âge et jusque de nos jours encore, pour les relations scientifiques et les travaux d'érudition. Le français, depuis le règne de Louis XIV, pendant tout le XVIIIe siècle (2) jusqu'à la fin de l'Empire, et aujourd'hui encore, pour la diplomatie, est la langue de la haute société européenne. L'anglais, pour les relations commerciales; le grec, lui-même, le grec moderne s'entend, pour tout le commerce du Levant, partage ce domaine avec l'italien; l'espagnol et le portugais sont encore les langues internationales pour toute l'Amérique du Sud; en un mot, on peut dire de chaque langue, morte ou vivante qu'elle a été ou même qu'elle est encore internationale dans un sens et pour un objet restreints. Remplacer tous ces idiomes par un seul, est, peut être, une idée chimérique, au moins pour le moment; mais c'est une idée qui a tenté les plus nobles esprits, à commencer par Leibnitz, et la réalisation de ce problème n'est peut être qu'une question de temps ou d'influence politique.

(1) Article de M. G. d'Eichthal dans le *Temps*, du 20 mars 1869, sur *Voltaire et la question grecque en 1770*.

(2) Voyez la dissertation de Rivarol sur l'Universalité de la langue française; sujet proposé par l'Académie de Berlin en 1783, avec ces divisions:

« Qu'est-ce qui a rendu la langue française universelle?
Pourquoi mérite-t-elle cette prérogative?
Est-il à présumer qu'elle la conserve? »

Si M. d'Eichthal se fût tenu à cette proposition, si honorable que fût sa tentative, si opportun que fût le moment qu'il avait choisi pour la présenter, il est à croire qu'elle n'aurait pas eu l'importance et le retentissement qu'elle méritait. Mais l'auteur ne se bornait pas à la proposition d'adopter la langue grecque comme langue internationale ; passant de la théorie à la pratique, il indiquait, quelques pages plus loin, les moyens de réaliser ce qu'il proposait :

« Quant aux difficultés que pourrait présenter la réalisation de cette pensée, ajoutait-il, elles seraient à coup sûr bien moindres que celles qui ont pu s'opposer autrefois à l'introduction du latin, comme langue universelle en Occident, et du grec lui-même en Orient. N'oublions pas qu'à titre de langue classique, le grec est déjà universellement adopté, et que, par suite, tout est de longue main partout préparé pour son enseignement et sa propagation; il s'agit seulement de développer ce qui existe et d'entrer résolument dans une direction pratique.

« Sous ce rapport, la première mesure à adopter serait l'introduction du grec moderne dans l'enseignement scolaire,

comme premier degré de l'enseignement de la langue grecque. La lecture d'ouvrages relatifs à des sujets qui leur sont familiers, donnerait aux élèves une grande facilité pour s'approprier le vocabulaire et les formes grammaticales les plus simples conservées dans la langue moderne. La possession de ce vocabulaire et de cette grammaire, l'adoption de la prononciation nationale qui, sauf en un très petit nombre de points, est incontestablement demeurée la prononciation ancienne (1), mettraient en peu d'années aux mains de la génération nouvelle, dans tous les pays civilisés, l'inappréciable trésor que nous avons indiqué : une langue générale appropriée à tous les besoins de l'activité et de la pensée humaine.

« Il s'agit donc ici de décider si l'œuvre de l'éducation classique moderne, entreprise au temps de la Renaissance, dernièrement développée en France par la fondation de l'École d'Athènes, restera imparfaite, ou si elle se complètera en aboutissant au plus grand résultat pratique qu'il soit possible de concevoir. Il s'agit de décider si ces pensées d'organisation universelle qui sont le trait caractéristique de notre époque et dont dernièrement encore l'empereur Napoléon proclamait la légitimité et l'opportunité, ne peuvent recevoir, même en dehors de la diplomatie, une première réalisation qui ne manquerait pas d'en assurer le succès définitif.

« Nous croyons le moment venu d'entretenir le public de ces questions, car la société humaine tout entière est aujourd'hui engagée dans une crise dont elle ne peut évidemment sortir que par un vaste et puissant effort d'organisation... »

La brochure se terminait par la reproduction d'un important article sur l'*Avenir du peuple grec et de la langue grecque* publié neuf ans auparavant en français à Athènes, le 10-22 février 1855, dans le *Spectateur d'Orient*, par M. Marc Renieri, ancien ambassadeur de

(1) M. d'Eichthal est revenu sur ce sujet avec d'importantes réserves dans son *Mémoire sur la prononciation nationale du grec* (Annuaire de l'Association, 1869).

Grèce à Constantinople, aujourd'hui gouverneur de la Banque nationale de Grèce, qui traduisit en grec moderne les pages de M. d'Eichthal ainsi que les fragments de son propre travail que M. d'Eichthal avait reproduits (1). De sorte que la brochure, *De l'usage pratique de la langue grecque* parut simultanément en grec et en français, à Paris.

Cette brochure de douze pages, eut, comme nous l'avons dit plus haut, un très grand retentissement en France et à l'étranger. Les nombreux articles des journaux que M. d'Eichthal avait recueillis et transcrits en vue d'une seconde édition de son travail en font foi. — A vrai dire tous ces articles s'attachaient beaucoup plus particulièrement à la seconde partie de la proposition de M. d'Eichthal, à savoir la réforme des études grecques dans notre Université et en particulier l'adoption de la prononciation orientale, qu'à la première, qui était la proposition d'adopter la langue grec-

(1) Les idées de Renieri n'ont pas varié depuis 1855, date de ses articles dans le *Spectateur d'Orient*; on en jugera par ce paragraphe d'une lettre qu'il nous écrivait, ces jours derniers, en réponse à quelques demandes que nous lui adressions relativement à ses rapports avec M. G. d'Eichthal, en vue de cette notice :

« L'étude du grec fera chaque jour plus de progrès; le nombre des personnes qui le parleront et l'écriront ira toujours en augmentant par deux raisons :

« 1° L'attrait de notre antiquité, au lieu de s'émousser, devient, à mesure qu'on la connaît mieux, de plus en plus puissant; la preuve, c'est qu'à Athènes, à côté de l'Ecole française, il y a déjà une Ecole allemande, une anglaise et une américaine; il y en aura aussi bientôt une italienne, et on commence à parler d'une Ecole russe;

2° Les relations des peuples de l'Occident avec notre Orient se développent de plus en plus, par conséquent le nombre des personnes qui, à cause de leurs affaires ou de leurs études, ont besoin d'apprendre et de parler la langue principale de ces pays augmente continuellement. Ainsi, l'usage pratique du grec, qui, dans un passé peu éloigné, était très restreint, est appelé à un grand avenir..... »

Nous regrettons que le manque d'espace ne nous permette pas de reproduire toute la lettre qui, on peut en juger par cet extrait, est fort importante.

que comme langue universelle. Sur le second point tout le monde était d'accord. Il y avait quelque chose à faire ; il fallait s'occuper de la question.

Sur la proposition de la langue universelle, je crois bien que tout le monde était également d'accord pour constater que le succès était bien difficile. Les nombreuses lettres que M. d'Eichthal reçut à ce sujet, et que nous avons parcourues, peuvent se résumer, presque toutes, dans ce billet éloquent dans son laconisme que lui écrivit Michelet, après avoir lu sa brochure :

« C'est ingénieux et raisonnable en soi. — Est-ce praticable ? Je ne sais.

« Tout ce que vous dites sur la supériorité de cette langue est vrai et profond.

« MICHELET. »

Quoiqu'il en soit, M. Nefftzer, dans le journal *le Temps*, du 2 août 1864 ; M. Frédéric Dübner, dans la *Revue de l'Instruction publique*, du 3 novembre 1864 ; M. F. Baudry, dans un court mais substantiel article de la *Revue moderne*, du 1er avril 1865, discutèrent cette question des études helléniques avec une grande compétence ; M. Antoine Campeaux, professeur à la Faculté des lettres de Strasbourg qui, à cette date, était encore la France, profita de cette publication, pour rappeler, dans la même *Revue*, numéro du 15 décembre 1864, que, depuis 1831, au petit séminaire de Paris, l'abbé Frère, avec l'aide de Minoïde Mynas, avait introduit avec succès la prononciation grecque moderne (1).

Quelques mois plus tard, une approbation plus haute vint s'ajouter à toutes celles que M. d'Eichthal avait déjà reçues à ce sujet. M. Brunet de Presle, ayant été

(1) M. Duruy nous a dit que, de 1830 à 1833, on employait la prononciation orientale à l'École normale supérieure.

appelé, en 1864, à remplacer M. Hase dans la chaire de grec moderne à l'École des langues orientales vivantes, profitait des facilités que lui offrait cette position, pour faire arriver jusqu'au public des notions exactes sur tout ce qui concernait l'étude du grec. Dans sa leçon d'ouverture qui avait pour sujet : « *M. Hase et les savants grecs émigrés à Paris sous le premier Empire et sous la Restauration* », il parla de la tentative que venait de faire M. d'Eichthal.

Voici ce paragraphe, qui, dit M. d'Eichthal « marque l'origine et le point de départ de ma participation assurément bien imprévue, à l'établissement de notre Société » :

« Dernièrement, un homme qui n'est pas un helléniste de profession, mais qui a promené un regard philosophique sur les grandes questions qui préoccupent notre époque, frappé de ce besoin de communications faciles qui existe aujourd'hui entre tous les peuples et qui fait involontairement penser à la nécessité d'une langue universelle, a publié une brochure intéressante sur l'usage pratique de la langue grecque. Selon l'auteur, aucun idiome ne serait encore plus digne que la langue grecque, telle qu'elle est aujourd'hui parlée, de servir de langue internationale. On n'en trouverait pas une plus souple et plus accessible aux autres peuples européens, qui, tous, ont plus ou moins puisé, pour les termes de science ou de philosophie, à ce fond commun de la langue grecque. Serai-je taxé d'une partialité qui serait après tout excusable de ma part, si je dis que ces éloges sont tout à fait mérités ? Et, sans s'abandonner à de trop vastes espérances, n'est-il pas permis d'émettre au moins le vœu que la langue grecque moderne, désormais plus généralement cultivée par les hellénistes d'Occident, puisse établir, soit entre eux, soit entre les Grecs et eux, des relations qui ranimeront leurs études et leur donneront souvent une application immédiate ? » (1).

(1) *Revue des cours littéraires* des 17 et 31 mars 1866.

La plus grande difficulté était sans contredit la prononciation bizarre et variée du grec dans les différents pays de l'Europe, et le premier soin devait être d'uniformiser cette prononciation.

C'est ce qu'avait parfaitement compris et signalé M. Littré dans un article des plus importants et des plus concluants sur la question, publié dans le *Journal des Débats* du 13 mai 1865, à l'occasion de la brochure de M. d'Eichthal, et qui débutait ainsi :

« Un homme qui s'est occupé de plus d'un sujet philosophique et qui vient de marquer sa trace dans l'étude toujours ardue des évangiles, remet sur le tapis (on verra plus tard à quelle fin) la question, souvent débattue entre les érudits, de la prononciation du grec ancien. On sait que les nations littéraires de l'Occident chez qui le grec fait plus ou moins partie de l'éducation classique, le prononcent chacune suivant le son qu'elle attribue aux consonnes, aux voyelles, aux diphthongues, sans compter que chacune aussi accentue le mot suivant les règles d'accentuation qui lui sont propres. Comme très certainement, le grec n'a pas été fait pour être prononcé à la française, à l'italienne, à l'allemande, à l'anglaise, à l'espagnole, il est clair que toutes ces prononciations sont vicieuses, ce n'est pas assez dire, détestables. Mais elles se recommandent par leur commodité ; elles n'obligent à aucun exercice, à aucun effort, puisqu'elles ne sont que la prononciation de la langue nationale appliquée au grec ancien ; dans les classes elles font que les dictées sont saisies facilement par l'oreille de l'écolier et reproduites avec peu de fautes.

« Pour les déposséder d'un emploi qui, on le voit, n'est pas destitué de quelque motif d'utilité, il faut offrir des avantages qui l'emportent sur ceux-là.

« L'usage qui mérite de triompher est celui qui nous procurera une approximation effective vers la prononciation du grec ancien. C'est un véritable chagrin (l'expression n'est pas trop forte : on la pardonnera du moins à un érudit qui a passé une partie de sa vie sur des textes grecs), c'est un véritable chagrin de sentir qu'on estropie misérablement toutes ces articulations d'une langue riche et sonore. Que dirait-on de l'italien prononcé à la française, ou du français prononcé à l'italienne ? Qui ne fuirait devant une aussi horrible barbarie ? Eh bien ! voilà ce qui arrive au grec dans la bouche d'un Français, d'un Italien, d'un Anglais, d'un Allemand. »

M. d'Eichthal avait pressenti cette difficulté, et, selon son habitude, il était allé bravement au devant des objections qu'on aurait pu lui faire, en provoquant une discussion sur ce sujet de la prononciation du grec dans l'enseignement de l'Université.

Il avait envoyé sa brochure sur *l'Usage pratique de la langue grecque*, à M. Victor Duruy qui était alors ministre de l'Instruction publique. M. Duruy lui avait répondu pour le remercier. — Quelques jours après, M. d'Eichthal sollicita et obtint une audience du ministre qui se déclara favorable, en principe, à l'introduction de la prononciation nationale du grec, à la condition d'être appuyé et provoqué par l'Académie :

« Je lui dis, — écrit M. d'Eichthal, dans des notes de son carnet, — que telle était précisément ma pensée, toute réserve faite quant à la provocation. Il me proposa alors de lui écrire une lettre qu'il transmettrait à l'Académie.

« 25 *septembre* 1864, *vendredi*. — Je communique ma conversation à M. Dehèque, à l'Académie.

« 12 *octobre*. — Ce matin, à 9 heures, réunion chez M. Dehèque avec MM. Egger et Brunet de Presle pour une entente de l'Académie avec le ministre, au sujet de la prononciation. »

Après avoir pris ces renseignements, M. d'Eichthal écrit à M. Duruy la lettre suivante dont la copie a été retrouvée dans ses papiers :

Rueil, 18 octobre 1864.

« Monsieur le Ministre,

« Dans la conversation que j'ai eu l'honneur d'avoir avec vous, au sujet de l'introduction de la prononciation nationale dans l'enseignement du grec, vous m'avez dit, que pour le succès de cette mesure, vous regardiez comme très important le concours de l'Institut.

« D'après ce que je connaissais personnellement de l'opinion des principaux hellénistes à l'Académie des Inscriptions, je vous ai répondu que ce concours ne me paraissait pas douteux ; que, cependant, si vous le jugiez convenable, je chercherais à obtenir à cet égard des renseignements plus précis.

« L'absence de quelques personnes m'avait empêché, jusqu'il y a peu de jours, de faire en ce sens les démarches nécessaires. Mais aujourd'hui, je me trouve autorisé à vous dire que toute proposition ayant pour but d'introduire, avec les ménagements convenables, dans notre enseignement public, la prononciation nationale du grec, recevrait de l'Académie des Inscriptions l'accueil le plus favorable.

Agréez, etc.

« *Vendredi* 28, M. d'Eichthal écrit sur son carnet : — En assistant à la séance de l'Académie, comme de coutume, j'entends M. Guigniaut donner lecture de la lettre de M. Duruy demandant à l'Académie son opinion au sujet de l'introduction de la prononciation grecque. J'ai éprouvé là une de ces émotions de satisfaction auxquelles je ne suis pas habitué.

« L'Académie, disait le ministre en s'adressant au secrétaire perpétuel, renferme dans son sein les hommes les plus compétents pour m'éclairer en pareille matière. Je vous serai très obligé de vouloir bien soumettre à ses lumières la question dont il s'agit et me faire connaître son avis. »

« Une commission fut nommée, séance tenante. Ses membres étaient : MM. Alexandre, Brunet de Presle, Dehèque et Rossignol : le bureau composé en ce moment de MM. de

Saulcy, président; Egger, vice-président; Guigniaut, secrétaire perpétuel, faisait de droit partie de la commission; M. Naudet, secrétaire perpétuel honoraire, fut également invité à y siéger, à cause de l'importance toute particulière de la question (1). »

Trois semaines plus tard, le 18 novembre, M. Dehèque présentait son rapport à l'Académie, au nom de la commission.

Voici ce rapport qui est très peu connu, car il n'a pas été imprimé ailleurs que dans les comptes-rendus des séances de l'Académie, et, bien qu'il ait fait une grande sensation parmi les hellénistes et les professeurs de l'Université, personne n'en avait donné encore le texte exact que nous avons eu quelque peine à nous procurer.

« Messieurs,

« Votre commission chargée d'examiner la question de la prononciation grecque, soumise à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, a été d'avis, à l'unanimité, qu'il serait opportun et avantageux de renoncer, dans l'enseignement, à la prononciation érasmienne, et de prononcer le grec d'après la méthode, sinon antique, du moins ancienne, en usage dans tout l'Orient. Voici les considérations qui ont motivé cet avis.

« Avant la prise de Constantinople et depuis la fatale année 1453, les savants grecs qui vinrent en Italie et en France, y apportèrent avec les trésors de leur littérature, la méthode de lecture qui pour eux était traditionnelle et nationale. Leur prononciation régulièrement accentuée, mélodique et sonore,

(1) *De la prononciation nationale du grec et de son introduction dans l'enseignement classique,* par M. G. d'Eichthal, dans l'*Annuaire* de 1869.

adoptée dans toutes les écoles, se maintint sans altération jusqu'au milieu du XVIe siècle.

« C'est un peu avant cette époque que des professeurs, qui n'étaient plus les élèves directs des illustres réfugiés, pour aplanir des difficultés de lecture et de dictée, s'emparèrent d'idées émises par Érasme dans un célèbre dialogue (1), et s'en crurent autorisés à renoncer à la prononciation consacrée par l'usage et la tradition, et à se servir, pour lire Homère et Platon, des alphabets mêmes de leurs pays. Si Érasme n'est pas l'auteur de cette nouvelle prononciation, il en fut regardé, du moins, comme le patron. Elle fut qualifiée d'érasmienne, et cela contribua beaucoup à en assurer le succès, car l'influence d'Érasme était alors presque égale à celle de Voltaire dans le dernier siècle. Sous ses auspices, la nouvelle méthode se propagea donc peu à peu avec l'extension même des études helléniques et s'établit partout; elle se maintient toujours bien qu'il soit reconnu qu'elle est toute de convention, sans antécédent, sans traditions, et qu'elle n'ait pas cessé d'avoir des opposants et des contradicteurs parmi des esprits d'élite : d'abord, c'est Érasme lui-même, qui n'a jamais adopté pour son usage la réforme alphabétique; ce sont des disciples du savant Reuchlin; c'est Ménage, lequel a dit quelque part : « Je lis et prononce le grec à la manière dont toute la Grèce le lit et le prononce aujourd'hui. Ceux qui lisent et prononcent autrement ont bien de l'entêtement et de la prévention (2). » Ce sont Capperonnier, l'éditeur de Sophocle, D'Ansse de Villoison, Thurot, l'ami de Coray, Boissonade, Mablin dont la mémoire sera toujours honorée à l'École normale. Malgré ces protestations qui se sont succédé jusqu'à nos jours, il est de fait que l'innovation, qui ne méritait pas d'être appelée érasmienne, finit par l'emporter généralement, et que partout et jusque dans la grammaire de Clénard, alors en usage dans toutes les écoles et dont les premières éditions représentent la prononciation

(1) *Dialogus de recta latini graecique sermonis pronuntiatione.* — Bâle et Paris. 1528.

(2) Ménagiana, p. 391.

orientale, on introduisit définitivement l'alphabet nouveau. Les novateurs alléguaient qu'on n'apprenait le grec que comme un exercice littéraire, comme une langue morte et morte à jamais; et pourtant, même au point de vue littéraire, ils étaient dans une complète erreur. La poésie grecque, en effet, dont les grammairiens et les rhéteurs avaient si justement vanté l'harmonie, ne rend plus, d'après la nouvelle épellation que des sons altérés et faux; dans la phrase de Thucydide et de Démosthène il ne reste plus rien de cette euphonie qui en faisait la force et la beauté. La nation était-elle aussi morte qu'on le croyait? Non assurément. Grâce aux Evangiles rédigés en grec, à sa liturgie, le peuple grec conserva sa langue comme sa foi; jamais il ne cessa de manifester sa nationalité par sa langue non moins que par les armes; et comment ce peuple, qui, à travers tant de vicissitudes, avait su garder les caractères d'écriture de ses ancêtres, et jusqu'aux moindres signes de son orthographe, comment n'aurait-il pas gardé aussi, en grande partie du moins, la prononciation d'une langue dont il est fier et jaloux comme du plus bel héritage de ses aïeux? Enfin, en 1821, préparé et régénéré par les Righas et les Coray, ce peuple a eu sa renaissance. Depuis cette date mémorable, la langue s'est débarrassée des mots étrangers qui en avaient altéré la pureté; elle les a bannis de son vocabulaire, comme on avait chassé les Turcs du territoire sacré. Ces Grecs qui sont parvenus à reconquérir une patrie sont aussi en quête d'une littérature, et, avec l'esprit ingénieux et vif dont la nature les a doués, ils ne tarderont pas à prendre un rang digne d'eux dans les lettres et l'érudition. Leur politique qui occupe une si grande place dans la question d'Orient; la philologie dont leur langue est un des instruments les plus utiles, les Beaux-Arts dont ils possèdent les plus magnifiques monuments, ont fait sentir à la France la nécessité de rapports plus intimes et d'une école française à Athènes. Cette institution est l'œuvre et l'honneur d'un ancien ministre cher à nos souvenirs. M. de Salvandy projetait de plus le rétablissement de la vraie prononciation du grec. En 1846, un excellent rapport de M. Alexandre, alors ins-

pecteur général des études, aujourd'hui notre confrère, en proposa l'application, en démontra la nécessité, indiqua même les moyens d'exécution. Aucune mesure, cependant, ne fut prise, et pourtant, depuis bien des années déjà, un retour à l'ancienne prononciation du grec s'était sccompli dans le haut enseignement. A quelques conférences de l'École normale, dans les cours du collège de France et de la Sorbonne, à Toulouse même, aux leçons de feu Lécluse, la prononciation orientale était employée sans embarras ni gêne pour les auditeurs, et à leur satisfaction. Il est digne du ministre actuel de l'Instruction publique, qui n'a pas de moins bonnes intentions que son illustre prédécesseur, de rétablir dans l'enseignement à tous les degrés cette partie si essentielle des études helléniques, la prononciation telle qu'elle est venue autrefois de Constantinople, telle qu'on la pratique toujours à Constantinople et à Athènes.

« Ajoutons encore que l'émission vraie du son des voyelles, des consonnes et des diphthongues, ne suffit pas pour bien prononcer le grec; il faut de plus, avoir égard aux accents, inventés pour noter les syllabes sur lesquelles la voix doit s'élever pour moduler et cadencer la prononciation. Il importe donc au plus haut degré de faire sentir fortement l'accent dont la méthode érasmienne ne tient aucun compte.

« En résumé, quels sont les avantages immédiats de la vraie prononciation du grec? L'harmonie de cette langue, dont il est presque impossible d'avoir une idée avec la méthode d'Érasme, se révèle et se sent; la lecture, la diction deviennent pleines d'agrément et de charme; les étymologies s'éclaircissent, les jeux de mots se comprennent. Pour la correction des textes, la critique peut tirer les plus utiles secours des inductions que suggèrent les rapprochements des sons, et rectifier par là les erreurs des copistes de manuscrits. Enfin, on se met en rapport avec toute une nation; on fait d'une langue ancienne presque une langue vivante.

« Une telle amélioration, si elle s'accomplit, donnera, la commission ose l'espérer, un nouvel attrait à l'étude de la langue d'Homère et de Thucydide, et concourra puissamment

à ranimer cette partie des études. Mais, pour arriver au rétablissement dans toute sa pureté et dans tous ses droits de la langue classique par excellence, il faut agir avec mesure, avec prudence, sans précipitation, et, en tous ces points, la commission s'en réfère au sens pratique, à la sagesse de M. le ministre de l'Instruction publique.

« (Signé) Brunet de Presle, Rossignol, Alexandre, Naudet, Egger; Dehèque, rapporteur. »

Dans l'opuscule auquel nous avons déjà fait de nombreux emprunts, M. d'Eichthal ajoute, après avoir parlé de ce rapport à l'Académie :

« Les considérations pratiques qui avaient dicté le vote de la commission n'exercèrent pas moins d'influence sur l'Académie elle-même. Elles entraînèrent, chose remarquable, l'adhésion nettement exprimée des hellénistes même qui avaient gardé l'usage de la prononciation universitaire. Ce fut seulement au point de vue scientifique que quelques membres, et en particulier M. Munck, renouvelèrent l'objection déjà si souvent présentée, de l'incompatibilité de l'accentuation moderne avec la métrique ancienne. Quelques membres, entre autres, MM. Egger et Rossignol, firent observer que c'était là une question encore en litige, et qui, en tous cas, ne pouvait être considérée comme décisive. Finalement l'adoption du rapport fut votée, séance tenante, à l'unanimité, *moins une voix*. Cet unique opposant qui, lui-même nous a autorisé à le nommer, fut M. Mohl, et sa protestation, faite au nom de la science qu'on peut appeler rigoureuse, avait aussi, il faut le reconnaître, sa légitimité.

« Tel est aujourd'hui l'état de la question : le ministre, par sa lettre du 22 octobre, l'Académie, par son vote du 18 novembre 1864, ont témoigné de leurs dispositions favorables au sujet de l'introduction dans notre enseignement public de la prononciation nationale du grec... Cependant jusqu'ici au-

cune mesure n'a encore été prise, rien même n'annonce qu'aucune doive bientôt l'être pour arriver au but indiqué. On recule devant les répugnances à vaincre, devant les obstacles à surmonter. N'est-ce pas l'occasion de reprendre encore nne fois cette question tant débattue, de résumer les résultats obtenus, d'indiquer les voies nouvelles qu'il peut être utile d'ouvrir, les nouveaux efforts qu'il peut être nécessaire de tenter? »

Voilà ce que disait M. d'Eichthal, en 1869, dans son mémoire sur *la Prononciation nationale du grec et son introduction dans l'enseignement classique* (1). Depuis cette date jusqu'aujourd'hui, rien n'a été fait dans le sens indiqué par M. d'Eichthal. Il faut même dire que, depuis 1864, date du rapport de l'Académie, et 1869, où *l'Association pour l'encouragement des Études grecques,* proposa elle-même la nomination d'un professeur hellène à l'École normale pour l'enseignement de cette prononciation (2), la question a plutôt reculé qu'avancé. Ses principaux protagonistes sont morts, et si, par impossible, un ministre actuel de l'Instruction publique s'occupant du grec autrement que pour en restreindre l'étude, avait l'idée de soumettre à l'Académie des Inscriptions une proposition dans le genre de celle de M. d'Eichthal, il est fort à craindre que cette proposition ne retrouvât plus à l'Académie, non pas seulement l'unanimité, moins une voix, mais même la majorité ; peut-être même la voix de M. Rossignol, seul survivant aujourd'hui des membres de la commission de 1864, et que nous aimons à croire fidèle à ses anciennes opinions, serait-elle la seule, en faveur du projet de rétablissement de la prononciation orientale du grec.

(1) P. 3.

(2) Qu'il nous soit permis, à ce sujet, de rappeler un trait qui fait le plus grand honneur au patriotisme grec. Lorsqu'il apprit la proposition faite par l'Association pour l'encouragement des études grecques en France de provoquer la nomination d'un professeur hellène à l'École normale, M. Rangabé alors ministre plénipotentiaire de Grèce à Paris, écrivit à M. Brunet de Presle, pour réclamer l'honneur d'être ce professeur, s'offrant à aller lui-même enseigner la prononciation orientale aux élèves de l'École normale, à titre purement gracieux.

On voudra bien remarquer peut-être que, dans notre désir de rester un historien fidèle et impartial des services rendus aux études grecques par M. d'Eichthal, nous avons soigneusement évité de rouvrir cette question trop souvent débattue, toujours tranchée dans le même sens, et restant toujours au même point. Aujourd'hui, toutes les pièces du procès sont réunies ; il est peu d'arguments nouveaux qui puissent se produire ; les objections que l'on oppose à l'adoption de la prononciation nationale du grec sont restées les mêmes ; elles ont été maintes fois réfutées, et la question n'a pas fait un pas. Cependant, il est de notre devoir de faire connaître que cette question, si fort abandonnée par nous aujourd'hui, est reprise en Allemagne où une campagne paraît se faire contre la prononciation érasmienne en faveur de la prononciation nationale. Nous venons de recevoir de Iéna une brochure de M. Édouard Engel, secrétaire du Parlement à Berlin, intitulée : *Die Aussprache des Griechischen,* avec ce sous-titre : *Ein Schnitt in einen Schulzopf,* (Un coup de ciseau dans une perruque) Iéna. — Hermann Costenoble ; — 1887 ; in-8° de 168 pages.

Dans ce livre que nous n'avons pu encore que feuilleter, M. Éd. Engel, qui paraît fort bien connaître la Grèce où il a fait de fréquents voyages, entreprend une véritable croisade en faveur de la prononciation nationale du grec. Sera-t-il plus heureux en Allemagne que nous ne l'avons été en France ; et faut-il souhaiter, sinon dans l'intérêt de la Grèce, au moins pour notre amour-propre de Français, que ce soit encore une fois du Nord que nous vienne la lumière?

Cependant, pour en revenir aux années qui nous

occupent, grâce à la publication de la brochure de M. d'Eichthal sur *l'Usage pratique de la langue grecque*, grâce surtout à l'activité de son auteur et à son ardeur à défendre sa proposition, on recommençait à s'occuper de la question du grec. Le grec, ô prodige! était redevenu une actualité, et M. Réniéri était en droit de dire à M. d'Eichthal : — « Vous ne savez pas quel service vous venez de rendre à la Grèce ! » On prenait parti pour ou contre les conclusions de l'auteur qui, de son côté, se multipliait pour intéresser au grec, non pas seulement les hellénistes de profession, les savants et les professeurs, mais encore les gens du monde.

A ce moment aussi, M. Brunet de Presle, qui était un véritable apôtre de l'hellénisme en France, essayait, par des conférences sur la littérature grecque moderne, d'attirer le public à l'Ecole des langues orientales vivantes, et il y réussissait du premier coup. D'autre part, il était de mode, dans la haute société parisienne, d'assister aux leçons d'archéologie que Beulé faisait à la Bibliothèque impériale et il était de bon ton de s'y étouffer. Ces leçons, imprimées dans la *Revue politique et littéraire*, ancienne *Revue des cours publics*, passionnaient les lecteurs. Ce fut à la suite de l'une d'elles, de celle dans laquelle, selon l'annonce même du professeur, devait *s'instruire le procès de la littérature du siècle d'Auguste*, leçon toute à l'honneur de la littérature de la Grèce, opposée à celle de Rome, le 12 mars 1867, que M. d'Eichthal, qui y assistait en compagnie de M. Théodore Delyannis, alors ministre de Grèce à Paris, soumit à Beulé son projet d'une société *pour le développement et la propagation de la langue et de l'art helléniques*. Après divers pourparlers, une réunion eut lieu, à ce sujet, chez M. d'Eichthal, le dimanche 24 mars 1867. Les noms des personnes qui assistaient à cette séance, au nombre de douze, méritent de rester dans notre mémoire, car ces douze personnes furent les premiers fondateurs de notre Association, c'étaient :

MM. Beulé, Michel Bréal, Brunet de Presle, Dehèque, Gustave et Eugène d'Eichthal, Gidel, Goumy, Miller, Georges Perrot, Wescher, Zotenberg, et deux jeunes étudiants hellénes, MM. Athanase Bernardaki et Rangabé. — MM. Alexandre Bertrand, Gustave Deville, Victor Lanjuinais, Ernest Renan, Jules Simon et Egger s'étaient fait excuser.

Nous ne recommencerons pas devant vous, Messieurs, l'*Histoire de la fondation de l'Association*. M. d'Eichthal, sur nos pressantes instances, a consenti à la raconter lui-même, et il l'a lue à la séance du 5 juillet 1877, dix ans, presque jour par jour, après notre établissement. Vous trouverez cette *Notice sur la fondation et le développement de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*, avril 1867, avril 1877, — dans l'Annuaire qui porte cette dernière date ; nous avons voulu seulement montrer que la création de cette Société dont nous ne pouvons dire ici tout le bien que nous en pensons (on est toujours malavisé de se louer entre soi), était bien l'œuvre de notre confrère, et qu'elle se trouvait en germe dans cette première brochure de *l'Usage pratique de la langue grecque* ; c'est pour cela que nous nous y sommes particulièrement arrêté.

Nous ne vous parlerons pas davantage des services de tout genre que notre confrère n'a cessé de rendre à l'Association depuis sa fondation, soit en réclamant les fonctions de trésorier, qui sont toujours les plus délicates, mais qui sont aussi les plus importantes pour les sociétés qui commencent, soit comme vice-président ; vous savez que par excès de modestie, il ne voulut jamais accepter le titre ni les fonctions de président. Ce serait faire injure à vos souvenirs que d'insister sur tout ce que nous lui devons. Vous vous le rappelez, vous vous le rappellerez toujours, assidu à nos séances mensuelles, exact à toutes nos commissions, ne laissant passer aucune occasion de nous tenir au courant de ce qui pouvait nous intéresser, li-

sant et annotant pour nous les journaux grecs qu'il recevait, qu'il dépouillait et qu'il nous apportait chaque mois pour enrichir notre bibliothèque.

Nous n'insisterons pas davantage sur les nombreux mémoires dont il enrichit nos Annuaires : nous nous bornons à vous en rappeler les titres, en vous engageant à les rechercher et à les relire, car ils sont tous singulièrement instructifs, et tous ont rapport à la Grèce ou à la langue grecque ; ce sont, en quelque sorte, les pièces justificatives de son premier travail.

L'Annuaire de 1870 a publié de lui : *Observations sur la réforme progressive et sur l'état actuel de la langue grecque pour servir d'introduction au discours de M. Basiadis.*

Celui de 1871 : *Lettre à sir Louis Mallet, membre du Comité du club Cobden à Londres, sur une langue internationale universelle et considérations préliminaires,* lues à la séance générale, le 20 juillet 1871.

Le 23 janvier 1872, M. d'Eichthal nous donnait lecture d'un *Rapport sur la nouvelle loi et sur l'enseignement secondaire en Russie,* qui fut publié dans l'Annuaire de cette même année.

En 1874, il publiait un mémoire très étendu et fort savant sur le *Site de Troie, selon Lechevalier et selon M. Schliemann*, à l'occasion des fouilles que ce dernier faisait à Issarlik.

En 1875, notre Annuaire insérait une *réponse* de M. d'Eichthal à l'*Analyse du précédent mémoire*, faite par M. Vidal-Lablache.

La *Notice sur la fondation et le développement de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France,* a paru dans l'Annuaire de 1877.

Enfin, en 1880, M. d'Eichthal nous donnait son beau travail sur la *Théologie et la doctrine religieuse de Socrate ; — Socrate et notre temps,* qui fut presque aussitôt traduit en grec par M. Valettas, de Londres ; car ses études d'histoire religieuse marchaient de front avec

ses travaux sur la langue grecque et sa propagande en faveur de l'introduction de la prononciation nationale dans l'enseignement de l'Université.

A tous ces travaux, se rattache l'article publié par M. d'Eichthal, dans le *Temps,* du samedi 20 mars 1869, sur *Voltaire et la question grecque,* en 1770, article dont nous avons donné plus haut quelques extraits.

En 1875, il fit paraître un *Mémoire sur le texte primitif du premier récit de la création* (Genèse, ch. I-II, 4). (Paris, Sandoz et Fishbacher, 1875, 77 pages.)

En 1880, il publia un autre mémoire sur le *Nom et le caractère du Dieu d'Israël,* IAHVEH, qui parut dans la *Revue de l'Histoire des religions,* tome I, nº 3.

Puis il entreprit un grand travail sur Saint-Simon et ses doctrines qui avaient été l'idéal de ses jeunes années. Personne assurément n'était plus à même que M. d'Eichthal d'aborder une pareille tâche. Possesseur des papiers et des publications de la famille saint-simonienne, il avait sous la main tous les documents qui devaient lui permettre de mettre dans leur véritable jour des doctrines si peu et si mal connues aujourd'hui. Malheureusement, il s'y était pris trop tard, et il n'eut pas la consolation d'achever ce grand travail qu'il avait entrepris avec toute l'ardeur et toute l'activité de la jeunesse. Il n'interrompit un moment ces études que pour publier dans la *Revue scientifique* du 19 janvier 1884, un important mémoire *sur la langue grecque comme langue scientifique commune.*

Ce mémoire fut, croyons-nous, la dernière publication de M. d'Eichthal sinon sa dernière étude, car on verra plus loin que peu de mois avant sa mort il avait voulu coordonner, dans une brève synthèse, les idées philosophiques et religieuses qui ont occupé toute sa vie.

Peu d'existences, on le voit, ont été aussi bien remplies que celle de notre confrère ; et cependant cet homme qui a tant travaillé avait le travail difficile.

Un juge sévère, M. Sainte-Beuve, dans ses *Nouveaux lundis* (t. VI, p. 11), à propos de la publication du livre *des Évangiles,* avait écrit de notre confrère ce portrait fort ressemblant : « M. G. d'Eichthal, une intelligence élevée, consciencieuse, tenace, imbue d'une religiosité forte et sincère, en quête, dès la jeunesse, de la solution du grand problème théologique moderne sous toutes ses formes, s'est appliqué, avec une incroyable patience à une comparaison textuelle des Évangiles, et en a tiré des conséquences ingénieuses qui ont à la fois un air d'exacte et rigoureuse vérité. »

A la même époque, nous relevons sur un des carnets de M. d'Eichthal, à la date du 15 mars 1863, cet aveu sincère :

« On a, je puis dire, universellement loué mon style dans *les Évangiles.* — Personne cependant n'écrit de prime abord plus mal que moi. Mais après des efforts plus ou moins longs, l'intuition vient, et je construis l'échafaudage *logique* de mon sujet. Ce n'est qu'après, quelque fois longtemps après, qu'une autre inspiration me donne la forme. Ici le *squelette logique* disparait entièrement, les choses semblent s'enchainer spontanément, cependant l'ordre logique subsiste toujours. »

En 1884, M. d'Eichthal, avait quatre-vingts ans, mais rien ni dans son esprit, ni dans son ardeur au travail, ni dans son activité intellectuelle ou même physique, ne trahissait le vieillard. Toujours leste et vif, il marchait beaucoup, sortait, quelque temps qu'il fît, vêtu seulement d'un léger par-dessus ; il ne semblait nullement s'occuper de lui-même.

Il nous souvient de l'avoir vu, le mois qui précéda sa mort, le 4 mars 1886, monter avec une agilité toute juvénile l'escalier de l'École des Beaux-Arts pour assister à notre séance mensuelle à laquelle il était toujours d'une exactitude exemplaire. Comme nous lui en faisions compliment, il nous répondit : « Oui, oui, je

me porte bien, je suis encore résistant, mais, vous verrez, je casserai comme du verre. »

Un mois après, il n'était plus. Un refroidissement qu'il avait pris en sortant sans précautions avait eu raison de cette organisation si vigoureuse.

Sa mort fut digne de sa vie : elle fut celle d'un sage et d'un philosophe chrétien.

Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire ici les lignes suivantes que nous écrivait son fils, interrogé par nous, au sujet des derniers jours de notre vénéré confrère :

« Pendant la maladie qui l'a retenu au lit quelques semaines, et malgré son âge avancé, mon père, tout en sentant décliner ses forces physiques, n'avait rien perdu de sa puissance et de sa vitalité intellectuelles. Jusqu'à son dernier moment, il s'est occupé et préoccupé des sujets d'intérêt général, qui, depuis sa jeunesse, absorbaient sa pensée. Chaque jour il m'entretenait de ses travaux, de ceux qu'il laissait achevés et de ceux qui demeuraient interrompus. Dans les derniers temps, il s'était attaché surtout à une étude sur *l'Etre suprême,* dont un fragment posthume a été publié dans la *Revue politique et littéraire* (5 juin 1886), et qui se reliait dans sa pensée à un mémoire sur le *nom et le caractère du Dieu d'Israël, Iahveh,* paru, il y a quelques années (1880). Mon père voulait dans cette étude, présenter comme un résumé de ses recherches et de ses idées sur l'histoire des conceptions religieuses de la Judée, de la Grèce et du Christianisme. Renouant cette histoire à la Bible, il la conduisait jusqu'à la Révolution française et m'exposait, avec une lucidité singulière, comment l'invocation à l'Être suprême placée par la Constituante comme frontispice à son œuvre législative, était le résultat d'une longue élaboration historique que la philosophie du XVIIIe siècle n'a fait que résumer : mon père insistait sur l'importance de cette formule au point de vue social et religieux. Son étude sur cette question devait être la synthèse de ses ouvrages fragmentaires sur l'Ancien Testa-

ment, sur les Évangiles, sur le dogme chrétien, sur la philosophie de Socrate et de Platon, sur le rôle des trois centres méditerranéens qu'il considérait comme ancêtres de notre civilisation, Jérusalem, la Grèce et Rome. Le fragment publié d'abord dans la *Revue politique et littéraire*, puis dans les *Mélanges de critique biblique*, et qui était le seul achevé de ce vaste travail, ne peut donner qu'une idée bien incomplète de l'ampleur avec laquelle, dans de fréquents entretiens, et la voix déjà presque éteinte par la maladie, mon père traitait ce grand sujet et passait en revue les principales phases de l'histoire philosophique et religieuse. Confiant dans son rétablissement, grâce à l'énergie avec laquelle il luttait contre le mal, il me disait, quelques heures avant de nous quitter pour toujours : « J'ai encore un grand contingent d'idées à formuler. »

« En dehors de ses propres travaux et de l'influence qu'ils devaient avoir sur la paix des esprits, une des dernières questions qui aient passionné notre cher malade, a été la résurrection des monuments de la vieille Égypte, résurrection à laquelle, depuis quelques années, son ami M. Maspéro a pris une part si glorieuse. Uni au jeune savant par les liens d'une vive affection, il s'intéressait avec une ardeur extraordinaire aux souscriptions qui, patronnées par le *Journal des Débats* et recommandées au public éclairé par M. Renan, ont permis à M. Maspéro d'imprimer une nouvelle impulsion à ses travaux de déblaiement et de restauration. Une de ses suprêmes joies a été le succès de la souscription provoquée par lui, expressément pour le dégagement du sphinx de Giseh, succès qu'il annonçait en termes chaleureux à M. Maspéro, dans une lettre dictée quelques jours avant sa mort et qu'il eut à peine la force de signer. Il n'a pas eu la satisfaction d'ouvrir la réponse dans laquelle le célèbre égyptologue lui apprenait, en le remerciant, que « grâce à la souscription, l'achèvement de la première partie du déblaiement était assuré. »

A ces lignes touchantes, nous n'ajouterons qu'un mot : la dernière note qui se trouve inscrite, de la main

de M. d'Eichthal sur son carnet, porte la date du 4 mars 1886, et contient un compte-rendu sommaire de la séance de l'Association, qui avait eu lieu, ce jour-là. N'est-ce pas comme un suprême témoignage de la place que notre Société à occupée, jusqu'au dernier moment, dans la pensée et l'affection de M. d'Eichthal qui est mort le 9 avril 1886, presque, jour pour jour, un mois après cette séance où nous l'avions tous pu voir parmi nous si plein de vie et d'activité.

GUSTAVE D'EICHTHAL.

DE

L'USAGE PRATIQUE

DE

LA LANGUE GRECQUE

DE

L'USAGE PRATIQUE

DE LA LANGUE GRECQUE [1]

Après la chute de Constantinople, les Grecs réfugiés rendirent à l'Occident un immense service ; ils lui transmirent la langue, la littérature, la science helléniques, que, jusqu'alors, il n'avait que très imparfaitement possédées. Sans doute le monde moderne a eu trois grands éducateurs, Israël, la Grèce et Rome ; au moyen âge cependant, l'initiation n'est guère venue directement que de Rome. Ce fut la chute de Constantinople qui, au milieu du xv^e^ siècle, mit l'Occident en rapport immédiat avec le génie grec, de même qu'un peu plus tard, l'expulsion des Israélites d'Espagne et de Portugal, combinée avec la réforme de Luther, et la vulgarisation de la Bible, fit pénétrer jusque dans les masses la tradition hébraïque. De là le grand mouvement de la Renaissance. « Puisque, dans notre siècle, on commence à restituer toutes choses, » dit Luther, « comme si c'était déjà le jour de la restaura-

(1) Publié en 1864.

tion universelle, il m'est venu à l'esprit d'essayer si l'on ne pourrait pas restituer aussi Moïse, et rappeler les ruisseaux vers leur source (1). »

Ce ne fut là cependant qu'une renaissance en quelque sorte *spirituelle* des trois grands peuples méditerranéens; aujourd'hui cette renaissance se complète et s'achève par une véritable résurrection nationale et matérielle de ces mêmes peuples.

Les Israélites, presque partout émancipés depuis la Révolution française, se sont établis dans toute l'Europe, en s'associant à tous les progrès de la civilisation moderne. D'un autre côté, la Grèce et l'Italie ont été affranchies, et partiellement au moins reconstituées; elles ont repris leur place au milieu de la famille des peuples. Ce que pourront être les conséquences de cette restauration commencée d'Israël et de l'Italie, nous n'avons pas à le rechercher ici. Mais nous voudrions indiquer ce que peuvent et doivent être, au moins sous quelques rapports, les conséquences de la restauration de la Grèce.

Cette restauration a déjà rendu à la race grecque son ancien et véritable centre. Elle a en même temps porté ses colonies sur les points commerciaux les plus considérables de l'Europe et de l'Asie; elle a ouvert aux investigations de la science le théâtre de l'ancienne civilisation hellénique; elle a rendu aux Grecs une part déjà importante dans les affaires de l'Europe. Mais ce qui est d'un intérêt bien plus grand encore, d'un intérêt non plus seulement national, mais universel, cette restauration a doté notre monde d'un instrument de civilisation devenu aujourd'hui indispensable. Elle a mis à notre disposition une langue ayant tous les caractères, remplissant toutes les conditions d'une langue universelle.

(1) Lettre à Georges de Polenz, évêque de Samland, pour lui dédier la traduction du Deutéronome.

Que tous les peuples marchent aujourd'hui à une commune organisation, à une société universelle, c'est ce dont il n'est plus possible de douter. La religion, la politique, la philosophie, les arts, les sciences, l'industrie, le commerce, conduisent également à cette conclusion. Mais si tel est l'avenir, l'avenir prochain peut-être de l'humanité, la conséquence première de ce grand évènement doit être l'établissement d'une langue commune, qui, tout en laissant subsister les idiomes nationaux, signe et gage de l'individualité des peuples, soit cependant le *medium* des relations internationales entre les peuples et entre les individus; qui en même temps aussi serve à l'expression de ces vérités suprêmes, qui sont à la fois et le principe, et le lien commun des sociétés, et à ce titre doivent partout revêtir une forme identique et universelle.

Or il est une langue qui, depuis le XVI^e^ siècle, est devenue un élément nécessaire de l'éducation de tout homme lettré; une langue qui, par ses origines, touche aux origines mêmes de la civilisation, de même que par ses dernières créations elle en représente les plus récents progrès; qui dans l'intervalle est intervenue à toutes les phases de l'histoire, et y a dignement rempli sa mission; qui non-seulement n'est restée étrangère à aucune des grandes manifestations de l'esprit humain, dans la religion, dans la politique, dans les lettres, dans les arts, dans les sciences, mais en a été le premier instrument, et en quelque sorte la *matrice;* qui a été la langue d'Homère et d'Hésiode, d'Hérodote et de Thucydide, de Platon et d'Aristote, d'Hippocrate et de Théophraste, d'Euclide et d'Archimède; qui a été la langue de l'Évangile, de saint Paul, des Pères de l'Église, et en même temps celle de Lucien et de l'empereur Julien; qui a défrayé la littérature, la théologie, la jurisprudence byzantines; qui, dans ce travail de près de trente siècles, n'a rien perdu de sa vitalité primitive, a conservé son vocabulaire complet,

et a gardé sa puissance plastique aussi parfaite qu'au premier jour; langue logique à la fois et euphonique entre toutes (1); qui, momentanément altérée dans une servitude de près de quatre cents ans, une fois la liberté reparue, a essuyé sa rouille, s'est refaite, réparée, repolie, et, quelles que soient les améliorations dont elle puisse encore avoir besoin, s'est mise en quelques jours en état de remplir la tâche nouvelle qui lui était assignée, et a suffi à la régénération de la Grèce moderne, maintenant admise au concert de la civilisation européenne.

Certes, nous ne prétendons pas que ce travail de réparation soit aujourd'hui terminé; et les efforts incessants des Hellènes pour introduire dans leur langue de nouveaux perfectionnements prouvent que telle n'est pas non plus leur pensée. Mais en même temps il faut bien reconnaître que, dans les changements qu'a subis la langue grecque depuis l'antiquité, tout n'est pas à regretter. A bien des égards, au contraire, la langue s'est modifiée dans le sens du progrès logique, accompli par toutes les langues modernes, et ces modifications, loin qu'on puisse songer à les effacer, doivent être soigneusement maintenues. D'autres innovations ont, il est vrai, un caractère moins heureux, et si jusqu'ici elles ont résisté aux tentatives de réforme si vigoureusement poursuivies par les Grecs eux-mêmes depuis le commencement de ce siècle, il y a tout lieu de croire cependant qu'elles finiront par être rectifiées. On peut s'en fier, sous ce rapport, à cet amour du perfectionnement si vif chez les Grecs, et qui prendrait encore une énergie nouvelle le jour où il serait entendu que la langue nationale est appelée à la destination de langue universelle. Dans ce cas, d'ailleurs, le concours des hellénistes étrangers et hellènes

1) Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Musa loqui.

deviendrait tout naturel, et on devrait attendre de cette association les plus heureux résultats. Rappelons-nous d'ailleurs que le grec ancien est enseigné comme langue nationale dans toutes les écoles helléniques, et, avec un pareil élément d'amélioration, nul progrès n'est impossible. On sait la transformation profonde qui, au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle, s'est opérée dans la langue française, sous l'influence des langues classiques, et sous la direction des grands écrivains et des studieux grammairiens de cette époque. Cet exemple est de nature à nous faire comprendre quel pourrait être, à l'égard du grec moderne, le succès de réformes infiniment plus simples et plus faciles, si elles étaient convenablement dirigées et toujours maintenues dans de justes limites.

Il y a d'ailleurs un point spécial et du plus grand intérêt pour lequel l'introduction du grec, comme langue internationale universelle, aurait une importance toute particulière; nous voulons parler de l'établissement, dans nos sociétés modernes, d'un système vraiment rationnel d'instruction publique. Sous le régime actuel, le nombre des langues que l'on est conduit à enseigner, en vue des nécessités de la vie pratique, s'est déjà partout considérablement accru et tend à s'accroître encore. De plus, il n'existe aucun lien entre cet enseignement pratique et l'enseignement classique, religieux, moral, littéraire, fondé sur l'étude des littératures hébraïque, grecque et romaine, enseignement qui, sous les auspices du Christianisme, a été et doit continuer à être la base de notre civilisation.

Eh bien, avec l'adoption du grec comme langue internationale universelle, tous ces inconvénients disparaissent. En dehors de la langue nationale, l'enseignement linguistique pratique peut partout se réduire à une seule langue, et cette langue est elle-même la clef de tout l'enseignement classique. Elle a autrefois présidé au développement de la littérature latine. Racine,

Gœthe, André Chénier, sont là pour nous dire ce qu'a pu lui demander la poésie moderne. Le dirai-je enfin? comme langue évangélique, elle me paraît avoir fourni à l'humanité le type le plus parfait d'une langue vulgaire, type dont tous les idiomes modernes se sont logiquement rapprochés, en même temps que les sociétés elles-mêmes se rapprochaient moralement du type religieux chrétien.

Quant aux difficultés que pourrait présenter la réalisation de cette pensée, elles seraient à coup sûr bien moindres que celles qui ont pu s'opposer autrefois à l'introduction du latin comme langue universelle en Occident, et du grec lui-même en Orient. N'oublions pas qu'à titre de langue classique, le grec est déjà universellement adopté, et que par suite tout est de longue main partout préparé pour son enseignement et sa propagation. Il s'agit seulement de développer ce qui existe et d'entrer résolûment dans une direction pratique.

Sous ce rapport, la première mesure à adopter serait l'introduction du grec moderne dans l'enseignement scolaire, comme premier degré de l'enseignement de la langue grecque. La lecture d'ouvrages relatifs à des sujets qui leur sont familiers, donnerait aux élèves une grande facilité pour s'approprier le vocabulaire et les formes grammaticales les plus simples conservées dans la langue moderne. La possession de ce vocabulaire et de cette grammaire, l'adoption de la prononciation nationale qui, sauf en un très petit nombre de points, est incontestablement demeurée la prononciation ancienne (1), mettrait en peu d'années aux mains de la génération nouvelle, dans tous les pays civilisés, l'inappréciable trésor que nous

(1) L'auteur est revenu sur ce sujet avec d'importantes réserves dans son Mémoire sur la prononciation nationale du grec (1869), voir page 181.

E. d'E.

avons indiqué, une langue générale appropriée à tous les besoins de l'activité et de la pensée humaines.

Il s'agit donc ici de décider si l'œuvre de l'éducation classique moderne, entreprise au temps de la Renaissance, dernièrement développée en France par la fondation de l'école d'Athènes, restera imparfaite, ou si elle se complétera en aboutissant au plus grand résultat pratique qu'il soit possible de concevoir. Il s'agit de décider si ces pensées d'organisation universelle, qui sont le trait caractéristique de notre époque, et dont dernièrement encore l'empereur Napoléon III proclamait la légitimité et l'opportunité, ne peuvent recevoir, même en dehors de la diplomatie, une première réalisation, qui ne manquerait pas d'en assurer le succès définitif.

Nous croyons le moment venu d'entretenir le public de ces questions; car la société humaine tout entière est aujourd'hui engagée dans une crise dont elle ne peut évidemment sortir que par un vaste et puissant effort d'organisation. Cependant, si nous avions été réduit à nos propres convictions, nous n'aurions pas pris la parole; nous n'aurions pas cru que nous y fussions suffisamment autorisé. Mais nous avons eu la satisfaction de trouver ces mêmes convictions exprimées par un des publicistes les plus distingués de la Grèce. Dans un recueil périodique français, publié à Athènes, à la suite de la guerre de Crimée, pour la défense des intérêts grecs en Europe, M. Renieri, depuis ministre de Grèce à Constantinople, aujourd'hui l'un des sous-gouverneurs de la banque nationale hellénique, insérait, il y a déjà neuf ans, un article dans lequel se trouvaient exposées, relativement à l'avenir de la nation grecque et de la langue grecque, des idées tout à fait semblables à celles que nous venons d'énoncer. M. Renieri a bien voulu nous permettre de détacher de son article l'extrait suivant, pour le joindre à notre travail. Heureux de cet accord, et fort de cet appui, nous n'hé-

sitons plus à appeler l'attention du public sur les considérations développées dans les pages précédentes et dans l'article de M. Renieri.

Nous n'ignorons pas d'ailleurs quelles graves et nombreuses objections peuvent nous être opposées, et nous sommes à l'avance préparé aux critiques, aux doutes, à l'indifférence même avec lesquels notre pensée pourra être accueillie. Mais quel que soit l'arrêt définitif qui intervienne, nous croyons que notre tentative a du moins un mérite qui ne saurait lui être refusé, celui de soulever une question tout actuelle. Pour qui a compris notre temps, en effet, il est évident que la question d'une langue universelle, non plus que celle d'une métropole universelle, ne peuvent longtemps encore reposer dans le silence où elles sommeillent aujourd'hui.

M. Renieri a bien voulu traduire en grec moderne l'exposé précédent, ainsi que les fragments de son propre travail que nous y avons ajoutés. Cette traduction paraît en même temps que les textes eux-mêmes (1).

(1) Voir page 119

DE L'AVENIR

DU PEUPLE GREC

ET DE

LA LANGUE GRECQUE

PAR M. RENIERI

[Extrait du *Spectateur de l'Orient* (Athènes, 10/22 février 1855).]

..... S'il est bon qu'il soit démontré que nous pourrons servir les intérêts de l'Europe, que nous deviendrons une garantie nouvelle de l'équilibre européen, il est mieux encore qu'il soit démontré que nous ne serons pas le pâle reflet de l'Europe occidentale, que nous pourrons aussi accroître ses richesses morales, pousser plus loin les bornes de son horizon, jeter de nouveaux éléments dans la variété de sa civilisation.

L'originalité est chez les peuples le cachet infaillible d'une grande mission. Notre originalité, à nous, c'est l'hellénisme.

Si un ancien revenait au monde et visitait l'une après l'autre toutes les nations de l'Europe, il ne comprendrait pas grand'chose aux langues modernes; en Grèce, seulement, il entendrait parler une langue familière à son oreille; il y reconnaîtrait les débris de tous les dialectes de l'ancienne langue grecque.

C'est une vérité admise déjà par tous les savants, que la

langue grecque moderne n'est pas la fille de l'ancienne, comme les langues de l'Europe occidentale sont des filles plus ou moins ressemblantes de la langue latine, mais qu'elle est la même langue sous une forme nouvelle. Or, quelle est la cause de ce phénomène? Pourquoi sommes-nous, sous le rapport du langage, plus proches des anciens que tous les autres peuples de la terre?

Ce témoignage irrécusable prouve que la race grecque a subi moins de transformations et de mélanges que les autres races occidentales, qu'elle a retenu mieux que les autres races une grande part de l'état de société qui existait avant l'invasion des barbares.

Si nous récusions le témoignage de la langue, nous aurions celui de la religion.

Si un des saints Pères du concile de Nicée, si saint Jean Chrysostome ou saint Basile revenaient à la vie terrestre, dans quelle partie du monde, si ce n'est chez nous, reconnaîtraient-ils l'Eglise chrétienne de leur temps? A la messe, aux cérémonies du baptême, du mariage, etc., ils avoueraient tout de suite que pas un iota n'a été changé, qu'ils retrouvent tout à sa place, même les costumes sacerdotaux, même la psalmodie sacrée, comme si plus de quinze siècles ne s'étaient pas écoulés depuis lors.

Voilà, d'après nous, le caractère saillant de la civilisation grecque, ce qui la distingue de la civilisation occidentale.

L'invasion barbare compte plus de 1,200 ans en Occident, elle n'en compte chez nous que 400. En 1453, lorsque l'Europe commençait à sortir renouvelée et transformée du grand creuset du moyen âge, la race grecque, le dernier débris de la société ancienne, sous la forme que lui avait donnée l'empire gréco-romain, était engloutie par la conquête ottomane. L'événement qui, pour l'Occident, remonte à une antiquité reculée, pour nous est d'hier.

Ensuite, la conquête barbare de l'Occident a tout changé dans la société ancienne, la langue, les lois, les mœurs, le sang, l'organisation de l'Église elle-même. L'Église papale du moyen âge n'est plus l'Église de saint Ambroise et de saint Augustin. Chez nous la conquête barbare, comme la lave du Vésuve à Pompéi, a tout recouvert, mais n'a rien transformé. Elle n'en a pas eu le temps d'abord; ensuite la religion a élevé une barrière infranchissable entre les conquérants et les vaincus. Sous son abri, les Grecs devenus *raïas* ont conservé leur langue, leur organisation municipale, leurs mœurs, leurs églises, leurs traditions littéraires et sociales. La société occidentale, en passant par le moyen âge, a subi une transformation complète, elle s'est assimilé des éléments nouveaux; mais elle a perdu aussi le fil de beaucoup de choses, qu'elle tâche, depuis des siècles, de retrouver et de renouer.

La papauté et la féodalité, voilà les deux grands effets de la conquête barbare que l'Occident a essayé, depuis le XV^e^ siècle, de réformer, en remontant aux traditions antérieures à la chute de l'empire romain.

..... La réforme politique, qui a suivi la réforme religieuse, a été une autre tentative de réaction contre le moyen âge, une autre révolution contre le système féodal que la conquête barbare avait créé en Occident. On voulait la liberté, l'égalité de tous devant la loi, la fraternité, une royauté forte, organe et représentant de la souveraineté nationale, une administration romaine. Pour fonder tout cela, pour se dépouiller des habitudes contraires à ces principes, on a fait plusieurs révolutions, on a répandu beaucoup de sang; et cependant on n'est pas encore arrivé à détruire entièrement tout vestige et toute habitude de la féodalité, à déraciner les préjugés des classes, à confondre ensemble la noblesse, la bourgeoisie, le peuple travailleur, à réaliser cette égalité et cette fraternité qui règnent depuis des siècles dans la société grecque. Le socialisme est là, menaçant toujours et témoignant, par la lutte des classes entre elles, que l'esprit du moyen âge, que les habitudes de la conquête barbare n'ont pas encore été complètement vaincues.

De la réforme religieuse et politique, passons à la réforme littéraire. Là aussi l'Occident s'est aperçu, depuis l'époque de la Renaissance, que la société antérieure à la chute de l'em-

pire romain était non-seulement la source du divin et du juste, mais encore du beau et du vrai ; que, pour s'abreuver à cette source, il fallait comprendre l'antiquité; et qu'on ne pouvait se livrer à cette entreprise sans le secours du seul peuple de la terre qui a conservé quelque chose de la langue et de la tradition helléniques. Les savants grecs, dispersés en Occident par la conquête ottomane, ont été de vrais initiateurs ; ils ont fait une véritable révolution au xv^e^ siècle. A peine eurent-ils allumé en Europe le flambeau de l'hellénisme, que l'édifice du moyen âge parut laid et baroque. L'Europe ne douta plus seulement de son Église et de ses institutions politiques, elle douta aussi de son goût. A cette lueur féconde, les lettres modernes ont créé des ouvrages qui sont des chefs-d'œuvre, si on les compare à l'époque du moyen âge, mais qui sont des essais si on les compare aux véritables chefs-d'œuvre du génie grec. Pas plus que la réforme religieuse et politique, la réforme littéraire n'a encore atteint son but, et l'Occident en est encore à la recherche de son idéal. Nous n'avons pas la folie de croire que nous possédons cet idéal, qui a échappé jusqu'à présent aux embrassements de l'Occident ; mais nous avons l'orgueil de croire que nous pourrons l'aider puissamment dans cette recherche. Cette noble ambition se fonde sur ce que nous avons moins d'obstacles et de murs de séparation que lui à franchir pour remonter à l'antiquité gréco-chrétienne, pour aspirer son air salutaire et fécond ; que nous en sommes plus près par notre langue, notre Église, notre histoire, nos traditions sociales et littéraires. Si une poignée de savants grecs a rendu au xv^e^ siècle de si grands services à l'Europe, si elle a changé la face du monde, ne pourra-t-on pas, sans être taxé d'une excessive ambition, espérer quelque chose de grand pour les destinées de l'humanité, lorsque le peuple grec tout entier, guéri de ses maux séculaires, ne portant plus à ses mains et à ses pieds les empreintes des chaines de l'esclavage, qui, au dire d'Homère, enlève à l'homme la moitié de son âme, viendra s'asseoir au grand banquet des peuples civilisés?

Et comment ne pas croire aux hautes destinées de ce peu-

ple, lorsque lui, le dernier venu, le mendiant vêtu par la charité publique, lui, l'affranchi d'hier, il pourra exprimer ses premières pensées, ses premières aspirations de bonheur et de reconnaissance dans une langue qui sera comprise d'un bout à l'autre de l'univers?

La langue française, dit-on, est la plus répandue sur la surface du globe. En un sens, la langue grecque est encore plus répandue que la langue française; on l'apprend dès l'enfance dans toutes les écoles de la terre. Il est vrai qu'à peine a-t-on fini ses études, on n'a rien de plus pressé que de l'oublier, à moins qu'on ne se voue à l'étude de l'antiquité; mais lorsqu'on saura que ce n'est plus la langue d'une nation morte, que sa littérature n'est pas close, qu'elle continue à être l'organe de la pensée grecque; lorsqu'on saura que pour pénétrer dans cet Orient, où commencent à converger les rayons des idées, des intérêts, des passions du monde entier, il faudra passer par le vestibule de la Grèce, on l'étudiera avec plus de soin et on ne l'oubliera pas.

TRADUCTION EN GREC DU PRÉCÉDENT MÉMOIRE

Ἡ παροῦσα Ἑλληνικὴ μετάφρασις, ἥτις συγχρόνως μὲ τὸ γαλλικὸν πρωτότυπον ἐξέρχεται εἰς τὸ φῶς, δὲν ἐγένετο μόνον ἐπὶ τῷ σκοπῷ νὰ κοινοποιηθῇ εἰς τοὺς Ἕλληνας ἡ σπουδαία τοῦ Κυρίου Ἐϊχθὰλ πρότασις καὶ νὰ παρακινηθῶσιν οἱ λόγιοι τῶν Ἑλλήνων εἰς ὑποστήριξιν αὐτῆς δι' ὅλων τῶν δυνάμεων, ἀλλὰ προσέτι ὅπως χρησιμεύσῃ ὡς ζῶσα ἀπόδειξις τῆς ὀρθότητος τῶν σκέψεων τοῦ γάλλου σοφοῦ. Ἡ μετάφρασις αὕτη, καταληπτὴ παντοῦ ὅπου ὑπάρχουσιν Ἕλληνες, θέλει ἐνταυτῷ ἐννοηθῇ ἄνευ δυσκολίας ὑπὸ παντὸς ἄλλου ὅστις εἰς τὰ σχολεῖα ἐμελέτησεν ὁπωσοῦν ἐπιμελῶς τὴν γλῶσσαν τῶν προγόνων των. Ἐπειδὴ δὲ ἡ γλῶσσα αὕτη ἁπανταχοῦ σχεδὸν τοῦ πολιτισμένου κόσμου κατὰ τὸ μᾶλλον ἢ ἧττον διδάσκεται, εἶναι ἄρα βέβαιον ὅτι δὲν ἀπαιτεῖται εἰμὴ ἡ τῆς σπουδῆς ταύτης ἐνίσχυσις ὅπως εὑρεθῇ λελυμένον τὸ τῆς καθολικῆς γλώσσης μέγα πρόβλημα, ὅπερ ὁ Κύριος Ἐϊχθὰλ φέρει ὑπὸ συζήτησιν καὶ ὅπερ ἀνταποκρίνεται εἰς τὸν πόθον τοῦ αἰῶνος, τὴν ἀδελφότητα τῶν λαῶν, τὴν ἕνωσιν τοῦ ἀνθρωπότητος.

ΡΕΝΙΕΡΗΣ.

ΠΕΡΙ ΤΗΣ

ΠΡΑΚΤΙΚΗΣ ΧΡΗΣΕΩΣ

ΤΗΣ ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΓΛΩΣΣΗΣ.

Οἱ μετὰ τὴν ἅλωσιν τῆς Κωνσταντινουπόλεως μετανάσται τῶν Ἑλλήνων προσήνεγκον εἰς τὴν Δύσιν λαμπρὸν εὐεργέτημα, μεταδόσαντες αὐτῇ τὴν γλῶσσαν, τὰ γράμματα, τὰς ἐπιστήμας τῆς Ἑλλάδος, αἵτινες ἕως τότε ἀτελῶς πως παρ' αὐτῆς κατείχοντο. Τρεῖς εἶναι βεβαίως οἱ τοῦ νεωτέρου κόσμου διδάσκαλοι, ἡ Ἰουδαία, ἡ Ἑλλὰς, ἡ Ῥώμη · κατὰ τὸν μέσον αἰῶνα ὅμως ὑπὸ μόνης τῆς Ῥώμης ἐτελεῖτο ἀμέσως ἡ μύησις αὐτοῦ. Μόλις δὲ περὶ τὰ μέσα τῆς δεκάτης πέμπτης ἑκατονταετηρίδος ἡ πτῶσις τῆς Κωνσταντινουπόλεως ἔθεσε τοὺς δυτικοὺς λαοὺς εἰς ἄμεσον σχέσιν μετὰ τῆς ἑλληνικῆς διανοίας, ὅπως ὀλίγον βραδύτερα ἡ ἐξ Ἱσπανίας καὶ Πορτουγαλλίας ἀποβολὴ τῶν Ἰσραηλιτῶν, συνδυαζομένη μὲ τὴν μεταρρύθμισιν τοῦ Λουθήρου καὶ τὴν μετάφρασιν καὶ τὴν διάδοσιν τῶν Γραφῶν, κατέστησε δημοτικὴν τὴν ἑβραϊκὴν παράδοσιν. Ἐντεῦθεν δὲ ἐπήγασεν ἡ μεγάλη κίνησις ἡ γνωστὴ ὑπὸ τὸ ὄνομα τῆς Ἀναγεννήσεως (Renaissance). « Ἐπειδὴ κατὰ τὰς ἡμέρας μας, λέγει ὁ Λούθηρος, τὰ πάντα ἀποκαθίστανται εἰς τὴν ἀρχικήν των θέσιν, ὡσανεὶ ἦτο ἤδη ἡ ἡμέρα τῆς γενικῆς ἀνακαινίσεως, ἦλθέ μοι κατὰ διάνοιαν ν' ἀποπειραθῶ ἂν

ἦναι δυνατὸν ν' ἀναστήσῃ τις καὶ τὸν Μωϋσῆν καὶ ν' ἀνακαλέσῃ τοὺς ῥύακας πρὸς τὰς πηγὰς αὐτῶν (1). »

Ἡ ἀναγέννησις ὅμως τῶν τριῶν μεγάλων τῆς Μεσογείου λαῶν δὲν ἐγένετο τότε εἰ μὴ κατὰ πνεῦμα, οὕτως εἰπεῖν · σήμερον δὲ ἡ ἀναγέννησις αὕτη συμπληροῦται καὶ περαιοῦται · σήμερον γίνεται ἀληθῶς ἡ ἐθνικὴ καὶ ὑλικὴ ἀνάστασις τῶν λαῶν τούτων.

Καὶ οἱ μὲν Ἰσραηλῖται, ἀπανταχοῦ σχεδὸν χειράφετοι μετὰ τὴν γαλλικὴν ἐπανάστασιν, καθιδρύθησαν καθ' ὅλην τὴν Εὐρώπην, μέτοχοι γενόμενοι ὅλων τῶν προόδων τοῦ νεωτέρου πολιτισμοῦ. Ἐξ ἄλλου μέρους ἡ Ἑλλὰς καὶ ἡ Ἰταλία ἠλευθερώθησαν, καὶ μερικῶς τοὐλάχιστον ἀποκατέστησαν, καταλαβοῦσαι πάλιν τὴν θέσιν των περὶ τὴν ἑστίαν τῶν λαῶν.

Δὲν εἶναι ἔργον ἡμῶν νὰ ἐξετάσωμεν ἤδη τίνες ἔσονται αἱ συνέπειαι τῆς ἀρξαμένης παλιγγενεσίας τοῦ Ἰσραὴλ καὶ τῆς Ἰταλίας, προτιθέμεθα ὅμως νὰ δείξωμεν ἐνταῦθα, ὑπό τινας τοὐλάχιστον ἐπόψεις, τί δύνανται καὶ τί πρέπει νὰ ἦναι αἱ συνέπειαι τῆς ἑλληνικῆς παλιγγενεσίας.

Διὰ τῆς παλιγγενεσίας ταύτης ἡ ἑλληνικὴ φυλὴ ἀνέκτησε τὸ ἀρχαῖον καὶ ἀληθὲς κέντρον αὐτῆς · διέσπειρε δὲ ταυτοχρόνως τὰς ἀποικίας της εἰς τὰ ἀξιολογώτερα ἐμπορικὰ σημεῖα τῆς Εὐρώπης καὶ τῆς Ἀσίας, ἤνοιξεν εἰς τὰς ἐπιστημονικὰς ἐρεύνας τὸ θέατρον τοῦ ἀρχαίου Ἑλληνικοῦ πολιτισμοῦ, καὶ ἔλαβε μετοχὴν σημαντικὴν ἤδη εἰς τὰ εὐρωπαϊκὰ πράγματα. Ὅπερ ὅμως διαφέρει ἔτι πλειότερον οὐ μόνον μερικῶς τὸ ἔθνος τοῦτο ἀλλὰ γενικῶς τὴν ἀνθρωπότητα, εἶναι ὅτι ἡ παλιγγενεσία αὕτη προσφέρει εἰς τὸν κόσμον ὄργανόν τι οὗτινος ὁ πολιτισμὸς αἰσθάνεται ἤδη ἀναπόφευκτον τὴν ἀνάγκην, διάλεκτον δηλαδὴ κεκτημένην ὅλας τὰς ἰδιότητας καὶ πληροῦσαν ὅλους τοὺς ὅρους καθολικῆς γλώσσης.

Ἅπαντες οἱ λαοὶ βαδίζουσιν ἤδη πρὸς κοινὴν διοργάνωσιν, πρὸς καθολικὴν κοινωνίαν · περὶ τούτου οὐδεὶς πλέον ὁ ἀμφιβάλλων. Ἡ θρησκεία, ἡ πολιτική, ἡ φιλοσοφία, αἱ τέχναι, αἱ ἐπιστῆμαι, ἡ βιομηχανία, τὸ ἐμπόριον, τὰ πάντα καταντῶσιν ἐξ ἴσου εἰς τὸ συμπέρασμα τοῦτο. Ἂν τοιοῦτον λοιπὸν ἦναι τὸ μέλλον καὶ πιθανῶς τὸ προσεχὲς μέλλον τῆς ἀνθρωπότητος, πρώτη συνέπεια

(1) Ἐπιστολὴ πρὸς Γεώργιον Πολεντῆ, ἐπίσκοπον Σαμλανδίας, ἀρτιφωτιστὴ τῆς μεταφράσεως τοῦ Δευτερονομίου.

τοῦ μεγάλου τούτου ἔργου πρέπει νὰ ἦναι ἡ εἰσαγωγὴ καθολικῆς γλώσσης, ἥτις, σεβομένη τὴν ὕπαρξιν τῶν ἐθνικῶν διαλέκτων, τῶν ὁριζουσῶν καὶ ἐγγυωμένων τὴν ἀτομικότητα τῶν λαῶν, θέλει χρησιμεύει ὡς κοινὸν ὄργανον τῶν διεθνῶν σχέσεων μεταξὺ τῶν λαῶν καὶ μεταξὺ τῶν ἀτόμων, ἐνταυτῷ δὲ ὡς ἔκφρασις τῶν ὑψηλοτέρων ἐκείνων ἀληθειῶν, αἵτινες οὖσαι ἡ ἀρχὴ καὶ ὁ κοινὸς σύνδεσμος τῶν κοινωνιῶν, πρέπει ἕνεκα τούτου νὰ λάβωσι ἁπανταχοῦ μίαν καὶ τὴν αὐτὴν μορφήν.

Ὑπάρχει δὲ ἤδη γλῶσσά τις, ἥτις ἀπὸ τῆς δεκάτης ἕκτης ἑκατονταετηρίδος κατέστη ἀναγκαία εἰς τὴν ἀνατροφὴν παντὸς πεπαιδευμένου ἀνδρός · γλῶσσα ἥτις, ἐνῷ εἰς τὰ σπάργανά της ὑπῆρξε σύγχρονος τῆς γεννήσεως τοῦ πολιτισμοῦ, διὰ τῶν τελευταίων αὐτῆς δημιουργημάτων ἐκπροσωπεῖ τὰς προσφάτους αὐτοῦ πρόοδους · ἥτις, μεταξὺ τῶν δύο τούτων σημείων τοῦ βίου της, δὲν ἔγινε ποτὲ ἄφαντος εἰς καμμίαν περίοδον τῆς ἱστορίας, καὶ ἐπαξίως αὐτῆς ἐξεπλήρωσεν ἀείποτε τὴν ἐντολήν της · ἥτις οὐχὶ μόνον μετέσχεν ἁπασῶν τῶν μεγάλων ἐμφανίσεων τοῦ ἀνθρωπίνου πνεύματος κατὰ τὴν θρησκείαν, τὴν πολιτικήν, τὰ γράμματα, τὰς τέχνας, τὰς ἐπιστήμας, ἀλλὰ ὑπῆρξε τὸ πρῶτον αὐτῶν ὄργανον καὶ, οὕτως εἰπεῖν, ἡ μήτρα αὐτῶν. Εἶναι αὕτη ἡ γλῶσσα τοῦ Ὁμήρου καὶ τοῦ Ἡσιόδου, τοῦ Ἡροδότου καὶ τοῦ Θουκυδίδου, τοῦ Πλάτωνος καὶ τοῦ Ἀριστοτέλους, τοῦ Ἱπποκράτους καὶ τοῦ Θεοφράστου, τοῦ Εὐκλείδου καὶ τοῦ Ἀρχιμήδους · ἡ γλῶσσα τοῦ Εὐαγγελίου, τοῦ Ἁγίου Παύλου καὶ τῶν πατέρων τῆς Ἐκκλησίας, ἐνταυτῷ δὲ ἡ γλῶσσα τοῦ Λουκιανοῦ καὶ τοῦ Ἰουλιανοῦ · ἡ γλῶσσα τῶν γραμμάτων, τῆς θεολογίας, τοῦ δικαίου τῆς βυζαντινῆς ἐποχῆς. Ἡ γλῶσσα αὕτη, ἐργαζομένη οὕτως ἀδιακόπως ἐπὶ τριάκοντα περίπου ἑκατονταετηρίδας, οὐδὲν ἀπώλεσεν ἐκ τῆς ἀρχικῆς αὐτῆς ζωῆς, πλήρη ἐφύλαξε τὸν λεκτικὸν πλοῦτον, τὴν δὲ πλαστικὴν δύναμιν διετήρησεν οἵαν κατὰ τὰς πρώτας αὐτῆς ἡμέρας, λογικὴ διαμείνασα καὶ ἐνταυτῷ εὔρωνος ὑπὲρ πᾶσαν ἄλλην (1). Διεφθάρη μὲν πρὸς στιγμὴν ὑπὸ τετρακοσιαετῆ σχεδὸν δουλείαν, ἀλλὰ ὑπὸ τὴν ἔμπνευσιν τῆς ἐλευθερίας ἀπέτριψε τὴν σκωρίαν, μετέπλασεν ἑαυτήν, οἱαιδήποτε δὲ καὶ ἂν ὦσιν αἱ βελ-

(1) Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Musa loqui.

τιώσεις ὧν χρήζει εἰσέτι, ἔγινεν ἐν ὀλίγαις ἡμέραις ἱκανὴ νὰ ἐκπληροῖ τὴν νέαν αὐτῆς ἐντολὴν, καὶ ἐπήρκεσεν εἰς τὴν ἀναγέννησιν τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους, ἀναγνωρισθέντος πάλιν ὡς μέλους τῆς εὐρωπαϊκῆς οἰκογενείας.

Βεβαίως δὲν ἀξιοῦμεν ὅτι τὸ ἔργον τῆς ἐπισκευῆς τῆς ἑλληνικῆς διαλέκτου ὑπάρχει ἤδη τέλειον· τῶν λογίων μάλιστα Ἑλλήνων οἱ ἀγῶνες πρὸς βελτίωσιν αὐτῆς ἀποδεικνύουσιν ὅτι καὶ αὐτοὶ τοῦτο φρονοῦσι. Πρέπει ὅμως ἐνταυτῷ ν' ἀναγνωρίσωμεν ὅτι αἱ μεταβολαὶ, ἃς ἀπὸ τῆς ἀρχαιότητος ἡ γλῶσσα αὕτη ὑπέστη, δὲν ἐγένοντο ὅλαι πρὸς βλάβην αὐτῆς· ἐξ ἐναντίας ἡ γλῶσσα αὕτη ἐνῷ ἐτροποποιεῖτο, ὑπήκουεν εἰς τὴν αὐτὴν λογικὴν τάσιν ἥτις ἀναφαίνεται εἰς ὅλας τὰς νεωτέρας διαλέκτους. Αἱ μεταβολαὶ αὗται, ἀντὶ νὰ γίνῃ προσπάθεια πρὸς ἐξάλειψιν αὐτῶν, πρέπει μᾶλλον ἐπιμελῶς νὰ τηρηθῶσι.

Ἐγένοντο ὅμως καὶ ἀλλοιώσεις τινὲς ὀλιγώτερον εὐτυχεῖς, αἵτινες, ἂν καὶ δὲν ὑπέκυψαν εἰς τὴν μεταρρύθμισιν ἣν οἱ λόγιοι Ἕλληνες μὲ τόσην ἐπιμονὴν ἐπιδιώκουσιν ἀπὸ τῆς ἀρχῆς τῆς παρούσης ἑκατονταετηρίδος, θέλουν ὅμως, ὡς ἐλπίζομεν, ἐξαλειφθῇ ἐπὶ τέλους. Τοῦτο δὲ μᾶς ἐγγυᾶται τὸ φιλόκαλον τῶν Ἑλλήνων αἴσθημα, ὅπερ θέλει βεβαίως ἀναπτερωθῇ τὴν ἡμέραν καθ' ἣν ἡ διάλεκτος αὐτῶν ἤθελε προορισθῇ νὰ γίνῃ ἡ καθολικὴ γλῶσσα. Ἄλλως τε εἰς τοιαύτην ὑπόθεσιν ἤθελε κατὰ φυσικὸν λόγον ἀναγνωρισθῇ ἀναγκαία τῶν τε Ἑλλήνων καὶ τῶν ξένων φιλολόγων ἡ συνεννόησις, ἡ δὲ σύμπραξις αὕτη δὲν δύναται εἰμὴ λαμπρὰ νὰ παραγάγῃ ἀποτελέσματα.

Ἂς ἐνθυμηθῶμεν δὲ ὅτι ἡ ἀρχαία Ἑλληνικὴ διδάσκεται ὡς ἐθνικὴ γλῶσσα εἰς ἅπαντα τὰ ἑλληνικὰ σχολεῖα, τοιούτου δὲ ὑπάρχοντος μέσου βελτιώσεως καμμία πρόοδος δὲν εἶναι ἀνέφικτος. Οὐδεὶς ἀγνοεῖ ὅτι κατὰ τὴν δεκάτην ἕκτην καὶ τὴν δεκάτην ἑβδόμην ἑκατονταετηρίδα ἡ γαλλικὴ γλῶσσα μετεπλάσθη, τῇ συνδρομῇ τῶν κλασικῶν γλωσσῶν, καὶ ὑπὸ τὴν διεύθυνσιν τῶν μεγάλων συγγραφέων καὶ τῶν ἐπιμελῶν γραμματικῶν τῆς ἐποχῆς ταύτης. Τὸ παράδειγμα τοῦτο εἶναι καταλληλον νὰ μᾶς δείξῃ πόσον ἠδύναντο νὰ ἐπιτύχωσιν, ὡς πρὸς τὴν νεωτέραν Ἑλληνικὴν, μεταρρυθμίσεις πολὺ ἁπλούστεραι καὶ εὐκολώτεραι, ἐὰν διηυθύνοντο ὅπως δεῖ, καὶ ἐὰν δὲν ὑπερεπήδων τὰ πρέποντα ὅρια.

Ὑπάρχει ὅμως καὶ ἄλλος τις εἰδικὸς λόγος ἕνεκα τοῦ ὁποίου ἡ

παραδοχὴ τῆς ἑλληνικῆς, ὡς καθολικῆς γλώσσης, καταντᾷ εἰς ἄκρον σπουδαία· αἰνιττόμεθα δὲ διὰ τούτου τὴν εἰς τὰς νέας ἡμῶν κοινωνίας εἰσαγωγὴν ἑλλόγου συστήματος δημοσίας ἐκπαιδεύσεως. Ὑπὸ τὸ ἐπικρατοῦν σύστημα, ὁ ἀριθμὸς τῶν ξένων διαλέκτων αἵτινες διδάσκονται πρὸς θεραπείαν τῶν ἀναγκῶν τοῦ πρακτικοῦ βίου, ηὔξησεν ἤδη ὑπερμέτρως, καὶ ἐνδέχεται νὰ αὐξήσῃ ἔτι μᾶλλον. Δὲν ὑφίσταται δὲ κανεὶς σύνδεσμος μεταξὺ τῆς πρακτικῆς ταύτης τῶν γλωσσῶν παραδόσεως καὶ τῶν κλασικῶν, θρησκευτικῶν, ἠθικῶν, φιλολογικῶν μαθημάτων τῶν στηριζομένων εἰς τὴν σπουδὴν τῶν ἑβραϊκῶν, ἑλληνικῶν καὶ ρωμαϊκῶν γραμμάτων, ἅτινα, προεξάρχοντος τοῦ χριστιανισμοῦ, εἰσὶ καὶ πρέπει νὰ μένωσιν ἡ κρηπὶς τοῦ ἡμετέρου πολιτισμοῦ. Διὰ τῆς παραδοχῆς ὅμως τῆς ἑλληνικῆς ὡς καθολικῆς γλώσσης, ὅλαι αἱ δυσχέρειαι αὗται ἐξομαλύνονται, διότι πρὸς τῇ ἐθνικῇ διαλέκτῳ τὰ πρακτικὰ μαθήματα δύνανται παντοῦ νὰ περιορισθῶσιν εἰς μίαν μόνην διάλεκτον, τὴν ἑλληνικὴν, ἥτις εἶναι ἐνταυτῷ ἡ κλεὶς ἁπάντων τῶν κλασικῶν μαθημάτων. Ἡ διάλεκτος αὕτη προέστη ἄλλοτε τῆς ἀναπτύξεως τῶν λατινικῶν γραμμάτων· ὁ δὲ Ῥακίνας, ὁ Γκέτης, ὁ Ἀνδρέας Σενιέρος ἀποδεικνύουσι πόσον ὀφείλει εἰς αὐτὴν ἡ νεωτέρα ποίησις. Ἂς μοὶ ἐπιτραπῇ δὲ νὰ προσθέσω ὅτι ὡς εὐαγγελικὴ γλῶσσα παρέσχε, κατὰ τὴν ἐμὴν γνώμην, εἰς τὴν ἀνθρωπότητα τὸν ἐντελέστερον τύπον δημοτικῆς διαλέκτου, καὶ ὅτι αἱ νεώτεραι γλῶσσαι λογικῶς προσήγγισαν εἰς τὸν τύπον τοῦτον ἐνῷ συγχρόνως αἱ νεώτεραι κοινωνίαι ἠθικῶς προσήγγιζον εἰς τὸν θρησκευτικὸν τύπον τοῦ χριστιανισμοῦ.

Αἱ δὲ δυσχέρειαι αἵτινες δύνανται νὰ παρεμβληθῶσιν εἰς τὴν ἐκτέλεσιν τῆς ἰδέας ταύτης, θέλουν εἶσθαι βεβαίως ὀλιγώτεραι ἢ ἐκεῖναι ὅσαι ποτὲ ἀνεφάνησαν κατὰ τῆς εἰσαγωγῆς τῆς Λατινικῆς, ὡς γενικῆς γλώσσης ἐν τῇ Δύσει, ἢ τῆς Ἑλληνικῆς αὐτῆς ἐν τῇ Ἀνατολῇ. Ἂς μὴ μᾶς λανθάνῃ ὅτι ὡς κλασικὴ διάλεκτος ἡ Ἑλληνικὴ εἶναι ἤδη ἀπανταχοῦ παραδεδεγμένη, καὶ ὅτι ἑπομένως τὰ πάντα παντοῦ εἰσὶ πρὸ καιροῦ ἕτοιμα διὰ τὴν διδαχὴν καὶ τὴν διάδοσιν αὐτῆς. Ἀρκεῖ νὰ ἀναπτυχθῇ τὸ ἤδη ὑπάρχον, καὶ νὰ ὑποβληθῇ ἀπορασιστικῶς εἰς πρακτικὴν τινὰ διεύθυνσιν.

Ὡς πρὸς τοῦτο δὲ, τὸ πρῶτον ἐκ τῶν ληπτέων μέτρων ἔσεται ἡ εἰσαγωγὴ τῆς καθομιλουμένης Ἑλληνικῆς εἰς ὅλα τὰ σχολεῖα ὡς πρώτη βαθμὶς τῆς διδασκαλίας τῆς ἀρχαίας φωνῆς. Ἡ ἀνάγ-

νωσις συγγραμμάτων ἀφορώντων πράγματα μεθ' ὧν οἱ μαθηταὶ εἶναι ἤδη ἐξοικειωμένοι, θέλει παρέχει αὐτοῖς μεγάλην εὐκολίαν ὅπως ἰδιοποιηθῶσι τὸ λεξικὸν καὶ τοὺς ἁπλουστέρους γραμματικοὺς τύπους τοὺς διατηρηθέντας ὑπὸ τῆς καθομιλουμένης. Ἡ κατοχὴ τοῦ λεξικοῦ καὶ τῆς γραμματικῆς, ἡ παραδοχὴ τῆς ἐθνικῆς προφορᾶς ἥτις μὲ ὀλίγας τινὰς ἐξαιρέσεις διέμεινε βεβαίως ἡ ἀρχαία, θέλει ἐντὸς ὀλίγων ἐτῶν θέσει ἐν χερσὶ τῆς νέας γενεᾶς ἁπανταχοῦ τοῦ πολιτισμένου κόσμου τὸν ἀνεκτίμητον θησαυρὸν ἐν ὑπεδείξαμεν, καθολικὴν δηλαδὴ γλῶσσαν ὑπηρετοῦσαν ὅλας τὰς ἀνάγκας τῆς ἀνθρωπίνης διανοίας καὶ ἐνεργείας.

Πρόκειται λοιπὸν τὸ ζήτημα ἂν τὸ ἔργον τῆς νεωτέρας κλασικῆς ἐκπαιδεύσεως, τῆς λαβούσης ἀρχὴν ἀπὸ τῶν χρόνων τῆς εὐρωπαϊκῆς ἀναγεννήσεως καὶ ἀναπτυχθείσης ἐσχάτως ἐν Γαλλίᾳ διὰ τῆς συστάσεως τῆς ἐν Ἀθήναις Γαλλικῆς σχολῆς, θέλει μένει ἀτελὲς, ἢ ἂν θέλει συμπληρωθῇ παράγον τὸ μεγαλειτερον πρακτικὸν ἀποτέλεσμα ἐξ ὅσων ἡ διάνοια δύναται νὰ συλλάβῃ. Πρόκειται τὸ ζήτημα ἂν αἱ ἰδέαι ἐκεῖναι περὶ καθολικῆς διοργανώσεως, αἵτινες εἶναι ὁ ἰδιάζων καρακτὴρ τῆς ἡμετέρας ἐποχῆς καὶ ὧν ἐσχάτως Ναπολέων ὁ Γ' ἐκήρυττε τὸ νόμιμον καὶ τὸ ἔγκαιρον, δὲν δύνανται ἐκτὸς τοῦ κύκλου τῆς διπλωματίας νὰ λάβωσι μίαν πρώτην πραγματοποίησιν, ἥτις ἀνοίγουσα τὴν ὁδὸν ἤθελεν ἐξασφαλίσει τὴν ὁριστικὴν ἐπιτυχίαν.

Πεποίθαμεν ὅτι ἔρθασεν ἡ στιγμὴ διὰ τὴν κοινὴν συζήτησιν τῶν ζητημάτων τούτων. Ἡ ἀνθρωπίνη κοινωνία ὁλόκληρος εὑρίσκεται σήμερον εἰς κρίσιμον κατάστασιν, ἐξ ἧς δὲν δύναται βεβαίως νὰ ἐξέλθῃ εἰμὴ δι' εὐρείας καὶ ἰσχυρᾶς ἀποπείρας διοργανώσεως. Καὶ ὅμως, ἂν ὑπηκούομεν εἰς μόνας τὰς ἰδίας μας πεποιθήσεις, δὲν ἠθέλαμεν λάβει τὸν λόγον, μὴ θεωροῦντες ἡμᾶς ἱκανῶς εἰς τοῦτο ἁρμοδίους· εὕρομεν ὅμως κατ' εὐτυχίαν δημοσιογράφον ἐκ τῶν διακεκριμένων τῆς Ἑλλάδος, συμμεριζόμενον τὴν ἡμετέραν γνώμην.

Ὁ κύριος Μ. Ῥενιέρης, πρέσβυς ἄλλοτε τῆς Ἑλλάδος ἐν Κωνσταντινουπόλει, νῦν δὲ ὑποδιοικητὴς τῆς ἐν Ἀθήναις Τραπέζης, ἐδημοσίευσε πρὸ ἐννέα ἐτῶν διὰ τοῦ περιοδικοῦ συγγράμματος le Spectateur de l'Orient διατριβὴν, ἐν ᾗ ἐκτίθενται περὶ τοῦ μέλλοντος τοῦ ἑλληνικοῦ ἔθνους καὶ τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης ἰδέαι ὅλως σύμφωνοι πρὸς τὰς ἡμετέρας, ἐπέτρεψε δὲ

ἡμῖν ν' ἀποσπάσωμεν ἐκ τῆς διατριβῆς ταύτης τεμάχιον ὅπερ συνάπτομεν εἰς τὴν συγγραφὴν ἡμῶν. Θεωροῦντες τὴν σύμπνοιαν ταύτην ὡς εὐτύχημα καὶ ἐπ' αὐτῆς ἐρειδόμενοι, δὲν διστάζομεν πλέον νὰ προσκαλέσωμεν τὴν προσοχὴν τοῦ κοινοῦ ἐπὶ τῶν ἐν ταῖς προηγουμέναις σελίσι καὶ ἐν τῷ ἄρθρῳ τοῦ κυρίου Ῥενιέρη ἐκτιθεμένων σκέψεων.

Δὲν μᾶς λανθάνουσι βεβαίως αἱ σοβαραὶ καὶ πολυάριθμοι ἐνστάσεις ὅσαι δύνανται νὰ μᾶς ἀντιταχθῶσι, εἴμεθα δὲ ἐκ προκαταβολῆς προητοιμασμένοι εἰς τὰς κατακρίσεις, τοὺς δισταγμοὺς, τὴν ἀδιαφορίαν αὐτὴν ἃς θέλουσιν ἴσως ἀπαντήσει οἱ στοχασμοὶ ἡμῶν. Οἱαδήποτε ὅμως καὶ ἂν ᾖ ἡ ἐκδοθησομένη ἀπόφασις, φρονοῦμεν ὅτι ὑπὲρ τῆς ἀποπείρας ἡμῶν ὑπάρχει δικαιολόγημά τι μὴ δυνάμενον νὰ τῇ ἀμφισβητηθῇ, τὸ ἔγκαιρον αὐτῆς. Εἰς τὰ ὄμματα παντὸς ἀνθρώπου ὅστις ἐνόησε τὸν καθ' ἡμᾶς αἰῶνα καὶ τὰς προσεχεστέρας αὐτοῦ τάσεις, καταδηλόν ἐστιν ὅτι τὸ τῆς καθολικῆς γλώσσης ζήτημα, ὡς καὶ τὸ τῆς καθολικῆς μητροπόλεως, δὲν δύνανται ἐπὶ πολὺν ἀκόμη χρόνον νὰ διατελέσωσιν ἐν τῇ σιωπῇ ἥτις καλύπτει αὐτὰ σήμερον.

Ὁ Κύριος Ῥενιέρης ἀνεδέχθη νὰ μεταφράσῃ εἰς ἑλληνικὴν γλῶσσαν τὴν ἔκθεσιν ταύτην ὡς καὶ τὰ συνημμένα αὐτῇ ἀποσπάσματα τοῦ πονήματός του. Ἡ δὲ μετάφρασις ἐκδίδεται συγχρόνως μὲ τὸ γαλλικὸν κείμενον.

ΠΕΡΙ

ΤΟΥ ΠΡΟΟΡΙΣΜΟΥ

ΤΟΥ

ΕΛΛΗΝΙΚΟΥ ΕΘΝΟΥΣ

ΚΑΙ ΤΗΣ

ΕΛΛΗΝΙΚΗΣ ΓΛΩΣΣΗΣ.

Ὑπὸ

M. ΡΕΝΙΕΡΗ

(Ἐκ τοῦ Spectateur de l'Orient, φυλλαδίου τῆς 10/22 Φεβρουαρίου 1855.)

. . . . . Ἂν συμφέρει νὰ γίνῃ κοινὴ ἡ πεποίθησις ὅτι θὰ δυνηθῶμεν νὰ ὠφελήσωμεν τὴν Εὐρώπην, ὅτι θὰ γίνωμεν νέα τις ἐγγύησις τῆς εὐρωπαϊκῆς ἰσορροπίας, συμφέρει ἔτι πλειότερον νὰ πεισθῇ ὁ κόσμος ὅτι δὲν θὰ γίνωμεν νεκρόν τι ἐκμαγεῖον τῆς δυτικῆς Εὐρώπης, ὅτι θὰ αὐξήσωμεν προσέτι τὸν ἠθικὸν αὐτῆς πλοῦτον, ἐκτείνοντες τὴν περιφέρειαν τοῦ ὁρίζοντος καὶ εἰσάγοντες νέα στοιχεῖα εἰς τὴν ποικιλίαν τοῦ πολιτισμοῦ αὐτῆς. Τὸ πρωτότυπον τοῦ χαρακτῆρος εἶναι διὰ τοὺς λαοὺς σημεῖον ἀλάνθαστον μεγάλης ἀποστολῆς. Τὸ δὲ πρωτότυπον ἡμῶν εἶναι ὁ ἑλληνισμός.

Ἀνήρ τις τῆς ἀρχαιότητος ἐπανερχόμενος κατὰ θείαν παραχώρησιν εἰς τὸν κόσμον καὶ ἐπισκεπτόμενος τὸ ἓν μετὰ τὸ ἄλλο

ἅπαντα τὰ ἔθνη τῆς Εὐρώπης, δὲν ἤθελεν ἐννοήσει πολλὰς ἐκ τῶν νεωτέρων αὐτῶν διαλέκτων. Ἅμα πατήσας ὅμως τὴν γῆν τῆς Ἑλλάδος, ἤθελεν ἀκούσει λαλιὰν οἰκείαν εἰς τὰ ὦτα αὐτοῦ καὶ ἤθελε ταχέως ἀναγνωρίσει ἐν αὐτῇ λείψανα ὅλων τῶν διαλέκτων τῆς ἀρχαίας ἑλληνικῆς φωνῆς.

Εἶναι ἀλήθεια παρ' ὅλων τῶν σοφῶν παραδεδεγμένη, ὅτι ἡ καθομιλουμένη γλῶσσα τῶν νῦν Ἑλλήνων δὲν εἶναι τέκνον τῆς ἀρχαίας ἑλληνικῆς, καθ' ὃν τρόπον αἱ γλῶσσαι τῆς δυτικῆς Εὐρώπης εἶναι θυγατέρες τῆς λατινικῆς κατὰ τὸ μᾶλλον ἢ ἧττον ὁμοιάζουσαι τῆς μητρὸς, ἀλλ' ὅτι εἶναι αὐτόχρημα ἡ αὐτὴ γλῶσσα ὑπὸ νέαν μορφήν.

Τίς δὲ ὁ λόγος τούτου; Διατί κατὰ τὴν γλῶσσαν εἴμεθα τῶν ἀρχαίων πλησιέστεροι ἢ ἅπαντες οἱ ἄλλοι λαοὶ τῆς γῆς.

Τὸ ἀναμφισβήτητον τοῦτο τεκμήριον ἀποδεικνύει ὅτι ἡ ἑλληνικὴ φυλὴ ὑπέστη ὀλιγωτέρας μεταμορφώσεις, διέμεινε καθαροτέρα ἐκ ξένης μίξεως ἢ αἱ λοιπαὶ δυτικαὶ φυλαὶ, διετήρησε πλειότερον ἢ αἱ ἄλλαι τὴν κοινωνικὴν κατάστασιν ἥτις ὑπῆρχε πρὸ τῆς εἰσβολῆς τῶν βαρβάρων.

Ἂν δὲ ἀποκρουσθῇ τὸ τεκμήριον τοῦτο τῆς γλώσσης, πρόχειρον ἔχομεν τὸ τῆς θρησκείας.

Ἂν ἅγιός τις πατὴρ ἐκ τῶν ἐν Νικαίᾳ συνελθόντων, ἂν ὁ Χρυσόστομος ἢ ὁ Βασίλειος ἐπέστρεφον εἰς τὸν γῆϊνον τοῦτον βίον, ποῦ ἄλλοῦ τῆς οἰκουμένης ἢ παρ' ἡμῖν ἤθελον οὗτοι ἀναγνωρίσει τὴν ἐπὶ τῶν χρόνων αὐτῶν χριστιανικὴν ἐκκλησίαν; Εἰς τὴν θείαν μυσταγωγίαν, εἰς τὰς τελετὰς τοῦ βαπτίσματος, εἰς τὰς τῶν γάμων κτλ. παριστάμενοι, ἤθελον εὐθὺς ὁμολογήσει ὅτι οὐδὲ κεραία μετεβλήθη, ὅτι τὰ πάντα ἔμειναν ἀναλλοίωτα, αὐταὶ αἱ ἱερατικαὶ στολαὶ, αὐτὴ ἡ ἱερὰ ψαλμῳδία, ὡσανεὶ δεκαπέντε ἑκατονταετηρίδες δὲν εἶχον ἔκτοτε παρέλθει.

Ἰδοὺ τίς εἶναι καθ' ἡμᾶς ὁ ἐξέχων χαρακτὴρ τοῦ ἑλληνικοῦ πολιτισμοῦ, ὁ διακρίνων αὐτὸν ἀπὸ τοῦ πολιτισμοῦ τῆς Δύσεως.

Ἐν ταῖς κατὰ τὴν Δύσιν χώραις ἡ τῶν βαρβάρων εἰσβολὴ ἐγένετο πρὸ 1200 ἐτῶν· παρ' ἡμῖν δὲ ἀριθμεῖ μόλις τετρακόσια ἔτη. Ἐν ἔτει 1453, ὅτε ἡ Εὐρώπη ἐξήρχετο ἀναγεννωμένη καὶ ἀναμορφωμένη ἐκ τοῦ χωνευτηρίου τοῦ μέσου αἰῶνος, ἡ ἑλληνικὴ φυλὴ, τὸ τελευταῖον λείψανον τῆς ἀρχαίας κοινωνίας, ὅπως εἶχε διατηρηθῇ ὑπὸ τὸ γραικορωμαϊκὸν κράτος, κατεποντίζετο ἀπὸ τὴν

ὀθωμανικὴν κατάκτησιν. Τὸ γεγονὸς ὅπερ εἰς τὴν Δύσιν κατέστη ἤδη ἀρχαιότης, εἶναι δι' ἡμᾶς χθεσινόν.

Ἡ τῶν βαρβάρων κατάκτησις τὰ πάντα μετέβαλεν εἰς τὴν κοινωνίαν τῆς Δύσεως, τὴν γλῶσσαν, τοὺς νόμους, τὰ ἤθη, τὸ αἷμα, τὸν ὀργανισμὸν αὐτὸν τῆς ἐκκλησίας. Ἡ παπικὴ ἐκκλησία τοῦ μέσου αἰῶνος δὲν εἶναι ἡ ἐκκλησία τοῦ Ἁγίου Ἀμβροσίου καὶ τοῦ Ἁγίου Αὐγουστίνου. Παρ' ἡμῖν δὲ ἡ βαρβαρικὴ κατάκτησις, ὡς ὁ πυρφόρος ποταμὸς τοῦ Οὐεσουίου ἐν Πομπηΐᾳ, τὰ πάντα ἐσκέπασεν, ἀλλ' οὐδὲν κατέστρεψε. Ἐν πρώτοις, δὲν εἶχε πρὸς τοῦτο καιρόν· πρὸς δὲ ἡ θρησκεία ἀνήγειρεν ἀδιάβατον φράγμα μεταξὺ κατακτητῶν καὶ κατακτηθέντων. Ὑπὸ τὴν στέγην αὐτῆς, οἱ Ἕλληνες καίτοι ραϊάδες γενόμενοι, ἐφύλαξαν τὴν γλῶσσαν, τὸν δημοτικὸν ὀργανισμὸν, τὰς φιλολογικὰς καὶ κοινωνικὰς παραδόσεις. Ἡ δὲ δυτικὴ κοινωνία, τὸν μέσον αἰῶνα διαβαίνουσα, ὑπέστη ὁλοσχερῆ ἀναμόρφωσιν, καὶ ἐπλούτησε μὲν ἐκ νέων στοιχείων, ἐξέπεσεν ὅμως ἐκ τῶν χειρῶν αὐτῆς ὁ μίτος πολλῶν πραγμάτων, ὃν ἐπὶ αἰῶνας προσπαθεῖ νὰ ἀνεύρῃ καὶ νὰ συνάψῃ.

Ἡ τοῦ Πάπα ἐξουσία καὶ ὁ τιμαριωτισμός: ἰδοὺ τὰ δύο μεγάλα τῆς βαρβάρου κατακτήσεως ἀποτελέσματα, ἅπερ ἡ δυτικὴ κοινωνία ἀπὸ τοῦ ιε' αἰῶνος ἀγωνίζεται νὰ ἀναμορφώσῃ, ἀνατρέχουσα εἰς τὰς παραδόσεις τὰς προγενεστέρας τῆς πτώσεως τοῦ ῥωμαϊκοῦ κράτους.

... Ἡ πολιτικὴ μεταῤῥύθμισις, ἡ διαδεχθεῖσα τὴν θρησκευτικὴν, ὑπῆρξεν ἑτέρα ἀπόπειρα ἀντιδράσεως κατὰ τοῦ μέσου αἰῶνος, ἑτέρα ἐπανάστασις κατὰ τοῦ τιμαριωτικοῦ συστήματος ὅπερ ἡ βάρβαρος κατάκτησις ἔπλασε κατὰ τὴν ἑσπερίαν Εὐρώπην. Ἀνεζήτησεν ἡ κοινωνία τὴν ἐλευθερίαν, τὴν ἐνώπιον τοῦ νόμου ἰσότητα, τὴν ἀδελφότητα, βασιλείαν ἰσχυρὰν, ἐκπροσωποῦσαν καὶ ἐκτελοῦσαν τὴν θέλησιν τῆς ἐθνικῆς κυριαρχίας, σὺν δὲ τούτοις τὴν ῥωμαϊκὴν διοίκησιν. Πρὸς ἐκπλήρωσιν τῶν εὐχῶν τούτων, πρὸς ἐκρίζωσιν τῶν εἰς τὰς ἀρχὰς ταύτας ἐναντίων ἕξεων, ἐγένοντο πολλαὶ ἐπαναστάσεις, ἐχύθησαν ποταμοὶ αἱμάτων· καὶ ὅμως δὲν κατωρθώθη ἀκόμη νὰ ἐξαλειφθῶσιν ἐντελῶς ὅλα τὰ ἴχνη, ὅλαι αἱ ἕξεις τοῦ τιμαριωτισμοῦ, νὰ ἐκριζωθῶσιν ἐκ τῶν διαφόρων μερίδων τῆς κοινωνίας αἱ κατ' ἀλλήλων προλήψεις, νὰ συγχωνευθῶσιν οἱ εὐπατρίδαι, ἡ μεσαία τάξις, οἱ χειρώνακτες, νὰ

ἱδρυθῇ ἡ ἰσότης ἐκείνη καὶ ἡ ἀδελφότης ἥτις πρὸ αἰώνων ἐπικρατεῖ ἐν τῇ ἑλληνικῇ κοινωνίᾳ.

Ὁ κοινωνισμὸς ἵσταται πάντοτε πρὸ τῶν πυλῶν, ἀπειλῶν ἀδιακόπως καὶ ἀποδεικνύων διὰ τῆς μεταξὺ τῶν τάξεων πάλης ὅτι τὸ πνεῦμα τοῦ μέσου αἰῶνος καὶ αἱ ἕξεις τῆς βαρβάρου κατακτήσεως εἰσέτι ἐντελῶς δὲν κατεδαμάσθησαν.

Ἀπὸ τῆς θρησκευτικῆς καὶ πολιτικῆς μεταρρυθμίσεως μεταβαίνομεν ἤδη εἰς τὴν τῶν γραμμάτων. Καὶ ἐνταῦθα ἐνόησεν ἡ Δύσις, ἀπὸ τῶν ἡμερῶν τῆς ἀναγεννήσεώς της, ὅτι ἡ τῆς πτώσεως τοῦ Ῥωμαϊκοῦ κράτους προγενέστερα κοινωνία δὲν ἦν μόνον τοῦ θείου καὶ τοῦ νομίμου, ἀλλὰ καὶ τοῦ καλοῦ καὶ τοῦ ἀληθοῦς ἡ πηγή· ὅτι ἵνα ποτίζωνται αἱ γενεαὶ τὰ νάματα ταῦτα, ἀναγκαία εἶναι ἡ κατανόησις τῆς ἀρχαιότητος· καὶ ὅτι ματαία ἀπέβαινεν ἡ τούτου ἀπόπειρα ἄνευ τῆς βοηθείας τοῦ μόνου λαοῦ ὅστις διεφύλαξέ τι τῆς γλώσσης καὶ τῆς παραδόσεως τῆς ἑλληνικῆς. Οἱ Ἕλληνες λόγιοι, οἱ ὑπὸ τῆς Ὀθωμανικῆς κατακτήσεως διασκορπισθέντες κατὰ τὴν Δύσιν, ὑπῆρξαν πραγματικῶς μυσταγωγοὶ καὶ ἐκίνησαν ἀληθῆ ἐπανάστασιν κατὰ τὸν ιε′ αἰῶνα. Εὐθὺς δ' ὡς ἀνῆψαν οὗτοι ἐν Εὐρώπῃ τὴν δᾷδα τοῦ ἑλληνισμοῦ, παραχρῆμα τὸ οἰκοδόμημα τοῦ μέσου αἰῶνος ἐφάνη εἰς τὰ ὄμματα πάντων ἄσχημον καὶ ἄκομψον· ἡ Εὐρώπη δὲν ἐδίστασε μόνον περὶ τῆς ἐκκλησίας καὶ τῶν πολιτικῶν θεσμῶν, ἐδίστασε καὶ περὶ τῆς φιλοκαλίας αὐτῆς.

Εἰς τὴν ζωογόνον ταύτην αὐγὴν οἱ νεώτεροι ἐδημιούργησαν ἔργα, ἅτινα πρὸς τὴν τοῦ μέσου αἰῶνος ἐποχὴν συγκρινόμενα εἰσὶν ἀριστουργήματα, πρὸς τὰ ἀληθῆ ὅμως τῆς ἑλληνικῆς διανοίας ἀριστουργήματα παραβαλλόμενα φαίνονται ἁπλῶς δοκιμαί. Ὅπως καὶ ἡ ἐκκλησιαστικὴ καὶ ἡ πολιτική, οὕτω καὶ ἡ τῶν γραμμάτων μεταρρύθμισις δὲν ἔτυχεν ἀκόμη τοῦ σκοποῦ, ἡ δὲ Δύσις περιπλανᾶται εἰσέτι ζητοῦσα τὸ ἰδανικόν της. Ἡμεῖς δὲν ἔχομεν τὴν μωρίαν νὰ φρονῶμεν ὅτι κατέχομεν τὸ ἰδανικὸν τοῦτο, ὅπερ μέχρι τῆς στιγμῆς ταύτης δὲν ἠδυνήθη ἡ Δύσις νὰ συλλάβῃ εἰς τὰς ἀγκάλας αὐτῆς· σεμνυνόμεθα ὅμως πιστεύοντες ὅτι δυνάμεθα νὰ συνδράμωμεν μεγάλως αὐτὴν κατὰ τὴν ἔρευναν ταύτην. Ἡ εὐγενὴς δὲ αὕτη φιλοτιμία στηρίζεται εἰς τοῦτο: ὅτι δι' ἡμᾶς ὀλιγώτερα ἢ δι' αὐτὴν ὑπάρχουσιν ἐμπόδια καὶ φράγματα ὅπως ἀνατρέξωμεν εἰς τὴν ἑλληνοχριστιανικὴν ἀρχαιότητα καὶ ἀναπνεύσωμεν

τὴν σωτήριον καὶ ζωογόνον αὐτῆς αὔραν· ὅτι εἴμεθα πλησιέστεροι τῆς ἀρχαιότητος ταύτης διὰ τῆς γλώσσης, διὰ τῆς ἐκκλησίας, διὰ τῆς ἱστορίας, διὰ τῶν παραδόσεών μας τῶν κοινωνικῶν καὶ τῶν γραμματικῶν. Ἂν εὐάριθμοι ἐκ τῆς Ἑλλάδος σοφοὶ κατευεργέτησαν κατὰ τὴν ιε′ ἑκατονταετηρίδα τὴν Εὐρώπην καὶ μετέβαλον τὴν ὄψιν τοῦ κόσμου, δὲν ἐνισχύεταί τις ἄρα γε, χωρὶς νὰ κατηγορηθῇ ἐπὶ ὑπερβαλλούσῃ φιλοδοξίᾳ, νὰ ἐλπίσῃ μέγα τι διὰ τὴν πρόοδον τῆς ἀνθρωπότητος, ὅταν ὁλόκληρος ὁ ἑλληνικὸς λαός, μὴ φέρων πλέον εἰς τὰς χεῖρας καὶ τοὺς πόδας τὰ στίγματα τῶν ἁλύσεων τῆς δουλείας, ἥτις καθ' Ὅμηρον ἥμισυ ἀρετῆς ἀποαίνυται, θέλει εἰσαχθῇ εἰς τὴν οἰκογένειαν τῶν πολιτισμένων ἐθνῶν;

Καὶ πῶς νὰ μὴ πιστεύῃ τις εἰς τὸν μέγαν προορισμὸν τοῦ λαοῦ τούτου, σκεπτόμενος ὅτι αὐτὸς ὁ ἀρτίως ἁρπαχθείς, ὁ ὑπὸ τοῦ κοινοῦ ἐλέου ἐνδεδυμένος ἐπαίτης, ὁ χθεσινὸς ἀπελεύθερος, θέλει ἐκφράζει τοὺς πρώτους αὐτοῦ στοχασμούς, τὰ πρῶτα αὐτοῦ αἰσθήματα εὐδαιμονίας καὶ εὐγνωμοσύνης, εἰς γλῶσσαν καταληπτὴν ἀπὸ τῆς μιᾶς εἰς τὴν ἄλλην ἄκραν τῆς οἰκουμένης;

Ἡ γαλλικὴ γλῶσσα εἶναι, λέγουσί τινες, ἡ μᾶλλον διαδεδομένη καθ' ὅλην τὴν ἐπιφάνειαν τῆς γῆς. Ἡ ἑλληνικὴ ὅμως εἶναι ἔτι κοινοτέρα διότι εἰς ὅλα τὰ σχολεῖα τοῦ κόσμου ἐξ ἁπαλῶν ὀνύχων μανθάνεται. Εἶναι μὲν ἀληθὲς ὅτι ἅμα περατώσει τις τὰς σπουδάς του σπεύδει νὰ τὴν λησμονήσῃ, ὅταν δὲν ἐπιδίδεται ἰδίως εἰς τὴν μελέτην τῆς ἀρχαιότητος· ὅταν ὅμως γίνῃ γνωστὸν ὅτι δὲν εἶναι πλέον νεκρῶν γλῶσσα, ὅτι ἡ φιλολογία αὐτῆς δὲν ἐπεραιώθη ἀκόμη, ὅτι ἐξακολουθεῖ οὖσα τὸ ὄργανον τῆς Ἑλληνικῆς διανοίας, ὅταν γίνῃ γνωστὸν ὅτι πᾶς ὁ ἐπιθυμῶν νὰ μυηθῇ εἰς τὴν Ἀνατολὴν ἐκείνην, ὅπου ὡς εἰς κέντρον συμπίπτουσι σήμερον αἱ ἀκτῖνες τῶν ἰδεῶν, τῶν συμφερόντων, τῶν ὀρέξεων τοῦ κόσμου ὁλοκλήρου, πρέπει ἐξ ἀνάγκης νὰ διέλθῃ διὰ τοῦ ἑλληνικοῦ προδόμου, τότε ἡ ἑλληνικὴ γλῶσσα θέλει μελετᾶσθαι διὰ πλειοτέρας ἐπιμελείας καὶ δὲν θέλει πλέον ἐκπίπτει τῆς μνήμης.

ANNEXES

I

DU GREC COMME LANGUE INTERNATIONALE

UNIVERSELLE

(Article de M. Nefftzer dans le journal *le Temps* du 2 août 1864.)

M. Gustave d'Eichthal vient de remettre à l'ordre du jour une question qui a déjà exercé son attrait sur plus d'un homme supérieur ou distingué : celle d'une langue commune qui, élevée au-dessus des idiomes nationaux, sans les supprimer, serait comme le signe de la civilisation générale et de la fraternité du genre humain. Ce désir n'est pas arbitraire; il a sa raison d'être, l'humanité étant à la fois une et diverse. Dans le passé, avant les grands travaux historiques, qui sont la gloire la plus solide du XIXe siècle; avant que la découverte et l'étude du système indo-européen eussent éclairé enfin les vraies origines de l'histoire et du langage; alors que, faute de lumières historiques suffisantes, on ramenait encore à une convention la constitution primitive des sociétés, on n'était pas éloigné de voir, dans le langage lui-même, une convention du même genre; on croyait à des langues créées de toutes pièces, et, par une conséquence natu-

relle, on se laissait volontiers aller à penser qu'il serait possible de fabriquer de même la langue commune du genre humain. Ces illusions ont disparu. On sait aujourd'hui qu'il n'est pas plus possible de fabriquer une langue, ni la moindre partie d'une langue, qu'il n'est possible de fabriquer un homme ou un de ses organes, dans l'alambic du chimiste ou dans l'atelier du mécanicien. La langue est le point précis qui marque à la fois la séparation et la transition entre la vie de la nature et la vie de l'esprit. Immatérielle comme l'esprit, dont elle est l'organe, elle n'est pas libre comme lui; elle est soumise à des lois qui lui sont antérieures; elle a une vie toute physiologique, et, pour ainsi dire, végétale, dont il est possible aujourd'hui de suivre le développement, jusqu'aux premières articulations qui ont changé le cri en discours, jusqu'aux radicaux simples et primitifs, véritables cellules organiques du langage. Tout est spontané dans cette prodigieuse évolution; rien n'appartient à la liberté et à la réflexion humaines. De nos jours encore, et dans des langues qui semblent faites et parfaites, un observateur un peu attentif peut voir s'accomplir des altérations, qu'il n'est au pouvoir de l'homme ni d'empêcher ni de provoquer.

Il ne peut donc plus être question de fabriquer la langue universelle du genre humain, et ce n'est pas ainsi que l'entend M. Gustave d'Eichthal. Il a simplement cherché, parmi les langues vivantes, celle qui serait le mieux appropriée à la fonction universelle de « médium des relations internatio-« nales entre les peuples et les individus, et qui pourrait le « mieux servir à l'expression de ces vérités suprêmes, qui sont « à la fois et le principe et le lien commun des sociétés, et, à « ce titre, doivent partout revêtir une forme identique et « universelle. » En d'autres termes, il a cherché une langue qui pût être à la civilisation moderne ce que le latin a été à la civilisation ou à la barbarie du moyen âge. Après le latin, l'italien et l'espagnol ont joué un rôle assez considérable. Puis est venu le français, qui, depuis Louis XIV jusqu'au premier empire, a bien pu passer pour la langue sociale de l'Europe, et qui l'est encore dans une certaine mesure, quoique la réaction des idiomes nationaux lui ait fait perdre beaucoup de terrain. Cependant M. d'Eichtal ne s'est pas arrêté au français, qui, en effet, ne répondait pas aux conditions de son programme. Ce qu'il lui faut, si nous l'avons bien compris, c'est une langue commune qui ne froisse pas la diversité des génies nationaux. Or, le français les froisse au plus haut point, en ce sens qu'il ne se prête véritablement qu'à l'expression de pensées françaises. Il est vrai que toutes les langues sont plus ou moins dans ce cas, et que plus elles seront l'expression précise d'un peuple, moins elles se prêteront à devenir celle de tous les peuples. A ce point de vue, il n'y en a point d'absolument propre à servir de langue universelle; mais, comme en toutes choses, il y a des nuances ici et des degrés, M. d'Eichthal nous semble avoir choisi, avec un tact sûr, celle de toutes les langues vivantes qui serait en effet la moins rétive à une fonction universelle. Cette langue, c'est le grec moderne, très voisin, comme on sait, du grec ancien (1). Non-seulement elle a été l'expression d'une civilisation d'où le monde moderne a procédé en grande partie sans l'avoir égalée en tout; mais, par son caractère même, elle semble se prêter mieux que toute autre au rôle que conçoit pour elle M. d'Eichthal; en d'autres termes, nous croyons plus facile à un Français de penser en grec qu'en allemand, et réciproquement; il y a lieu de croire que la même facilité existe aussi pour d'autres peuples.

M. d'Eichthal a développé, peut-être trop sommairement, ses vues dans une brochure de quelques pages, à laquelle il a joint un extrait du travail d'un Grec distingué, M. Renieri, sous-gouverneur de la Banque nationale hellénique, qui avait formulé il y a quelques années les mêmes conclusions. Mais entre M. d'Eichthal et M. Renieri, il y a cette différence que, chez ce dernier, il était difficile de ne pas faire la part de l'amour-propre national, tandis que, sous la plume de

(1) Nous avons déjà suffisamment expliqué que par grec moderne nous entendons la langue moderne entièrement ramenée aux formes normales de la grammaire hellénique. G. d'E.

M. d'Eichthal, la proposition prend le caractère général et désintéressé qui lui convient.

Une autre question, dont l'examen nous entrainerait beaucoup trop loin, est celle de savoir si l'établissement d'une langue universelle, quoique répondant à un sentiment inné à l'esprit humain, aurait réellement les avantages que lui attribue M. d'Eichthal ; en d'autres termes, si est elle une condition, une nécessité du progrès. Nous avouons qu'à cet égard nous conservons quelques doutes, et nous inclinons à penser que la vraie généralisation, la vraie manière de s'élever sur l'échelle graduée de l'humanité, au-dessus des particularités nationales, c'est, du moins jusqu'à nouvel ordre, de s'assimiler autant de langues étrangères que possible. Surtout nous ne pouvons croire au succès de rien de conventionnel. En matière de langue, tout est spontané et nécessaire. Mais comme M. d'Eichthal ne propose, quant à présent, aucune convention internationale, et qu'il se borne à recommander l'introduction du grec moderne dans l'enseignement scolaire, nous pouvons en tout état de cause, et en bonne conscience, appuyer sa motion, d'où il naîtrait un bien certain, abstraction faite des conséquences plus ou moins lointaines. Ce bien assuré, ce serait la revivification des études grecques, que les méthodes anciennes et actuelles ont irrémédiablement compromises.

NEFFTZER.

II

DE L'USAGE PRATIQUE DE LA LANGUE GRECQUE

(Article de M. Frédéric Dübner dans la *Revue de l'Instruction publique*, du 3 novembre 1864.)

Il y a dix ans, M. Renieri, ancien ministre de la Grèce à Constantinople, écrivait dans le *Spectateur de l'Orient :* « On dit que la langue française est la plus répandue sur la face du globe. En un sens, la langue grecque est encore plus répandue que la langue française ; on l'apprend dès l'enfance dans toutes les écoles de la terre. Il est vrai que, à peine a-t-on fini ses études, on n'a rien de plus pressé que de l'oublier, à moins qu'on ne se voue à l'étude de l'antiquité. Mais lorsqu'on saura que ce n'est plus la langue d'une nation morte, que sa littérature n'est pas close, qu'elle continue à être l'organe de la pensée grecque ; lorsqu'on saura que pour pénétrer dans cet Orient, où commencent à converger les idées, les intérêts, les passions du monde entier, il faut passer par le vestibule de la Grèce, on l'étudiera avec plus de soin et on ne l'oubliera pas. »

Telle est, en effet, la situation de la langue grecque ; universellement enseignée dans les écoles, elle n'a dans la vie aucune application pratique ; le réveil même de la nationalité grecque et l'étonnante régénération qui s'est opérée dans la langue vulgaire, n'ont rien changé à cet état de choses. Frappé à son tour d'un fait aussi surprenant, M. d'Eichthal,

l'auteur des *Évangiles*, vient de reprendre l'idée de M. Renieri dans l'opuscule dont nous avons transcrit le titre, et qui se recommande à notre plus grande attention.

M. d'Eichthal montre que la langue grecque, par son organisation, son incomparable richesse, son histoire, sa place acquise dans l'éducation libérale de tous les pays, est *seule* propre à satisfaire au besoin chaque jour plus urgent d'une langue *internationale et commune* du monde civilisé. Les langues modernes étant toutes arrivées, par un heureux développement, à une grande perfection, les peuples sont naturellement jaloux chacun de la sienne; c'est là un bien, comme cela est un droit incontestable. Mais à l'école, au début de la vie, un jeune homme peut-il savoir quelle est ou quelles sont les langues étrangères dont la connaissance lui sera un jour utile ou indispensable? Lui faudra-t-il apprendre, de façon à les pouvoir parler et écrire, quatre ou cinq langues différentes? Ce seraient là huit ou dix années de sa jeunesse uniquement employées à acquérir les *instruments* de la pensée; quel temps trouvera-t-il pour l'histoire, la géographie, la littérature, les éléments des mathémathiques et de la philosophie? Il en serait tout autrement s'il existait une langue internationale acceptée de tous : elle seule serait obligatoire dans l'école; pour tout le reste on consulterait les aptitudes particulières du jeune homme, ses talents, ses goûts, la position sociale de sa famille ou sa propre vocation. Une seule langue suffirait à la rigueur pour toutes les relations extérieures, le cours d'études ne serait plus surchargé de travaux d'une utilité purement éventuelle.

Cette considération, que M. d'Eichthal n'a fait que toucher, nous paraît avoir une extrême importance et être pour la jeunesse une véritable question de *liberté*; un jeune esprit bien doué (comme j'en ai tant vus dans la jeunesse française, mais que compriment bientôt d'étroits règlements), à moins d'aptitudes spéciales, ne pourra se développer librement si on l'oblige à s'approprier les éléments de quatre ou cinq langues différentes; on voit d'ailleurs que souvent des talents très prononcés pour certaines branches de la science ou bien pour

la vie pratique, n'ont aucune aptitude pour l'étude des langues. D'autres, au contraire, se complairont dans la linguistique et s'y sentiront mieux à l'aise que dans d'autres études; ce n'est pas une raison pour imposer à tous le régime qui réussit à quelques-uns. En ce sens, la question posée par M. d'Eichthal est bien effectivement une question de liberté.

Sans doute nous méritons pleinement le nom qu'on nous donne « d'Athéniens de l'Europe occidentale »; mais « l'amour du grec », auquel s'attachait jadis tant de faveur, a prodigieusement baissé chez nous; le grand public, même lettré, est tout à fait revenu au fameux « *græca sunt, non leguntur.* » La désaffection pour le grec et l'abandon de cette étude augmentent dans la même mesure que s'accroissent les facilités pour l'apprendre. Nous avons aujourd'hui une foule de livres corrects, méthodiques et commodes, dont les Fénelon, les Bossuet, les Racine, lecteurs si assidus des œuvres grecques, étaient absolument privés. Ce triste résultat du labeur infatigable des professeurs et des sacrifices de l'État, qui ne cesse d'encourager les études grecques, est dû à deux grandes causes. La première est le développement des littératures modernes; les chefs-d'œuvre en tout genre dont elles peuvent s'enorgueillir ont diminué ou fait cesser le besoin de chercher les hautes jouissances littéraires dans les œuvres de l'antiquité, qui a, dit-on, versé sa séve à pleins bords dans les littératures modernes. En second lieu, dans toute la société actuelle, cette langue ancienne n'offre une carrière pratique qu'au seul professorat des lettres; quel encouragement alors les milliers d'enfants qui viennent successivement s'asseoir sur les bancs de l'enseignement secondaire peuvent-ils trouver dans la poursuite d'une étude difficile et laborieuse?

On sait avec quel enthousiasme fut accueilli en France, il y a quarante ans, le réveil de la nationalité grecque. C'est à Paris même que, pendant plus de vingt ans, le grand Coray avait préparé cette résurrection, en débarrassant l'idiome grec des altérations, conséquence naturelle d'une longue oppression, et en s'efforçant de lui rendre sa richesse et sa splendeur

antiques (1). Mais ni ce long et admirable travail de Coray, de cet « homme incomparable », comme l'appelle l'Allemagne, ni l'affranchissement et la résurrection de la nationalité grecque, n'ont exercé sur nos écoles d'instruction secondaire la moindre influence appréciable; ce grand mouvement est demeuré comme non avenu pour nos collèges. Entre eux, en effet, et le foyer heureusement rallumé de la vie nationale en Grèce, il y a une véritable muraille de Chine; nous voulons parler de la *prononciation érasmienne*. Prononçons le grec comme les héritiers de Sophocle et de Platon, et ce sera une langue *vivante* que nous apprendrons (2).

A la langue latine ont succédé les langues néo-latines, filles très dissemblables à leur mère. Pendant mille ans et plus de décadence politique et de servitude la langue grecque perdait, il est vrai, l'un après l'autre ses joyaux, quelquefois remplacés par des loques prises aux envahisseurs; sa noble démarche se relâchait, ses mouvements devenaient moins aisés, sa grâce native disparaissait en grande partie; mais, dans sa détresse, elle restait *elle-même*, comme un roi appauvri et dépouillé par le malheur ne perd que la pompe qui plus tard peut lui être rendue. Respirant depuis quarante ans l'air de la liberté, cette langue immortelle reprend aujourd'hui son antique force, son antique beauté. Les lettrés de l'Occident, qui n'ont jamais appris que le grec ancien, lisent avec facilité, souvent avec plaisir, quelquefois avec admiration, les œuvres récentes de la Grèce ressuscitée. Les journaux mêmes, écrits pour le grand public, leur sont parfaitement intelligibles. Mettons donc de côté cette expression de langue *morte*, qui n'est pas de mise quand il s'agit de la langue grecque. Elle n'est pas seulement vivante; elle travaille, elle lutte chaque jour pour rentrer en pleine possession de son magnifique patrimoine.

Nos écoles d'instruction secondaire resteront-elles longtemps séparées de la réalité historique par la barrière d'une prononciation factice, que d'ailleurs Anglais, Allemands, Français, Italiens, modifient chacun suivant la convenance de son organe? Vivrons-nous longtemps encore dans la fiction d'une prétendue mort de cette langue immortelle? Elle n'était point morte, cette langue, pour le grand helléniste dont nous déplorons la perte récente, M. Hase, qui maniant le latin, le français et l'allemand avec une égale facilité, avait choisi de préférence la langue grecque pour écrire jour par jour, pendant plus de cinquante ans, ce qu'il avait fait, vu et entendu. Dans la question qui nous occupe, rien ne me parait plus significatif, plus décisif que cet exemple. Loin d'être le moins du monde gêné, dans ce récit des choses de nos jours, par un idiome âgé de trois mille ans, M. Hase y trouve une abondance de ressources qui dépasse de beaucoup les nécessités du sujet. Il écrit au courant de la plume, sans recherche, sans viser à aucune « élégance », mais on voit que tout ce qu'il pouvait désirer pour fixer les souvenirs les plus divers, afflue et vient spontanément sous sa plume. Telle est cette langue « morte », dans laquelle, d'ailleurs, il se publie chaque jour des journaux pour des milliers de lecteurs.

Il résulte de tout cela que notre enseignement scolaire de la langue grecque demande une réforme considérable : il doit, premièrement, rentrer dans la tradition en abandonnant une prononciation dépourvue de tout fondement historique; il faut, secondement, appliquer, *du moins aux éléments* de cette langue, les méthodes et les procédés qui réussissent pour les

(1) Ce mérite du vénérable vieillard est souvent célébré par la Grèce reconnaissante. Voici comment s'exprime le savant et spirituel auteur des Σούτζεια (Athènes, 1853, p. 47) que j'ai en ce moment sous les yeux : Ὁ ἀείμνηστος Κοραῆς ἔδωκεν ἡμῖν τὴν ἀνεκτίμητον συμβουλὴν καὶ τὸ παράδειγμα ἵνα ἀσχοληθῶμεν εἰς τὴν ἀδιάλειπτον παράθεσιν τῆς σημερινῆς πρὸς τὴν ἀρχαίαν γλῶσσαν, πρὸς διόρθωσιν καὶ καλλωπισμὸν τῆς πρώτης καὶ πρὸς ἐξακρίβωσιν τῆς δευτέρας.

(2) Il y a vingt ans, M. Dehèque le disait déjà dans une *Théorie sommaire de la véritable prononciation du grec (Gazette de l'Instruction publique*, août 1846) : « Par cette prononciation on se met en rapport avec toute une nation; on fait d'une langue ancienne une langue vivante; mais la langue de Platon, de Lucien, de Chrysostome, a-t-elle donc jamais cessé de l'être? L'étude de son histoire en montrerait la perpétuité, et c'est bien de cette langue qu'on peut dire comme du phénix :

« Una est quæ reparet seque ipsa reseminet. »

langues vivantes, sauf à étudier la grammaire théorique et la syntaxe complète, quand une pratique suffisante aura mis les élèves à même de la comprendre et d'en tirer un profit réel.

Un premier pas dans cette voie de réforme a été fait, quoique indirectement, par M. le Ministre de l'Instruction publique. Avant l'année scolaire qui vient de s'écouler, les programmes universitaires plaçaient les éléments des langues vivantes dans la classe de troisième : le premier mot anglais ou allemand n'était enseigné qu'à l'entrée de la *division supérieure*, à l'âge de treize ou quatorze ans. De la *division* dite *de grammaire*, les grammaires allemande, anglaise, etc., étaient rigoureusement exclues et réservées aux deux classes dites *des humanités*. Cet état de choses a cessé d'exister; par une mesure éloquemment expliquée dans la circulaire ministérielle du 29 septembre 1863, et approuvée par le Conseil impérial de l'Instruction publique, les éléments des langues vivantes sont aujourd'hui enseignés dans la classe de *sixième*, en même temps que les premiers éléments de la grammaire grecque.

Je n'ai pas le moindre doute sur le développement prochain et le succès des langues vivantes dans nos lycées et collèges; les sages conseils de la circulaire ministérielle, le zèle intelligent des maîtres, les encouragements des familles, garantissent ce succès (1); mais je suis fort en peine du sort des langues anciennes, qui continuent à être enseignées concurremment avec les langues vivantes et par des méthodes *diamétralement opposées*, parfaitement vieillies, et qui manquent le but...

Pour le grec notamment, cet apprentissage par des formules mnémoniques est particulièrement défectueux; le mécanisme et la flexibilité de cette langue sont tels qu'il faudrait une quantité énorme de ces formules pour indiquer seulement la marche la plus régulière, et encore l'élève sera-t-il constamment exposé à appliquer ces formules à des cas où elles ne

(1) Voir l'intéressante brochure de M. Henry Montucci : *les Langues vivantes et la Circulaire du 29 septembre*, 1864.

trouvent pas leur emploi. Personne, assurément, n'a plus écrit sur des questions de grammaire grecque que l'illustre Hermann; or, voici comment il s'exprime en terminant l'un de ses traités : « Ce que j'ai dit est très loin de suffire pour l'exposition de mon sujet; la lecture des auteurs seule vous conduira à la connaissance véritable et complète de la langue grecque. » Le grand Coray parle souvent dans ce sens; je ne citerai que ces mots : « C'est dans la lecture des anciens écrivains que l'on doit puiser la connaissance de la langue grecque, beaucoup plus que dans le bavardage des grammairiens. S'il ne faut pas suivre sans examen toutes les décisions d'un Denys de Thrace, comment se mettre entre les mains de ces soi-disants maîtres d'hellénisme, plus babillards que les hirondelles, sur des choses claires par elles-mêmes, plus muets que les poissons sur ce qu'il faut, je ne dis pas pour parler le grec, mais seulement pour bien entendre les ouvrages écrits en grec (1)? »

En effet, les longues séries de règles que l'on fait réciter aux enfants, une bonne analyse faite devant eux, de dix phrases seulement, les leur montrerait *en action* et en ferait, par là même, saisir la raison et la convenance ou la nécessité, seul moyen de comprendre réellement et de graver dans l'esprit les règles grammaticales.

Un premier pas, un grand pas peut-être, a été fait; voici maintenant les vieilles méthodes de Port-Royal et de Rollin obligées d'entrer en lice avec les méthodes nouvelles, et qui prouvent leur supériorité par des faits; tout le monde peut être juge du résultat. Une année d'expérience (année de première organisation, et par conséquent la plus difficile) semble déjà as-

(1) Ἐκ τῆς φιλοσόφου τῶν ἀρχαίων συγγραφέων ἀναγνώσεως μᾶλλον ἢ τῆς τῶν γραμματικῶν ἀδολεσχίας τὴν τῆς ἑλλάδος φωνῆς γνῶσιν θηρατέον ἐστίν. Εἰ γὰρ μήτε Διονυσίῳ τῷ φιλοσόφῳ τὰ τῆς γραμματικῆς ἐξετάσαντι ἀνεξετάστως χρὴ πιστεύειν ἐν ἅπασιν, ἦπού γε ὡς ἑλληνισμοῦ διδασκάλοις σφᾶς αὐτοὺς ἐγχειρίζειν ὀφείλουσι, τοῖς λαλιστέροις μὲν χελιδόνος ἐν τοῖς προχείροις, ἀφωνοτέροις δέ καὶ αὐτῶν τῶν ἰχθύων ἐν τοῖς ὧν ἄνευ οὐχ ὅπως ἑλληνίζειν, ἀλλ' οὐδὲ συνιέναι τὰ τῶν Ἑλλήνων, οἷόν τε (Notes sur Héliodore, p. 69).

surer le plein succès des méthodes nouvelles, des méthodes pratiques. Quelle bonne raison pourrait-on avoir de maintenir l'ancienne méthode, si malencontreusement théorique (1), pour l'enseignement d'une langue non moins vivante que l'anglais et l'allemand? Quelle raison de laisser subsister dans nos classes une si palpable et si préjudiciable contradiction? Dans les spéculations philosophiques, dans les démonstrations mathématiques, il peut y avoir avantage et intérêt d'arriver au même but par deux voies entièrement opposées; mais des esprits dont l'éducation est à peine commencée, mais des classes élémentaires, mais l'enseignement des premières notions, peuvent-ils être raisonnablement mis à une pareille épreuve?

Il est vrai qu'à notre époque les études grecques, fussent-elles bien faites au collège, sont à peu près généralement abandonnées après les épreuves du baccalauréat; de ces longs travaux, de ces pénibles exercices, il ne reste guère que ce qui a pu en résulter pour le développement général des facultés; mais l'importance de ce dernier bienfait des langues anciennes étant de nos jours fort peu compris, le grand nombre regrette « les belles années de jeunesse sacrifiées aux langues mortes et perdues pour les connaissances utiles ». Tout cela changerait de face avec la perspective d'un usage pratique de la langue grecque, et avec un enseignement tel qu'on l'applique aux autres langues vivantes; ce serait aussi le moyen le plus assuré de faire encore lire et goûter, dans la langue originale, ces admirables chefs-d'œuvre de la littérature grecque, qui aujourd'hui ne sont guère connus que par des traductions, si elles ne demeurent pas entièrement ignorées.

(1) Le président de l'Institut hellénique à Constantinople Ὁ Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος), M. Karatheodori, a prononcé, le 10 août 1863, à la soixante-cinquième séance de l'Institut, un très remarquable discours *sur l'instruction secondaire* (περὶ τῆς μέσης παιδεύσεως), où il signale avec autant d'esprit que de raison les abus et la stérilité d'un enseignement grammatical trop théorique. Ce discours, imprimé dans les Mémoires du Σύλλογος, p. 175-189, avec quelques observations de M. Sophoclès, p. 215 et suivantes, serait lu avec beaucoup d'intérêt dans une traduction francaise.

Revenons à la proposition de MM. d'Eichthal et Renieri. On ne peut nier qu'au premier abord elle n'offre quelque chose d'imprévu et qui étonne; à y regarder de plus près cependant, elle n'a rien que de très naturel et de très simple. Du moment que l'étude du grec est maintenue dans le programme de l'instruction secondaire, et que l'on veut bien appliquer à cette étude la méthode usitée pour l'enseignement des langues vivantes, il est certain que les élèves, en quelque pays que cette étude soit pratiquée, auront en fait un moyen de communication intellectuelle applicable à tous les besoins de la pensée et de la civilisation moderne. Même en se maintenant sur le terrain strict du grec ancien, l'exemple que nous avons cité de M. Hase, celui de Coray, celui des écrivains si distingués qui, dans le *Journal littéraire de Constantinople*, traitent avec les formes les plus pures de l'idiome ancien les questions morales et scientifiques les plus élevées des temps nouveaux; ces exemples, dis-je, prouvent quel instrument offre l'ancienne langue grecque lorsqu'on a appris à s'en servir, mais ils prouvent aussi que ceux-là s'en servent le mieux qui y voient une langue vivante.

DÜBNER.

III

DE L'ENSEIGNEMENT DE LA LANGUE GRECQUE

dans la maison d'éducation de l'abbé Frère,

par M. Antoine Campeaux,
professeur à la Faculté des lettres de Strasbourg.

(Extrait de la *Revue de l'Instruction publique* du 15 décembre 1864.)

Monsieur le Rédacteur,

Puisque des circonstances récentes ont rappelé l'attention sur la prononciation grecque moderne, qui garde certainement plus de traces de l'ancienne que celle qui a été mise, au xvi^e^ siècle, en circulation par Érasme, permettez-moi de vous signaler un essai en ce genre, fait il y a plus de trente ans, dans un établissement ecclésiastique, et, à cette occasion, de rappeler la méthode qu'on y suivait pour l'enseignement du grec.

C'était un petit séminaire de Paris, qui se trouvait alors au bas de la montagne Sainte-Geneviève, près de la place Maubert, au cœur même du quartier des écoles, le plus animé au moyen âge, dans les vieux et noirs bâtiments de l'ancienne communauté de Saint-Nicolas, dont il avait pris le nom.

Un homme d'une remarquable intelligence et d'une rare activité d'esprit, inspirées par l'âme la plus généreuse, l'abbé Frère, qui passait pour avoir, dans sa jeunesse, servi avec distinction sous l'Empire, se trouvait alors à la tête de cet

établissement, et, par la piété sage et éclairée dont il donnait l'exemple, comme par la passion ou plutôt par la fièvre de savoir qu'il y joignait, en était, on peut le dire, vraiment l'âme. Les études y avaient en effet reçu, sous sa direction, une impulsion qui faisait de la maison tout entière une ruche ardente de travail, où se respirait une atmosphère embrasée d'étude. Personne ne s'y dérobait, et je ne suis pas bien sûr que les domestiques eux-mêmes, dans quelques-uns de leurs représentants au moins, n'en ressentissent l'effet, comme au xvi^e^ siècle, dans les savantes et tumultueuses imprimeries des Aldes et des Henry Estienne.

On va en juger. Le grec s'y apprenait dès la septième, concurremment avec le latin et l'histoire, sans parler de la botanique, qui s'enseignait dans les promenades ; de la musique, du dessin et de la gymnastique, dont l'enseignement théorique et pratique, récemment importé d'Espagne en France par le colonel Amoros, avait été, de la part de l'abbé Frère, l'objet de l'accueil le plus chaleureux.

On trouvait dans cette classe des élèves capables de réciter le livre entier des racines grecques, depuis l'alpha jusqu'à l'oméga. Malgré tout ce qu'on peut alléguer contre la partie puérile et même bouffonne du livre de Lancelot, on conviendra que ce complément de la grammaire n'était pas déjà un si mauvais fondement des études grecques. Aussi, en sixième (où, par parenthèse, nous avions pour professeur Alphonse Esquiros, tout frais sorti de rhétorique, et ne rêvant alors que les lauriers du poëte), sans préjudice des leçons et des devoirs courants, tels que thèmes et versions, on traduisait en classe les vies des empereurs d'Hérodien, et non pas seulement une dizaine ou une vingtaine de pages, mais l'ouvrage tout entier, depuis la première jusqu'à la dernière ligne, à l'exception de quelques passages que les convenances forçaient de sauter. On en faisait autant pour la vie d'Alexandre d'Arrien, en cinquième, où quelques-uns de nous, en outre, commençaient l'hébreu, dont nous suivions un cours en Sorbonne, sous le savant orientaliste l'abbé Glaire. En quatrième, nous avions le jeune professeur, M. Bercy, nom bien cher, mort

depuis à la fleur de l'âge, épuisé de veilles et de travaux, chanoine de Notre-Dame. Nous expliquions les neuf livres d'Hérodote, nous donnant ainsi dans le texte même, pendant une année tout entière, le magnifique spectacle des guerres Médiques. Voici comment on s'y prenait : le professeur commençait l'explication ; un élève, le premier dans la dernière composition, continuait, s'arrêtant au premier point qu'il rencontrait; puis le second reprenait à son tour, et ainsi de suite, sans dépasser jamais le point qui était la mesure pour tous, jusqu'au dernier qui repassait l'explication au premier, sans que le professeur eût besoin d'intervenir autrement que pour donner le sens des mots qu'on ne savait pas, interroger sur quelques formes difficiles, ou redresser les contre-sens de détail ou d'ensemble qui pouvaient échapper. Le même professeur, de plus, nous faisait, une fois par semaine, dans un cabinet fort bien monté d'instruments, et par conséquent avec les expériences à l'appui, une classe de physique dont il suivait lui-même un cours en Sorbonne. Ses collègues, chacun pour leur part, faisaient aussi des cours de science, dont, à côté de leur classe ordinaire, ils avaient été, comme lui, du jour au lendemain, improvisés professeurs; l'abbé Frère, quoi qu'il réclamât de leur zèle, ne le trouvait jamais en défaut. C'est ainsi que l'abbé de la Forêt et l'abbé Moléon (je suis heureux de redire, à trente ans de distance, ces noms de professeurs aimés) nous enseignaient, l'un l'entomologie, dont il nous faisait et nous lithographiait lui-même des dessins d'une rare exactitude ; l'autre la zoologie, depuis la conchyliologie jusqu'à la mammologie. C'est ainsi que Alphonse Esquiros encore, je regretterais de l'oublier, nous faisait un cours d'ornithologie qu'il apprenait lui-même sous Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, cours qui a dû être l'inspiration première de ces études sur les oiseaux qu'il a, dans ces derniers temps, données sous le nom du docteur Franklin, et auxquelles il devra peut-être la partie la plus solide de sa réputation.

On ne faisait pas autrement en troisième, en seconde et en rhétorique, où l'on expliquait d'un bout à l'autre le discours

de Démosthène pour la *Couronne*, et je crois même celui d'Eschine, si nécessaire à l'intelligence du débat des deux grands orateurs. De la sorte, les élèves se familiarisaient avec le grec, et étaient loin de ressentir la sainte horreur qu'il inspire aujourd'hui à la plupart de nos jeunes gens. Dans nos classes, en effet, beaucoup peuvent compter les lignes de grec qu'ils sont en état d'expliquer, et on en rencontre plus d'un à peine capable, je ne dis pas d'entendre, mais de lire couramment les textes aux examens du baccalauréat.

Des examens solennels réunissaient pendant plusieurs jours, aux environs de Pâques et des vacances, tous les élèves et les professeurs de la maison sous la présidence du supérieur. Les élèves y récitaient des livres ou des chants entiers d'auteurs dont ils expliquaient, au choix, les plus beaux passages. Des professeurs des collèges de Paris ou même de la Sorbonne, des inspecteurs, comme M. Alexandre, nous faisaient quelquefois l'honneur d'y venir prendre part en qualité d'examinateurs, et redoublaient encore parmi nous l'ardeur à l'étude et l'émulation.

C'est dans ce milieu si favorable et si bien préparé que, pour en venir à ce qui fait l'objet principal de cette communication, fut introduit un exilé grec, ancien professeur de rhétorique à Thessalonique, M. Minoïde Mynas, bien connu depuis par la découverte qu'il fit en 1843, dans un monastère du Mont-Athos, du manuscrit complet des fables de Babrius. On l'avait recommandé à l'abbé Frère, qui l'avait accueilli d'enthousiasme en qualité de répétiteur de grec extraordinaire, pour nous apprendre la prononciation grecque moderne. M. Minoïde Mynas venait une fois par semaine, les mercredis soirs, pendant l'étude qui suivait la promenade. Je vois encore la grande salle à demi-éclairée de deux ou trois quinquets fumeux, où le professeur étranger, de mine assez chétive, soit dit en passant, nous donnait ses leçons. Grec, exilé, malheureux, il nous inspirait un sentiment de pitié sympathique dont son enseignement bénéficiait; car, bien qu'assez portés, ces soirs-là, après une demi-journée de promenade, à prolonger le congé, nous aurions eu du remords de faire de la

peine à cet excellent homme, qui était pour nous comme une relique vivante de la Grèce.

Il nous initiait donc tous les mercredis soirs à la prononciation grecque moderne; et bientôt, dans toutes les classes, de la septième à la rhétorique, une exceptée pourtant, celle de troisième, je crois, où le professeur, un Champenois quelque peu entêté, s'obstinait, au grand scandale de l'abbé Frère, dans les vieux errements, la prononciation grecque moderne détrônait la prononciation d'Érasme, et devenait bientôt tellement familière à tous les élèves, qu'ils finissaient par ne plus comprendre qu'on prononçât autrement, et que quelques fantaisistes, par un excès de zèle, s'ingéniaient parfois à l'appliquer à la prononciation du latin.

Passez-moi, monsieur le Rédacteur en chef, ces détails qui me reviennent avec tout le charme et toute la vivacité des souvenirs d'enfance; mais ce qu'il y a de certain, et ce que vous trouverez peut-être curieux à constater, c'est que, dès 1831, au petit séminaire de Paris, l'abbé Frère, avec l'aide de M. Minoïde Mynas, introduisait avec succès la prononciation grecque moderne et anticipait ainsi, plus de trente ans d'avance, l'innovation que M. le Ministre de l'instruction publique vient de mettre à l'étude.

Je me fais un plaisir de déposer ici ce témoignage, qui de ma part est en même temps un hommage à la mémoire d'un homme dont le nom et les rares qualités méritent de ne pas tomber dans l'oubli. Je vous serais reconnaissant de vouloir bien m'aider à m'acquitter envers lui d'une partie de ma dette, en accordant à ce témoignage la publicité de la *Revue*.

Veuillez agréer, etc.

ANTOINE CAMPEAUX.

IV

DE L'USAGE PRATIQUE

ET DE LA PRONONCIATION

I

DE LA LANGUE GRECQUE

(Article de M. Littré dans le *Journal des Débats* du 13 mai 1865.)

Un homme qui s'est occupé de plus d'un sujet philosophique et qui vient de marquer sa trace dans l'étude toujours ardue des Évangiles, remet sur le tapis (on verra plus bas à quelle fin) la question, souvent débattue entre les érudits, de la prononciation du grec ancien. On sait que les nations littéraires de l'Occident, chez qui le grec fait plus ou moins partie de l'éducation classique, le prononcent chacune suivant le son qu'elle attribue aux consonnes, aux voyelles, aux diphthongues, sans compter que chacune aussi accentue le mot suivant les règles d'accentuation qui lui sont propres. Comme très certainement le grec n'a pas été fait pour être prononcé à la française, à l'italienne, à l'allemande, à l'anglaise, à l'espagnole, il est clair que toutes ces prononciations sont vicieuses, ce n'est pas assez dire, détestables. Mais elles se recommandent par leur commodité; elles n'obligent à aucun exercice, à aucun effort, puisqu'elles ne sont que la prononciation de la langue nationale appliquée au grec ancien; dans les classes, elles font que les dictées sont saisies facilement par l'oreille de l'écolier et reproduites avec peu de fautes.

Pour les déposséder d'un emploi qui, on le voit, n'est pas destitué de quelque motif d'utilité, il faut offrir des avantages qui l'emportent sur ceux-là.

L'usage qui mérite de triompher est celui qui nous procurera une approximation effective vers la prononciation réelle du grec ancien. C'est un véritable chagrin (l'expression n'est pas trop forte : on la pardonnera du moins à un érudit qui a passé une partie de sa vie sur des textes grecs), c'est un véritable chagrin de sentir qu'on estropie misérablement toutes ces articulations d'une langue riche et sonore. Que dirait-on de l'italien prononcé à la française, ou du français prononcé à l'italienne? Qui ne fuirait devant une aussi horrible barbarie? Eh bien! voilà ce qui arrive au grec dans la bouche d'un Français, d'un Italien, d'un Anglais, d'un Allemand.

Il est vrai de dire que rien ne pourrait restituer une prononciation qui serait perdue, et que les choses orales n'ont d'existence que par une tradition non interrompue ; mais il est vrai aussi que sur un même sol, en dépit du changement des langues, les générations se transmettent beaucoup d'intonations avec fidélité. Ainsi l'italien retient plus d'une partie de la prononciation latine; et, si l'on veut savoir comment les gens du temps de Philippe Auguste et de saint Louis disaient le français, on le saura, pour la plupart des articulations fondamentales, en écoutant le français d'aujourd'hui. Cela s'applique aux habitants de la Grèce; mais ils affirment quelque chose de plus : ils prétendent que chez eux tout a beaucoup moins varié que dans l'Occident, et que, par exemple, un évêque du III^e^ ou du IV^e^ siècle qui, sortant de son tombeau, reconnaîtrait les cérémonies et les costumes de l'Église, reconnaîtrait aussi les sons qui frapperaient son oreille. Ces dires, l'érudition occidentale les a soumis à la critique; et elle admet que si, dans la prononciation moderne, tout n'est pas de bon aloi, il lui reste assez de parties correctes pour représenter un vrai grec, bien qu'entaché de certaines défectuosités. Devant ce vrai grec ne peut tenir le faux grec des prononciations occidentales.

Les langues sont comme les familles humaines ; quelques-unes disparaissent sans laisser d'héritiers ou languissent dans une décadence progressive ; les autres produisent une postérité qui pullule et remplit les places vides. L'étrusque a disparu sans qu'il en reste de traces ; l'égyptien, cette vieille langue qu'on voit écrite sur les plus anciens monuments du monde, après s'être longtemps prolongé dans le copte, a fini par s'éteindre il n'y a pas très longtemps; l'ibère ne subsiste plus que dans le basque, et le celtique, chassé de la plus grande partie de son domaine, est relégué au rang de parler provincial ou rustique. Tel n'a pas été le sort du latin et du grec ; l'un a revécu dans les langues romanes, l'autre dans le grec moderne ou romaïque, avec cette différence que le romaïque s'écarte notablement moins du grec ancien que les langues romanes ne s'écartent du latin.

Dire que la prononciation actuelle des Grecs est une bonne approximation vers la prononciation antique, n'est pas dire que ce soit cette prononciation elle-même. D'ailleurs ce terme de prononciation antique est vague de sa nature et ne peut être précisé. La prononciation d'Homère et d'Hésiode, celle de Périclès et de Thucydide, celle de saint Paul devant l'aréopage et celle des empereurs byzantins ne peuvent avoir été identiques ; un si vaste intervalle de temps ne s'est pas écoulé sans avoir produit des variations dans l'articulation des voyelles et des consonnes. Mais ce sont des variations autour d'un thème qui demeure fixe, et dans cette longue transmission on ne trouve nulle part une solution de continuité.

Sans être en état d'indiquer quelles ont été les différences de la prononciation byzantine avec celle des hauts temps, on a beaucoup de témoignages qui montrent que cette prononciation byzantine est celle que les Grecs pratiquent aujourd'hui. Dans l'Occident, pendant le moyen âge, les transcriptions de mots grecs en caractères latins y sont conformes : ἐπιδήμια y est *epidimia*, οἰκόνομος y est *iconomos*. De sorte que l'iotacisme, tant reproché aux Grecs d'aujourd'hui, n'est pas nouveau. C'est cet iotacisme qui a confondu, par la prononciation, ἡμεῖς, nous, avec ὑμεῖς, vous, disant pour les

deux, *imis ;* ici l'iotacisme doit être en faute ; le discours aurait été bien embarrassé s'il n'avait distingué ces deux pronoms ; probablement les Grecs anciens donnaient à l'υ un son analogue à celui que les Français donnent à l'*u*. Quant à la diphtongue ει, déjà dans de très bons temps, elle a eu le son de l'*i*.

Donc, en critiquant ceci ou cela dans la prononciation actuelle, il faut reconnaître que le gros en est traditionnel. L'accentuation est venue avec le reste. Et, à vrai dire, de toutes les parties d'une prononciation, c'est l'accentuation qui se conserve le mieux (1). Encore aujourd'hui, l'italien, bien qu'il soit une autre langue que le latin, en reproduit merveilleusement l'accent. Le français lui-même, qui au premier abord, parait si loin de son type étymologique, est fidèle à l'accentuation ; et ces bouches gauloises, qui, mutilant les mots, faisaient *prêtre* de *presbyter* et *meur* de *maturus*, n'ont pas manqué de retenir l'accent sur la syllabe qui le portait ; si bien qu'avec l'italien, avec le français, avec l'espagnol, on reconstruirait, si l'on en avait besoin, l'accentuation latine...

— Ici vient une digression, d'ailleurs pleine d'intérêt, sur l'affaiblissement progressif et la disparition définitive de la quantité dans les mots grecs, tandis que l'accent y prend au contraire une importance de plus en plus grande. Nous prenons la liberté de transporter ce morceau à une autre place, où il se rattache d'une manière plus directe à l'ensemble du sujet. G. d'E.

...La prononciation nous conduit à la langue elle-même. Quand les Grecs eurent reconquis une indépendance politique, et surtout une indépendance intellectuelle, cette renaissance attira bientôt leur attention sur leur idiome, et ils reconnurent que sous la rouille d'un esclavage sans culture il avait gardé une ressemblance profonde avec le grec ancien. De là naquit chez les lettrés un vif désir d'épurer cet idiome et de le rapprocher du type dont il provient.

(1) Le maintien de l'accent dans le grec a d'ailleurs une cause toute spéciale, puisque, depuis l'antiquité, il se conserve dans les textes écrits à l'aide de signes particuliers. G. d'E.

Ce qui excite et entretient ce désir, c'est le contraste entre la vive lumière dont la Grèce s'est subitement trouvée inondée au contact de l'Occident, et une langue qui représente une phase malheureuse, opprimée, inculte de la nation.

Un exemple hypothétique éclaircira l'idée. Au xᵉ siècle, la langue française était à peu près au latin ce que le grec moderne est à l'ancien (1) ; déjà distincte, sans cependant avoir encore acquis l'indépendance à l'aide de cette grande littérature du xiiᵉ et du xiiiᵉ siècle, à qui échut une telle fortune dans tout l'Occident. Si à ce moment il y eût eu quelque part une civilisation (notons qu'il n'y en avait nulle part) capable d'être pour la France le rayon que l'Occident a été pour la Grèce régénérée, les lettrés, s'élevant soudainement au-dessus de leur peuple et de leur temps, auraient été choqués des barbaries de ce demi-latin qu'on nommait langue rustique, et, s'ils avaient songé à l'épurer, ils se seraient tournés vers le latin. Réussissant, ils auraient empêché le français et restauré, en la modernisant, la latinité. La chose n'était peut-être pas impossible. Il existait alors une déclinaison à deux cas, le nominatif et le régime ; on l'aurait agrandie ; des formes comme *la gent francor*, *gens Francorum*, auraient fait ressusciter un génitif pluriel ; on avait un plus-que-parfait sans auxiliaire, on l'eût entretenu ; dans quelques dialectes l'imparfait était en *eve*, *abondere* et non *abondoit*, on serait revenu à *abundabat*. Quand on lit cette ligne du xᵉ siècle : *Maximien, qui rex ert a cels dis soure pagiens*, on sent combien il serait facile d'en faire : *Maximianus, qui rex erat ad illos dies super paganos*. Toutefois remarquons que *cels* aurait opposé une grande résistance. *Cels* est non pas *illos*, mais *eccs illos*. Là le moderne est inscrit, et sans doute la bouche populaire ne s'en serait pas défaite aisément, non plus que du futur

(1) Quelques lignes plus bas M. Littré reconnaît lui-même qu'en disant : « que le grec moderne est à peu près avec le grec ancien dans le même rapport que le français du xᵉ siècle avec le latin, il n'a pas complètement rendu justice au romaïque. » Nous reviendrons ailleurs sur ce sujet. G. d'E.

j'aimerai, qui est *aimer-ai* (j'ai à aimer), et qui, sous la forme simple, est aussi bien une expression composée que le θὰ γράψω des Grecs modernes et le *ich werde lieben* des Allemands.

Toutefois, en disant que le grec moderne est à peu près avec le grec ancien dans le même rapport que le français du x^e^ siècle avec le latin, je n'ai pas complètement rendu justice au romaïque. Celui-ci a un caractère d'antiquité que ne possède plus aucune langue moderne, ni d'origine latine, ni d'origine germanique : il a un passif simple, je veux dire un passif exprimé non par un auxiliaire, mais par une désinence. La seule trace du passif simple que les langues néo-latines aient conservée est le participe, *aimé*, *amat*, *amato*, *amado*, de *amatus* ; dans tout le reste un auxiliaire intervient. Elles disent : *Il est écrit*, *è scritto*, etc., et non *scribitur*, comme le latin ; le romaïque dit, comme ses ancêtres, γράφεται.

Appuyés sur ces fortes ressemblances, les lettrés grecs ont pensé qu'il n'était pas impossible d'écarter le grec populaire, qui porte tant de stigmates de barbarie et qui varie de contrées en contrées, et de ramener à la lumière et à l'usage le grec ancien. Ils ont joint l'exemple au précepte, et, d'épurations en épurations, ils en sont venus à écrire des pages que des contemporains de Longin et de Plutarque comprendraient sans peine.

Un pareil procédé d'épuration a trouvé dans un érudit renommé un contradicteur. M. Egger pense que les divisions, les principes, les formes de la grammaire séparent nettement l'idiome actuel de la langue ancienne, de sorte que la restauration qu'on entreprend, si elle réussissait, tuerait une langue vivante pour une langue morte depuis des siècles. Il reconnaît que l'état du romaïque appelle et justifie mainte correction. « On peut le réformer, dit-il, mais je supplie qu'on n'aille point jusqu'à le transformer. »

De tout ceci il ressort que le romaïque n'est point encore une langue fixée ; c'est justement parce qu'elle ne l'est pas que les lettrés croient possible de substituer au type actuel le type ancien. En tout cas, au point de vue philologique,

c'est un intéressant spectacle qui s'ouvre, et il sera curieux d'observer qui l'emportera, ou la ténacité du populaire qui conserve d'ordinaire son parler avec tant de force, ou la hardiesse des lettrés qui, par l'exemple et par l'école, entreprennent de rendre à la bouche vulgaire le système de la grammaire antique. A un étranger il appartient seulement de souhaiter que, quoi qu'il arrive, ce qui arrivera tourne à l'avantage et à la gloire de cette Grèce dont le nom ancien est un brillant souvenir et le nom nouveau une jeune espérance.

La restauration, dans les écoles d'Occident, de la prononciation du grec telle que la Grèce la pratique, et l'épuration du romaïque à l'aide du grec ancien ne sont, pour M. d'Eichthal, qu'un acheminement à une proposition qui dépasse de beaucoup les simples considérations philologiques, c'est de faire de la langue grecque la langue universelle entre les nations civilisées. « Que tous les peuples, dit-il, marchent aujourd'hui à une commune organisation, à une société universelle, c'est ce dont il n'est plus possible de douter. La religion, la politique, la philosophie, les arts, les sciences, l'industrie, le commerce, conduisent également à cette conclusion. Mais, si tel est l'avenir, l'avenir prochain peut-être de l'humanité, la conséquence première de ce grand évènement doit être l'établissement d'une langue commune qui, tout en laissant subsister les idiomes nationaux, signe et gage de l'individualité des peuples, soit cependant le *medium* des relations internationales entre les peuples et les individus ; qui en même temps serve à l'expression de ces vérités suprêmes qui sont à la fois et le principe et le lien commun des sociétés, et, à ce titre, doivent partout revêtir une forme identique et universelle. »

C'est la langue grecque à qui, selon M. d'Eichthal, ce vaste rôle doit échoir. Elle le devra à ses qualités, à sa richesse, à son euphonie, à l'antiquité et à la beauté de sa littérature, aux nécessités qui l'ont maintenue dans l'enseignement classique de tout l'Occident ; enfin, à cette vitalité singulière qui fait qu'elle dure et persiste encore sous une forme qui permet de songer à une véritable restauration.

L'un des publicistes les plus distingués de la Grèce, M. Renieri, qui a pris pour devise : *Notre originalité, c'est l'hellénisme,* assume pour sa nation une haute mission, d'accord avec son histoire et son passé, mission qui consiste essentiellement à remettre la civilisation moderne en communication directe avec la Grèce antique, effaçant par là les travers et les déformations contractées en passant par un milieu défavorable. Si désormais l'espace qui me reste n'était fort petit, je contesterais à M. Renieri non pas la haute mission (car personne plus que moi ne souhaite de grandes destinées à la Grèce affranchie), mais les raisons sur lesquelles il se fonde, à savoir que ce qui fait l'excellence de la jeune Grèce, c'est de n'avoir point passé, comme les nations occidentales, par le moyen âge. En fait, les nations occidentales qui ont passé par le moyen âge sont devenues les directrices du genre humain, et c'est d'elles que part le mouvement de revivification qui gagne les nations arriérées. En théorie, il serait facile de montrer que l'évolution historique voulait qu'il y eût une étape entre le génie de l'ère antique et le génie de l'ère moderne, et que le moyen âge a été cette étape nécessaire, et, par conséquent, salutaire.

A la vue plus générale de M. Renieri sur l'avenir du peuple grec se lie la vue plus particulière de M. d'Eichthal sur l'avenir de la langue grecque. L'avènement d'une langue à un grand rôle n'est pas quelque chose de fortuit, et le latin dut son universalité aux conditions sociales; il la perdit quand ces conditions changèrent. Les langues modernes, grandissant, s'emparèrent de tous les domaines, à mesure que le latin se prêtait moins aux nouveautés qui s'élevaient dans le monde. On répond que le grec s'y prêtera, vu que, si le latin est une langue ancienne morte, le grec est une langue ancienne vivante. Soit, mais alors viennent d'autres considérations et d'autres difficultés.

S'il arrive un moment où la tendance vers un moyen universel de communication agisse avec assez de force pour faire capituler les langues modernes, on peut se demander en faveur de qui le particularisme actuel sera vaincu. Le choix se portera-t-il sur le français, vu qu'il a joui, dans le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle, d'une faveur exceptionnelle qui, diminuée, n'est pas tout à fait éteinte? Ou bien s'attachera-t-on à l'anglais, à cause que, dans un avenir prochain, ce sera l'idiome qui comptera le plus de bouches, l'Amérique du Nord et l'Australie étant destinées à parler l'anglais? Ou bien enfin se fixera-t-on sur une langue classique, qui est un terrain neutre, et sur le grec nommément, le seul qui reste pour cette tâche depuis la défunte universalité du latin?

Je n'ai aucune envie d'écarter ceux qui, comme M. d'Eichthal, s'efforcent de devancer les temps. Je note seulement que les temps ne se sont pas manifestés et qu'aucun signe n'est encore apparent qui montre ce qu'il doit advenir du problème d'une langue universelle. Pour le moment, M. d'Eichthal doit se contenter, et ce n'est pas peu, d'exciter la méditation. Le reste est remis aux tendances de l'évolution générale, ou, pour me servir du langage d'Homère, qui ici ne sera pas déplacé, *repose sur les genoux des dieux* (θεῶν ἐν γούνασι κεῖται). C'est la même idée rendue différemment, d'après des notions que séparent trois mille ans d'intervalle. M. d'Eichthal a assez fréquenté le maître de la philosophie positive pour ne pas me démentir.

Je ne serai pas non plus démenti quand je féliciterai l'Occident d'avoir retrouvé le peuple grec, et le peuple grec d'avoir confondu ses destinées dans celles de la civilisation universelle, dont il devient un des ouvriers. Nous autres Gaulois, Ibères, Germains et Bretons, quelque haut rang que nous tenions entre les nations depuis la chute de l'empire romain et le renouvellement des choses, il faut bien que nous portions à l'Italie honneur et révérence pour avoir eu d'illustres aïeux, alors qu'il n'était sorti de nos têtes et de nos mains aucune œuvre dont les siècles aient gardé la mémoire. Voici venir la Grèce dont les aïeux, plus anciens que ceux de l'Italie, les dépassent, sinon pour la politique et pour la guerre, du moins pour les lettres, pour les arts, pour les sciences, pour l'éternel enseignement du genre humain. C'est un ralliement dont

l'Occident s'est applaudi tout d'abord. S'il est fils politique de Rome, il est fils intellectuel de la Grèce. Il avait l'Italie; la Grèce lui manquait.

V

DE L'USAGE PRATIQUE DE LA LANGUE GRECQUE

ET EN PARTICULIER

DE LA PRONONCIATION NATIONALE DU GREC,

PAR CHARLES MENDELSSOHN BARTHOLDY,
professeur à l'université de Heidelberg.

(Extrait des *Heidelberger Jahrbücher*, n° 9, 1865.)

..... Il est certain que les obstacles qui résultent de l'état encore mobile et imparfait de leur langue usuelle pourraient être vaincus par la bonne volonté et le zèle des nouveaux Hellènes. Mais le succès de l'idée présentée par M. d'Eichthal ne dépend pas seulement de cette nation vive, ardente, généreuse, qui se considère aujourd'hui comme l'héritière de la gloire de ses ancêtres; elle dépend aussi de la masse entière du monde civilisé, auprès de laquelle la population grecque n'apparaît que comme une fraction imperceptible; et malheureusement, il faut bien le reconnaître, tandis que cette fraction se montre si fermement attachée à la tradition nationale, ailleurs le grand nombre des lettrés prétend maintenir et défendre, en fait de prononciation, l'erreur, ou, pour mieux dire, le caprice d'Érasme. C'est là qu'est le nœud de la ques-

tion ; telle est aussi la thèse pratique qui doit aujourd'hui émouvoir l'Allemagne plus encore que la question de la langue universelle.

Or, pour décider le choix entre la prononciation nationale et la prononciation érasmienne du grec, il faut nécessairement se rendre un compte exact de l'origine du débat.

Beaucoup de gens, qui ne sont pas sans éprouver parfois quelque doute au sujet de la légitimité de leur prononciation scolaire, se rassurent en se disant qu'Érasme n'a sans doute pas été sans bonnes raisons pour fixer comme il l'a fait, cette prononciation. C'est là une présomption fort honorable pour Érasme, mais qui, il faut bien le dire, n'est nullement justifiée par les documents. Dans son traité *De recta græcæ linguæ pronuntiatione*, dialogue entre un lion et un ours, Érasme attribue à l'ours cette affirmation, qui semble tout trancher : « la distinction des lettres est inutile si leur son est semblable » *(frustra sunt distinctæ litteræ si sono nihil differunt)*. Mais, cela même accordé, nous n'en serions pas beaucoup plus avancés ; il serait seulement *vraisemblable*, rien de plus, que les voyelles et les diphthongues diverses, auxquelles les Grecs modernes donnent également aujourd'hui le son de l'*i*, ont eu autrefois un autre son. Il est vrai que l'*ours* est ensuite un peu plus positif. Il nous rapporte ce qu'il a entendu dans le sénat académique, qu'il faut recourir aux langues modernes, au français, au hollandais, pour trouver le vrai critérium de la prononciation grecque ; c'est dans ces langues bien que corrompues *(utcumque corruptis)*, que se sont conservés les vestiges de l'ancienne prononciation grecque. Érasme s'appuie encore sur le témoignage de certains savants grecs éminents, arrivés de Constantinople à Paris, et qui, dit-on, prononcent le grec tout autrement que nous ne sommes habitués à l'entendre, et d'une manière bien plus rapprochée des langues modernes.

Ce sont là, dans tous les ouvrages d'Érasme, les seuls passages qui peuvent être considérés comme une base scientifique de son système, base fort peu solide assurément, tellement peu que certains ardents Érasmiens ont cru que, dans cette occasion, leur maitre s'était permis une plaisanterie, et avait voulu recouvrir d'un vêtement léger ce qu'ils appellent sa nouvelle et sérieuse découverte.....

C'est d'ailleurs un fait aussi certain qu'il est remarquable, qu'Érasme lui-même n'a jamais mis son système en pratique, et qu'il s'est toujours servi de la prononciation usuelle et historique. Serait-ce qu'il aurait cru devoir sacrifier au préjugé populaire, et, comme le dit Gherardius Vossius dans un mouvement d'indignation comique : *cum meliora videret probaretque deteriora secutus sit?* Serait-ce, au contraire, que l'expérience ou la réflexion lui auraient appris qu'il avait été par trop confiant, et qu'il s'était laissé mystifier par Henricus Glareanus et son histoire des savants Constantinopolitains arrivés à Paris (1)? Nous n'entrerons pas dans cette discussion, d'autant plus que même ce point éclairci ne nous apprendrait encore rien du motif qui a pu déterminer Érasme à présenter son prétendu système. Ce qui reste certain, c'est que les disciples d'Érasme ne se sont point astreints à la réserve que leur maître a toujours gardée en ce qui concerne l'idée présentée par lui, mais que, comme il arrive trop souvent, ils ont mis la main sur la pomme de discorde pour irriter autant que possible la lutte engagée.

Jusque-là, comme cela ressort avec toute évidence des monuments originaux du moyen âge, en particulier des manuscrits anglo-saxons, remplis de transcriptions de mots grecs, ou bien de la grammaire grecque de R. Bacon, et de bien d'autres documents encore ; jusque-là l'Europe avait, en fait de prononciation grecque, pratiqué le iotacisme (2) ; elle apprit alors qu'elle s'était misérablement trompée et que chacun pouvait prononcer le grec à sa guise ; alors se répandit cette doctrine parfaitement commode, d'après laquelle chaque

(1) Sur cette histoire d'une nouvelle prononciation apportée par des savants grecs venus de Constantinople, voyez le récit original de Gher. Vossius (*Aristarchus*, l. I, c. 28) rapporté par Wetstein, et reproduit intégralement par M. Robert Blackie, dans son opuscule : *The pronunciation of greek*.

(2) Voyez l'article de M. Littré ci-dessus. G. d'E.

peuple (et pourquoi pas chaque province, chaque bourg?) dut se persuader qu'il parlait le grec comme Périclès et Démosthène, pourvu qu'ayant sous la main son dialecte héréditaire, il voulût bien y trouver la trace, quelque peu corrompue il est vrai, de l'ancienne prononciation hellénique. C'est dans cette croyance facile et flatteuse que se trouve le secret de la diffusion et du succès rapide de la doctrine d'Érasme. La connaissance du grec était alors si peu répandue, le *græca sunt non leguntur* était alors une vérité si générale, que l'on comprend comment la véritable prononciation du grec put être escamotée au monde civilisé par une poignée de savants, et comment, en un rien de temps, put s'accomplir dans les habitudes classiques un changement qui aujourd'hui demanderait bien autrement de peine et de temps.....

Ici en effet, dans la comparaison des deux systèmes, les questions du plus ou moins d'accord entre la parole et l'écriture, d'obscurité, de cacophonie, n'ont, après tout, qu'une importance secondaire; il s'agit avant tout du rapport de la langue avec la nationalité. Des deux systèmes qui se sont trouvés en présence, l'un se rattachait immédiatement à la civilisation byzantine et à l'usage non interrompu d'une langue nationale ; l'autre, construit *à priori*, était sorti tout d'une pièce du cerveau d'un professeur. D'un côté se trouvent l'histoire et la tradition, de l'autre une pure fantaisie scientifique.

Ici l'auteur passe en revue les arguments à l'aide desquels les Érasmiens ont essayé d'affaiblir le sérieux argument invoqué par leurs adversaires. Pour détruire la continuité de la tradition dans la vie du peuple grec, les Érasmiens invoquent la translation du siège de l'empire à Constantinople, le mélange de nombreuses populations barbares avec la population indigène, etc.

...Pour celui qui étudie sérieusement l'histoire grecque au moyen âge, reprend M. Mendelssohn, cette époque offre tout au contraire les preuves les plus étonnantes de cette persistance, de cette immutabilité qui a toujours distingué la race hellénique. Dans son beau discours sur la prononciation nationale du grec, à la réunion des philologues à Gœttingue, en

1851, Ellissen a montré, avec une puissance et une érudition également remarquables, ce caractère particulier de la nation grecque à toutes les époques de son existence. Le peuple d'Athènes était lui-même, comme on sait, le gardien le plus vigilant, le conservateur le plus jaloux de la pureté de son langage. Pour prévenir les déviations à cet égard, l'usage des accents dans l'écriture fut introduit au deuxième siècle avant l'ère chrétienne. Aujourd'hui encore, dans le grec moderne, l'accent a conservé son ancienne place, et le maintien d'une partie aussi délicate et aussi difficile de la grammaire nous est une présomption sérieuse de cette même continuité par rapport à la prononciation des lettres.

... Que l'Église chrétienne ait déterminé d'importantes innovations dans la langue grecque, cela n'est assurément pas contestable ; mais ces innovations ont consisté, soit dans certaines additions faites au vocabulaire, soit dans l'introduction de formes nouvelles dont on trouve l'origine dans la version des Septante ; elles n'ont pas pour objet un changement dans la prononciation. De même que, sous le rapport religieux, le clergé grec s'est montré orthodoxe inébranlable, de même, sous le rapport du langage, il est resté fidèle à la tradition nationale. Gorgiadès, dans son traité sur la prononciation des lettres grecques (Περὶ τῆς τῶν ἑλληνικῶν στοιχείων ἐκφωνήσεως) appelle l'Église, parce qu'elle a sauvé la véritable prononciation, « l'arche de salut donnée par Dieu au peuple grec » (θεόκτιστος καὶ σωστικὴ τοῦ ἑλληνικοῦ γένους κιβωτός).

Tout porte à croire que la prononciation des lettres a passé, sans aucun changement, des écoles d'Athènes au musée d'Alexandrie, et de là au Tetradision de Byzance (1), et que depuis le temps de Denys de Thrace jusqu'à celui de Ducas et

(1) Plusieurs de nos lecteurs ne seront peut-être pas moins embarrassés que nous ne l'avons été nous-mêmes pour savoir ce qu'était le *Tetradision*. Grâce au *Thesaurus* de Henri Estienne, nous pouvons leur apprendre qu'on appelait ainsi à Constantinople (Τετραδίσιον τὸ ὀκτάγωνον) un portique, où professaient douze docteurs, et qui fut brûlé par Léon l'Isaurien, avec l'église et la bibliothèque qui y étaient attenantes.

de Chrysoloras, une série non interrompue de lettrés a veillé sur la pureté du langage.

Ici l'auteur rappelle les principaux témoignages qui établissent la conformité de la prononciation actuelle avec celle de l'ancienne Grèce, et il conclut en disant qu'en admettant même qu'il faille renoncer sur ce point à la certitude absolue, encore vaut-il mieux préférer le *moins faux* au *complètement faux*; il continue ainsi :

Malheureusement l'égoïsme de la masse a été l'écueil contre lequel est venue échouer, en 1851, la vigoureuse démonstration d'Ellissen en faveur de la prononciation nationale. Personne n'a pu le combattre avec succès; on se contenta de faire ressortir les difficultés pratiques de l'entreprise, et l'inertie, la puissance de l'habitude, triomphèrent des doutes éveillés par le savant helléniste. Le résultat de cette lutte, la première officielle en quelque sorte, soutenue par les Reuchliniens, a été d'autant plus regrettable, qu'elle a imprimé une direction fausse à leurs efforts subséquents. L'affaire sommeillait depuis dix ans lorsque, au congrès des philologues de Francfort, Bursian arriva avec des propositions qui portaient la question sur un terrain nouveau. Il demandait une transaction ; il voulait écarter ce qui, dans la prononciation érasmienne, ne paraissait pas justifiable, et maintenir ce qui semblait légitime. Mais il admettait le son *e (æ)* pour la diphthongue αι, le son *i* pour la diphthongue ει; pour οι, il proposait le son *ö*, qu'il croyait avoir fixé par la lecture de certaines inscriptions; pour les consonnes, il acceptait la prononciation des Grecs modernes; pour le reste (1), il maintenait l'usage reçu. Mais cette prétendue marche moyenne n'était en réalité qu'un pas en arrière, et Vischer fit remarquer avec toute raison qu'il n'y avait qu'une alternative possible : ou adopter la réforme complète, ou rester dans le vieux système avec la conviction qu'il était faux. Ou bien le grec était une langue vivante et devait être traité comme telle, et dans ce cas il fallait jeter par-dessus bord tout le bagage d'Érasme; ou bien

(1) C'est-à-dire pour ζ et pour χ.

c'était une langue morte, et dans ce cas l'introduction d'un nouveau système était parfaitement inutile.

Le résultat bien clair de tout ce débat a été de montrer que le système érasmien n'est en définitive qu'une affaire de caprice individuel, mis à la place de la tradition. C'est contre cette prétention qu'il s'agit de réagir aujourd'hui. Tout en laissant aux partisans d'Érasme leur pleine liberté, il doit être permis de croire que le grec, sous le soleil de la Grèce et sur les lèvres athéniennes, peut sonner autrement que sur nos lèvres allemandes et sous notre ciel blafard. Sur le sol de la Grèce, nous nous habituons rapidement à cette parole légère, gazouillante *(flüsternd)*, même un peu sifflante; le retour plus ou moins fréquent du σ et du ς ne nous choque nullement ; nous oublions alors que le vers d'Homère est dénaturé par la prononciation nouvelle. Ce n'est pas un signe de peu de valeur que des hommes qui ont vécu de la vie grecque et entendu parler le grec en Grèce, que des hommes tels que Thiersch, Ross, Ellissen, Vischer, se soient déclarés pour la prononciation nationale. En visitant cette terre classique, on est heureux de sentir comment, dans le pays même, tout ce que nous avons appris sur les bancs de l'école devient vie et mouvement ; comment la Grèce n'est point morte; comment l'image du passé, comment maint souvenir d'Homère reparaît chaque jour en se rajeunissant sur de fraiches lèvres. On regrette alors de n'avoir appris dans sa jeunesse qu'un grec rude et barbare, que l'on a maintenant la peine de désapprendre. Je sais que l'avantage d'une communication possible avec les Grecs est représenté par les Érasmiens comme chose de fort peu d'importance. Mais ce dédain affecté ne prouve que l'ignorance du dédaigneux : le grec n'est pas mort ; il ne l'a jamais été, et pour qui a foi dans la vie du peuple et de la langue, la récompense ne se fait pas attendre.

Lorsque la prononciation nationale du grec aura été admise dans toute l'Europe, lorsque les Grecs eux-mêmes seront complètement revenus à leur ancienne grammaire, lorsque chez eux (aussi bien que chez nous) les dernières traces de tristes innovations auront été effacées, alors il sera permis

de travailler pour un meilleur avenir, de préparer cette mission universelle de la langue grecque indiquée par M. d'Eichthal. Quant à présent, contentons-nous de faire ce qui est faisable, afin de plus tard arriver peut-être à ce qui semble aujourd'hui infaisable. La vieille erreur d'Érasme ne peut plus longtemps se tolérer en Allemagne.

C. Mendelssohn Bartholdy.

VI

DE LA PRONONCIATION DU GREC

par M. Robert Blackie,
professeur de grec à l'Université d'Edimbourg.

A l'éditeur du Times.

Édimbourg, 18 janvier 1865.

Monsieur,

Je suis heureux de voir que dans vos colonnes un professeur de grec (1) a abordé la question de la prononciation grecque. Vous permettrez à un professeur écossais de cette noble langue de dire aussi un mot sur ce même sujet.

Votre correspondant se trompe lorsqu'il suppose que dans la Grande-Bretagne M. Gladstone est le premier humaniste vivant qui ait demandé un changement dans la méthode ac-

(1) La lettre en question, publiée dans le *Times* du 17 janvier 1865, avait été adressée à l'éditeur par M. le professeur Valettas. Voici le passage de M. Gladstone, auquel il est fait ici allusion :

« Je serais heureux de voir le jour où, sous l'autorité de nos humanistes, et particulièrement de ceux qui font la loi dans nos écoles, une amélioration pourrait être introduite, non-seulement dans les arrangements que j'ai indiqués, mais aussi dans notre système barbare et sans pareil de prononcer le grec et le latin. Sous ce rapport du moins les Européens peuvent encore désigner les Anglais comme étant les *penitus toto divisos orbe Britannos*. »

tuelle de prononcer le grec. Il y a plus de dix ans que j'ai publié un travail sur ce sujet (1), lorsque j'ai eu l'honneur d'être nommé à la place que j'occupe aujourd'hui, et depuis cette époque je n'ai cessé non-seulement de professer la doctrine soutenue par votre illustre homériste anglais, mais je l'ai toujours pratiquée dans mon enseignement au collège de l'université.

La prononciation du grec, telle qu'elle est actuellement pratiquée en Angleterre, est caractérisée par deux énormes balourdises *(two enormous blunders)*. La première est d'appliquer au grec l'accentuation du latin, au lieu de se conformer aux signes accentuels reproduits dans tous les textes, et qui sont venus jusqu'à nous revêtus de l'autorité d'un des plus savants grammairiens de l'école d'Alexandrie, confirmée par la tradition séculaire du peuple grec. La seconde sottise est de prononcer les voyelles et les diphthongues d'après la valeur qu'elles ont en anglais, ce qui, comme l'a justement fait observer M. Gladstone, est une anomalie complète relativement à la pratique linguistique et à la science philologique.

Il ne saurait être question d'entreprendre ici la défense de l'opinion professée par moi et par l'auteur de la lettre que j'ai citée. La fausseté du système adopté par l'école anglaise a été démontrée à satiété. Le seul argument sérieux que j'aie jamais entendu invoquer en sa faveur est celui trop communément employé *ab ignaviâ*, l'inconvénient d'un changement. Quant à à moi, j'ai fait l'épreuve comme professeur, et je suis prêt à montrer que l'inconvénient, s'il existe, est amplement compensé par la facilité que donne la vraie prononciation pour saisir la musique du langage dans toutes ses particularités, sous le rapport, soit de l'accent, soit de la quantité, et aussi par l'avantage qu'a cette prononciation de renverser la pédantesque muraille élevée par nos gens d'école entre la langue morte des livres grecs et la langue vivante du peuple grec...

ROBERT BLACKIE.

1. *The Pronunciation of greek; accent and quantity; a philological inquiry*, by John Stuart Blackie, professor of greek in the university of Edinburgh. — Edinburgh, 1852.

VII

LA LANGUE GRECQUE MODERNE

TRADUCTION D'UNE LETTRE DE M. J. N. VALETTAS.

Londres, 22 février 1867.

..... J'ai approuvé dès que je les ai connues, j'ai accueilli comme parfaitement justes vos vues sur notre langue, bien que je n'aie lu de vous à ce sujet que le travail sur l'*Usage pratique de la langue grecque*, traduit en grec par M. Renieri. Je pense toutefois, très honoré Monsieur, que cet *usage pratique* sera impossible à réaliser, aussi longtemps qu'entre vous et nous subsistera l'abime d'une prononciation différente. Quelques jours encore, et la langue écrite et parlée par les lettrés d'entre les Hellènes aura achevé de s'approprier les quelques formes de l'ancienne langue qui ne lui appartiennent pas encore (et parmi ces formes je place surtout les modes infinitif et optatif, les temps du parfait et du plus-que-parfait, et quelques particules); alors notre langue sera véritablement devenue celle des bons écrivains d'entre les Pères de l'Église; elle sera bientôt celle de l'atticiste Lucien, celle que les grammairiens ont nommée le *grec commun* (ἡ κοινὴ Ἑλληνική). Et cependant, aussi longtemps que les lettrés de l'Occident resteront attachés à l'affreuse et absurde prononciation d'Érasme, ils ne pourront se rencontrer avec nous, même s'ils remontent jusqu'à Platon. Aussi, l'occasion se présentant, je n'ai pas hésité à écrire, il y a trois ans, dans le

journal le *Times*, pour appeler sur ce sujet l'attention des hellénistes anglais, qui, plus que tous autres, transforment la prononciation de la plus euphonique des langues humaines en une étrange et absurde cacophonie ; j'y suis revenu d'ailleurs dans mon travail sur Homère (p. 126-129), mais j'y ai perdu ma peine. Quelques personnes se sont, il est vrai, associées à ma réclamation, et ont écrit pour l'appuyer, reconnaissant ce qu'il y avait d'irrationnel et de barbare dans la prononciation reçue; le mal cependant demeure, et, à ce qu'il semble, demeurera incurable. Ce qui m'étonne, c'est qu'en France, où, il y a deux ans, votre académie s'est prononcée en faveur de l'introduction de notre prononciation, cette juste décision n'ait pas encore été mise à exécution. C'est là, très honoré Monsieur, dans mon humble opinion, le grand et unique obstacle à la réalisation de vos vues, si justes en elles-mêmes, au sujet de « l'usage pratique et de la langue grecque » ; c'est là l'obstacle que doit s'efforcer de faire disparaître quiconque désire voir la langue grecque passer à l'état de langue universelle, de langue devenue vivante sur les lèvres de ceux qui l'étudient, et non point morte et ensevelie dans des livres que le plus grand nombre n'ouvrent plus dès que leurs études scolaires sont terminées, et qu'ils ne s'occupent plus que d'objets tout à fait étrangers à la littérature classique. Dites-moi, je vous prie, y a-t-il dans l'Occident un seul helléniste, je dis plus, un seul élève ayant étudié pendant quelques années l'ancien grec qui, en lisant cette lettre, ou bien mon livre sur Homère, n'en comprenne le contenu avec la plus grande facilité, bien que la langue soit ce que l'on appelle le grec moderne? Et cependant qu'il entende lire ces mêmes pages, et il n'en comprendra pas un mot. J'en ai vu pour ma part de fréquents exemples ; une fois, entre autres, causant de la Grèce en anglais avec un homme fort instruit et excellent helléniste, il m'arriva de jeter dans la conversation ces mots du poète : θαῤῥεῖν χρή · ταχ' αὖριον ἔσετ' ἄμεινον. Il fut impossible à mon interlocuteur de comprendre ce que je venais de prononcer, il fallut l'écrire.

On vous a dit qu'il y avait deux obstacles à la réalisation

de vos vues sur l'usage pratique de la langue grecque : l'un *exotérique*, qui est la différence de prononciation ; l'autre *esotérique*, qui est la constitution encore incomplète de notre langue. Pour moi, je ne crains pas d'affirmer que ces deux obstacles se réduisent à un seul : la différence de prononciation. Supprimez celui-ci, et la langue grecque passe du fond des livres sur les lèvres de ceux qui l'étudient; et ce changement ne contribuera pas peu au plus rapide perfectionnement de la langue actuellement parlée et écrite par les Hellènes lettrés. Lorsque les Français, les Allemands, les Anglais prononceront notre langue comme nous, chacun d'eux, en modifiant un peu l'ancienne langue apprise dans les écoles, nous deviendra facilement intelligible. Nous, de notre côté, mettrons plus d'empressement à débarrasser au plus tôt notre langue des formes modernes qu'elle garde encore, et à y rétablir les formes anciennes, afin de la rendre plus compréhensible et plus agréable aux hellénistes étrangers. Nous arriverons ainsi plus promptement à ce qu'elle ne forme plus qu'une seule et même langue avec l'ancienne ; telle une femme riche autrefois et magnifiquement vêtue, devenue pauvre par quelque revers de fortune et couverte de haillons, lorsque de nouveau la fortune lui sourit, si d'abord elle ne reprend pas tous ses ornements, du moins s'habille de vêtements meilleurs, et avec le temps resplendit de nouveau de l'éclat de ses diamants. Voyez ce qui s'est passé à d'autres égards dans le régime des Grecs devenus libres. Qui d'entre eux maintenant s'habille, se nourrit, construit sa maison ou son navire, comme il faisait au temps de la servitude? En toutes choses, la Grèce émancipée s'est débarrassée le plus promptement possible des stigmates de la servitude, et en toutes choses elle offre un merveilleux spectacle de progrès et de développement social, encore bien que de temps en temps on voie poindre quelque ami effronté des Turcs et de la barbarie, quelque éloquent détracteur des Hellènes. Pareil aux progrès et aux améliorations accomplies dans toutes les autres directions, plus grand peut-être et plus admirable encore a été le perfectionnement de la langue nationale, *barbarisée* par la servitude. On peut dire que

l'illustre Coraï, ayant pris le van en main, a purifié la langue de la masse de mots étrangers et de tours vulgaires qui s'y étaient mêlés. Ses successeurs ont pu mettre le van de côté ; mais, s'armant d'une pince, ils ont enlevé pièce à pièce tout ce qui dans la langue était commun et grossier, le remplaçant par les formes régulières et normales empruntées à la langue ancienne, en suivant le progrès et la diffusion de la culture intellectuelle. C'est ainsi que depuis Coraï jusqu'à nous notre langue a reconquis l'usage du futur normal (au lieu de la forme composée avec θέλω ou θά), l'usage de la négation οὐ (au lieu du mot tronqué δέν pour οὐδέν), l'usage du verbe substantif normal (au lieu de εἶναι et εἶνε) et autres restitutions semblables, qui l'ont tellement embellie qu'elle ne diffère plus que très peu de l'ancienne. Bientôt l'épuration sera complète, si, comme je le disais tout à l'heure, les hellénistes d'Occident adoptent notre prononciation, et enseignent le grec comme une langue vivante et parlée dans tout le Levant, et même dans les grandes villes de l'Occident, où les Hellènes se trouvent en nombre. Mais de la façon dont les choses vont à présent, tandis que d'un côté les Occidentaux enseignent et apprennent le grec comme une langue morte, nous, de notre côté, n'avons nul e hâte d'améliorer notre langage, et ne poussons pas nos efforts de ce côté au-delà de ce que peuvent demander nos nécessités nationales. Supposons, au contraire, l'abîme qui nous sépare comblé, et alors, à l'instant même, l'usage de la langue grecque s'élargit; alors, et seulement alors, celui qui aura appris le grec, ne pourra s'empêcher de préférer cette langue divine à toute autre, après sa langue maternelle, à moins qu'il n'ait l'oreille gâtée et qu'il ne soit, comme l'*âne du proverbe pour ce qui est de la flûte et de la lyre.*

Voilà, très honoré Monsieur, tout ce que je puis vous écrire quant à présent, au sujet de notre langue et de vos vues parfaitement justes sur son usage pratique. Par ce qui précède, vous reconnaitrez d'ailleurs que, dans mon dernier ouvrage sur Homère, spécialement destiné à notre monde grec, j'ai fait usage de notre langue commune, telle qu'elle est maintenant écrite par nos lettrés; seulement c'est un tort, je crois,

qu'ayant adopté l'usage habituel du futur normal et des autres améliorations que j'ai rappelées, ils se plaisent quelquefois à mêler à ces formes régulières les formes vulgaires, et ne restent pas constamment fidèles au même mode d'écrire. Mais il y a lieu d'espérer qu'ils ne tarderont pas à comprendre le vice de ce procédé, et qu'ils renonceront à cette mauvaise habitude. Quant à l'usage des deux modes du verbe, Optatif et Infinitif, il est bon de ne donner au premier, quant à présent, que peu d'accès dans notre langue, en en bornant l'emploi à l'expression réelle du souhait. Pour ce qui est de l'Infinitif, on peut l'employer, soit comme substantif, soit lorsqu'il s'applique à la même personne que le verbe précédent : mais lorsqu'il s'applique à une personne différente, il est d'un emploi difficile, à cause de la nécessité de mettre le nom à l'accusatif, et à cause de toutes les conséquences qui résultent de là, et qui supposent la langue arrivée à un degré plus élevé que celui où elle est actuellement parvenue. Quant à moi, dans le dernier cas notamment, j'aime mieux employer la forme analytique νά (ἵνα) avec le subjonctif que de faire usage de l'Infinitif, avec toutes les conséquences syntaxiques que cet usage entraîne. Ceci, bien entendu, s'applique à la langue de mon dernier travail sur Homère, spécialement destiné, comme je vous l'ai dit, à nos populations grecques; mais, dans mon édition des lettres de Photius, destinée aux hellénistes étrangers et aux membres lettrés de notre clergé, pour les prolégomènes et les notes, j'ai fait entièrement usage de la langue ancienne...

JOHANNIS N. VALETTAS.

VII

DE L'USAGE PRATIQUE DE LA LANGUE GRECQUE

PAR M. F. BAUDRY

Extrait de la *Revue moderne*, 1er avril 1865.

En face des obstacles de toute espèce qui étouffaient la pensée, le moyen âge a joui d'un avantage sérieux qui, jusqu'au XVIIe siècle, a favorisé l'échange des idées et la communication des esprits. Pendant tout ce temps, il a suffi de savoir le latin pour se tenir au courant de ce qui se pensait et s'écrivait en Europe, et même au besoin pour voyager dans tous les pays chrétiens. Il est vrai que ce latin-là était artificiel, scolastique, déplaisant, rebelle à l'art vivant du style, et susceptible seulement d'ornements fanés et flétris. Le mouvement moderne a chassé ce jargon deux fois mort, et chaque langue vivante a voulu être à son tour un organe de science et de littérature. On sait ce que les libres allures de la pensée y ont gagné, mais les facilités de communication n'y ont guère moins perdu, chaque peuple s'étant cantonné chez lui et ayant essayé de mener à lui tout seul le branle de la pensée.

On put croire, au siècle dernier, que le français allait remplacer le latin dans l'usage général; mais définitivement les nationalités étrangères ont refusé de se subordonner à ce point à la nôtre, et, pour rétablir la communication des peuples, la

jeunesse européenne de nos jours est obligée d'étudier trois ou quatre langues, sans compter les classiques. C'est beaucoup de temps d'employé, sinon de perdu. Depuis longtemps, de bons esprits ont cherché un remède à cet état de choses. De là est née l'utopie de la langue universelle. Personne n'a le droit de se moquer d'un rêve qui fut celui de Leibniz, mais il faut bien convenir que la chimère était irréalisable, tant qu'on s'obstina (comme quelques-uns s'y obstinent encore) à vouloir créer la langue universelle de toutes pièces, et qu'on espéra fabriquer artificiellement ce qui ne saurait être que le produit spontané de l'esprit humain collectif. Plus éclairée aujourd'hui, l'utopie subit une transformation qui la rapproche de la réalité. Elle renonce à créer un langage artificiel pour le substituer aux idiomes existants, et propose simplement d'en choisir un parmi ceux qui sont en usage, pour en faire l'idiome intermédiaire et international, qui servirait aussi de langue commerciale, comme en servent, selon les lieux, l'anglais, l'italien, l'espagnol, le persan, l'arabe, etc.

Tel est le point de vue sensé et d'aspect tout pratique, auquel s'est placé M. Gustave d'Eichthal. La langue qu'il propose est le grec moderne; non pas le patois populaire, mais l'idiome qu'écrivent les lettrés d'Athènes, langage élégant et qui vise, autant que le permettent les circonstances, à se confondre avec le grec ancien. Les raisons qui motivent ce choix sont des plus ingénieuses. La principale, outre les admirables qualités du grec pris en lui-même et le rôle éminent qu'il a joué dans la civilisation générale, c'est qu'il est la seule langue classique qui ait persisté à peu près dans son état ancien, et qu'on résoudrait ainsi le problème si important, de l'unité d'enseignement entre les langues classiques et les langues utiles.

Sur les mérites du grec moderne, et sur les efforts que tentent les Hellènes pour lui rendre son antique splendeur, nous nous en rapportons volontiers à M. d'Eichthal, bien qu'il nous reste quelques doutes sur la possibilité d'approprier complétement un idiome ancien à la pensée moderne, et que les échantillons que nous en avons sous les yeux nous pa-

raissent singulièrement francisés. On parle français aujourd'hui dans toutes les langues de l'Europe, disait dernièrement un homme d'esprit. Le grec n'a pas échappé à cette maladie, et l'union d'un si antique vocabulaire avec les tournures de phrase de nos journaux n'est pas sans produire quelquefois un effet assez bizarre,

Mais notre objection n'est pas là. Nous ne voulons pas rechercher jusqu'à quel point des effort réfléchis et calculés parviendront jamais à rendre une vie réelle et active à une langue antique, et à en faire un organe de force à exprimer excellemment la pensée moderne. Nous accueillons sincèrement l'idée de M. d'Eichthal, en tant que proposition ingénieuse offerte à l'assentiment du public. Seulement, nous craignons que l'auteur et les adhérents qu'il pourra recruter ne se trouvent bien impuissants quand il s'agira de passer du projet à l'acte. Ce qu'il propose ne dépend de personne, à force de dépendre de tout le monde. Cela dépend d'abord des Grecs eux-mêmes, de l'importance qu'ils pourront prendre en Europe et des beaux ouvrages par lesquels ils sauront forcer l'attention sur le rajeunissement de leur littérature. Cela dépend en outre de mille circonstances imprévues, de la force des choses, de la marche des évènements, du passé, du présent et de l'avenir. Pour faire du latin la langue internationale du moyen âge, il a fallu Rome et ses conquêtes, et le christianisme et l'Eglise catholique. M. d'Eichthal peut-il se flatter que jamais l'initiative individuelle et même l'association des efforts équivaudront à de pareils leviers?

DE LA

PRONONCIATION NATIONALE DU GREC

ET DE

SON INTRODUCTION DANS L'ENSEIGNEMENT CLASSIQUE (1)

Dans sa séance du 22 octobre 1864, l'Académie des inscriptions et belles-lettres recevait de M. le Ministre de l'Instruction publique, en date du même jour, une lettre relative à l'introduction possible dans notre enseignement public de la prononciation nationale du grec. « L'Académie, disait le ministre en s'adressant au secrétaire perpétuel, renferme dans son sein les hommes les plus compétents pour m'éclairer en pareille matière. Je vous serai très obligé de vouloir bien soumettre à ses lumières la question dont il s'agit, et me faire connaître son avis. »

Une commission fut nommée séance tenante. Ses membres étaient MM. Alexandre, Brunet de Presle, Dehèque et Rossignol; le bureau, composé en ce moment de MM. de Saulcy, président, Egger, vice-prési-

(1) Extrait de l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques* (1869).

dent, Guigniaut, secrétaire perpétuel, faisait de droit partie de la commission; M. Naudet, secrétaire perpétuel honoraire, fut également invité à y siéger, à cause de l'importance toute particulière de la question.

Trois semaines plus tard, le 18 novembre, la commission, par l'organe de M. Dehèque, présentait son rapport à l'Académie. Après avoir fait un rapide historique de la lutte engagée au commencement du XVI^e^ siècle, et continuée jusqu'aujourd'hui, entre les partisans de la prononciation dite érasmienne, et ceux de la prononciation nationale, la commission reconnaissait, qu'en fait, les Grecs avaient conservé, au moins en grande partie, la prononciation ancienne. Elle ajoutait que la renaissance du peuple grec, commencée de nos jours, donnait à la question un intérêt pratique; qu'il en était particulièrement ainsi pour la France, à cause de ses relations nombreuses avec la Grèce, et aussi à cause de la fondation de l'École d'Athènes. En résumé, la commission déclarait à l'unanimité : « Qu'il serait opportun et avantageux de renoncer, dans l'enseignement, à la prononciation dite érasmienne, et de prononcer le grec d'après la méthode sinon antique du moins ancienne, en usage dans tout l'Orient; » — toutefois elle reconnaissait que cette mesure ne pouvait être introduite qu'avec beaucoup de prudence et de grands ménagements, et, à cet égard, elle s'en remettait au sens pratique et à la sagesse de M. le Ministre de l'Instruction publique.

Les considérations pratiques qui avaient dicté le vote de la commission n'exercèrent pas moins d'influence sur la décision de l'Académie elle-même. Elles entraînèrent, chose remarquable, l'adhésion nettement exprimée des hellénistes même qui avaient gardé l'usage de la prononciation universitaire. Ce fut seulement au point de vue scientifique que quelques membres, et en particulier M. Munk, si malheureusement enlevé depuis à l'affection de ses collègues, renouvelèrent l'objection déjà si souvent présentée, de l'incompatibilité de l'accentuation moderne avec la métrique ancienne. Quelques membres, entre autres MM. Egger et Rossignol, firent observer que c'était là une question encore en litige, et qui, en tout cas, ne pouvait être considérée comme décisive. Finalement l'adoption du rapport fut votée, séance tenante, à l'unanimité, *moins une voix*. Cet unique opposant, lui-même nous a autorisé à le nommer, fut M. Mohl, et sa protestation, faite au nom de la science qu'on peut appeler rigoureuse, avait aussi, il faut le reconnaître, sa légitimité.

Tel est aujourd'hui l'état de la question. Le Ministre par sa lettre du 22 octobre, l'Académie par son vote du 18 novembre 1864, ont témoigné de leurs dispositions favorables au sujet de l'introduction dans notre enseignement public de la prononciation nationale du grec. Dernièrement, l'*Association pour l'encouragement des études grecques* a elle-même proposé au Ministre la nomination d'un professeur hellène à l'École normale pour l'enseignement de cette prononciation. Cependant jusqu'ici aucune mesure n'a encore été prise, rien même n'annonce qu'aucune doive bientôt l'être, pour arriver au but indiqué. On recule devant les répugnances à vaincre, devant les obstacles à surmonter. N'est-ce pas l'occasion de reprendre encore une fois cette question tant débattue, de résumer les résultats obtenus, d'indiquer les voies nouvelles qu'il peut être utile d'ouvrir, les nouveaux efforts qu'il peut être nécessaire de tenter?

Déjà, dans les documents qui précèdent, dans les articles ou les lettres de MM. Dübner, Campaux, Littré, Mendelssohn, Robert Blackie, on a pu lire des renseignements pleins d'intérêt sur l'histoire et le caractère de la lutte depuis longtemps engagée entre les deux prononciations; nous allons maintenant essayer de résumer le sujet dans une vue d'ensemble, et d'in-

diquer la solution qui semble devoir mettre fin à ce long débat.

Ce qu'on appelle la question de la prononciation du grec n'aurait jamais pu même se produire, si la conquête ottomane et la chute de l'empire grec en 1453 n'avaient eu pour conséquence de laisser pendant près de quatre siècles la Grèce comme effacée du nombre des nations, et d'interrompre presque entièrement, pendant ce laps de temps, les rapports des Grecs avec l'Europe occidentale. Il a fallu cette espèce de suspension de la vie nationale, pour que l'on pût songer à dénier aux Grecs ce qu'aucun autre peuple ne s'est jamais vu contester, le droit de régler lui-même la prononciation de sa langue héréditaire ; c'est ainsi, seulement, que les savants étrangers, qui désormais n'avaient plus à étudier le grec que dans les livres, ont pu être amenés à la pensée d'y appliquer, comme à une langue morte, une prononciation factice. Ne soyons pas cependant trop sévères. Sous une autre forme et dans une sage mesure, nous serions, pour notre part, très disposés à croire qu'une tentative analogue à celle dont l'école érasmienne a pris l'initiative et accepté la responsabilité aurait pu et pourrait encore avoir sa raison d'être et sa légitimité. Par suite du rôle qu'elle a rempli dans l'histoire, et à raison de l'influence qu'elle a exercée sur le développement de la civilisation, on peut dire en effet que la langue grecque est dans une condition tout exceptionnelle : qu'elle n'est pas seulement le patrimoine du peuple de qui elle émane, mais qu'elle appartient aussi au domaine commun de l'humanité. On comprend dès lors que, non moins que la Grèce elle-même, le monde civilisé puisse et doive s'intéresser à la conservation, au développement même du plus magnifique instrument qui ait été donné à l'intelligence et à la parole humaine. Mais, si large qu'on veuille faire la part à l'hellénisme étranger dans cette œuvre de conservation, cela ne peut aller jusqu'à supprimer l'intervention et le concours du peuple grec ; même au milieu de ses plus grandes défaillances, il est demeuré, en effet, en possession d'un avantage auquel rien ne peut équivaloir, l'inspiration de la parole vivante, l'épreuve et le contrôle de la pratique. Les chefs de l'école érasmienne ont toujours prétendu et prétendent encore fonder leurs projets de réforme sur l'étude approfondie de l'histoire et de la constitution intime de la langue grecque ; et, en effet, il est impossible de ne pas reconnaître la haute valeur des recherches auxquelles leur tentative les a conduits. Mais, en s'isolant du peuple grec, en croyant pouvoir se passer de son concours et de son contrôle, ils ne se sont pas aperçus qu'ils faisaient fausse route et se condamnaient d'avance à un insuccès final. Inspirée, au XVI^e^ siècle, par un esprit sincère de perfectionnement et de réforme, leur tentative n'a cependant abouti, en pratique, qu'à introduire dans l'enseignement classique du grec une prononciation arbitraire, qui, dans chaque pays, varie selon la langue du pays même, et que l'esprit de routine et d'inertie protège et maintient seul aujourd'hui contre les plus légitimes efforts d'amélioration.

C'est sous l'empire de circonstances nouvelles, c'est-à-dire à la suite de l'affranchissement partiel et de la restauration commencée du peuple grec, qu'après une durée de près de trois siècles et demie, la lutte engagée entre les deux écoles d'Érasme et de Reuchlin, entre le système artificiel soutenu par la première et la prononciation nationale défendue par la seconde, tend aujourd'hui à se terminer. Il ne saurait être question de retracer dans ses détails l'histoire de cette longue controverse ; mais, ainsi que nous l'avons dit, pour l'objet même que nous avons en vue, nous devons en rappeler les points principaux et indiquer les conclusions auxquelles la science, éclairée par la critique, se trouve conduite aujourd'hui.

« Lors de la renaissance des lettres greques, disait, il n'y a pas longtemps encore, M. Egger dans une leçon sur les diverses méthodes de prononciation grecque (1), les savants Hellènes qui apportèrent en France et en Italie les chefs-d'œuvre de l'ancienne littérature grecque, y apportèrent aussi la prononciation du grec usitée dans leur pays, et, pendant un demi-siècle, personne ne récusa sur ce point leur compétence... Cependant, peu à peu disparurent des écoles les maîtres qui avaient été les patrons naturels, convaincus, autorisés de la prononciation orientale. Leur souvenir s'effaça. Les représentants de la Grèce, en Occident, n'étaient plus les illustres et malheureux réfugiés de 1453. C'étaient les Budé, les Ramus, les Estienne; ce furent plus tard les Labbe et les Lancelot. Alors, la réflexion succédant à l'enthousiasme, des doutes s'élevèrent sur la légitimité de la prononciation des premiers maîtres. Ces doutes firent d'abord peu de bruit. Erasme, à qui l'on attribue les règles de notre prononciation universitaire, n'avait touché à ce sujet qu'en passant. Son opuscule *De recta latini græcique sermonis pronuntiatione* n'est nullement un traité régulier de la matière. Non-seulement les preuves qu'il apporte à l'appui de ses réclamations sont insuffisantes, mais Erasme ne paraît pas même attacher grand prix aux innovations qu'il propose. Le titre promet autre chose que ce que donne le livre, où l'auteur, obéissant aux caprices de son esprit ingénieux et sceptique, pose maintes questions sans les résoudre et sans même y apporter un sérieux effort d'attention. Il fait discourir un lion et un ours sur divers sujets d'éducation, et entre autres, sur la prononciation du latin et sur celle du grec. Rien n'est donc plus loin d'un traité dogmatique pour le fond et pour la forme; mais, ici, comme en d'autres matières

(1) Voyez la *Revue des cours publics* du 18 mars 1865. Cette leçon a été reproduite dans l'*Hellénisme en France*, t. I.

plus graves, les doutes et les plaisanteries d'Erasme éveillèrent les esprits et les enhardirent jusqu'à des témérités que lui-même n'avait pas crues possibles, qu'il blâma peut-être, et que, du moins, il ne paraît pas avoir jamais pratiquées. »

Mais le coup était porté, et dans le demi-siècle qui suivit la publication du Dialogue d'Erasme, une polémique violente dirigée contre l'ancienne prononciation finit par en amener l'abolition à peu près universelle dans les établissements scolaires de l'Europe. On trouvera les monuments les plus importants de cette polémique dans les deux volumes publiés par Havercamp, à Leyde, en 1736 et 1740, sous le titre de *Sylloge* et de *Sylloge altera scriptorum qui de linguæ græcæ vera et recta pronuntiatione commentarios reliquerunt*. Cette *recta et vera pronuntiatio* est, on le devine, la prononciation dite érasmienne. Il y a là des noms célèbres; mais il ne faut pas oublier que là aussi trouvait à se donner carrière la passion dominante de l'époque, c'est-à-dire l'amour du perfectionnement, même immodéré, et l'esprit de révolte contre la tradition. Les incontestables défauts qu'ils rencontraient dans certaines parties de la prononciation nationale du grec rendaient les hellénistes occidentaux injustes à l'égard de l'ensemble, et les empêchaient d'apercevoir les inconvénients bien autrement graves qui devaient résulter d'un système de prononciation artificiel et arbitraire substitué à une tradition séculaire. Comme l'a rappelé M. Egger, on peut voir dans une série de publications appartenant aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, nouvelles éditions de la *Grammaire grecque de Clénard* (Kleinhardt), *Méthode de Port-Royal, Traité des études* de Rollin, *Notes de la traduction d'Eschyle* de Lefranc de Pompignan, des témoignages successifs de la décadence progressive et de l'oubli presque complet de la prononciation nationale. Toutefois elle n'avait pas cédé sans résistance. Le recueil de Havercamp contient notamment, au sujet de

la lutte entre les deux prononciations, une curieuse correspondance de sir John Cheke, professeur de grec à l'université de Cambridge, et du célèbre Etienne Gardiner, évêque de Winchester, chancelier de la même université. Sir John Cheke est le champion de la prononciation réformée; pour lui, le grec est une langue morte vis-à-vis de laquelle on n'est pas tenu d'observer les égards dus à la langue d'un peuple vivant. « *Græca jam lingua nemini patria est.* » Gardiner lui objecte avec raison l'inanité de ses efforts sur le terrain même où il prétend se placer. « Il vous est facile, lui dit-il, de mettre de côté l'usage présent, mais cela ne fait point que vous ayez retrouvé l'usage passé. » *Ab usu præsente manifeste recedis, sed an ad veterum sonorum formam omnino accedas, nihil expeditum* (1). D'ailleurs le tout-puissant chancelier ne fit pas seulement de la polémique en faveur de la cause qu'il protégeait; par un édit en forme, *il prohiba,* sous les peines académiques les plus sévères, à l'université de Cambridge, l'usage de la prononciation nouvelle (2); et cette fois, comme toujours d'ailleurs, l'essai de la contrainte ne fit que donner à l'insurrection plus d'ardeur et de crédit. En France même, l'Université de Paris, comme l'a montré son savant historien pour les temps modernes, M. Charles Jourdain, n'accepta pas sans résistance l'innovation érasmienne. Sous le règne de Louis XIV, Ménage lit et prononce le grec « comme toute la Grèce, dit-il, le prononce aujourd'hui; ceux qui lisent et prononcent autrement ont bien de l'entêtement et de la prévention. » Sous le même règne, en 1686, Wetstein publie à Bâle son livre : *Pro græca et*

(1) Voyez Blackie, *The Pronunciation of greek,* br. in-8°, Edinburgh, 1852, p. 7.

(2) *Edictum Stephani Vintoniensis Episcopi, cancellarii Cantabrigiensis de pronuntiatione linguæ græcæ et latinæ. Datum Londini,* 18 cal. jun., anno D. 1542. (Dans la *Sylloge* de Havercamp.)

genuina linguæ græcæ pronuntiatione orationes apologisticæ. « La langue grecque ne nous est pas tombée du ciel, dit-il, dans un remarquable passage que je trouve cité par M. Blackie; elle nous est venue de sa terre natale avec tout l'appareil qui lui est propre, avec ses formes à elle que nous ne pouvons ni détruire ni changer, à moins de vouloir nous rendre coupables du crime de violence envers une langue indépendante (1). » En 1703, Capperonnier écrit son traité de l'ancienne prononciation de la langue grecque, très apprécié et même très honorablement récompensé lorsque l'auteur le fit connaître, digne encore d'être consulté, au témoignage de M. Egger, et cependant encore manuscrit. En 1750, le père Thomas Stanislas Velasti, de Chio, professeur de grec au collège Grégorien, à Rome, publie, pour l'usage de ses élèves, une *Dissertation sur la prononciation des lettres grecques* (2), dans laquelle il s'attache à justifier la prononciation nationale adoptée par lui dans son cours. Ce sont des missionnaires que Rome s'occupe de former dans ses collèges, et, avec ce but pratique devant elle, Rome ne peut se passer la fantaisie de la prononciation érasmienne.

Mais le moment était venu, où, comme le fait remarquer M. Egger, la politique devait contribuer plus efficacement que l'érudition à relever la cause de la prononciation nationale. Le XVIII[e] siècle vit commencer la renaissance de la Grèce, par la culture des lettres,

(1) « *Neque enim de cælo delapsa ad nos pervenit Græcorum lingua, sed e patria sua una cum omnibus quæ habemus subsidiis suo vestita cultu prodiit, quem tollere aut immutare velle esset imperium in linguam liberam exercere.* » Voyez les *Motto* en tête de l'ouvrage de Blackie.

(2) L'original latin a pour titre : *Dissertatio de græcarum litterarum pronuntiatione.* Il a été récemment traduit en italien par M. Gherardo Nerucci et inséré par lui dans un volume intitulé : *la Pronuncia della lingua greca;* Firenze, 1862.

par le développement de l'industrie et du commerce. L'insurrection du Péloponnèse, fomentée par Catherine II, apprit à l'Europe qu'il y avait là encore un peuple vivant et un élément de puissance politique. Le voyage du comte de Choiseul en Orient ramena l'attention sur les monuments de la Grèce et sur la langue de ses habitants. L'éminent helléniste qui accompagna le comte dans son ambassade à Constantinople, d'Ansse de Villoison, revint en France avec une opinion bien arrêtée sur l'unité du grec ancien et du grec moderne, et par suite bien convaincu de la nécessité de substituer à la prononciation des écoles la prononciation traditionnelle de la Grèce. C'est pour lui que, plus tard, fut institué le cours de grec moderne à l'École des langues orientales. Il avait même obtenu que ce cours serait transporté au Collège de France sous le titre de : *Cours de grec ancien et moderne*, qui répondait bien mieux à sa pensée. La mort le surprit avant qu'il eût pu commencer cet enseignement ; mais, grâce à son initiative, l'usage de la prononciation nationale fut adopté, dès cet époque, dans l'enseignement supérieur par les professeurs les plus éminents, par Hase, par Boissonade (1) ; aujourd'hui il est pratiqué par M. Egger, à la Sorbonne, et par M. Rossignol, au Collège de France.

Mais, tandis que de généreux messagers de la France allaient ainsi visiter la Grèce, un courant inverse amenait à Paris une élite de littérateurs grecs. Coraï arrivait dans cette capitale presque à la veille de la Révolution, et y commençait cette série de travaux qui devaient immortaliser sa mémoire et rendre de si éminents services à la cause de la Grèce et de la littérature grecque. A côté de son nom viennent

(1) Nous empruntons ces détails au remarquable discours par lequel M. Brunet de Presle inaugura, en 1865, son enseignement, lorsqu'il fut appelé à remplacer M. Hase dans la chaire de grec moderne.

se placer ceux de Codrikas, de Manos, de Sypsomos, de Zalik, de Nicolopoulos, de Milonas, littérateurs distingués autant que patriotes généreux, dont M. Brunet de Presle, dans la leçon que nous venons de rappeler, nous a retracé l'histoire en quelques pages d'un saisissant intérêt. La conquête des îles Ioniennes, en déployant le drapeau tricolore en face du littoral de la Grèce, avait fait briller aux yeux des Hellènes le signe des temps nouveaux ; la guerre d'émancipation, éclatant en 1821, appela plus vivement encore sur les Grecs l'intérêt de la France et de l'Europe occidentale. Les relations entre ces deux mondes, presque interrompues pendant trois siècles et demi, devinrent journalières. On ne s'étonnera donc pas en voyant se multiplier à cette époque les travaux sur la prononciation du grec. De la part des écrivains grecs, c'est le livre de Georgiadès, publié en 1812 (1) ; celui de Minoïde Minas, en 1825 (2) ; celui d'OEconomos, en 1830 (3) ; tout récemment, en 1864, c'est la thèse de M. Anastase de Lunzi, à l'université de Berlin, sur la prononciation grecque (4), et dernièrement, enfin, la judicieuse dissertation placée par M. Rangabé en tête de sa *Grammaire abrégée du grec actuel* (Paris,

(1) *Tractatus de elementorum græcorum pronuntiatione, auctore Anatasio Georgiade, græce et latine elaboratus.* Paris, 1812, in-8.

(2) *Calliope*, ou Traité sur la véritable prononciation de la langue grecque. Paris, 1825.

(3) Περὶ τῆς γνησίας προφορᾶς τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης, ὑπὸ Κωνσταντίνου Οἰκονόμου. Saint-Pétersbourg, 1830, in-8.

(4) *De pronuntiatione linguæ græcæ dissertatio inauguralis quam publice defendet, die XXIII M. Aprilis* 1864, Anastasius comes a Lunzi. Berolini, typis expressit Gustavius Shade. — Cette thèse, œuvre d'un jeune homme, offre cependant un grand intérêt, parce qu'elle représente en général l'état le plus avancé de la science allemande. Malheureusement, elle est écrite en un latin auquel nous ne sommes pas habitués, et la ponctuation, dans l'imprimé, a été tellement négligée, que souvent il faut commencer par travailler à la rétablir avant d'arriver à l'intelligence du texte.

1867). Parmi les travaux des hellénistes européens sur le même sujet nous citerons, pour ne parler que des plus importants, ceux de Liscovius (1) et de Seyffarth (2) en Allemagne, de Pennington en Angleterre (3), et, en France, au point de vue pratique, la *Dissertation sur la prononciation grecque* par Lécluse (Toulouse, 1829), le rapport de M. Alexandre au Ministre de l'instruction publique sur la réforme de la prononciation grecque, et la *Théorie sommaire* de cette prononciation, par M. Dehèque (Paris, 1846) (4), ces deux derniers travaux provoqués par la création de l'École française d'Athènes. En 1835, M. Renan, dans une savante étude sur les transcriptions des mots grecs dans les langues sémitiques et des mots sémitiques en grec, confirmait les conclusions fournies par l'examen des transcriptions des mots grecs dans les manuscrits latins du moyen âge (5).

C'est ainsi que s'est perpétuée jusqu'à nos jours la lutte engagée au xvi^e^ siècle entre les partisans de l'ancienne prononciation et ceux de la nouvelle. Certes on a le droit de s'étonner qu'une controverse qui portait sur une simple question de fait ait pu se prolonger si longtemps; mais on le comprend si l'on considère

(1) *Ueber die Aussprache des Griechischen*. Leipzig, 1825.

(2) *De Sonis litter. græcarum*, auctore Gustavo Seyffarthio. Leipzig, 1824. — Les conclusions de Liscovius et de Seyffarth en faveur de la prononciation nationale ont été combattues par Heinrichsen, professeur à l'académie de Soroë (Danemark), dans un ouvrage écrit en danois et traduit en allemand par P. Friederichsen sous le titre : *Ueber die Neugriechische, oder sogenannte Reuchlinische Aussprache der hellenischen Sprache.*

(3) *An Essai on pronunciation of the greek language*, by G. E. Pennington, M. A. late fellow of King's College Cambridge. London, 1844.

(4) *Théorie sommaire de la véritable prononciation du grec*. Une seconde édition a paru chez Jules Delalain et fils en 1855.

(5) *Éclaircissements tirés des langues sémitiques sur quelques points de la prononciation grecque*. Paris, 1848, chez Franck.

que, sous l'empire des circonstances politiques que nous avons rappelées, en l'absence d'une raison pratique qui les obligeât à ne pas indéfiniment prolonger le débat, les deux partis avaient, l'un et l'autre, posé le problème d'une façon qui le rendait insoluble.

Que prétendaient, en effet, les Érasmiens? Rien de moins que ceci : reconstruire, soit par la théorie, soit à l'aide des témoignages de l'antiquité, ce qu'ils appelaient la prononciation antique, et, par suite, démontrer que la prononciation appelée par eux moderne était fausse sur tous les points où elle s'écartait de leurs conclusions.

Que se proposaient, de leur côté, les Reuchliniens? Exactement la même recherche ; seulement avec l'intention inverse de justifier contre les Érasmiens la prononciation nationale.

Or, nous le répétons, posé en ces termes, le problème était insoluble.

C'est ce qu'a parfaitement montré M. Egger dans la leçon dont nous avons déjà donné quelques extraits, et ici encore, nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter ses paroles :

« Rien n'est plus varié que les sons de la voix humaine; rien, par conséquent, n'est plus difficile que de noter les inflexions de la parole par des signes auxquels on puisse attribuer une valeur invariable et distincte, une valeur que chacun puisse retrouver à l'inspection des caractères qui les représentent dans l'écriture. Il suffit d'ouvrir une grammaire d'une langue étrangère quelconque pour nous en convaincre. En anglais, en allemand, il y a des assemblages de consonnes, il y a des diphthongues dont aucune combinaison de signes alphabétiques ne saurait figurer exactement la prononciation. Nous pouvons, à cet égard, approcher plus ou moins de la vérité sans jamais l'atteindre....

« La prononciation ancienne, en admettant qu'il ait

existé, à l'âge classique, une seule prononciation pour toute la Grèce, ne pouvait donc être rigoureusement rétablie par les moyens dont nous disposons. Mais cette prononciation uniforme que l'on cherche n'a jamais existé. Les inscriptions montrent suffisamment la variété des dialectes et des prononciations chez les différents peuples helléniques, aux différents âges de l'histoire. Platon, dans le Cratyle, fait dire par Socrate à Hermogène : « Tu sais que nos ancêtres faisaient « beaucoup usage des lettres ι et ϑ, ce que l'on remar- « que encore dans le langage des femmes qui conser- « vent plus que nous l'ancienne tradition ; aujourd'hui « nous substituons l'ε ou l'η à l'ι et le ζ au ϑ, parce que « ces lettres nous paraissent avoir plus de noblesse. » Si le grec avait subi de telles modifications au temps de Platon, quels changements ont dû s'opérer dans cette même langue au bout de trois mille ans ! Ce qu'on peut raisonnablement chercher, c'est la prononciation en usage dans telle ou telle contrée de la Grèce, à telle ou telle époque de l'antiquité..... Il n'y a pas eu en effet à l'âge classique une prononciation uniforme dans toute la Grèce; la prononciation variait suivant les pays; dans chaque pays elle a changé suivant les temps. C'est ce qui ressort très-clairement d'une comparaison chronologique et géographique de témoignages anciens venus jusqu'à nous, selon la méthode déjà indiquée par Georgiadès en 1812; et appliquée par Liscovius dans un livre dont nous ne saurions trop recommander la lecture.

« La prononciation des Grecs modernes est certainement fautive sur quelques points, pour lesquels nous possédons des témoignages positifs. Mais, si l'on veut échapper à une controverse inextricable, il est bon d'accepter, malgré ses défauts, cette prononciation, qui est la tradition de tout un peuple, et qui nous met en communication facile avec les Hellènes régénérés. »

Cette voie est en effet la seule par laquelle il soit possible d'arriver enfin au terme de ce long débat ; nous la voyons d'ailleurs suivie par les hellénistes éminents qui, de nos jours, ont apporté dans l'examen des problèmes relatifs à la prononciation grecque un esprit de calme, d'impartialité, de critique judicieuse et de raison pratique, trop souvent étranger à leurs devanciers.

« C'est en homme pratique, » dit M. le professeur Blackie, au début même de l'opuscule que nous avons déjà mentionné tout à l'heure, « c'est avec un but pratique devant les yeux, que je me décide à dire mon mot sur cette question tant controversée de la prononciation du grec..... Même à prendre la langue grecque pour ce qu'elle est dans les ouvrages de Coraïs (1), dans les poésies de Soutzo et de Rangabé, dans l'histoire de Perrebos, si estimée par Niebuhr, enfin dans la presse quotidienne d'Athènes ; même à prendre le nouveau royaume simplement pour ce qu'en a fait la diplomatie, il est clair que l'on ne saurait négliger l'autorité d'un tel fait, assis sur la base d'une tradition non interrompue de dix-huit siècles..... Certes, il était facile à Érasme et à son siècle de prouver que, dans le cours de deux mille ans, l'orthoépie grecque avait considérablement dégénéré de la perfection où elle était arrivée lorsqu'elle coulait en flots d'or de la bouche de Platon, ou s'échappait avec l'éclat du tonnerre des lèvres indignées de Démosthène... ; mais ici, comme en de plus graves sujets, il était plus facile

(1) C'est avec raison que M. Blackie traduit sous cette forme le nom de Κοραής, que lui-même cependant écrivait en français : Coray (Coraï). Il y aurait à ce propos de curieuses remarques à faire sur la façon irrégulière et capricieuse dont les Grecs transcrivent dans les langues étrangères leurs noms propres, notamment les noms terminés en ος ou en ας ; mais ceci ne peut être l'objet d'une simple note. Pour ne pas nous éloigner de l'usage reçu, nous écrivons nous-même Coraï, sans le *s* final.

de démolir que de bâtir, et la tentative d'Érasme n'a abouti qu'à créer pour chaque pays une nouvelle et arbitraire prononciation du grec, barbare agglomération d'idiotismes nationaux et de bribes de philologie érasmienne (1). Aujourd'hui, le *scolar* anglais le plus accompli, lorsqu'il voyage sur le continent, est obligé de reconnaître que sa détestable prononciation des voyelles grecques, jointe à l'absence d'accentuation, fait qu'il se trouve en possession d'un langage qui ne peut lui être bon que pour un soliloque, et qui, nulle part, n'est moins intelligible que dans le pays même d'où ce langage est sorti. » Et, ici, M. Blackie, pour ramener ses compatriotes à des idées plus saines, leur rappelle les vœux et les conseils que, dans l'intérêt de la même cause, M. Boissonade, au commencement du siècle, adressait à la France. « ...*Nisi, quod maxime cupio, in omnibus academiis nostris, gymnasiis et scholis, hodierna Græcorum pronuntiatio recipiatur. Nam cum prorsus perierit antiqua pronuntiandi ratio, qua Demosthenes et Sophocles vel ipsi Alexandrini sub Ptolomæis utebantur, et fere ridiculum sit, unumquemque populum ad suæ linguæ sonos, atque etiam ad libitum, græcorum quos legit librorum pronuntiationem efformare, id saltem boni, admissa neotericorum pronuntiatione, lucrabimur, non solum ut Gallus homo et Germanus Anglum intelligant græce loquentem, sed id etiam ut cum Græcis doctis et scholastica institutione politis confabulemur verbis antiquorum, et facillime, si velimus, hodiernæ linguæ cognitionem ac usum assequamur.* (Herodiani Epimerismi Præfat). (2).

Mais, sur ce même sujet, nous ne croyons pas que

(1) « *An altogether barbarous conglomerate made up of modern national peculiarities and scraps of Erasmian philology.* » The Pronunciation of Greek, p. 12.

(2) *The Pronunciation of greek*, p. 53. — On peut lire des considérations toutes semblables, présentées par Coraï, en tête de son édition d'Isocrate.

rien ait été écrit de plus net et de plus concluant que les quelques lignes de M. Littré, que l'on a déjà lues dans son article du 13 mai 1864, mais que nous demandons la permission de reproduire ici, parce qu'à cette place on en comprendra mieux toute la valeur et la portée : « Dans son enseignement classique », dit notre savant philologue, « chaque nation prononce le grec suivant le son qu'elle-même attribue aux consonnes, aux voyelles, aux diphthongues, sans compter que chacune aussi accentue le mot suivant les règles d'accentuation qui lui sont propres. Comme très certainement le grec n'a pas été fait pour être prononcé à la française, à l'italienne, à l'allemande, à l'anglaise, à l'espagnole, il est clair que toutes ces prononciations sont vicieuses : ce n'est pas assez dire, sont détestables..... Elles se recommandent, il est vrai, par leur commodité, puisqu'elles n'obligent à aucun exercice, à aucun effort... Mais, pour un helléniste, c'est un véritable chagrin de sentir qu'on estropie misérablement toutes ces articulations d'une langue riche et sonore..... Sans doute, le terme de *prononciation antique* est vague de sa nature et ne peut être précisé. La prononciation d'Homère et d'Hésiode, celle de Périclès et de Thucydide, celle de saint Paul devant l'Aréopage et celle des empereurs byzantins ne peuvent avoir été identiques...; mais ce sont des variations autour d'un thème qui demeure fixe, et, dans cette longue transmission, on ne trouve nulle part une solution de continuité..... L'iotacisme, tant reproché aux Grecs d'aujourd'hui, était déjà d'usage général au moyen âge, comme le prouvent d'une façon irrécusable les transcriptions de mots grecs dans les manuscrits latins..... Donc, en critiquant ceci et cela dans la prononciation actuelle, il faut reconnaître que le gros en est traditionnel..... Devant ce vrai grec ne peut tenir le faux grec des prononciations occidentales. »

Tous les témoignages que nous venons de citer sont

donc unanimes sur ce point, que la question de savoir s'il faut ou non adopter la prononciation nationale du grec est, par-dessus tout, une *question pratique;* c'est à ce point de vue que se placent ceux qui, parmi les hellénistes les plus compétents, se déclarent aujourd'hui en grand nombre pour l'affirmative; tel est le dernier mot de cette controverse opiniâtre qui, depuis le premier quart du XVI^e^ siècle, divise les deux écoles d'Erasme et de Reuchlin.

Est-ce à dire cependant que cette solution, que la force même des choses semble imposer aujourd'hui aux hellénistes occidentaux, doive être acceptée par eux simplement à titre de nécessité, faute de mieux, et comme en désespoir de cause? La question vaut la peine d'être examinée, et, pour le faire, il n'est heureusement pas besoin de revenir aux longues et ingrates discussions dans lesquelles depuis trois siècles et demi Erasmiens et Reuchliniens ont consumé tant d'efforts et dépensé tant d'érudition. Grâce au progrès de la science, et surtout au progrès de l'esprit logique, le problème peut être aujourd'hui plus simplement présenté et plus facilement résolu.

Un philologue, dont nous avons vu tout à l'heure le livre si hautement recommandé par M. Egger, Liscovius, dans son *Traité de la prononciation du grec,* publié en 1825 (1), nous paraît avoir le premier bien vu où se

(1) Le livre de Liscovius est aujourd'hui vieilli et arriéré sous quelques rapports, parce que depuis un demi-siècle la science s'est enrichie de documents nouveaux, et qu'en même temps la critique a rejeté comme inexactes certaines autorités sur lesquelles l'auteur s'était appuyé. Cela est vrai notamment pour la plupart des documents numismatiques, empruntés par Liscovius à l'ouvrage d'Occo, et que, à ma prière, un de nos jeunes numismates les plus distingués a bien voulu vérifier et a reconnus controuvés. Toutefois, défalcation faite de ces témoignages erronés, le livre de Liscovius, grâce au nombre de données exactes qu'il renferme d'ailleurs, grâce aussi à l'excellente méthode suivie par l'auteur, reste toujours, parmi les ouvrages de même nature, le plus utile à consulter, celui qui conserve la plus grande autorité.

trouvait le nœud de la question, et indiqué la véritable solution.

Après s'être, dans le cours de son travail, maintenu constamment sur le terrain de la vieille controverse érasmienne; après avoir poursuivi l'étude de la prononciation hellénique à travers les divers âges et les diverses contrées de la Grèce, Liscovius, lorsqu'arrive pour lui le moment de conclure, s'arrête à mettre en présence, d'une part la prononciation nationale moderne, de l'autre celle de la grande époque littéraire d'Athènes, la *prononciation classique,* comme il l'appelle, et dont il a, chemin faisant, déterminé les caractères; il montre quelles sont les différences qui existent entre l'une et l'autre, différences peu nombreuses, comme on va le voir (nous ne pouvons pas dire peu importantes), et il conclut en disant que, sous le rapport pratique, c'est uniquement entre l'une et l'autre que peut flotter le choix des hellénistes : la prononciation nationale, ayant pour elle l'avantage du fait vivant, et la prononciation classique offrant le plus haut type de perfection auquel, sous le rapport de l'euphonie, la parole grecque ait pu arriver (1).

Comment ne pas admettre, en effet, qu'il existe un lien intime entre le perfectionnement de la langue et celui de la prononciation? Et lorsque, au théâtre, à la tribune, dans la conversation, le siècle de Périclès a cultivé avec tant d'ardeur et de succès la poésie, l'éloquence, l'art de bien dire, peut-on mettre en doute qu'il n'ait en même temps, et par le même effort, donné à la prononciation hellénique tout ce qu'elle pouvait acquérir de puissance et de beauté? Rappelons-nous cette observation de Platon citée tout à l'heure, au sujet de certaines lettres autrefois très usitées à Athènes, et auxquelles « on en avait maintenant substitué d'autres ayant plus de force et de noblesse, ὡς δὴ μεγαλο-

(1) *Ueber die Aussprache des Griechischen*, p. 184.

πρεπέστερα ὄντα » (1). Il y eut donc en Grèce, ou plutôt à Athènes, au temps dont nous parlons, une *prononciation classique,* et, lorsque le grand siècle qui l'avait produite se fut éteint, cette prononciation se perpétua dans le monde lettré, particulièrement dans les écoles des grammairiens et des rhéteurs ; plus tard elle fut communiquée par ceux-ci aux Romains, en même temps que la langue et la littérature classiques elles-mêmes, et alors elle se fixa dans l'orthographe latine des mots grecs transcrits par les écrivains latins.

C'est ainsi que, par une heureuse et toute naturelle coïncidence, cette phase, la plus belle de la prononciation grecque, est aussi celle sur laquelle nous possédons les documents sans comparaison les plus sûrs et les plus nombreux. Nous avons d'abord les grammairiens grecs, Platon et Denys d'Halicarnasse en tête, qui nous fournissent sur les éléments de l'alphabet grec des données précieuses. Nous avons ensuite les écrivains latins, et en première ligne Cicéron et Quintilien, qui se sont beaucoup occupés des rapports des deux langues, et qui nous ont transmis de précieuses observations sur la valeur comparative des lettres dans les deux alphabets. Nous avons ensuite les transcriptions de mots grecs en latin et de mots latins en grec, réglées avec beaucoup de soin et de méthode par les écrivains latins et grecs immédiatement antérieurs ou postérieurs à l'ère chrétienne. Joignez à cela quelques jeux de mots transmis par les auteurs des deux nations, quelques permutations de lettres fournies par des inscriptions ou même par des manuscrits anciens, et qui reposent par conséquent sur des affinités de son dont l'antiquité est incontestable. Dans ces espèces d'archives, faciles à réunir et à consulter, on rencontre, pour le problème que nous indiquons, les éléments d'une solution complète autant qu'elle peut l'être.

(1) Cratyle, p. 418 C.

C'est ce que Liscovius a compris, et c'est ce qu'il a exécuté, aussi bien que le permettait l'état de la science à l'époque où il écrivait. Sans doute, son livre a besoin d'être revu, et, sur bien des points, d'être corrigé, complété, perfectionné. Nous ne croyons pas cependant que ces améliorations de détail puissent rien changer à la conclusion ; or cette conclusion, la voici : c'est qu'entre l'ancienne prononciation classique et la prononciation nationale moderne (du moins *en ce qui concerne le son des lettres*) (1), à part trois exceptions que nous allons indiquer, et dont nous ne voulons nullement atténuer l'importance, pour tout le reste, la conformité ne paraît pas contestable.

Examinons d'abord ces trois exceptions signalées par Liscovius. Les deux premières, et sans contredit les plus importantes, sont relatives au son des lettres η et υ, qui, à l'époque classique, se prononçaient, la première comme un *e* long, la seconde comme notre *u* français (2), tandis que, chez les Grecs modernes, toutes deux ont uniformément le son de l'*i*.

Nul doute d'ailleurs ne peut s'élever sur ce que nous disons avoir été la prononciation classique des deux voyelles. D'abord elle nous est attestée par Denys d'Halicarnasse, qui, dans son traité *de l'Arrangement des mots*, nous décrit avec le plus grand soin les procédés phonétiques à l'aide desquels l'une et l'autre voyelle peuvent être articulées. Le passage est si remarquable, si important pour notre sujet, que nous croyons devoir le placer ici sous les yeux de nos lecteurs : « Entre *les voyelles longues* », dit Denys d'Halicarnasse, « la plus sonore est l'α long, parce qu'il se prononce la bouche aussi ouverte que possible, et que le souffle va frapper directement le palais. Au second

(1) On verra tout à l'heure pourquoi cette restriction est nécessaire.

(2) Ou bien l'*ü* allemand, distingué par le tréma de l'*u* ordinaire, qui, en allemand comme en italien, se prononce *ou*.

rang vient l'η. Pour le former, la bouche est modérément ouverte, et le son ne se dirige pas en haut, mais s'abaisse en suivant la langue. Vient ensuite l'ω...(1). » On voit que cette description, qui convient parfaitement à l'articulation de l'*e* long, ne correspond nullement à celle de l'*i;* et d'ailleurs, entre l'ι et l'η Denys place non-seulement l'ω, mais aussi l'υ. Ces deux lettres, η et ι, que les Grecs modernes confondent, ont donc, pour l'ancien grammairien, un son parfaitement distinct.

Venons maintenant à l'υ. Ici encore Denys d'Halicarnasse rattache sa description à celle de la voyelle précédente : « Pour prononcer l'ω, » dit-il, « la bouche s'arrondit, les lèvres s'allongent, et le souffle va frapper l'extrémité buccale. L'υ est une sorte de diminutif de l'ω. Pour le prononcer, la tension des lèvres s'augmentant agit comme une sorte d'étouffoir, et le son s'atténue à la sortie. En dernier lieu vient l'ι (2). » Pour Denys d'Halicarnasse, l'υ, quoique rapproché de l'ι, en reste cependant bien distinct, et le mécanisme vocal employé à le prononcer indique clairement le son de l'*u* français.

Ce son des deux voyelles grecques se trouve pleinement confirmé par les transcriptions latines de l'époque classique. L'η s'y trouve en effet toujours rendu par un *e* long, fidèlement venu jusqu'à nous dans tous les mots d'origine grecque que nous avons empruntés au latin, tels que démocratie, géographie, éphémérides,

(1) « Αὐτῶν δὲ τῶν μακρῶν (φωνηέντων) εὐφωνότατον τὸ α ὅταν ἐκτείνηται· λέγεται γὰρ ἀνοιγομένου τοῦ στόματος ἐπὶ πλεῖστον, καὶ τοῦ πνεύματος ἄνω φερομένου πρὸς τὸν οὐρανόν. Δεύτερον δὲ τὸ η, ὅτι κάτω περὶ τὴν βάσιν τῆς γλώττης ἐρείδει τὸν ἦχον ἀκόλουθον, ἀλλ' οὐκ ἄνω, καὶ μετρίως ἀνοιγομένου. Τρίτον δὲ τὸ ω... »

(2) « Γίνεται δὲ τὸ ω· περιγγύλλεταί τε αὐτῷ τὸ στόμα, καὶ ἐπιστέλλεται τὰ χείλη, τέλος τε πλαγίῳ τῷ πνεύματι πρὸς τὸ ἀκροστόλιον πέφυκεν. Ἔστι δὲ ἀπὸ τούτου τοῦ υ· περὶ γὰρ αὐτὰ τὰ χείλη συστολῆς γινομένης ἀξιολόγου πνίγεται, καὶ στενὴν ἐκπίπτει ἡ ἦχος. Ἔσχατον δὲ πάντων τὸ ι... »

Athènes, Thèbes, *É*pire, etc., etc. L'inverse est également vrai pour les noms latins transcrits par les Grecs avant l'ère chrétienne, ou dans les temps qui ont immédiatement suivi. Dans ces noms, nous n'osons pas dire toujours, mais enfin dans une multitude d'exemples que nous avons rencontrés, l'*e* long est rendu par un η; ainsi nous trouvons, soit dans Flavius Josèphe, soit dans Philon : pour Cornélius, Κορνήλιος; pour Sévérus, Σεβῆρος; pour Séjanus, Σηΐανος; pour Félix, Φῆλιξ; pour Pompeïus, Πομπήϊος, etc., etc. Même dans quelques mots latins que le Nouveau-Testament nous offre mêlés au langage populaire, nous voyons l'*e* long se traduire par l'η; ainsi κῆνσος pour *census,* δηνάριον pour *denarium,* σημικίνθιον pour *semicinctum* (1). A Constantinople, jusqu'à la fin de l'empire, *rex* se transcrit par ῥῆξ, *asecretis* par ἀσηκρήτις.

Telle est, d'après les transcriptions classiques, la valeur de l'η en latin ; celle de l'υ n'est ni moins certaine ni moins significative. Comme le son propre de l'υ (celui de notre *u* français, *ü* allemand) n'existait pas en latin, pas plus qu'il n'existe aujourd'hui en italien, et comme par conséquent l'alphabet latin ne possédait non plus aucun caractère correspondant, les Romains, qui d'ailleurs admiraient beaucoup la douceur et la finesse de ce son, pour l'exprimer dans les mots grecs transcrits par eux, adoptèrent le seul parti qui fût à leur disposition; ils empruntèrent à l'alphabet grec le caractère même de l'Υ. On trouve sur ce sujet dans Quintilien un passage fort curieux : « Sous le rapport de l'élocution, » dit-il, « nous sommes bien inférieurs aux Grecs; nos sons latins sont bien plus durs. Il y a

(1) *Évangiles* et *Actes des Apôtres.* Dans une inscription que M. de Rossi a récemment découverte au cimetière Calliste, et où le grec et le latin se mêlent d'une façon étrange, on lit ces mots : *in pace et irene* (pour εἰρήνῃ). Dans un autre on lit : *pro Phœbe* (Φοίβης). — *Revue des Deux-Mondes* du 1er mars 1859, article de M. Gaston Boissier, p. 49.

dans leur langue deux lettres, notamment, dont la douceur est extrême, l'une voyelle, l'autre consonne (Υ et Z), qui nous manquent et que nous sommes obligés de leur emprunter quand nous nous servons de leurs mots. Par ce moyen, je ne sais quelle grâce se répand aussitôt sur le langage. Essayez, par exemple, d'écrire les mots ΕΦΥΡΟΣ et ΖΕΦΥΡΟΣ avec nos lettres (EPHVROS, DSEPHVROS), vous produirez je ne sais quoi de sourd et de barbare; au lieu de ces sons délicieux, vous en aurez d'horribles que les Grecs ne connaissent pas (1). »

Il appartient à de plus érudits que nous de déterminer l'époque à laquelle remonte chez les Romains le premier emploi de l'Υ dans la transcription des mots grecs. Nous dirons seulement qu'en parcourant le recueil de Mommsen, *Inscriptiones latinæ antiquissimæ*, nous avons rencontré un premier exemple de cet emploi dans le document n° 587, où le nom du fleuve ΛΥΚΟΣ se trouve transcrit au datif sous la forme Lyco. Mommsen attribue à cette inscription, non pas toutefois d'une manière certaine, la date de l'an de Rome 673. Une autre inscription trouvée à Eleusis (n° 619),

(1) « *Quando et jucundissimas ex græcis litteras non habemus, vocalem alteram, alteram consonantem, quibus nullæ apud eos dulcius spirant. Quod quum contingit, nescio quomodo hilarior protinus renidet oratio, ut in Ephyris, et Zephyris, quæ si nostris litteris scribantur, surdum quiddam et barbarum efficient, et velut in locum earum succedent tristes et horridæ, quibus Græcia caret.* » Quintil., Instit. oral., I, XII, 10. Voyez aussi I, 1, 4, 7.

Pour bien comprendre ceci, il faut se rappeler que la lettre V avait en latin le son de notre *ou;* ainsi DSEPHVRIS devait se prononcer DSEPHOURIS. Le PH, substitué au Φ, avait d'ailleurs un son bien différent de celui de l'F, qui était très dur comme l'atteste Quintilien dans ce passage même, ou plutôt avait quelque chose de *fulminant.* Quintilien applique la même remarque au V lui-même, employé comme consonne, dans des mots tels que SERVUS, esclave; CERVUS, cerf, etc., où le V (consonne) *garde*, dit-il, *la vigueur du digamma éolien, dont il tient la place.*

appartenant à l'an de Rome 706, porte le mot Propylum, avec l'Y.

Quoiqu'il en soit, il est certain que l'usage de la lettre Y se multiplia chez les Romains à mesure que se multiplia le nombre même des mots grecs incorporés dans le latin, et c'est ainsi qu'avec ces mots eux-mêmes, l'Y est arrivé jusque chez nous; seulement, dans le trajet, il a changé de nom, et de U grec qu'il était pour les Latins, pour nous il est devenu l'I grec; le monde latin, dans cette circonstance, ayant, sans le vouloir et en quelque sorte sans le savoir, cédé peu à peu à l'influence de l'iotacisme grec.

Aujourd'hui, par un singulier retour, les Grecs ont eux-mêmes perdu, excepté dans quelques localités, et pour certains mots, ce son *u* que leur enviaient les Romains; par suite, ils n'ont aucun moyen de l'exprimer avec les éléments de l'alphabet national; pour le transcrire, il leur faudrait nous emprunter notre *u* lui-même, comme autrefois les Romains leur empruntèrent leur Υ (1). Le double changement que nous venons de signaler constitue assurément une perturbation très grave dans l'orthoépie grecque; il représente, à bien dire, la plus regrettable forme de l'iotacisme. Non seulement il prive la langue d'un de ses sons les plus beaux, celui de l'*u*, mais il tend à obscurcir le discours en rendant plus difficile la distinction des mots. L'inconvénient peut même aller jusqu'à rendre impossible, dans l'usage ordinaire, l'usage de certains vocables. C'est ce qui est arrivé, par exemple, pour les pronoms personnels ὑμεῖς, et ἡμεῖς, vous et nous, pour les pronoms possessifs ὑμέτερος et ἡμέτερος, votre et notre, qui, en vertu de la confusion de l'υ et de l'η en *i*, se prononcent aujourd'hui absolument de la même manière, *imis imeteros*. Et comme en Grèce, non plus qu'ailleurs, on

(1) Ainsi pour eux Dumas est un nom impossible à écrire. Ils ne peuvent que le rendre approximativement par Δουμάς,

ne peut se passer de la distinction du nous et du vous, du votre et du notre, il a fallu dans l'usage ordinaire, créer pour *vous* un mot nouveau, ἐσεῖς, et pour *votre* une forme nouvelle, l'adjonction du mot σας, au nom de la personne ou de la chose possédée. Les mots ὑμεῖς, et ἡμεῖς, ὑμέτερος et ἡμέτερος ont, il est vrai, repris maintenant leur place dans la langue écrite, mais, bien évidemment, ils ne pourront jamais la reprendre dans la langue parlée, à moins que les Grecs ne se décident, ce qui ne nous semble nullement impossible, à rendre le droit de cité aux mots ἐμεῖς et ἐμέτερος que l'on n'a heureusement pas encore réussi à expulser du langage populaire de diverses contrées de la Grèce.

Il est bien vrai d'ailleurs que ce double iotacisme, celui de l'η en particulier, est loin d'être en Grèce quelque chose de nouveau. Pour le prouver, il suffit de rappeler encore une fois ce passage du Cratyle, déjà cité, dans lequel Platon nous apprend que l'on faisait autrefois usage de l'ι ou de l'ε là où de son temps on employait l'η; ainsi on avait dit autrefois ἰμέρα, d'autres ἐμέρα, maintenant on disait ἡμέρα (1). Chez les Alexandrins, on voit l'iotacisme apparaître dès le commencement du IIIe siècle avant Jésus-Christ, dans la traduction des Septante. A Rome, dès le second siècle de l'ère chrétienne, il est devenu d'usage populaire. De là cette équivoque entre Χριστός, Christ, et χρηστός, utile, à laquelle se complaisent si volontiers les Pères chrétiens à partir de Justin, et qui ne peut s'expliquer qu'en la supposant fondée sur un usage dès lors général (2). Toutefois, si ancien qu'il puisse être, cet usage n'a pas

(1) Cratyle, 418, B : « Οἶσθα ὅτι οἱ παλαιοὶ οἱ ἡμέτεροι τῷ ἰῶτα καὶ τῷ δέλτα εὖ μάλα ἐχρῶντο, καὶ οὐχ ἥκιστα αἱ γυναῖκες, αἵπερ μάλιστα τὴν ἀρχαίαν φωνὴν σώζουσι. Νῦν δὲ ἀντὶ μὲν τοῦ ἰῶτα ἢ ε, ἢ ἧτα μεταστρέφουσιν, ἀντὶ δὲ τοῦ δέλτα ζῆτα, ὡς δὴ μεγαλοπρεπέστερα ὄντα.... οἷον οἱ μέν ἀρχαιότατοι ἰμέραν τὴν ἡμέραν ἐκάλουν, οἱ δὲ ἐμέραν, οἱ δὲ νῦν ἡμέραν. »

(2) Voyez Liscovius, à la lettre η.

été l'usage *classique*, et là se trouve, quoi qu'en puissent dire les Grecs, la condamnation de l'iotacisme moderne pour ce qui est de l'η.

Quant au son primitif de l'υ (*u* français), il paraît s'être maintenu beaucoup plus longtemps, au moins parmi les classes lettrées. Au IVe siècle après J.-C., d'après un passage de saint Basile (1), et même au moyen âge, autant que nous pouvons le conclure des arrangements alphabétiques du livre d'Hérodien et de celui de Suidas, le son de l'υ, pareil à celui de la diphthongue οι, aurait encore été distinct de celui de l'ι et de l'η (2).

Cette dernière observation nous ramène à la prononciation de la diphthongue οι, et, par suite, à la troisième exception importante qu'admet Liscovius, à la règle de conformité posée par lui entre la prononciation moderne et la prononciation classique. Prononcée *i* par les modernes, de même que η et υ, la diphthongue οι, dans la prononciation classique, donnait un son représenté, comme on sait, dans les transcriptions latines par le caractère *œ;* mais qu'était ce son en réalité? Etait-ce celui de l'υ proprement dit, c'est-à-dire *u,* comme le veulent quelques-uns, ce qui nous paraît très peu probable? Etait-ce celui de notre diphthongue *eu* (ö allemand)? Etait-ce purement et simplement l'ι, ou quelque chose d'approchant, comme semblerait l'indiquer l'équivoque célèbre signalée par Thucydide entre λοιμός et λιμός? Ou bien encore οι n'avait-il pas toujours la même valeur, et à la fin des mots seulement, et non ailleurs, se prononçait-il *i,* comme les Grecs le prononcent partout aujourd'hui? Cette question, la plus obscure peut-être de l'alphabet grec, ne nous paraît

(1) *In Erotematis,* p. 591 ; cité par Liscovius, p. 140.

(2) « *Hoc tamen dignum animadversione sonum vocalium* ἀντιστοίχων υ *et* οι *eumdem esse tradi, at diversum a sono litterarum,* ι, η, ει ; *quæ diversitas et in Suidæ lexici dispositione conspicuum* » (Boissonade, Ἡρωδιανοῦ ἐπιμερισμοί, Præf., p. 9). C'est ce que M. Hase enseignait aussi dans ses cours.

pas encore résolue, et nous croyons qu'il y a lieu à de nouvelles recherches.

A part ces trois exceptions et une légère modification au son de l'υ consonne (notre *v*), que les Grecs aujourd'hui prononcent dans certains cas comme un *f*, Liscovius, nous l'avons dit, admet pour le reste de l'alphabet l'accord de la prononciation moderne et de la prononciation classique. C'est une opinion dont les hellénistes impartiaux nous semblent se rapprocher de plus en plus, et qui d'ailleurs nous paraît complètement justifiée par les témoignages et les documents classiques. On comprend qu'il ne saurait être question d'entreprendre ici cette vérification, que chacun d'ailleurs peut faire à l'aide de quelques ouvrages spéciaux; nous nous bornerons à en rappeler les principaux résultats.

Parmi les consonnes, il en est dont la valeur n'est pas et ne peut vraiment pas être contestée. De celles-là il est inutile de parler. Occupons-nous des autres.

Dans la prononciation nationale, le β a le son, non pas du *b* dur, latin ou français, mais de notre *v*. Ainsi βοάω se prononce *voao*, etc. Tout porte à croire qu'il en a été de même dans la prononciation classique. Par exemple, on voit souvent, dans le vocabulaire grec, le β prendre la place de l'ancien digamma (*f* ou *v*). Quant aux transcriptions, il est certain que, dans les auteurs du 1er siècle de l'ère chrétienne, on rencontre le *V* latin (dont le son flottait entre notre *v* et notre *ou*), rendu le plus souvent, il est vrai, par ου chez les écrivains grecs, mais souvent aussi par β (ainsi Ῥάβεννα, Σίλβας, etc.). A partir de Plutarque, ce dernier mode de transcription devient l'usage commun (1).

(1) Cette observation, que chacun peut vérifier, a été relatée par M. Rangabé dans le chapitre sur la Prononciation de sa *Grammaire du grec actuel*.

On peut objecter, il est vrai, que les Grecs traduisent également par β le *b* éminemment dur des Latins; mais l'objection, si on l'examine, tombe d'elle-même. Le son du *b* n'existant pas dans leur langue, les Grecs n'avaient aucun moyen de l'exprimer exactement. Afin de pouvoir du moins l'*indiquer*, ils prirent le parti le plus raisonnable, celui d'employer le caractère *alphabétiquement* correspondant au *b*, c'est-à-dire le β, nonobstant la différence du son dans les deux langues. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore ils écrivent également par un β les mots étrangers commençant par un V et ceux qui commencent par un B; ainsi Voltaire = Βολταῖρος et Boulainvilliers = Βουλαινβιλλιερς.

Pour les Latins, il est vrai que la même difficulté n'existait pas. Ils avaient dans leur langue le son du β, et auraient pu le rendre par leur V: mais, comme ce caractère leur servait déjà à rendre le ου, et le υ consonne des Grecs, MVSA pour ΜΟΥΣΑ, EVANDER pour ΕΥΑΝΔΕΡ, etc., ils n'auraient pu lui donner un nouvel emploi sans jeter le trouble dans leurs transcriptions et briser toutes les étymologies. Conformément à l'exemple des Grecs, quoique par une autre raison, ils transcrivirent donc β par *b*; ainsi Bithynia, Byzantium, Bias, Bion, pour Βιθυνία, Βυζάντιον, Βίας, Βίων, etc., mais c'était là une anomalie en quelque sorte forcée, et que nous-mêmes répétons tous les jours, lorsque nous écrivons par un B des noms grecs, que nous devrions transcrire par un V, si nous ne tenions compte que du son, comme Basili, Belisarios, Basiadès, Perrebos, pour Βασίλι, Βασιαδῆς, Βελισάριος, Περραιβός, etc. Aujourd'hui, comme autrefois, la transcription a lieu en vertu de l'affinité *alphabétique* et malgré la différence *phonétique*.

Les lettres θ, χ, φ, représentées en latin par la combinaison du signe d'aspiration *h* avec les ténues *t*, *k*, *p*, sont évidemment des aspirées, et ne peuvent être prononcées comme les ténues elles-mêmes. — Quintilien (XII, 10) signale la dureté du *d* latin, par rapport au δ grec, dont la prononciation est encore si douce aujourd'hui.

Quant aux voyelles, si l'on excepte l'η, et l'υ dont nous venons de parler, le son des autres, α, ε, ι, ο, ω, peu altérable d'ailleurs, s'est fidèlement conservé. Trop souvent, il est vrai, on entend des Grecs confondre dans la conversation les deux sons de l'ω et de l'ο, faisant l'*o* long ou bref, selon que la syllabe est ou n'est pas accentuée. Mais ce n'est là qu'un usage fautif, contre lequel d'éminents philologues hellènes protestent aujourd'hui, et qu'un peu d'attention et de bonne volonté peuvent suffire à corriger.

Quant aux diphthongues, prononcées par les Grecs αι comme *e*, αυ comme *av*, ει comme *i*, ευ comme *ev*, ου comme *ou*, nous croyons que la conformité de la prononciation classique et de la prononciation moderne est incontestable. Il serait vraiment trop étrange d'obliger les Grecs, comme le veulent les Erasmiens, à prononcer *aïther*, *Pheïdias*, *Euagoras*, et ainsi de suite, alors que nous-mêmes, héritiers de la vieille tradition latine, prononçons *éther*, *Phidias*, *Evagoras*, etc.

J'ai parlé jusqu'ici de ce qui, *dans le son des lettres*, sépare la prononciation moderne de celle des temps classiques; mais la prononciation ne consiste pas seulement dans le son des lettres; il y a l'accent, il y a la quantité, il y a ce que l'on appelle l'aspiration. Or, il faut bien le reconnaître, l'aspiration, qui déjà semble avoir été fort atténuée chez les Ioniens et les Eoliens (1), a complètement disparu chez les modernes; rien dans la langue parlée ne distingue plus la syllabe affectée de l'esprit rude de celle qui porte l'esprit doux; la quantité aussi s'est perdue et il a fallu chercher une autre base à la versification; la place de l'accent, ou pour mieux dire des accents, s'est conservée, et les signes s'en sont maintenus; mais leur valeur a plus ou moins changé. S'il fallait en croire les Grecs eux-mêmes, ce que l'on appelle aujourd'hui l'accent ne serait plus du tout l'accent antique; celui-ci était un signe de *tonalité;* il indiquait l'élévation ou l'abaissement du *ton* de la voix; maintenant l'accent, sous ses diverses dénominations, aigu, grave ou périspomène, ne serait plus qu'un signe de *quantité* toujours de même valeur : il indiquerait toujours l'allongement de la syllabe. Heureusement, nous croyons que sur ce point les Grecs ne doivent pas être pris au mot; que la question a be-

(1) Υλωτικοὶ γὰρ, ὥσπερ Ἴωνες, οὕτω καὶ Αἰολεῖς. Eustathe, *ad Odyss.*, p. 1564.

soin d'être étudiée, et que l'altération n'est ni aussi profonde, ni aussi générale, ni enfin aussi irrémédiable qu'on a cru pouvoir l'affirmer.

En voyant la prononciation nationale, comme nous venons de la montrer, si semblable, sous bien des rapports, à la prononciation classique, si différente cependant sur quelques points d'une grande importance, on sera peut-être tenté de se demander s'il est en effet aussi utile, aussi opportun que nous l'avons dit, d'en introduire l'usage dans notre enseignement public. A cela nous répondrons par la raison que nous avons présentée tout d'abord, raison qui a décidé l'opinion de tant d'hellénistes distingués, et dicté le vote de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : c'est qu'ici avant tout il s'agit d'*une question pratique*. Quels que puissent être les défauts de la prononciation nationale, ils sont encore assurément bien moindres que ceux des diverses prononciations artificielles par lesquelles on a prétendu la remplacer. Là du moins nous sentons encore l'heureuse influence de la vie, et celle du merveilleux climat que le peuple grec n'a pas cessé d'habiter. Bien prononcé (car il ne l'est pas toujours), le grec est encore aujourd'hui une langue suave, harmonieuse, énergique. On ne peut pas d'ailleurs affirmer de prime abord que les changements introduits dans la prononciation soient tous des dégradations. A certains égards, la prononciation n'a peut-être fait que suivre la loi à laquelle ont obéi toutes les langues modernes dans leur rapport avec les langues anciennes dont elles sont dérivées, comme l'italien, par exemple, dans son rapport avec le latin. Eût-on réussi à rétablir pour un moment la prononciation de Platon et de Démosthène, est-il bien sûr qu'un retour vers quelques-unes au moins des formes actuelles ne se ferait pas aussitôt sentir?

Quoi qu'il en soit, nous ne craindrons pas de le répéter, le grand avantage de la prononciation nationale

serait de donner à l'élocution grecque, dans le monde entier, ce dont elle a tant besoin aujourd'hui, l'*unité*. Elle serait un lien entre le peuple grec et les hellénistes étrangers, à quelque nation qu'ils appartiennent, un lien entre les hellénistes eux-mêmes. Par là seulement pourrait se réaliser ce rêve, qu'aux premières lueurs de la renaissance hellénique Voltaire avait lui-même entrevu : le grec devenant une langue internationale universelle (1).

Qu'en présence de cet avenir on demande aux Grecs, et qu'eux-mêmes se demandent si, après qu'ils se sont occupés depuis quarante ans de l'amélioration grammaticale de leur langue, il ne conviendrait pas de porter leur attention et leurs efforts sur l'amélioration de la prononciation, d'en rechercher les défauts, d'en essayer le perfectionnement; ce serait là sans doute une tentative à laquelle les amis du langage hellénique, à quelque nation qu'ils appartiennent, ne sauraient qu'applaudir, à laquelle ils seraient eux-mêmes sans doute heureux de coopérer; et peut-être y aurait-il là, pour notre Association, une heureuse occasion d'exercer son initiative.

Nous croyons à propos de rappeler ici que, parmi les questions posées par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres pour les travaux de l'École française d'Athènes, se trouve la suivante :

V. Etudier les variétés de la prononciation dans les diverses parties de la Grèce, et les rapports qu'elles peuvent conserver avec les anciens dialectes.

Indiquer les contrées où l'iotacisme, et particulièrement la confusion de l'H et de l'Υ avec l'I, n'a pas entièrement prévalu.

(1) Voyez plus loin, *Voltaire et la question grecque en 1770*.

Montrer les altérations que les changements de la prononciation ont amenés dans la langue parlée, et présenter quelques aperçus sur les moyens de faire cesser le désaccord entre la prononciation usitée dans une partie des Écoles de l'Occident, et celle des Grecs modernes.

LETTRE A SIR LOUIS MALLET

MEMBRE DU COMITÉ DU CLUB COBDEN A LONDRES

SUR

UNE LANGUE INTERNATIONALE

UNIVERSELLE

ET

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES

Lues à la séance générale de l'Association pour l'encouragement des études grecques, le 20 juillet 1871 (1).

I

MESSIEURS,

La Genèse raconte que les hommes, à l'origine, n'avaient qu'une seule et même langue. C'était une grande force; aussi, dans leur orgueil, imaginèrent-ils un jour de bâtir une tour dont le sommet s'élèverait jusque dans les cieux. Irrité de leur orgueil, l'Éternel, dit l'Écriture, descendit de sa demeure, et, brouillant la

(1) Extrait de l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France.* — Année 1871.

langue unique, en fit sortir et mit à sa place la multitude des idiomes divers. Désormais incapables de s'entendre, impuissants à se concerter, les hommes durent renoncer à leur folle entreprise. Ils durent en même temps renoncer à toute grande action commune. Divisés en familles, en tribus, en nations étrangères l'une à l'autre, ils se dispersèrent sur toute la terre, où aujourd'hui même leur manque d'entente, et trop souvent leurs funestes discordes prouvent que l'anathème de Babel n'a pas encore cessé de peser sur eux.

Sous sa forme naïve, le vieux récit biblique renferme un grand sens. Il nous montre, sous une saisissante image, ce qu'il y a de puissance attachée à la conformité du langage, et il nous montre aussi les maux qui se produisent là où cette conformité a cessé d'exister, ou bien n'existe pas encore; il nous indique enfin la grande conquête que nous avons à faire aujourd'hui. Sans doute l'homme n'a pas à regretter sa dispersion sur la terre, non plus que la variété de ses idiomes nationaux. Il y a eu là, aussi bien qu'une nécessité naturelle, un élément fécond de civilisation. Sous l'influence des climats divers qu'ils ont habités et des langues diverses qu'ils ont parlées, les peuples ont développé chacun son individualité propre, et le génie humain s'est diversifié en une multitude de types puissants; l'Assyrie, l'Égypte, l'Inde, la Perse, la Judée, Rome, la Grèce, et, dans les temps modernes, l'Italie, l'Espagne, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, ont eu chacune, avec sa langue particulière, sa vie politique spéciale, et des arts, une science, une poésie, une éloquence portant l'empreinte de son caractère national. Dans ce grand assemblage, tout n'a pas sans doute la même valeur; mais rien n'est inutile, rien n'est superflu. Notre humanité se sentirait diminuée s'il lui fallait renoncer à quelqu'une de ces créations dont l'a enrichie le génie de ses enfants. Elle ne voudrait sacrifier, pour ne

prendre que les plus grandes figures, ni les Védas à la Bible, ni Virgile à Homère, ni Göethe à Dante, ni Molière à Shakspeare.

Mais si la dispersion, si la variété des institutions, des mœurs, des arts, des langues, a été pour l'homme une condition nécessaire et féconde de développement, de tout temps aussi, mais surtout de nos jours, on a senti la nécessité d'établir entre les membres divers, entre les organes distincts de la famille humaine, un lien puissant d'unité. Depuis un siècle, depuis cinquante ans surtout, les barrières matérielles qui séparaient les peuples se sont incessamment abaissées; elles s'abaissent chaque jour encore. Chaque jour les voies de communication terrestres et maritimes, les moyens de locomotion, les procédés d'information, se perfectionnent et se multiplient; le crédit transporte pour ainsi dire instantanément ses trésors d'un point du globe à l'autre; les hommes se sentent de plus en plus engagés dans les liens d'une irrésistible et toute puissante communauté. La grande patrie terrestre embrasse, pénètre, s'assimile la petite patrie locale, et le moment approche où la moindre des peuplades ne pourra trouver les conditions de sa vie que dans un intime rapport avec la grande société humaine.

Récemment un mot s'est introduit chez tous les peuples civilisés, qui est à la fois le produit et l'expression de cette situation nouvelle : c'est le mot *international*. Il n'y a pas plus de vingt-cinq ans, si notre mémoire est fidèle, que nous l'avons vu s'introduire en France sous les auspices de la presse britannique; l'édition du dictionnaire de Boiste publiée en 1839, que j'ai sous les yeux, ne le contient pas encore; à plus forte raison est-il absent de lexiques français plus anciens. Nous ne le trouvons pas davantage dans les dictionnaires anglais, allemands, italiens, antérieurs à cette date. Il existe aujourd'hui dans le grec moderne,

sous la forme très bien appropriée de διεθνής; mais il ne figure pas encore dans l'excellent dictionnaire grec moderne de Byzantios, publié à Athènes en 1856. C'est donc un mot d'origine toute nouvelle, et cependant aucun n'est plus en vogue.

Nous avons le commerce, le crédit *internationaux*, les expositions *internationales*, le droit et les traités *internationaux*, l'assistance, la charité, malheureusement aussi les luttes *internationales;* même, nous le savons trop bien, de sinistres complots, d'abominables forfaits sont venus s'abriter sous ce nom consacré par la faveur publique; mais ils n'auront pas réussi à le déconsidérer. En tous cas, ce serait à nous à lui rendre et sa valeur véritable et son légitime honneur. Aussi n'hésiterai-je pas à venir vous entretenir de la *langue internationale*.

Il y a justement un mois aujourd'hui qu'avant de quitter Londres j'adressais sur ce sujet à l'un des membres du Comité du club Cobden une lettre que j'ai déjà eu l'honneur de communiquer à votre Comité, et qu'il a bien voulu m'autoriser à vous lire aujourd'hui. Mais, avant de le faire, j'ai besoin de vous dire dans quelles circonstances et sous quelle impression cette lettre a été écrite.

Le nom de Richard Cobden vous est connu; il appartient désormais à l'histoire. Parti de la situation la plus humble, devenu, à force de travail et d'intelligence, un fabricant distingué, Cobden, par l'élévation de son caractère et de son esprit, se trouva conduit à l'étude des plus grands problèmes de l'économie sociale, et, par suite, engagé dans une lutte opiniâtre contre des abus que protégeaient de puissants intérêts associés à d'antique préjugés. Depuis quelques années, l'Angleterre avait accompli ses plus importantes réformes religieuses et politiques. L'émancipation des catholiques, la réforme parlementaire, la réforme municipale, avaient marqué dans l'histoire de l'Angleterre le commencement d'une ère nouvelle. Le pays réclamait maintenant la réforme commerciale. Il voulait la fin des prohibitions et des monopoles. Cobden prit cette cause en main; il montra le bien-être matériel et moral des populations, le perfectionnement de l'industrie, enfin l'établissement de relations pacifiques entre les peuples, liés au triomphe de la liberté commerciale. L'Angleterre se rallia autour de lui. La célèbre ligue de Manchester fut organisée, et, au bout de quelques années, on vit le gouvernement lui-même venir demander au parlement et se charger de faire passer dans la pratique les mesures réclamées par Cobden et ses amis.

Cobden est mort en 1865, après avoir, chose rare pour un réformateur, assisté au triomphe de ses idées et recueilli les témoignages les plus éclatants de la reconnaissance publique. Un an plus tard, ses amis, ses disciples, ses admirateurs, désireux d'honorer sa mémoire, et surtout de continuer son œuvre, créèrent la Société, ou, pour me servir du mot anglais, le *Club* qui porte son nom.

Mais ici, Messieurs, il faut que vous me permettiez de m'arrêter un instant pour ajouter quelques mots à ce que je vous ai déjà dit tout à l'heure du mouvement d'amélioration et de réforme qui de nos jours agite si profondément l'Angleterre, et dont la création du club Cobden n'a été en fait qu'un accident.

L'Angleterre, vous le savez, n'a pas été dispensée des épreuves auxquelles nous-mêmes avons été et sommes encore soumis. Seulement, elles lui ont été imposées beaucoup plus tôt; elle a eu sa révolution religieuse il y a trois siècles, et, il y a deux siècles, sa révolution politique. Le trouble et la fatigue se sont depuis longtemps dissipés; le bien conquis est demeuré. Protégée d'ailleurs par sa position insulaire, l'Angleterre a pu échapper au fléau des grandes armées permanentes; elle a été affranchie des dangers poli-

tiques attachés à leur existence. Aussi, tandis que la France, emportée par le mouvement révolutionnaire qui l'entraîne depuis quatre-vingts ans, n'a pu rencontrer jusqu'ici le sol propice sur lequel il lui sera permis de se reposer, l'Angleterre, grâce au concours de circonstances favorables que nous venons de rappeler, peut aujourd'hui se livrer tout entière au travail de réforme et de progrès qu'elle continue sans relâche depuis quarante ans, et dont le résultat doit être de donner à son peuple toute la somme de bien-être moral, intellectuel et matériel, qu'autorise et commande notre civilisation moderne.

Cette œuvre, que l'Angleterre poursuit avec une si persévérante énergie, peut se définir en un mot : la paix! La paix sous toutes ses formes, religieuse, civile, politique : la paix entre les sectes, entre les classes, entre les individus, entre les nations. Invinciblement attachée aux grands principes du christianisme, l'Angleterre n'en est que plus ardente à combattre l'esprit sectaire et clérical partout où il se rencontre, et, chose bien remarquable, elle a pour principaux auxiliaires dans cette lutte les hommes les plus éminents de son Église nationale. Convaincue de l'avénement inévitable et prochain de la démocratie, en même temps qu'elle rajeunit ses vieilles institutions scolaires et universitaires, l'Angleterre organise, au profit de la grande masse de sa population, un vaste système d'éducation nationale, et en remet la surveillance et la tutelle aux hommes que, dans chaque localité, la confiance publique appelle à cet honneur. Au dehors elle continue à réclamer l'application aux relations internationales du principe d'arbitrage introduit par elle dans les actes du congrès de Paris en 1856. Elle avait vainement essayé d'y ramener les belligérants de 1870; elle vient de s'y conformer elle-même dans son traité de Washington avec la République des États-Unis. Nulle question, d'ailleurs, n'excite à

un plus haut degré l'attention de ses hommes d'État et de ses publicistes. Tout récemment un de ceux-ci, M. le professeur Seeley, de l'université de Cambridge, a fait faire à la question un pas nouveau, en montrant qu'un système d'arbitrage ne pouvait être effectif à moins de s'appuyer sur une véritable fédération d'États, et il a exposé avec une grande profondeur de vues les conditions auxquelles une pareille fédération pouvait se constituer en Europe.

Tel est, Messieurs, l'ensemble de sentiments et d'idées auxquels se rattache, comme nous l'avons dit, la Société nouvelle fondée par les disciples de Cobden. Fidèles au programme de leur maître, leur but est de provoquer ou de soutenir toutes les mesures qui en Angleterre, et par suite dans les autres pays, peuvent servir au progrès du bien-être, de l'instruction et de la paix. C'est un ordre d'idées auquel mon passé ne m'a pas laissé étranger, et des sympathies communes aussi bien que des amis communs m'avaient rapproché à Londres de quelques-uns des principaux membres du nouveau club. Les questions internationales offraient à nos entretiens un sujet tout naturel, et c'est ainsi que je fus conduit à appeler leur attention sur celle de ces questions qui, dans un temps prochain, me paraît devoir primer toutes les autres, encore bien qu'en ce moment elle paraisse reléguée au pays des rêves; je veux dire la question d'une langue internationale universelle.

Mes interlocuteurs étaient loin d'en méconnaître l'importance. Ils ne niaient pas que, sans l'auxiliaire d'un langage commun, leurs vues sur l'établissement de relations amicales et pacifiques entre toutes les branches de la famille humaine pourraient difficilement se réaliser. Mais sur le choix de l'idiome qui serait appelé à cette grande mission, leur pensée était hésitante, incertaine. L'anglais avait sans doute des titres fort sérieux à la préférence. Quelle autre langue,

en effet, embrasse un aussi vaste domaine, peut se prévaloir d'une aussi grande importance commerciale et politique? L'anglais est la langue non-seulement de la Grande-Bretagne, mais aussi de ses colonies d'Amérique, d'Afrique, d'Asie, d'Australie; il est la langue des États-Unis, et chaque jour il fait de nouveaux progrès dans l'Inde et même dans la Chine. Par sa simplicité grammaticale, l'anglais est d'ailleurs la plus commode des langues, et ses défauts mêmes lui donnent de grands avantages pratiques. Mais le mérite d'une langue, surtout lorsqu'il s'agit d'une langue destinée à l'usage universel, ne se mesure pas seulement sur son extension, sur son importance politique et commerciale, sur son utilité pratique. Il faut tenir compte aussi et de sa perfection grammaticale, et de ses qualités euphoniques, et de sa richesse littéraire, et de son rôle historique.

Or il est une langue chez laquelle ces caractères s'associent d'une manière frappante à ces avantages pratiques dont je parlais tout à l'heure : c'est la langue grecque; et depuis longtemps j'ai cru que cet ensemble de conditions, tout à fait exceptionnelles, prédestinait en quelque sorte la langue grecque au rôle de langue internationale. Il y a maintenant sept ans que, dans une brochure que je publiai de concert avec mon ami M. Renieri, et que j'aime à rappeler ici, parce qu'elle a été mon premier pas dans la route qui m'a conduit jusqu'à vous, il y a maintenant, dis-je, sept ans que j'ai pour la première fois exprimé cette opinion, et que j'ai essayé de la justifier en rappelant dans un rapide aperçu le caractère intime et le rôle historique de la langue grecque.

Ces pensées, Messieurs, ne m'ont jamais abandonné dans les entretiens dont je vous ai parlé, où se discutait la question d'une langue internationale. Toutefois elles n'y pouvaient tenir la première place. Vis-à-vis des hommes très-éclairés, mais éminemment pratiques

et positifs, auxquels je m'adressais, c'était surtout sur le caractère pratique et cosmopolite de la langue grecque qu'il importait d'insister. A Londres, d'ailleurs, ce côté de la question me frappait moi-même plus qu'il n'avait fait précédemment. Au milieu de nos confrères Hellènes, je pouvais journellement entendre le grec employé dans les relations de la vie privée, dans des conférences publiques, dans l'enseignement de l'école, dans la célébration du culte religieux : c'était donc une langue vivante que j'avais devant moi, et la question de la place à lui assigner se présentait comme une question de préférence à régler entre cette langue vivante et les autres. C'est principalement à ce point de vue qu'a été écrite la lettre adressée par moi à l'un des membres du Comité du club Cobden sur l'usage international du grec. Et maintenant que vous connaissez les circonstances dans lesquelles elle s'est produite et l'esprit dans lequel elle a été rédigée, il ne me reste qu'à faire appel à votre patience et à votre bienveillance pour en écouter la lecture.

II

A Sir Louis Mallet, Secrétaire au Bureau du commerce, membre du Comité du Club Cobden.

Londres, 20 juin 1871.

MONSIEUR,

J'ai vieilli dans la pensée qu'après l'œuvre de destruction accomplie par la Révolution française, l'organisation d'un nouvel ordre européen était indispensa-

ble pour remplacer l'ordre ancien que la Révolution avait renversé, et qui, à travers des modifications successives, remontait directement jusqu'à l'empire romain.

Pour ceux qui n'en avaient pas fait l'objet particulier de leurs méditations, je comprends que cette pensée, avant les évènements de 1870 et de 1871, ait pu sembler une vaine spéculation, une stérile utopie. Aujourd'hui, après l'expérience des deux dernières années, je ne concevrais plus ce dédain. Si nous voulons nous soustraire aux calamités et aux désordres dont le monde civilisé est menacé, si nous voulons ne pas être rejetés dans un véritable état de barbarie, je n'hésite pas à dire qu'il faut constituer entre les peuples, en le mettant en rapport avec l'état actuel de la civilisation, l'état de société que le christianisme avait ébauché.

Je sais que le club Cobden n'a pas adopté un programme aussi vaste. Mais, en fait, par les relations pacifiques qu'il s'efforce d'instituer entre les nations, les classes et les individus, il tend au même but, et il sera probablement conduit tôt ou tard à adopter une formule analogue. Tout se tient dans l'économie des sociétés, et l'établissement d'un système parfaitement libéral de relations commerciales et industrielles entre les peuples implique nécessairement l'organisation d'un système semblable dans l'ordre moral et politique.

Quoi qu'il en soit, dans une hypothèse comme dans l'autre, l'adoption d'une langue internationale commune, vous-même le reconnaissez, est une condition indispensable de succès. Tel a été, depuis les approches de l'ère chrétienne jusque vers le temps modernes, le rôle du latin en Occident, celui du grec en Orient. Une communauté de quelque ordre qu'elle soit, n'est possible qu'entre gens qui ont le moyen de s'entendre, et la communauté est d'autant plus parfaite que le moyen d'entente est lui-même plus parfait.

Mais une langue internationale ne s'invente pas; elle ne saurait être une création factice; elle ne peut résulter de conventions arbitraires. Elle s'impose en quelque sorte, soit par la conquête, comme ce fut le cas pour la langue latine dans l'empire romain et pour la langue grecque dans l'empire d'Alexandre, soit par son excellence grammaticale et littéraire, comme il arriva pour cette même langue grecque en Italie et dans la partie occidentale de l'empire romain. Pendant des siècles cet usage général des deux langues s'est d'ailleurs maintenu, pour le latin en Occident jusque il y a environ deux cents ans, en Orient pour le grec jusqu'à la conquête ottomane.

Eh bien! si nous nous transportons au temps présent, et que nous passions en revue nos langues européennes, en trouverons-nous une qui remplisse les conditions indiquées pour pouvoir s'imposer au monde moderne comme langue internationale? Sera-ce l'anglais qui aura ce privilége? Sera-ce le français, l'allemand, l'italien, l'espagnol, le russe? Evidemment aucune de ces langues ne possède en elle-même des titres suffisants à la *précellence,* pour nous servir du vieux mot français. Son adoption comme langue internationale ne pourrait résulter que d'une haute prépondérance politique conquise par la nation elle-même, comme ce fut le cas pour l'espagnol au temps de Charles-Quint, pour le français au temps de Louis XIV. Mais une monarchie universelle ou seulement prépondérante, telle que celle rêvée par ces souverains, est désormais impossible; l'empire romain ne peut pas revivre, pas même l'empire de Charlemagne; l'équilibre des États européens, assuré par trois siècles de luttes, est plus fort que toutes les ambitions. Le problème que nous nous sommes posé est-il donc insoluble? et le bienfait d'une langue internationale universelle ne saurait-il se réaliser pour nous?

Il serait étrange, assurément, que l'ordre providen-

tiel, qui sous tant d'autres rapports pousse les peuples à l'organisation d'une grande société humaine, se trouvât en défaut sur ce point essentiel. Aussi sommes-nous convaincus qu'il n'en est pas ainsi, et que la solution est toute préparée ; seulement il faut la chercher non sur les sommets où trônent les hautes puissances du du jour, mais dans des régions plus humbles et chez une faible nation qui depuis peu d'années naît ou plutôt renaît à la vie politique et prépare obscurément son avenir.

Je m'explique. Des deux grandes langues de l'antiquité qui ont eu le rôle de langue internationale, l'une, le grec, est encore vivante ; c'est qu'elle n'a pas été, comme le latin, simplement la langue d'une cité conquérante, d'une administration, d'un *état-major*, si je puis m'exprimer ainsi, mais la langue d'une *race*. Comme cette race elle-même, elle a, par sa vitalité, survécu à la catastrophe qui a renversé l'empire de By zance. Comme la race grecque aussi, depuis bientôt un siècle elle a commencé à se relever de sa décadence ; et maintenant elle va chaque jour se restaurant et chaque jour se répandant au dehors.

L'esprit commercial, l'amour de la science, les évènements politiques, avaient, à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, amené en Europe, et particulièrement en France, un assez grand nombre de Grecs. En même temps, les écoles d'une part, les établissements commerciaux de l'autre, s'étaient multipliés parmi les populations grecques sujettes de la Turquie. Le peuple grec, cependant, demeurait encore comme effacé du nombre des nations, lorsqu'en 1821 éclate la guerre de l'indépendance. Par suite, un royaume hellénique fut créé ; les populations grecques restées soumises au joug de la Turquie, affranchies peu à peu de ce que le régime qu pesait sur elles avait de plus rigoureux, purent s'occuper de leur développement intellectuel et moral enfin la race, reprenant

après tant de siècles ses tendances cosmopolites, se répandit au dehors, et peu à peu, sur presque tous les grands marchés maritimes, des migrations grecques s'établirent, ou bien se développèrent là où un premier noyau s'était déjà formé. Il y a aujourd'hui des communautés grecques sur tout le pourtour de la Méditerranée et de la mer Noire ; il y en a à Constantinople, à Varna, à Odessa, à Taganrog, à Kars, à Trébizonde, à Smyrne et sur toute la côte de l'Asie-Mineure, à Alexandrie et sur le Nil jusqu'au-delà des cataractes ; il y en a à Naples, à Livourne, à Marseille ; sur l'Atlantique, elles se rencontrent en Angleterre, à Londres, à Liverpool, à Manchester ; aux États-Unis, à New-York, à Boston ; sur le Pacifique, à San-Francisco ; dans l'Inde, à Calcutta ; dans l'intérieur de la Russie, il y a des marchands grecs à Moscou, à Saint-Pétersbourg. Partout ces migrations apportent avec elles et gardent leur langue ; elles fondent des églises, des écoles, des journaux.

Et partout aussi elles rencontrent leur langue enseignée à titre de langue classique. Je dis *leur langue*, car, malgré le préjugé généralement répandu, et qui tient surtout à la grande notoriété acquise par les chants populaires écrits dans un idiome rustique, il est certain que la langue moderne, régénérée, comme déjà elle l'est aujourd'hui, par son vocabulaire et sa grammaire n'est qu'un prolongement de l'ancienne. Ce n'est pas sans doute l'ancienne langue attique, langue écrite et parlée dans un milieu restreint et tout spécial, véritable langue de beaux esprits habitués à converser entre eux et à s'entendre à demi mot, langue ingénieuse et puissante, mais que l'art a marquée de sa profonde empreinte. C'est la langue grecque telle qu'elle se constitua, à la suite des conquêtes d'Alexandre, sous le nom de langue *commune*, véritable langue internationale, façonnée à l'usage des populations conquises, chez lesquelles elle suppléa ou remplaça les

idiomes nationaux, et dont le grec évangélique est le type populaire le plus excellent qui soit venu jusqu'à nous.

Par sa puissance de création qui s'est conservée intacte, et en même temps par la richesse du vocabulaire ancien demeuré à sa disposition, le grec moderne a pu d'ailleurs s'adapter avec la plus grande facilité à tous les progrès de notre civilisation; et, si l'on veut bien se rappeler que c'est au grec que s'adressent en général nos sciences et nos arts, quand il s'agit de créer un mot nouveau, on ne s'étonnera pas que les Hellènes eux-mêmes, en puisant à la même source, aient pu en tirer tout ce dont ils avaient besoin (1).

Cependant, par une singulière contradiction, les Grecs, en trouvant partout leur langue élevée au rang de langue classique et enseignée comme telle, la trouvent en même temps en chaque pays revêtue d'une prononciation particulière qui la rend inintelligible non seulement pour eux, mais aussi pour tous les hellénistes autres que ceux du pays même; partout le grec est soumis à un système conventionnel de prononciation qui, en général, n'est guère autre chose que l'application au grec des règles de la prononciation indigène. Ce système tout arbitraire et factice a été la conséquence de l'interruption à peu près complète depuis le XVI^e^ siècle des rapports de l'Occident avec la Grèce. Par suite de cette interruption, le grec, jusque

(1) « Le grec, depuis la renaissance des lettres, est comme une langue commune pour les savants des deux mondes, et c'est ce qui le fait d'ordinaire préférer toutes les fois que la science a besoin de s'enrichir d'un terme nouveau. Mais cette préférence n'est légitime et utile que si le grec que nous employons à cet usage est bien réellement celui que l'on apprend et que l'on sait en Allemagne, en Angleterre, en Amérique; celui que la Grèce n'a jamais oublié, qu'elle a continué d'écrire, même sous la domination musulmane, et qu'elle s'efforce aujourd'hui de parler comme on le parlait au temps de Ptolémée et de Galien. » (M. Egger, *Memoire sur l'emploi des termes empruntés à la langue grecque dans la nomenclature des sciences.*)

il y a cinquante ans, était passé pour l'Occident à l'état de langue morte et avait été traité comme tel. Le type vivant de la prononciation hellénique ne se présentait plus aux Occidentaux qu'à de rares intervalles, et il n'offrait plus aucune utilité pratique. C'est ainsi qu'il arriva à être abandonné pour faire place à ce que l'on a décoré du nom de *système érasmien,* mais qui en fait, comme nous venons de le dire, n'a guère été dans chaque pays que l'application plus ou moins complète, au grec, de la prononciation locale.

Toutefois les réclamations contre cet état de choses n'ont jamais cessé, et de nos jours, par suite de l'émancipation de la Grèce, elles se sont élevées plus nombreuses et plus pressantes que jamais. En Allemagne, en Angleterre, la question est chaque jour débattue. Cette semaine même je trouve dans le journal anglais *the Academy* (n° 26, 15 juin) un fort bon article en faveur de la prononciation moderne, à propos d'un mémoire d'un savant allemand écrit dans le sens contraire. Parmi les hellénistes anglais, des hommes tels que MM. Gladstone, Blackie, Max Müller, sont au nombre des partisans de l'usage hellénique. En France, non-seulement le débat se continue depuis le commencement du siècle, mais les hellénistes les plus distingués, nos professeurs au Collège de France et à la Faculté des lettres, les anciens élèves de l'École française d'Athènes, ont fait et font usage de la prononciation moderne. En Amérique même, cette question fait son chemin. Dans un de ses derniers numéros (15/27 mai 1871), le journal grec de Trieste, *la Clio* (ἡ Κλειώ), donne le compte rendu d'une discussion très importante soulevée à ce sujet dans le *Congrès des directeurs et professeurs des hautes écoles de l'Ouest,* réunis à Oberlin, dans l'État d'Ohio. Appelé à prendre part à cette discussion, un Grec de Boston, M. Anagnostopoulos, a présenté à l'assemblée un exposé très bien fait de la question, à la suite duquel une commission a été chargée de rédiger un rap-

port et de présenter des résolutions pour le prochain congrès.

On voit donc que la question de la prononciation du grec tend à prendre dans toutes les parties du monde civilisé une grande importance, en rapport avec l'importance attachée à l'étude du grec lui-même. Introduite dans les universités d'Europe à l'époque de la Renaissance, l'étude du grec y a toujours été cultivée depuis lors avec des succès divers, bien souvent attaquée comme superflue et absorbant un temps qui pouvait être mieux employé, et jusqu'ici cependant toujours maintenue comme nécessaire à l'entretien d'une bonne culture intellectuelle chez un peuple civilisé. Il ne saurait être question de reprendre ici ce débat. Nous ferons seulement remarquer que, si l'étude du grec, à côté des avantages de haute culture intellectuelle qu'elle présente, pouvait offrir une utilité pratique, si elle pouvait fournir non-seulement un moyen de communication avec un peuple actif, entreprenant, cosmopolite, mais aussi un moyen universel d'entente, la question se trouverait tranchée. Une étude qui donnerait à la civilisation, pour langue internationale, la plus belle langue populaire et littéraire à la fois que le génie humain ait créée, cette étude ne pourrait assurément plus être abandonnée. Or ce résultat est subordonné à l'introduction générale dans les établissements d'instruction publique d'une prononciation uniforme du grec, de la prononciation hellénique. Une fois ce point obtenu, le reste irait de soi-même...

Tels sont les faits sur lesquels je prends la liberté d'appeler l'attention du club Cobden. Jusqu'ici la question de la prononciation du grec a été une question purement philologique. Elle peut et doit être envisagée comme une question pratique. On en peut dire autant de l'étude du grec lui-même. C'est à ce point de vue que le club Cobden me paraît pouvoir faire entrer cette double question dans son programme, sinon pour

intervenir directement dans la solution, du moins pour signaler l'importance que cette solution ne peut manquer d'avoir au point de vue social le plus élevé. La discussion n'eût-elle d'ailleurs d'autre résultat que de mettre à l'ordre du jour, dans des termes rationnels et pratiques, le problème d'une langue internationale, son utilité serait incontestable. Elle répondrait à l'une des nécessités les plus évidentes de notre époque.

OBSERVATIONS

SUR LA RÉFORME PROGRESSIVE

ET SUR L'ÉTAT ACTUEL

DE LA LANGUE GRECQUE

SUIVIES D'EXTRAITS D'UN

DISCOURS DE M. BASIADIS

Président de la Société littéraire hellénique de Constantinople (1).

Dans la comédie restée célèbre des Κορακιστικά, Rizos Néroulos, au commencement de ce siècle, a mis en scène les écoles de réformateurs qui, à cette époque, travaillaient dans des directions très diverses, souvent opposées, à la rénovation de la langue grecque. Un article de notre confrère, M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire, inséré dans cet Annuaire même, en rendant compte de la pièce de Rizos Néroulos, nous a fait assister à ce curieux spectacle. A notre tour, en nous appuyant sur un autre document, nous voudrions montrer à quel point le débat est aujourd'hui arrivé, ou,

(1) Extrait de l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France*. Année 1871.

pour mieux dire, comment il est aujourd'hui terminé ; car, si l'on peut hésiter et discuter encore sur des questions de détail, il est permis de dire que, sur la question fondamentale, l'accord est maintenant établi.

A l'origine, et il n'y a pas longtemps encore, deux systèmes principaux, sans parler des intermédiaires, étaient en présence. Les uns soutenaient qu'il était possible et désirable de créer, à l'exemple des langues néo-latines, par l'élaboration et le développement du dialecte, ou pour mieux dire de l'un des dialectes populaires, rustiques, *romaïques*, comme le moyen âge les a nommés, et comme ils s'appellent encore aujourd'hui, une langue *néo-hellénique*. Les autres croyaient à la nécessité et à la possibilité d'un retour pur et simple au vocabulaire et aux formes grammaticales de l'ancienne langue, non pas sans doute de l'*attique*, ni d'aucun autre des anciens dialectes, mais de cette langue dite *commune* (ἡ κοινὴ γλῶσσα, ἡ κοινὴ διάλεκτος) dérivée de l'attique, qui, après les conquêtes d'Alexandre, devint, en effet, pour toutes les populations helléniques ou hellénisées, le langage commun des classes lettrées, qui conserva ce rôle sous l'empire romain, ensuite à Byzance, et qui, même après la chute de Constantinople, s'est maintenue avec certaines altérations chez les Grecs asservis (1).

(1) La distinction entre les dialectes populaires, rustiques, romaïques, et la langue usuelle, le *grec moderne* proprement dit, doit être le point de départ de toutes les considérations relatives à ce dernier idiome. Les dialectes rustiques sont probablement très anciens, et peut-être existaient-ils déjà, assez semblables à ce qu'ils sont, dans l'ancienne Grèce. (Voy. Mullach, *Grammatik der griechischen Vulgarsprache*, § 33.) Le grec moderne est, au contraire, comme nous venons de le dire, un prolongement de la *κοινὴ γλῶσσα*, qui a varié et varie encore, suivant qu'il s'éloigne ou se rapproche plus ou moins de son type primitif. C'est faute d'avoir fait cette distinction que tant d'hommes éminents n'ont pas justement apprécié la réforme qui depuis un siècle, depuis cinquante ans surtout, s'opère dans la langue usuelle, et tend à la ramener à son état normal. (Voyez sur ce sujet le remarquable écrit de M. James Clyde, *Romaic and modern greek*, Edimbergh, 1855, br. in-8°.) — Est-il besoin d'ajouter que, pendant les siècles de décadence, le *romaïque* et *le grec moderne* ont réagi l'un sur l'autre, tout en restant bien distincts?

Entre ces deux systèmes l'usage a aujourd'hui prononcé. C'est bien en effet l'ancienne langue, l'ancienne κοινὴ γλῶσσα, qui, plus ou moins modifiée, partout se parle et s'écrit dans la classe lettrée; et en même temps, sous l'influence des écoles, de la presse, de la presse périodique surtout, la classe lettrée embrasse une partie chaque jour plus considérable de la nation. Qu'on lise tous les ouvrages qui s'impriment en grec, les poésies populaires exceptées, qu'on parcoure les journaux et les revues de toute espèce, qu'on pénètre dans les cours de justice, dans les assemblées délibérantes, dans les églises, c'est la *langue commune* que partout on rencontrera. Trop souvent, il faut bien le dire, elle est écrite et parlée d'une façon déplorable. Quelles que soient les améliorations déjà obtenues, de fâcheuses anomalies grammaticales, introduites pendant la décadence, la déparent encore; le futur, le plus-que-parfait, s'expriment encore à l'aide d'un verbe auxiliaire, le parfait, l'infinitif, ne s'emploient que très rarement, l'optatif presque jamais. La syntaxe est presque toujours celle des langues modernes et ne fait presque jamais usage des facultés précieuses que met à sa disposition le trésor maintenant à peu près reconstitué des déclinaisons et des conjugaisons anciennes. La nécessité de rester en communication avec le peuple, qui ne participe que peu à peu aux progrès de la classe lettrée, oblige celle-ci à ralentir sa marche pour l'accommoder à celle du grand nombre. Et puis il y a la crainte de se singulariser, de paraître vouloir faire mieux que tout le monde, d'où résulte que chacun ne fait pas ce qu'il pourrait faire; le gouvernement lui-même, dans une intention de popularité, aide à cet en-

traînement, et les communications officielles sont d'habitude rédigées dans un style nullement académique (1).

Nous avons plusieurs fois entendu quelques-uns de nos hellénistes exprimer l'effet que produisait sur eux la lecture d'une page de grec moderne en disant que, sauf la facilité à mettre en œuvre le vocabulaire, il leur semblait lire un thème composé dans un de nos collèges par un commençant. Le reproche ne manque pas de vérité, et trop souvent, en effet, le grec moderne ressemble, quant au style, à du français habillé en grec. Mais il n'y a pas lieu de s'effrayer. Nous reconnaissons volontiers que, pour ce qui est de la pratique de sa langue héréditaire, la plus grande partie de la nation grecque est encore à l'école. Qu'importe cependant, si c'est le moyen qu'elle apprenne? Le danger serait qu'elle s'arrêtât dans son apprentissage et que l'idiôme actuellement pratiqué devînt la langue définitive. Mais avec l'étude de la langue et de la littérature classiques, qui chaque jour se répand et se popularise davantage, avec le stimulant de l'amour-propre national, avec l'impulsion incessamment communiquée par les écrivains supérieurs, rien de pareil n'est à craindre, et l'on peut compter sur un retour plus ou moins rapide, plus ou moins prochain, aux usages de la langue ancienne, sauf, bien entendu, les concessions à faire aux nécessi-

(1) Nous donnons à la suite de cet article deux spécimens de *langue usuelle*, ayant tous deux un caractère officiel : l'un est une lettre du roi de Grèce à la chambre des députés, du 25 juillet 1869; l'autre est le commencement d'une proclamation du gouvernement provisoire de Crète, en date du 9 décembre 1867, adressée pendant l'insurrection aux Crétois musulmans. Ce dernier document peut être considéré comme un type du grec actuel à son dernier degré d'altération; et cependant, même sous cette forme, c'est bien encore la *χοινὴ γλῶσσα*. Entre la proclamation du gouvernement provisoire crétois et la lettre du roi, on trouverait une foule de nuances intermédiaires. De même entre la lettre du roi et la langue réformée du discours de M. Basiadis.

tés de la civilisation, aux habitudes de la pensée moderne.

Ce n'est guère que du commencement du siècle dernier que date la renaissance de la langue et de la culture grecques, si maltraitée l'une et l'autre depuis la destruction de l'empire par les Ottomans, et même depuis la prise de Constantinople par les croisés. Rizos Néroulos, dans son cours de littérature grecque moderne, publié à Genève en 1826 (1), a distingué trois périodes bien marquées dans ce mouvement de renaissance. « La première, dit-il (1700-1750), comprend l'aurore de notre nouvelle littérature. Le gouvernement turc venait d'accorder aux Grecs d'importants privilèges, en choisissant parmi eux ses interprètes, et les princes de Valachie et de Moldavie. Le crédit de ces princes auprès du ministère ottoman améliora le sort de la nation. Sous leurs auspices, les lettres commencèrent à reparaître, les écoles à s'élever, les lumières à se répandre. Dans cette première période, on s'appliqua surtout à l'étude du grec littéral.

« La seconde (1750-1800) est caractérisée par l'importation en Grèce des connaissances scientifiques de l'Europe. On traduisit quantité d'ouvrages relatifs aux sciences, à l'histoire, à la morale, à la philosophie; les écoles se multiplièrent; plusieurs d'entre elles se transformèrent en lycées et en universités. Une foule de Grecs, après avoir étudié en Europe, revinrent dans leur patrie et s'imposèrent la tâche honorable de l'enseignement public. Cette période est éminemment scientifique.

« La troisième, qui est toute moderne, a dû ses progrès à l'esprit d'analyse philosophique introduit dans l'instruction publique et surtout dans l'étude de la langue grecque. Désireux de relever leur patrie de son abaissement, des hommes supérieurs s'appliquèrent à

(1) 1 vol. in-8°. Genève; 1re édition, 1826, et 2e édition, 1828.

introduire dans l'enseignement les méthodes modernes, à inspirer à leurs compatriotes des idées grandes et élevées, à former régulièrement la langue, enfin à rendre le peuple grec digne de reprendre un jour sa place parmi les nations de l'Europe civilisée. »

On peut dire que cette troisième période est tout entière dominée par l'influence et les travaux de l'homme qui plus que personne a mérité le titre d'Émancipateur et de Régénérateur de la Grèce moderne, Adamantios Coraï (1). Son histoire se trouve dans toutes les biographies modernes; nous n'avons pas à y revenir ici. Nous ne dirons rien non plus de ce qu'il a fait et écrit pour l'éducation politique de la Grèce. Nous nous occuperons seulement de ses efforts et de ses travaux pour la réforme de la langue.

Coraï n'a point renouvelé la langue moderne, comme on l'a dit souvent et à tort. Il l'a employée telle que depuis longtemps elle était pratiquée dans l'usage ordinaire par la classe lettrée, en la débarrassant seulement des mots étrangers qu'elle s'était incorporés, en l'affranchissant des anomalies grammaticales les plus choquantes qui la déparaient, enfin en l'enrichissant, mais sagement et progressivement, à l'aide d'emprunts faits à la langue ancienne (2). Le grand service rendu par Coraï a été d'appliquer et de faire appliquer cette langue, ainsi améliorée, à l'usage littéraire. Jusqu'alors,

(1) Nous croyons devoir rendre sous cette forme, en français, le nom de Κοραῆς. La traduction rigoureuse serait Coraès, et, en adoptant le iotacisme de l'η, Coraïs. Mais les Grecs ont pris l'habitude dans leurs rapports avec les étrangers de supprimer le ς final des noms propres. Ainsi Basili, Theodori, etc., pour Basilis, Theodoris, etc. La forme *Coray* avait d'ailleurs été adoptée par Κοραῆς lui-même, et rien ne montre mieux le désordre et l'irrégularité qui n'ont pas cessé d'exister dans la transcription des noms grecs en français.

(2) On trouvera à la fin de cet article un court extrait du traité de Coraï Περὶ τῆς ἑλληνικῆς τυπώσεως καὶ γλώσσης, qui donne à la fois un spécimen de la langue telle qu'il l'écrivait en 1807, et une indication de la méthode à l'aide de laquelle il voulait l'améliorer.

en effet, le grec ancien avait été, non pas toujours, mais le plus généralement, employé comme langue littéraire (1), et cette coutume avait été une lourde entrave à l'essor de la pensée grecque. Ce n'était pas seulement, en effet, le vocabulaire et la grammaire, mais aussi la forme même de la pensée antique que les écrivains se croyaient obligés de reproduire, et cette espèce de contrefaçon ôtait à leur style toute liberté et toute originalité (2). Débarrassés de cette gêne, ayant à leur disposition une langue incorrecte encore, mais libre et vivante, ils purent prendre des allures plus franches et en même temps augmenter de plus en plus les richesses de la langue moderne par l'adoption de mots, de locutions et de formes de style empruntés à la langue ancienne. Également opposé aux partisans du langage populaire et à ceux d'une restauration artificielle de l'ancienne langue, Coraï fut violemment attaqué par les uns et par les autres; mais jamais il ne s'est laissé détourner de cette voie moyenne, qu'il avait

(1) Rizos Néroulos *(loco citato)* nous apprend que ce fut seulement au commencement du siècle dernier que les hommes instruits se décidèrent à écrire en grec moderne. « Auparavant, la Grèce avait eu des savants et des écrivains estimables; mais ils avaient presque tous écrit en grec littéral, par suite du même préjugé qui en Europe faisait mépriser aux savants l'usage des langues vulgaires. » On trouvera l'indication des principaux de ces ouvrages dans le précieux travail de M. Andréas Pappadopoulos Vrétos : « *Νεοελληνικὴ φιλολογία, ἤτοι κατάλογος τῶν ἀπὸ πτώσεως τῆς Βυζαντίνης αὐτοκρατορίας, μέχρι τῆς ἐμφανίσεως τῆς τῶν Ἑλλήνων Βασιλείας, τυπωθέντων βιβλίων παρ' Ἕλλησιν εἰς τὴν ὁμιλουμένην, ἢ εἰς τὴν ἀρχαίαν ἑλληνικὴν γλῶσσαν* (1 vol. in-8°, Athènes, 1854). Nous avons nous-même sous les yeux la géographie de Notaras (*Χρυσοῦν Νεκταῤ προσφώνημα εἰσαγωγὴ εἰς τὴν Γεωγραφίαν*), imprimée à Paris en 1716, et écrite en grec moderne.

(2) Comme exemple de ce style grec tourmenté, nous citerons, entre autres spécimens, les notices sur les Savants grecs du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle, de Démétrius Procopius : « *Demetrii Procopii succincta Eruditorum graecorum superioris et proximae aevi recensio* », dans la Bibliothèque grecque de Fabricius (édit. de Harless. Hambourg, 1808, t. XI).

adoptée. Il a ainsi préparé les progrès qui devaient s'accomplir après lui.

Une phase nouvelle de la réforme linguistique commence pour la Grèce avec la publication du *Traité sur les Septante* du célèbre Constantin OEconomos. Prédicateur et écrivain de premier ordre, partisan de la réforme *classique* de la langue, OEconomos, dans ses écrits, s'était cependant toujours astreint à l'usage du grec moderne. Son traité même de la prononciation (1), où se révèle à chaque instant une connaissance si profonde de la langue ancienne, reste complètement fidèle à l'usage commun. C'est dans les quatre volumes du *Traité des Septante*, publiés à Athènes de 1843 à 1850 (2), qu'il ose enfin ouvrir pour lui-même et pour ses nationaux une route nouvelle. Sans revenir à une syntaxe rigoureuse, ni à toutes les formes grammaticales anciennes, à l'usage desquelles la Grèce n'est pas encore suffisamment préparée, il écarte du moins tout ce qui est formellement contraire au génie propre et aux formes normales de la langue, en sorte qu'entre l'ancien et le nouvel idiome il n'y a plus de ligne de démarcation tranchée. « Au milieu de la foule de nos auteurs modernes, me disait dans une de ses lettres le savant directeur de l'école hellénique de Trieste, M. Théagénis Livadas, on a vu quelques génies exceptionnels et vraiment divins, devançant leur temps, écrire une langue telle que vous l'appelez de vos vœux. L'illustre Constantin OEconomos, dans son livre sur la Traduction des Septante, est revenu à l'usage ancien et normal de la langue grecque, à la forme régulière du verbe substantif, à l'usage de l'infinitif, de l'optatif, de la particule dubitative ἄν, des futurs premier et second et

(1) Περὶ τῆς γνησίας προφορᾶς τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης, 1 vol. in-8, Saint-Pétersbourg, 1830.

(2) Περὶ τῶν Ο' ἑρμηνευτῶν τῆς παλαιᾶς θείας γραφῆς (4 vol. in-8°, Athènes, 1843-1850).

même du futur troisième (futur moyen). Néanmoins il s'est rendu intelligible à tous, il est considéré par tous comme un type, comme le terme suprême vers lequel tend notre langue moderne. »

Nous n'entreprendrons pas de donner ici la liste des écrivains qui, parmi les Grecs, ont depuis vingt ans suivi la route ouverte par OEconomos. Pour le faire, il faudrait des recherches toutes spéciales dont nous laissons le soin à d'autres mieux informés que nous ne le sommes ; nous parlerons seulement des travaux que des circonstances particulières nous ont permis de connaître et d'apprécier. Parmi ceux-ci nous mentionnerons tout d'abord les ouvrages de notre savant ami, M. Valettas, ancien directeur de l'école hellénique de Syra, depuis quelques années établi à Londres, et tout récemment devenu, dans cette métropole, sur les instances de la colonie grecque, le fondateur d'une école hellénique. En 1864, M. Valettas publiait à Londres une nouvelle édition des lettres de Photius avec des prolégomènes et des notes (1), et en 1867, dans cette même ville, un Traité historique et critique sur la vie et les poèmes d'Homère (2). Ce dernier travail, destiné au grand nombre des lecteurs, est écrit dans une langue très semblable à celle d'OEconomos, langue correcte, mais qui cependant garde encore en bien des points les allures de la langue usuelle. Les prolégomènes et les notes du Photius, destinées à un public savant, se rapprochent beaucoup plus de la langue ancienne. Cependant, comme il n'y a de la part de l'auteur aucune affectation d'archaïsme, comme il écrit toujours selon sa pensée, le style, en même temps que très pur, reste toujours naturel et facile ; et sous ce

(1) Φωτίου τοῦ σοφωτάτου καὶ ἁγιωτάτου Πατριάρχου Κωνσταντινουπόλεως ἐπιστολαί, αἷς δύο του αὐτοῦ παρήρτηται πονημάτια, ὑπὸ I. N. Βαλέττα. Londres, Nutt, 1864, 1 vol. in-4°.

(2) Ὁμήρου βίος καὶ ποιήματα. 1 vol. in-8°. Londres, Trübner, 1867.

rapport nous sommes heureux de pouvoir invoquer l'opinion d'un de nos plus éminents hellénistes. Rendant compte, dans la *Revue critique,* de la nouvelle édition des lettres de Photius, notre savant confrère, M. Miller, s'exprimait ainsi : « Dans l'introduction et dans les notes substantielles qui accompagnent son travail, M. Valettas s'est montré habile critique et philologue distingué. La langue qu'il écrit est une langue pure, élégante et très agréable à lire. Aucune concession n'y est faite au grec moderne, dont toutes les formes ont disparu; l'infinitif et le datif ont repris leurs anciens droits... Faire revivre une langue morte, ajoute M. Miller, est sans doute chose possible, à la condition toutefois de la soumettre aux exigences et aux mobilités progressives de la vie, des idées et des découvertes modernes; autrement c'est parler une langue factice et de convention, qui ne sera point adoptée par le peuple (1). » A ce tribut d'éloge payé au livre de M. Valettas, M. Miller croit d'ailleurs devoir ajouter la réflexion que voici : « Nous regrettons seulement que ces précieux commentaires soient écrits en grec; nous le regrettons pour le livre lui-même qui trouvera peu de lecteurs, surtout en France, où l'on voit chaque jour diminuer le nombre de ceux qui sont en état d'aborder une pareille lecture. » C'est sur ce dernier point, il me semble, qu'aurait dû porter le regret de notre savant confrère; mais qu'il se rassure! lorsque les Grecs écriront beaucoup de livres du style de celui de M. Valettas, il ne manquera ni en France, ni ailleurs, de lecteurs pour les lire, ni peut-être même de disciples et d'émules pour les suivre dans cette voie. Je sais bien que M. Miller, à qui je faisais cette observation, m'a répondu que ce qui était possible pour les Grecs ne l'était pas pour nous. Mais qu'il me

(1) *Revue critique* du 31 mars 1866.

permette d'avoir meilleur espoir dans l'avenir, et de croire que le grec, appris dès l'enfance, et devenu un des éléments principaux de l'enseignement public, pourra un jour être écrit par tous avec une perfection très diverse sans doute, mais qui ne sera pas le partage exclusif des Grecs de naissance.

Quelques mois plus tard, le journal anglais l'*Athenæum,* rendant compte du travail de M. Valettas sur Homère, déclarait qu'entre les sujets d'intérêt varié que ce livre offrait aux hellénistes, il fallait mettre en première ligne la langue dans laquelle il était écrit : « Ce sera pour les hellénistes un vrai plaisir, disait-il, de comparer cet idiome moderne avec l'ancien, et de voir combien ils sont près l'un de l'autre. M. Valettas écrit avec une pureté vraiment classique, et, quels que puissent être pour la gloire d'Homère les résultats de son travail, il aura eu en tous cas le mérite incontestable d'avoir contribué à la restauration progressive du langage grec (1). »

A côté du travail de M. Valettas sur Photius, vient se placer, pour ce qui est d'une savante et habile mise en œuvre de la langue ancienne, le volume publié en 1865 à Athènes, par l'un des plus éminents professeurs de l'Université de cette ville, M. Philippos Johannou. Dans ce recueil de pièces détachées, en prose et en vers, on distingue surtout une traduction de la *Germania* de Tacite, qui, au jugement des connaisseurs, est un chef-d'œuvre. Toutefois, pour l'usage ordinaire, le savant écrivain se sert, comme Coraï, de la langue usuelle, portée, il est vrai, à un haut degré de correction. M. Philippos Johannou invite d'ailleurs les jeunes lettrés à l'étude et à l'usage de la langue ancienne

(1) *Athenæum,* 24 août 1867. Nous trouvons un jugement tout semblable dans le très intéressant article sur le livre de M. Valettas, publié par notre confrère M. Gidel, dans la *Revue moderne* du 10 septembre 1868.

comme langue littéraire, afin d'arriver ainsi, tout naturellement et peu à peu, au perfectionnement et à la régénération définitive de l'idiome national (1).

Cette régénération que M. Philippos Johannou prévoit et appelle de ses vœux, mais qu'il semble ajourner à une époque plus ou moins éloignée, nous avons vu qu'un réformateur plus impatient et plus hardi, Constantin OEconomos, avait entrepris de la réaliser dès 1843, et nous avons dit aussi qu'il avait laissé une école après lui.

C'est à cette école que nous paraît appartenir l'homme distingué dont nous devons mettre aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs une des œuvres, à notre sens, les plus remarquables. Ecrivain éminent, M. Basiadis n'a cependant pas, comme M. Valettas (2), exclusivement voué sa vie au travail littéraire. Médecin de profession, venu de bonne heure à Paris pour y compléter son éducation scientifique, il y a résidé longtemps et a profité de son séjour pour étudier à fond non-seulement son art, non-seulement la littérature et la société françaises, mais aussi, sous les auspices de maîtres qui ont gardé de lui le meilleur souvenir, la langue et la littérature helléniques. Rentré à

(1) Tel est le sujet de deux lettres sur la langue grecque moderne (*περὶ τῆς νεωτέρας ἑλληνικῆς γλώσσης*), adressées par M. Philippos Johannou, en 1863, au rédacteur de l'*Εθνικοῦ ἡμερολόγιον*, M. M. P. Vrétos, et insérées dans le volume de cette même année.

(2) Le nom de M. Valettas et celui de M. Basiadis (*Βαλέττας*, *Βασιάδης*), commencent tous les deux en grec par la même lettre B, prononcée V. S'il existait un système régulier de transcription des lettres grecques en français, nous nous y serions conformé en traduisant dans les deux cas le B initial, soit par B, soit par V. Mais avec l'anarchie qui existe, nous avons jugé préférable de conserver à chaque mot sa physionomie étymologique. Le nom de Valettas est incontestablement le nom français *Valette*. qui parfois se présente même à Paris avec son orthographe gascone *Balette*. Le nom de Basiadis est au contraire dérivé du grec *βάσις*, d'où notre français *base*. En écrivant *Valettas* et *Basiadis*, nous avons voulu laisser à chacun des deux noms l'empreinte de son origine.

Constantinople, M. Basiadis s'y est trouvé mêlé au monde par ses occupations, et en même temps la position de ses concitoyens sous la domination ottomane lui imposait, comme à tous les Hellènes, l'obligation de travailler à la régénération et à l'émancipation communes. Mais cette émancipation, M. Basiadis et ses amis ont compris qu'il ne fallait la demander ni aux conspirations, ni aux insurrections, et qu'elle ne pouvait résulter que du développement moral, intellectuel et physique (*ἡ βαθμιαία, ὑλικὴ, ἠθική τε καὶ διανοητικὴ ἀνάπτυξις* (1)) de la population grecque. Sur ce terrain ils pensaient avec raison, non-seulement ne pas rencontrer l'opposition du gouvernement ottoman, mais obtenir même sa protection.

Il y a dix ans que M. Basiadis et ses amis commencèrent à Constantinople l'œuvre à laquelle se rattachaient tant de nobles espérances. Leur première création fut une *Société hellénique médicale* (*ελληνικὸς ἰατρικὸς Σύλλογος*); la seconde une *Société hellénique littéraire* (*ἑλληνικὸς φιλολογικὸς Σύλλογος*) ; plus tard vint une Société musicale. La fondation de la Société littéraire remonte à 1861, et celle du recueil qu'elle publie à l'année 1863 (2). Cette même année, la Société nomma un certain nombre de membres honoraires choisis entre les principaux hellénistes et littérateurs philhellènes de l'Europe. Parmi nos compatriotes, MM. Saint-Marc Girardin, Villemain, Egger, Hase, Brunet de Presles, furent les premiers qui reçurent cette marque de reconnaissance et d'estime. En tête de ce recueil une préface, en style simple, et aux allures toutes modernes, mais d'une langue correcte, apprit au

(1) Préface de la première livraison du Recueil le *Σύλλογος*.

(2) Le nom de ce recueil est celui de la Société elle-même : *Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει ἑλληνικὸς φιλολογικὸς Σύλλογος*. Il donne, avec des articles spéciaux, les procès-verbaux des séances de la Société, et encourage des publications offrant un véritable intérêt.

public le but que se proposaient ses fondateurs. Ils voulaient, sous la protection du gouvernement ottoman, répandre parmi les hommes de leur race, parmi leurs *homogènes* (ὁμογενεῖς), comme disent les Grecs (1), le goût des lettres et des sciences, et pour y arriver plus sûrement, améliorer l'éducation des femmes à l'égal de celle des hommes.

M. Basiadis fut dès l'origine, comme il est maintenant encore, l'âme de ce généreux mouvement. C'est ce que rappelle en fort bons termes un des membres les plus distingués du *Syllogos* de Constantinople, M. Matthaios Paranikas, dans l'épître dédicatoire placée en tête de son livre sur l'*État des lettres chez le peuple grec depuis la chute de Constantinople jusqu'au commencement du dix-neuvième siècle* (2). « C'est à vous, dit-il à M. Basiadis, à vous fils de la généreuse Épire, que je dédie cette esquisse (σχεδίασμα) de l'état des lettres grecques pendant les quatre derniers siècles ; à vous qui, après avoir, comme professeur et comme écrivain, aidé à la diffusion des lettres grecques, après avoir séjourné en Europe pour y perfectionner vos connaissances, revenu en 1860 dans cette reine des cités, n'avez eu dès lors qu'un seul et unique but, la restauration des lettres et de la civilisation dans ce vieil Orient qui fut leur berceau ; à vous qui, dès lors aussi, avez proclamé de votre voix la plus éclatante qu'aucune amélioration matérielle ni politique n'était possible pour les peuples de l'Orient, si elle n'était

(1) Nous demandons pardon à nos lecteurs d'introduire ici, avec une acception aussi insolite, le mot *homogènes* ; mais nous ne connaissons dans notre vocabulaire français aucun autre mot qui puisse rendre le mot *ὁμογενεῖς*, dont les Grecs se servent pour désigner les hommes de leur race, quelle que soit la domination politique à laquelle ils appartiennent.

(2) *Σχεδίασμα περὶ τῆς ἐν τῷ Ἑλληνικῷ ἔθνει καταστάσεως τῶν γραμμάτων ἀπὸ ἁλώσεως Κωνσταντινουπόλεως μέχρι τῶν ἀρχῶν τῆς ἐνεστώσης* (ΙΘ΄) *ἑκατονταετηρίδος.* (Ἐν Κωνσταντινουπόλει, 1867.)

précédée d'une réforme morale et intellectuelle..... A qui donc pourrais-je dédier plus justement qu'à vous ce modeste travail qui nous fait assister au réveil et à la renaissance des lettres grecques au milieu d'un peuple soumis à tant de cruelles épreuves ? C'est vous que j'ai eu sans cesse devant les yeux depuis que j'ai commencé à rassembler et à coordonner de mon mieux les éléments partout disséminés de ce travail ; vous, le successeur et l'émule de ces hommes vraiment saints et martyrs ; vous qui, au milieu de contrariétés sans nombre, n'avez cessé de travailler à la régénération des lettres grecques, et par là même au bonheur des peuples de l'Orient. »

En citant ces paroles, nous avons voulu montrer comment était apprécié par ses amis le rôle rempli par M. Basiadis au milieu des Hellènes de Constantinople. Nous croyons devoir en mettre aussi le texte au bas de cette page sous les yeux de nos lecteurs (1) ; ils y trouveront un spécimen de ce que, faute d'un autre mot, on peut appeler le *style régulier* chez les écrivains

(1) « Σοὶ, τῆς εὐάνδρου Ἠπείρου γέννημα, ἀνατίθημι τὸ παρὸν περὶ τῆς ἐν τῷ ἡμετέρῳ Ἔθνει καταστάσεως τῶν γραμμάτων, κατὰ τὰς τελευταίας τέσσαρας ἑκατονταετηρίδας, Σχεδίασμα... Σοὶ, ὅστις μετὰ τὴν ἀπὸ φωνῆς καὶ καλάμου εἰς τὴν διάδοσιν τῶν γραμμάτων ἐργασίαν, μετὰ μακρὰν ἐν Εὐρώπῃ πρὸς ἐπαύξησιν τῶν γνώσεων διατριβὴν, μετὰ τὴν εἰς τὴν βασιλίδα τῶν πόλεων τῷ 1860 ἐπανάκαμψιν, πρὸς ἓν καὶ μόνον σκοπὸν ἀφορῶν, τὴν ἀναγέννησιν τῶν γραμμάτων καὶ τοῦ πολιτισμοῦ ἐν τῇ πάλαι ποτὲ κοιτίδι αὐτῶν, τῇ γηραιᾷ Ἀνατολῇ, στεντορείᾳ τῇ φωνῇ ἐκήρυξας, ὅτι οὐδεμία ὑλικὴ καὶ πολιτικὴ βελτίωσις τῶν λαῶν τῆς Ἀνατολῆς ἔσται ἐφικτὴ, ἂν μὴ τούτων προηγηθῇ ἡ διανοητικὴ καὶ ἠθικὴ ἀνάπλασις...

« Τίνι οὖν δικαιότερον ἀνατεθῆναι ἔδει τὸ λιτὸν τοῦτο Σχεδίασμα, τὸ δεικνυον τὴν ἀναζωπύρησιν τῶν Ἑλληνικῶν γραμμάτων καὶ ἀναγέννησιν ἐν ἔθνει εὑρεθέντι ἐν μέσῳ παντοίων περιστάσεων ;

« Πρὸς Σὲ ἠτένιζον ἀπὸ ἐτῶν συλλέγων, κατὰ τὸ μοι ἐνὸν, τὰς πρὸς τοῦτο τῇδε κἀκεῖσε ἐσπαρμένας εἰδήσεις, καὶ συναρμολογῶν εἰς ἑνὸς ὅλου ἁρμονικὴν κατάρτισιν· πρὸς Σὲ ἀπέβλεπον, τὸν συνῳδὸν τοῖς μάκαρσιν ἐκείνοις καὶ μάρτυσι πατράσιν ἡμῶν, διὰ παντοίων μόχθων διερχόμενον, καὶ ἐργαζόμενον εἰς τὴν τῶν γραμμάτων τὴν ἀναγέννησιν, καὶ τὴν διὰ τούτων εὐημερίαν τῶν λαῶν τῆς Ἀνατολῆς. »

hellènes de nos jours. Dans son livre même M. Paranikas fait usage d'une langue moins *régulière* que celle de la préface : certaines concessions y sont faites aux habitudes de l'idiome ordinaire. Ce n'en est pas moins une langue simple, précise, ayant avec ces qualités la richesse du vocabulaire et de la grammaire helléniques.

Dans d'autres travaux, et notamment dans une histoire de la Chersonèse de Thrace, lue devant le *Syllogos*, et qui s'adresse spécialement aux savants, M. Paranikas s'est au contraire servi d'une langue très rapprochée de l'ancienne, trop même peut-être, par la syntaxe et les locutions. Nous trouvons donc ici mis en pratique le conseil que nous avons vu tout à l'heure adressé par M. Philippos Johannou à ses concitoyens, de s'exercer également à l'usage de la langue ancienne et à celui de la langue moderne. Tel est, en effet, pour les écrivains grecs, le plus sûr moyen d'arriver à constituer définitivement le nouvel idiome national, ancien sans aucun doute par sa grammaire et son vocabulaire, ayant cependant son inspiration propre, ses allures particulières, et aussi, pour un certain nombre de choses nouvelles, des mots et des locutions nouvelles. On voit que ce n'est pas une tâche légère que celle imposée aujourd'hui aux littérateurs hellènes, et il y a bien quelque vérité dans ce que l'un d'eux m'écrivait dernièrement : « Avouez qu'il est malheureux pour un auteur d'avoir à faire usage d'une langue encore à l'état de formation. S'il écrit comme on parle, demain son style paraîtra arriéré et son livre sera délaissé; si au contraire il écrit en vue d'une autre génération et en cherchant à deviner ce que sera la langue dans vingt-cinq ans, il ne sera pas lu avec plaisir par la génération présente. Bienheureux sont les oiseaux qui naissent et chantent avec le chant que leur a donné la nature! Pour nous, il nous faut d'abord faire notre langue, et puis chanter après. C'est une tâche difficile

et qui arrête encore au plus haut degré l'élan de la pensée grecque. »

La difficulté est incontestable, mais il faut savoir en triompher. Elle n'est point d'ailleurs chose inouïe dans l'histoire, et qui soit exclusivement propre au mouvement actuel de réformation et de développement de la langue hellénique. Telle a été aussi la destinée de la langue latine, alors que sa littérature vint à éclore au contact du génie grec; telle aussi la destinée de la langue française, lorsqu'au XVI^e^ siècle elle s'épanouit au souffle de la Renaissance. L'art lui-même, soit plastique, soit musical, n'est arrivé à ses plus hautes inspirations qu'après avoir traversé une période pénible d'élaboration technique.

La langue grecque, dans son travail de restauration, en est aujourd'hui à cette période, et l'a même déjà en grande partie traversée. Lorsque, par le développement chaque jour plus avancé de l'instruction populaire, les formes normales de la langue seront devenues familières à tous, lorsqu'elles auront pénétré et se trouveront acclimatées dans la langue commune, comme elles l'étaient à l'époque où furent rédigés les livres du Nouveau-Testament, elles ne seront plus une entrave, et, sous l'influence du génie antique, l'inspiration aujourd'hui comprimée prendra son libre essor; comme elle visite déjà quelques-uns, elle se répandra sur tous.

Les travaux du *Syllogos* de Constantinople, les comptes-rendus de ses séances, sont en général écrits dans la langue usuelle, mais déjà très correcte. Cependant quelques-uns des rédacteurs se servent habituellement de cette langue *normale* dont Constantin OEconomos a inauguré l'usage.

Les articles philologiques et les discours du vénérable Stéphanos Carathéodoris, enlevé il y a maintenant trois ans à l'affection de ses collègues ; les travaux de M. Maurogénis sur la psychologie, la morale

et la philosophie ; ceux de M. Basiadis sur divers sujets d'histoire, d'archéologie, de philologie; la notice sur M. Carathéodoris, écrite après sa mort en 1867 par M. Tantalidis, sont des spécimens très remarquables de cette langue, qui offre une grande analogie avec le style ecclésiastique conservé dans l'Eglise orientale, mais avec plus de grâce, d'élégance et de mouvement.

Cependant ces divers travaux sont d'une nature purement scientifique ou littéraire. Ils ne donneraient, si nous les placions sous les yeux de nos lecteurs, qu'une idée insuffisante du développement actuel de la langue grecque. Tout autre est le discours prononcé par M. Basiadis, en sa qualité de président, le 4-16 mai 1869, pour le huitième anniversaire de la fondation du *Syllogos*.

Appelé une première fois à cet honneur en 1861, M. Basiadis s'était borné à traiter devant ses auditeurs une question littéraire. Mais, cette fois, c'est de l'histoire même du *Syllogos,* du but qu'il poursuit, des épreuves qu'il a traversées, des succès qu'il a recueillis, c'est de la vie hellénique en général que M. Basiadis a entretenu ses auditeurs, Il a montré le *Syllogos* repoussant dès l'origine toute idée de lutte, s'efforçant d'établir l'unité, la paix, la civilisation en Orient, par l'influence des lettres grecques, et poursuivant ainsi le travail d'*humanisation* (1) commencé par la Grèce antique au profit de tous les peuples. Ce qui probablement surprendra le plus les lecteurs de M. Basiadis, peu au courant des choses de l'Orient, ce sera d'apprendre que le plus grand obstacle peut-être que rencontrent ses efforts et ceux de ses amis est l'insouciance, on pourrait dire parfois le mauvais vouloir auquel ils viennent se heurter. Désireuses de se con-

(1) *Inde,* Humanitas, *doctrina, religio, fruges, jura, leges ortæ.* Cicero *pro Flacco,* XXVI.

former au ton des salons européens, et voyant que les lettres grecques y sont tenues en médiocre estime, les classes riches préfèrent trop souvent à l'ancienne langue et à l'ancienne littérature nationales les langues et les littératures modernes, souvent même en ce qu'elles ont de moins enviable. Le peuple, de son côté, dominé par la nécessité de gagner le pain de chaque jour, est trop porté à négliger une étude qui ne lui procure aucun avantage immédiat (1). « De la façon dont les choses vont à présent, m'écrivait à ce sujet M. Valettas, tandis que d'un côté les Occidentaux enseignent et apprennent le grec comme une langue morte, nous de notre côté n'avons nulle hâte d'améliorer notre langue, et ne poussons pas nos efforts au-delà de ce que peuvent exiger les nécessités de la vie nationale (2). » Heureusement ces dispositions fâcheuses sont moins fortes que le zèle ardent et la foi invincible des hommes généreux dont nous racontons les travaux. A force de persévérance, le mauvais vouloir, l'inertie, se laissant vaincre, une entente féconde finit par s'établir entre les adeptes de la science et ceux de l'industrie, entre les sectateurs de l'*Hermès savant* et de l'*Hermès commercial* (ὁ λόγιος, ἐμπολαῖος Ἑρμῆς), pour nous servir de ces mots que la Grèce nouvelle aime à emprunter à l'ancienne. Le clergé, qui pendant tout le moyen âge et jusqu'à notre temps a été le grand conservateur de la tradition nationale, vient s'associer à cet heureux concert, et, grâce à ces efforts réunis, la cause des

(1) On trouvera sur ce sujet des renseignements pleins d'intérêt dans deux lectures faites au Syllogos par M. Sophoclis sur cette question : « D'où vient le discrédit dont est généralement frappée chez nous l'éducation hellènique? » (Πόθεν πηγάζει ἡ περὶ τὴν ἑλληνικὴν παιδείαν γενικὴ ὀλιγωρία ἡμῶν). Le *Syllogos*, t. I, p. 107, 171.

(2) « Ὡς δὲ νῦν ἔχει τὸ πρᾶγμα, ἐν ὅσῳ οἱ ἐν τῷ Δύσει Ἑλληνισταὶ διατέλουσι διδάσκοντες καὶ διδασκόμενοι τὴν Ἑλληνικὴν ὡς γλῶσσαν νεκράν, ἡμεῖς οὐ σπεύδομεν εἰς τὴν ταχυτέραν τῆς καθ' ἡμᾶς διόρθωσιν, οὐδ' ἐπιτείνομεν κατὰ τοῦτο τὴν ἡμετέραν προσοχὴν πέρα τῆς ἐθνικῆς ἡμῶν ἀνάγκης. »

lettres grecques, de la culture grecque, de la langue grecque, fait chaque jour de remarquables progrès. Depuis le milieu du siècle dernier, et surtout au commencement de ce siècle, de nombreuses écoles s'étaient établies sur tous les points de l'empire ottoman occupés par des populations helléniques. On peut en voir le détail dans le précieux travail de M. Paranikas, que nous avons cité tout à l'heure. La guerre de l'émancipation amena la ruine de presque tous ces établissements anéantis par la fureur ottomane. A la suite de ce désastre, Athènes, comme le fait justement remarquer M. Basiadis, resta longtemps l'unique foyer de la culture hellénique. Mais depuis quelque temps on voit partout, chez les populations helléniques, en Turquie comme en Epire, les anciennes écoles se relever, de nouvelles se fonder, et Constantinople, grâce à l'activité des hommes du *Syllogos*, devient de plus en plus, comme centre littéraire, la rivale d'Athènes.

Dans leur infatigable ardeur pour le développement de l'instruction, les hommes du *Syllogos* ont d'ailleurs emprunté à l'Occident une de ses innovations les plus récentes et les plus fécondes. Établies d'abord en Angleterre et en Amérique, transportées en France il y a quelques années, puis dans les autres pays de l'Europe, les conférences populaires ont pris partout aujourd'hui le développement que l'on sait. M. Basiadis et ses amis les ont introduites à Constantinople; et lui-même nous raconte le succès qu'elles ont obtenu.

Telle est la substance du discours de M. Basiadis, et l'on comprend quel intérêt il peut offrir en lui-même par l'importance et la variété des sujets qui s'y trouvent traités. Ajoutons maintenant qu'il est écrit dans une langue exemplaire; à cet égard j'ai trouvé les juges les plus compétents unanimes dans leur appréciation de ce remarquable travail. Sans doute on y pourrait signaler plus d'une trace encore de l'ancienne décadence; on y pourrait regretter l'absence encore

trop fréquente de ces formes verbales, infinitif, parfait, optatif, qui donnaient à l'ancien hellénique tant de force et de mouvement, et qui, nous l'avons déjà rappelé, n'étaient nullement exclues de la langue populaire. On y pourrait aussi désirer à l'occasion une construction plus ferme, plus hardie. Ce sont là des progrès que le temps amènera. Mais, telle qu'elle est, la langue écrite par M. Basiadis nous semble un excellent spécimen de la forme la plus élevée qu'ait atteinte aujourd'hui l'idiome moderne, le terme le plus avancé de l'évolution commencée par l'école d'OEconomos. En lisant le discours du président du *Syllogos*, on sent l'écrivain nourri de la lecture des anciens, qui cependant ne se laisse jamais dominer par ses modèles et qui manie la langue d'Isocrate, de Démosthène et de Plutarque en homme et suivant les convenances du XIX^e^ siècle. Son style est correct, élégant, vigoureux, hellénique autant qu'il est possible de l'être en ce moment, et cependant intelligible à tous, autant et plus peut-être que la prose fantastique qui parfois se déroule dans les colonnes des journaux grecs (1).

C'est là un résultat dont peuvent être justement fiers les hommes dévoués qui de nos jours poursuivent avec une si généreuse ardeur l'œuvre de réforme commencée au siècle dernier. Et c'est aussi la meilleure réponse aux objections si souvent renouvelées contre la possibilité d'un retour de la langue grecque à sa forme normale. Comme ce philosophe ancien qui prouvait le mouvement en marchant, c'est en perfectionnant leur langue que les Grecs ont prouvé qu'elle était perfectible.

(1) Nous avons rencontré le discours de N. Basiadis reproduit dans deux journaux grecs, la *Clio* de Trieste et le *Neologos* de Constantinople. Ni l'un ni l'autre, dans les réflexions dont ils ont fait précéder ce discours, n'a jugé nécessaire d'insérer une observation relativement à la langue employée par l'auteur. Elle n'est autre, en effet, que la langue usuelle mieux écrite.

Toutefois, tant que l'œuvre ne sera pas terminée (et elle est loin de l'être encore), tant que des doutes s'élèveront sur le succès final, il sera utile de connaître et de méditer les raisons que les réformateurs hellènes opposent aux arguments de leurs adversaires, aujourd'hui, il faut bien le dire, presque tous étrangers. « A vous entendre, leur disent-ils (1), les lettrés de la Grèce devraient mettre de côté la grammaire et le diction-

(1) « Τούτων τοίνυν οὕτως ἐχόντων, πῶς δύναταί τις εἰπεῖν σήμερον πρὸς τοὺς ἐν Ἑλλάδι λογίους· — Ἀπορρίψατε τὴν γραμματικὴν καὶ τὸ λεξικὸν τῆς ἀρχαίας γλώσσης, ὡς ἤδη νεκρᾶς, καὶ συντάξατε τῆς νεωτέρας γλώσσης γραμματικὴν καὶ λεξικόν, ἐκείνην μὲν καταλείποντες ἐν τοῖς βιβλίοις τεθαμμένην, ὡς νεκρὰν καὶ ἄπνουν, ταύτης δὲ ἀντεχόμενοι, ὡς πλουσίας, εὐστρόφου, τελείας κ. τ. λ. Πρὸς τὸν τοιαῦτα σήμερον νουθετοῦντα καὶ ὁ ἐλάχιστος τῶν Ἑλλήνων ἀπαντήσει λέγων τὰ τοῦ κωμικοῦ · « Οὔ με πείσεις, οὐδ' ἂν πείσῃς. »

« Μίαν ἔχει τὸ ἔθνος μου γλῶσσαν, ὡς ἔχει καὶ μίαν θρησκείαν. Αἱ ἡμέραι τῆς δουλείας τὴν μὲν θρησκείαν μου, ἐν τῷ ναῷ τοῦ Θεοῦ καὶ ὑπὸ τὴν θείαν ἀντίληψιν περιφρουρουμένην, οὐ παρέβλαψαν · τὴν δὲ γλῶσσάν μου μετεποίησαν διὰ ξενικῶν λέξεων καὶ σχηματισμῶν. Ἀλλ' ἐγώ, ἐλεύθερος ἤδη ὤν, καὶ ἐλευθέρως ἐκπαιδευόμενος, ἀντικαθιστῶ βαθμηδὸν ὁσημέραι τὰς λέξεις ἐκείνας καὶ τοὺς σχηματισμοὺς διὰ τῶν γνησίων ἑλληνικῶν, βάσιν ἔχων τὴν μίαν τῆς γλώσσης μου γραμματικήν, τὸ λεξικὸν αὐτῆς, τοὺς ἀθανάτους αὐτῆς συγγραφεῖς. Οὕτως ἀπέρριψα μέχρι νῦν καὶ πᾶν ἄλλο βάρβαρον ἔθος, ὅσα μοι κατέλιπεν ἡ δουλεία, καὶ βαθμηδὸν ἀντεισήγαγον νομοθεσίαν ἐν τῇ πολιτείᾳ καὶ οἰκίαν ἐν τῇ οἰκίᾳ μου ὁμοίαν τῇ τῶν εὐνομουμένων καὶ πεφωτισμένων ἐθνῶν, καὶ ταχέως ἀπέδειξα πᾶσι τοῖς βουλομένοις καὶ δυναμένοις ὀρθῶς περὶ ἐμοῦ κρίνειν, ὅτι « οὐ βεβαρβάρωμαι, χρόνιος ὢν ἐν βαρβάροις ». Ἀλλ' ἡ γλῶσσά μου (λέγεις), οἵαν ταύτην γράφω νῦν, οὐδέτερον ἐστιν, οὔτε ἡ ἀρχαία, οὔτε ἡ χυδαία, ἀλλ' ἰδίωμά τι ἄχρουν καὶ ἄψυχον. Οὕτως ἠδύνατο εἰπεῖν καὶ περὶ οἰκοδομῆς, μικρὸν ἐκ τῶν θεμελίων ἀναφαινομένης, ὅτι οὐδέτερον ἐστίν, οὔτε οἰκία οὔτε γήπεδον. Ἀλλ' ὑπόμεινον μέχρις οὗ περατωθῇ, καὶ τότε ὄψει οἰκίαν τελείαν καὶ περικαλλῆ. Παράβαλε τὰ ἐν τῇ παρελθούσῃ ἑκατονταετηρίδι ἑλληνιστὶ συγγεγραμμένα πρὸς τὰ ἐν τῇ παρούσῃ, καὶ τούτων πάλιν τὰ πρὸ τεσσαράκοντα ἢ τριάκοντα ἐτῶν πρὸς τὰ νῦν · παράβαλε τὴν τότε γλῶσσαν τῶν ναυτῶν καὶ τεχνιτῶν, καὶ μάλιστα τῶν γυναικῶν, πρὸς τὴν νῦν, καὶ οὕτω κατανοήσεις, ὅτι ἡ μὲν ὑπὸ τῶν λογίων γραφομένη γλῶσσα θαυμασίως ἀνέρχεται πρὸς τὴν ἀρχαίαν, ἡ δὲ ὑπὸ τοῦ λαοῦ λαλουμένη ἔπεται ἀναλόγως βελτιουμένη. Ἄφευκτον τοῦτο ἀποτέλεσμα τῆς ἐν τοῖς σχολείοις διδασκαλίας, τῆς ἐφημεριδογραφίας καὶ τῆς ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ ἀκροάσεως. Μὴ σπεῦδε λοιπόν, ἀγαπητέ, καὶ μὴ νόμιζε τῶν ἐθνῶν

naire de la langue ancienne, devenue aujourd'hui une langue morte. Ce qu'ils auraient à faire serait de composer une grammaire et un dictionnaire de la langue moderne, car l'ancienne n'est plus maintenant qu'un corps inanimé, enterré dans les livres. Qu'on l'y laisse donc reposer et que l'on se tourne vers la langue moderne, qui a pour elle richesse, souplesse, enfin la perfection. — A ces admonitions, le moindre des Grecs répondra aujourd'hui avec les paroles du poète comique : « Quand bien même tu m'aurais persuadé, per- « suadé je ne serais. »

« Ma nation n'a qu'une langue, de même qu'elle n'a qu'une religion. Les jours de la servitude n'ont point porté atteinte à ma religion, abritée dans le temple, sous la protection divine; ils ont momentanément modifié ma langue par un mélange de mots et de formes étrangères. Mais moi, maintenant libre, et élevé en homme libre, je remplace successivement chaque jour ces mots et ces formes par les vrais mots et les vraies formes helléniques. Rendu à moi-même, j'ai rejeté peu à peu toutes les habitudes barbares que la servitude m'avait laissées. J'ai peu à peu introduit une loi dans l'État, et une règle dans la maison, pareilles à celles que l'on trouve chez les peuples civilisés. Et j'ai ainsi montré à ceux qui veulent et peuvent me juger que « je ne suis pas devenu un barbare au milieu des « barbares ». Mais cette langue, dites-vous, que j'écris maintenant, est « quelque chose de neutre qui n'est ni « la langue ancienne, ni la langue vulgaire, idiome inco- « lore et inanimé, qui n'est ni ancien ni moderne ». Autant peut-on en dire d'un palais qui sort de terre et dont on ne voit pas encore ce qu'il sera. Mais ayez pa-

τὴν ἐκπαίδευσιν καὶ τῶν γλωσσῶν τὴν μόρφωσιν μικροῦ ἀλλὰ μακροῦ χρόνου ἔργον. Τὸ θαῦμα τῆς ἐν Βαβυλῶνι συγχύσεως τῶν γλωσσῶν, καὶ τὸ τῆς ἐν Ἱερουσαλὴμ διὰ τῆς ἐπιφοιτήσεως τοῦ ἁγίου πνεύματος, ἀπαξεγένετο. » (Lettre de M. Valettas du 1er mars 1867.)

tience, et vous admirerez, une fois fini, le majestueux édifice ! Comparez les choses écrites en grec moderne dans le siècle dernier avec celles écrites dans notre siècle, et pour notre siècle même, comparez ce qui s'écrivait il y a trente ou quarante ans avec ce qui s'écrit aujourd'hui ; comparez le langage des marins, des artisans et surtout des femmes à cette époque avec celui que ces mêmes personnes parlent aujourd'hui, et vous reconnaîtrez qu'en même temps que la langue des lettrés se rapproche merveilleusement de la langue ancienne, celle que parle le peuple suit le mouvement de la première. Tel est le résultat inévitable de l'enseignement des écoles, de l'influence des journaux, de la fréquentation de l'église, où la langue liturgique est toujours la langue ancienne. Ayez donc moins de hâte, et croyez que l'éducation des peuples et la formation des langues ne sont pas affaire d'un jour. Le miracle de la confusion des langues à Babylone, et celui de la subite communication des langues par le Saint-Esprit à Jérusalem, sont des miracles une fois arrivés, mais qui ne se répètent plus. »

C'est encore à une lettre de M. Valettas que nous empruntons ces énergiques paroles. On y sent respirer cette foi profonde en la destinée nationale, qui donne aux efforts du peuple grec un ressort invincible. On y trouve aussi, brièvement énumérés, les moyens qui, mis aujourd'hui à la disposition des réformateurs, assurent à leur action un succès rapide : l'école à tous ses degrés, la presse et l'Eglise. Ce sont là des forces que ne peuvent bien apprécier ceux qui ne connaissent pas la Grèce, mais dont la puissance, chez un tel peuple, est irrésistible : « L'Hellène qui a reçu une éducation hellénique, disait un autre lettré grec, en répondant dans le journal la *Clio* aux objections de quelques hellénistes français, ne peut pas plus s'astreindre, même avec la meilleure volonté, à l'usage de la langue vulgaire, que l'homme civilisé ne peut revenir à l'état de sauvagerie

primitive. L'existence et la diffusion de la langue littéraire se lie tellement à l'existence et à la multiplication des écoles sur toute la surface de la Grèce libre ou sujette, elle en est si bien la conséquence inévitable et immédiate, que, pour arriver à la suppression de cette langue et à son remplacement par la langue vulgaire, il faudrait d'abord partout et une fois pour toutes supprimer les écoles. Mais, si cette suppression est désormais impossible, même en Turquie, il est également impossible d'empêcher la diffusion de la langue littéraire, tout comme on ne peut empêcher le développement de la chaleur de se produire aux rayons d'un ardent foyer (1). »

Il y a donc, dans la masse du peuple grec, une force intime et irrésistible qui l'entraîne à l'amélioration du langage national. Cette force est d'ailleurs incessamment accélérée par une impulsion partie des classes lettrées et de quelques grandes institutions littéraires. L'Université d'Athènes a été fondée en 1837 ; le *Syllogos*, ou Société littéraire de Constantinople, l'a été en 1861 ; la Société athénienne pour la diffusion des lettres grecques (ὁ πρὸς διάδοσιν τῶν ἑλληνικῶν γραμμάτων Σύλλογος), s'est constituée en 1869 ; des institutions analogues ont été récemment créées, et se créent chaque jour encore dans les centres habités par des populations grecques. Toutes ces institutions propagent de plus en plus la langue littéraire ; et d'un autre côté, dans l'empire ottoman comme dans le royaume de Grèce, le haut clergé, sincèrement dévoué à la cause des lettres, reste fidèle à sa vieille tradition, en maintenant la langue ecclésiastique aussi rapprochée que possible de la langue ancienne.

Ajoutons que depuis bien des siècles, et tout au

(1) Ὀλίγα τινὰ περὶ τῆς λαλουμένης ἑλληνικῆς γλώσσης, article de M. J. Stavridis, de Constantinople, dans le journal la *Clio*, de Trieste, le 8/20 septembre 1867.

moins depuis l'époque de la décadence romaine, l'usage pur et correct de la langue grecque n'a pu s'acquérir que par un recours perpétuel à l'étude des anciens auteurs. Or, grâce à l'imprimerie, grâce aux travaux de l'érudition et de la science modernes, les ressources pour cette étude sont aujourd'hui cent et mille fois plus accessibles, plus nombreuses qu'elles ne le furent jamais dans le passé. L'Europe, sous ce rapport, a payé sa dette à la Grèce, et après avoir reçu d'elle, au temps de la Renaissance, les trésors de l'ancienne littérature hellénique, elle les lui a rendus, et les lui rend tous les jours, épurés, restaurés, multipliés en nombre infini. La Grèce a dès longtemps su mettre à profit cette bonne fortune, dans l'intérêt de ses écoles et de sa réforme linguistique et littéraire; elle-même d'ailleurs, depuis le temps de Coraï, n'a jamais cessé, par quelques-uns du moins de ses savants, de prendre part à ce travail d'exégèse et de reproduction.

Nul doute n'est donc possible quant au succès définitif du mouvement de réforme dont nous avons brièvement retracé l'histoire. Chez les Grecs, aussi bien que chez tous les peuples civilisés, la diffusion de l'instruction, la politesse croissante des mœurs, tendent à rapprocher de plus en plus le langage populaire du langage des lettrés. Depuis un siècle, un immense progrès s'est accompli sous ce rapport dans l'Europe entière; sous l'influence des mêmes causes, il doit également s'accomplir en Grèce.

Les Grecs d'ailleurs doivent consacrer tous leurs efforts à réaliser cette conquête. Alors seulement ils pourront se glorifier d'avoir effacé les dernières traces de leur longue décadence nationale; il n'est pas en effet de signe plus caractéristique de la civilisation d'un peuple que le degré de correction du langage populaire. Pour la Grèce, le type de la langue correcte est l'ancien hellénique. Elle-même l'a voulu ainsi; ré-

solution glorieuse, mais qui emporte avec elle de sévères obligations.

Entre toutes les langues, d'ailleurs, le grec, à raison même de son excellence, est celle peut-être qui supporte le moins d'être maltraitée. Et nous ne parlons pas seulement de ces grossiers outrages à l'admirable régularité de ses formes grammaticales, si multipliés pendant la décadence, et dont la langue usuelle n'est pas encore entièrement affranchie. Nous entendons aussi cet oubli de la syntaxe hellénique qui souvent transforme une phrase grecque en une copie de phrase française ou anglaise. C'est un magnifique trésor sans doute, que cette variété de désinences fournies par la déclinaison et la conjugaison helléniques, qui permet de donner à l'expression de la pensée, par le libre agencement des mots, tant de vivacité et d'énergie. Mais il faut que cette richesse soit utilisée, mise en œuvre; autrement elle n'est plus qu'un poids mort et une surcharge inutile. Si le travail de la construction doit se réduire à ranger des mots dans leur ordre analytique, mieux vaut mille fois s'en tenir aux formes nues de l'anglais, ou plus simplement encore du chinois. A quoi bon un bateau à vapeur pour ne le faire marcher qu'à la voile, un fusil Chassepot, pour le manœuvrer comme un simple mousquet, un instrument à clefs, pour en jouer comme d'un chalumeau? Les Grecs ne seront donc vraiment en droit de se glorifier de leur langue que lorsqu'ils en auront réappris le maniement. Pour cela, il faut populariser de plus en plus l'étude des classiques, et hâter le moment où les œuvres perfectionnées de la littérature moderne pourront à leur tour fournir aux générations nouvelles les modèles dont elles auront besoin (1).

(1) Nous supprimons ici une note sur la prononciation nationale, ses avantages et ses défauts, qui ferait double emploi avec le mémoire reproduit ci-dessus. Cette note se termine par les lignes suivantes : E. d'E.

Dès aujourd'hui, le système de la prononciation peut du moins

Alors aussi la nouvelle littérature hellénique viendra prendre sa place légitime au milieu des littératures modernes. Déjà, grâce aux progrès accomplis, elle y est appelée et accueillie. En Allemagne, ses meilleurs travaux critiques (et nous citerons en première ligne les recherches de M. le professeur OEconomidis, de Corfou, sur les inscriptions locriennes), sont entre les mains de tous les hellénistes. En France, par une heureuse et considérable innovation, notre Association a admis au concours, pour le prix Zographos, les ouvrages écrits en grec, de pair avec ceux rédigés en français et en latin. En Angleterre, les universités de Cambridge et d'Oxford viennent de conférer à M. Valettas, comme récompense de ses travaux sur Photius et sur Homère, leurs honneurs académiques. Elles viennent de les accorder aussi à Mgr Lycurgue, archevêque de Syra et de Tinos, qu'une mission religieuse a récemment amené en Angleterre, et, à l'occasion de sa réception, des discours en langue grecque ont été prononcés dans les deux universités. Mais nous touchons ici à un incident d'un haut intérêt pour l'histoire grecque contemporaine, et on nous pardonnera de nous arrêter un instant pour en entretenir nos lecteurs.

Dès avant la fin du siècle dernier, les Grecs, à l'exemple de leurs ancêtres, avaient commencé à former des établissements dans les principaux ports de la Méditerranée et de la mer Noire, et, depuis environ

et doit être *régularisé*. Depuis plus d'un siècle, les Grecs, tout occupés de la réforme grammaticale de la langue, ont négligé ce qui est relatif au perfectionnement de la prononciation. Le moment est venu où ils doivent tourner leur attention de ce côté; car les questions sont connexes. Peut-être les Grecs nous trouveront-ils bien rigoureux, bien exigeants? Qu'ils nous permettent de leur rappeler pour notre excuse ces paroles de Coraï : Τὰ νοήματα (πάλιν τὸ λέγω) ἀξιόλογα ὀὲν ἐμποροῦν νὰ εἶναι, ἂν ὀὲν καταγίνωνται περισσότερον εἰς τὸ συμβουλευτικὸν παρὰ εἰς τὸ ἐγκωμιαστικὸν τῆς Ῥητορικῆς μέρος. (Prolégomènes de l'*Isocrate*.)

quarante ans, ils se sont répandus, selon les besoins de leur commerce, dans toutes les parties du monde. Il y a aujourd'hui des colonies grecques, pour ne citer que les plus importantes, à Odessa, à Taganrog, à Kertch, à Moscou, à Saint-Pétersbourg; il y en a à Alexandrie et jusque sur le Nil supérieur, à Trieste, à Livourne, à Marseille, à Londres, à Liverpool, à New-York, à Boston, sur le Pacifique à San Francisco, dans la mer des Indes, à Calcutta,et partout ces communautés ont fondé des écoles et construit des églises. Tout récemment la riche colonie de Liverpool a fait élever un nouveau temple, et pour l'inaugurer elle a demandé un évêque, non pas au patriarcat de Constantinople, mais à l'Église nationale du royaume hellénique. Un des prélats les plus distingués de cette Église, un membre du saint synode, l'archevêque de Syra et de Tinos, fut désigné pour cette mission, et, au commencement de cette année, il arrivait en Angleterre. Il y est encore en ce moment (fin de mars), et son séjour a été en quelque sorte une série non interrompue d'ovations. C'est que depuis longtemps il y a chez les protestants orthodoxes d'Angleterre et d'Amérique l'idée très arrêtée que, pour conserver leur établissement ecclésiastique, il y a nécessité de le rattacher à l'antique institution apostolique et catholique, et pour eux cette institution est non pas à Rome, mais en Grèce. L'Église grecque est à leurs yeux bien plus rapprochée de l'Église primitive, et, de plus, elle ne leur impose pas la nécessité de se soumettre au pouvoir absolu d'un chef suprême. Nous n'avons pas ici à examiner jusqu'à quel point cette préférence des orthodoxes anglicans est motivée, ni quelles sont les chances de succès réservées à leur entreprise. Disons seulement que la présence d'un grand dignitaire de l'Église grecque en mission liturgique, sur le sol anglais, fournissait aux partisans de l'union des Églises une occasion de manifester leurs vœux et leurs espé-

rances qu'ils saisirent avidement. L'archevêque de Syra fut accueilli comme l'ange de la conciliation demandée. Les plus grands dignitaires de l'Église anglicane, les plus hauts personnages de la noblesse, se disputèrent l'honneur de le recevoir. Enfin, comme nous l'avons dit, les universités de Cambridge et d'Oxford lui conférèrent leurs grades honorifiques : Cambridge, le titre de *docteur ès lois* (doctor legum); Oxford, celui de *professeur de théologie* (doctor divinitatis), titre qui jusqu'ici n'avait jamais été accordé qu'à un anglican.

Dans l'une et l'autre réception, ainsi que nous l'avons dit, des discours grecs furent adressés à l'archevêque, et, après avoir fait connaître à nos lecteurs l'état de la langue hellénique chez les Hellènes eux-mêmes, il ne sera pas sans intérêt, pour compléter le tableau, de leur donner un spécimen de ce qu'elle peut être chez les Hellénistes anglais. Nous mettrons donc sous leurs yeux celle de ces allocutions qui nous a paru la plus remarquable, soit par le caractère des doctrines qu'elle exprime, soit par la forme dont elle les a revêtues. C'est l'adresse du clergé d'Oxford, rédigée sous l'inspiration, sinon de la main du célèbre docteur Pusey, le chef, comme on sait, du parti orthodoxe en Angleterre. En voici le texte, tel que nous le trouvons dans le journal grec de Constantinople, le *Néologos* du 3/15 mars ; pour ceux qui ne lisent pas le grec, nous ajoutons une traduction française au bas de la page :

« Τῷ πανιερωτάτῳ καὶ σεβασμιωτάτῳ ἀρχιεπισκόπῳ Σύρου, Τήνου καὶ Μήλου, Ἀλεξάνδρῳ, οἱ τὸ Ὀξώνιον παροικοῦντες πρεσβύτεροι καὶ διάκονοι, ὧν τὰ ὀνόματα ὑπογέ γραπται, ἐν Κυρίῳ χαίρειν.

« Au très-saint et très-révérend Alexandre, archevêque de Syra, Tinos et Milos, les soussignés prêtres et diacres résidant à Oxford, salut dans le Seigneur.

« Χαρὰν οὐ τὴν τυχοῦσαν ἐνεποίησεν ἡμῖν ἡ τῆς ὑμετέρας σεβασμιότητος ἄφιξις εἰς τὴν πόλιν ἡμῶν. Οὐ γὰρ μόνον ἀσπαζόμεθα Ἕλληνα, φιλοκαλοῦντες αὐτοὶ περι τὰ τῆς ἀρχαίας Ἑλλάδος, ἀλλὰ καὶ χριστιανοὶ χριστιανὸν τῆς ὀρθοδόξου Ἐκκλησίας ποιμενάρχην. Ἐν ᾧ γὰρ πρὸς σὲ βλεπομεν, ἀναμιμνησκόμεθα τῶν ἐπισκόπων ἐκείνων καὶ πατριαρχῶν οἳ πρὸ χιλίων ἐτῶν τὴν τοῦ Χριστοῦ διδαχὴν τῇ ἑλληνικῇ διαλέκτῳ ἐπρέσβευσαν. Καὶ τούτων μὲν τὰ γράμματα παρὰ πᾶσι τοῖς χριστιανοῖς φέρεται ἐπαινούμενα καὶ θαυμαζόμενα ὑπὸ πάντων. Ἡμεῖς δὲ νῦν οἱ τοῦ Χριστοῦ ὀνόματος ἀντιποιούμενοι, ἐσχίσμεθα ἀπ' ἀλλήλων δυστυχῶς μὲν, Θεὸς οἶδεν, οὐδὲ χωρὶς ἁμαρτίας, οὐ μέντοι ἑκόντες οὐδ' ἐριθείαν καὶ διχοστασίαν προελόμενοι. Ἀλλὰ γὰρ οὐκ ἀνθρώπινον ἐστιν ἔργον τὴν ἑνότητα τῆς Ἐκκλησίας ἀνανεώσασθαι, προσήκει δὲ μᾶλλον πάντας ἡμᾶς τῷ παντοκράτορι Θεῷ τοῦτο ἐπιτρέπειν, τὰς εὐχὰς ἅμα ἐκτενῶς ποιουμένους, ὅπως γένηται πάλιν κατὰ τὴν Αὐτοῦ εὐδοκίαν « μία ποίμνη, εἷς ποιμήν ». Ἐν δὲ τῷ μεταξὺ, μεμνήμεθα τοῦ Ἀποστόλου, ὃς εἶπε, « πλὴν εἰς

« C'est avec une joie toute particulière que nous avons vu l'arrivée de Votre Révérence dans notre ville. En effet, ce n'est pas seulement l'Hellène que nous saluons en vous, nous, admirateurs sincères de l'antiquité hellénique, mais aussi, chrétiens que nous sommes, le pasteur chrétien de l'Église orthodoxe. En vous voyant, nous nous rappelons ces évêques, ces patriarches, qui dans les siècles passés ont annoncé en langue grecque la doctrine du Christ. Leurs écrits sont admirés, célébrés par tous dans le monde chrétien. Nous cependant, qui glorifions le nom du Christ, nous nous sommes séparés les uns des autres, malheureusement Dieu le sait, et non sans notre faute, cependant sans le désirer et sans chercher la division ni la dispute. Ce ne peut être sans doute une œuvre humaine que le rétablissement de l'unité de l'Église ; c'est bien plutôt au Dieu tout-puissant que le soin en doit être laissé, et nous devons lui adresser nos prières ardentes pour que de nouveau, selon sa volonté, il n'y ait plus « qu'un pasteur et qu'un troupeau. » En attendant, nous nous rappelons ce qu'a dit l'Apôtre, que « pour ce qui est des choses à

ὃ ἐφθάσαμεν, τῷ αὐτῷ στοιχεῖν κανόνι, τὸ αὐτὸ φρονεῖν ». Διὸ καὶ τὴν ὑμετέραν σεβασμιότητα ἀσπαζόμεθα, εὐχαριστοῦντες ἅμα ὅτι ἠξίωσας τὴν φιλοφροσύνην ἡμῶν φιλοφρόνως ἀποδέξασθαι. Ἔτι δὲ δεόμεθα ὑπέρ σου καὶ παντὸς τοῦ ὑφ' ὑμᾶς κλήρου καὶ λαοῦ, σὺν πάσῃ τῇ Ἐκκλησίᾳ τῇ ἑλληνικῇ, καὶ πᾶσι τοῖς ὀρθοδόξοις τοῖς τῷ πατριαρχικῷ τῆς Κωνσταντινουπόλεως θρόνῳ συνηρμοσμένοις, πᾶσάν τε εἰρήνην καὶ ἄδειαν ἐν τῇ λατρείᾳ Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ ἡμῶν καὶ τὸ πλουσιώτατον αὐτοῦ ἔλεος « πάντοτε, νῦν καὶ ἀεὶ καὶ εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων ».

« Γένοιτο!

« Ἐν Ὀξωνίῳ, 23 φεβρουαρίου 1870.

la connaissance desquelles nous sommes parvenus, il faut suivre la même règle, les mêmes sentiments » (Philipp., III, 17). C'est pourquoi nous saluons Votre Révérence, et la remercions d'avoir bien voulu accueillir en ami les témoignages de notre amitié. Enfin, nous prions pour vous, pour votre clergé, pour votre peuple, pour toute l'Église hellénique, pour toutes les communautés orthodoxes qui sont en communion avec le siège de Constantinople; nous demandons pour eux et pour vous la paix et la sécurité dans le culte de Jésus notre Dieu, et tous les trésors de la miséricorde divine, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles.

« Ainsi soit-il.

« Oxford, le 23 février 1870. »

Ce qui nous frappe dans le style de cette allocution, c'est son extrême simplicité. Point de prétendu atticisme; nulle recherche, nulle affectation. C'est la langue des Pères de l'Église dans ce qu'elle a de plus simple et de plus naturel; c'est la langue moderne telle que l'écrit la nouvelle école, si bien que l'on serait tenté de se demander si les rédacteurs de l'adresse ne se sont pas inspirés de son exemple et de ses préceptes.

Sans doute parmi les hommes qui, pleins de confiance dans l'avenir de la langue grecque, travaillent à la ramener dans les voies de l'idiome antique, les opinions ne sont pas unanimes. Ils n'entendent pas de la même manière, ils ne poussent pas jusqu'au même terme la transformation qui doit assimiler le grec moderne à l'hellénique.

Les uns pensent que « la langue moderne régénérée ne se bornera pas longtemps à prendre, comme aujourd'hui, pour modèle, la langue du siècle apostolique, et qu'il y a infiniment de raisons pour attendre la restauration graduelle et complète du style de Xénophon et de Platon ». C'est ainsi que s'exprimait dernièrement, dans un journal d'Athènes, un philhellène anglais, vétéran des guerres de l'indépendance, en même temps helléniste consommé, M. Édouard Masson (1). D'autres, bien qu'animés d'une foi non moins vive dans les destinées de la langue grecque, énoncent des prévisions plus modestes, et qui nous paraissent, nous l'avouons, plus sages et plus pratiques. Ici encore nous retrouvons M. Valettas (2). « Les personnes dési-

(1) Voyez l'article intitulé Horæ Hellenicæ, dans l'*Indépendance hellénique* du 9 avril 1868.

(2) « Λέγω δὲ καὶ νῦν, ὅτι οἱ ὀρθῶς γράφειν φιλοτιμούμενοι, καὶ σήμερα προάγειν τὴν γλῶσσαν ἐπὶ τὸ ἀττικώτερον, οὐ προβάλλονται ὡς ὑπόδειγμα τὸν καθαρὸν Ἀττικισμὸν τοῦ Θουκυδίδου καὶ Πλάτωνος, ἀλλὰ τῶν ἐν τῇ κοινῇ Ἀττικῇ γραψάντων, μόνους ἐκ τῶν Ἀττικῶν μιμούμενοι ἐνίοτε τὸν Ξενοφῶντα καὶ Ἰσοκράτην, καὶ τούτους οὐχὶ ἐν πᾶσιν οἷς ἔγραψαν, ἀλλ' ἐν μόνοις τοῖς ὁμαλῶς γεγραμμένοις, ἔνθα ἐλλείπει τὸ πολύπλοκον τῆς τοῦ λόγου συντάξεως, συνηθέστατον παρὰ Θουκυδίδῃ καὶ Πλάτωνι..... Σαφήνειαν δὲ πανταχοῦ διώκουσα καὶ ἐπιζητοῦσα, ἡ νεωτέρα ἡμῶν γλῶσσα ἔσται μετ' οὐ πολὺ ἡ τοῦ Πολυβίου, Ἀττικὴ δῆλον ὅτι τὸν σχηματισμὸν τῶν λέξεων, ὁμαλὴ δὲ καὶ εὔκολος τὴν σύνταξιν. Αἴτιον δὲ τούτου ἐστὶν ὃ δὴ καὶ ἄλλοτε ἔλεγον· ὅτι οἱ Ἑλληνόπαιδες διδασκόμενοι τὴν γλῶσσαν ἐν τοῖς δοκίμοις τῶν Ἑλλήνων ποιητῶν καὶ συγγραφέων ἐθίζονται ἐν αὐτοῖς περὶ τὴν χρῆσιν τῶν Ἀττικῶν τύπων, οὓς μόνους καὶ ἐν τῇ γραμματικῇ διδάσκονται· τὴν δὲ σύνταξιν ἐκείνων ἀδύνατόν ἐστιν αὐτοῖς ἀπομιμήσασθαι, διά τε τὴν τοῦ πράγματος αὐτοῦ δυσκολίαν, καὶ πρὸ πάντων ὅτι ἡ γλῶσσα, ἣν ἐκ παίδων λαλοῦσι, τὴν φυσικωτέραν καὶ ἁπλουστέραν τοῦ λόγου πλοκὴν ἀσπαζομένη, ἐθίζει αὐτοὺς εἰς τὴν τοιαύτην ἔκφρασιν τῶν ἰδεῶν· τούτοις δὲ πρόσθες, ὅτι καὶ τὰς νεωτέρας Εὐρωπαϊκὰς γλώσσας διδασκόμενοι, οὐχ ἧττον ἐθίζονται εἰς τὸ ἐν αὐταῖς ἐπικρατοῦν ὁμαλὸν τῆς συντάξεως ὖρος. » (Lettre du 8 juin 1867.)

reuses de bien écrire notre langue, nous disait-il dans une de ses lettres, et de la diriger dans les voies de l'atticisme, prennent pour type, non pas l'atticisme pur, celui de Thucydide et de Platon, mais la langue attique commune (ἡ κοινὴ ἀττική). Parmi les Attiques proprement dits, les seuls qu'ils imitent quelquefois sont Isocrate et Xénophon, et cela dans ce qu'ils ont écrit simplement, et où ne se trouve pas une construction compliquée très habituelle à ces deux auteurs. En ce qui est de la construction, notre langue moderne préfère et peut-être préférera toujours la simplicité des *Atticistes* à la savante complication des Attiques proprement dits... Cherchant avant tout la clarté, elle deviendra à peu près la langue de Polybe, attique quant aux formes grammaticales, mais simple et facile dans ses constructions. Formés à l'étude des anciens auteurs, nos enfants s'habituent aux formes grammaticales de l'attique, qui seules leur sont enseignées dans la grammaire. Ils ne peuvent toutefois s'en approprier les constructions, soit parce que la chose est naturellement difficile, soit parce que, dès l'enfance, ils par l'usage de la langue commune, à un tour plus simple de la pensée, soit enfin parce que les langues modernes, qu'ils apprennent et traduisent, entretiennent sont habitués, et fortifient chez eux cette disposition. »

Tel est, en résumé, le programme de chacune des deux écoles qui, placées toutes deux sur le terrain classique, ne s'accordent cependant pas quant au caractère et à la portée de la restauration que doit subir la langue moderne. Si, pour mieux faire comprendre leurs tendances et aussi leurs chances respectives de succès, il fallait chercher un terme de comparaison, nous dirions que dans une certaine mesure elles nous rappellent les deux écoles qui chez nous-mêmes conçoivent d'une manière différente et encouragent en sens divers le développement de notre idiome national. L'une,

complètement ralliée à la langue moderne, telle que l'a faite et nous l'a léguée le XVIIIe siècle, croit et affirme qu'il n'y a rien de mieux à faire que de persévérer dans la même voie. L'autre, pleine de regrets pour notre langue du XVIIe et même du XVIe siècle, en désire jusqu'à un certain point le retour, et tente même parfois de nous y ramener. Pour le grec comme pour le français d'ailleurs, entre l'ancienne langue et la nouvelle, entre les circonstances qui ont présidé à leur formation et ont imprimé à chacune son caractère, il y a des analogies remarquables et que nous croyons devoir indiquer ici, parce qu'elles peuvent servir à mieux faire comprendre la transformation qui s'opère aujourd'hui dans la langue grecque, et à en mieux faire préjuger le résultat.

Nos prosateurs du XVIe et du commencement du XVIIe siècle, les Montaigne, les Amyot (1), les hommes de la Satire Ménippée, les Bodin, les d'Aubigné, les

(1) Le nom d'Amyot et le souvenir de sa traduction des *Vies de Plutarque*, nous rappellent qu'une traduction de ce livre immortel, mentionnée dans le discours de M. Basiadis, a récemment paru en Grèce. On a cru voir dans ce fait la preuve d'une différence profonde entre la langue grecque moderne et l'ancienne. Mais la traduction même d'Amyot, longtemps restée si populaire en France, a dû être remplacée au siècle dernier par une autre d'un style plus moderne. En conclura-t-on qu'entre la langue d'Amyot et celle du XVIIIe siècle il y a une différence profonde? Non, sans doute; seulement la lecture courante d'Amyot, comme celle de tous les écrivains de son époque, suppose une étude spéciale. Elle n'est pas à la portée du grand nombre, auquel cependant il est désirable de faire connaître Plutarque. C'est une raison semblable qui explique l'utilité d'une traduction de Plutarque en grec moderne. La langue est la même, sauf quelques changements dans l'emploi du vocabulaire; mais elle est autrement maniée, et cela suffit pour qu'elle ne soit pas, sans une étude spéciale, accessible à tous. A mesure que l'instruction générale se perfectionnera, à mesure aussi que la langue usuelle se rapprochera davantage de l'ancienne, le texte de Plutarque sera plus facilement et plus généralement compris de tous; une traduction sera de moins en moins nécessaire. Mais nous ne sommes pas encore arrivés là.

Balzac, les Descartes (1), et même après eux bien qu'à un moindre degré, les prosateurs du siècle de Louis XIV, furent de *beaux esprits* qui eux-mêmes s'adressaient à un cercle d'autres *beaux esprits,* au monde de la cour, ou à ce que l'on appelait la *république des lettres.* Leur style a de grandes qualités. Il est ingénieux et ample, apte à rendre la suite et l'enchaînement des pensées. Mais, en même temps, il est compliqué, lourd dans sa marche, gêné dans ses mouvements. Nous serions tentés de le définir : un perpétuel discours.

Avec les premières années du XVIII^e^ siècle commence pour la France une nouvelle ère sociale et politique. Une puissance nouvelle, la démocratie, fait son apparition. Le monde littéraire ne se compose plus seulement d'un cercle restreint de privilégiés; chaque jour il s'élargit et tend de plus en plus à embrasser la société tout entière. Ce n'est plus seulement aux esprits cultivés, aux intelligences d'élite que l'écrivain s'adresse. Désormais la parole, comme elle appartient à tous, veut se faire entendre de tous. Sa mission n'est plus seulement de disserter; il faut qu'elle aide à l'action, il faut qu'elle soit au service de la science et des affaires. Le créateur, ou du moins le grand interprète de cette langue nouvelle, c'est Voltaire. Lamartine a dit de lui qu'il avait donné à la langue française LA LIBERTÉ. Cela est vrai, en ce sens qu'il l'a débarrassée, non pas de ses langes, mais du costume d'apparat sous lequel elle était jusque-là condamnée à se présenter; mais il en a fait surtout une langue simple et logique, forte de tous les progrès que la *méthode* avait dès lors accomplis, et remplaçant la complication des phrases par l'art bien préférable du classement et de la distribution des idées. La langue de Voltaire, fortifiée au besoin d'emprunts

(1) Nous laissons en dehors de cette énumération Rabelais et Pascal, qui, chacun à sa façon, nous semblent des précurseurs.

bien entendus faits à l'époque précédente, est maintenant en France la langue de tous, de tous ceux du moins qui ont à cœur de bien parler et de bien écrire.

Dans ses phases successives, la prose grecque nous paraît offrir un tableau très semblable à celui que nous venons de tracer. Lorsqu'après les guerres médiques la prose se forme chez les Athéniens, elle est aussi sous la discipline de beaux esprits, sous la discipline des sophistes et des rhéteurs, qui lui donnent le sentiment du nombre : l'art de la période; eux-mêmes s'adressent d'ailleurs à d'autres beaux esprits, non pas sans doute à une cour, à des salons ou à des coteries littéraires, mais à une cité, à une agora, vouées au culte de l'art et de la parole, où les hommes en perpétuel contact, et sans cesse *dialoguant,* s'habituent à toutes les finesses et à toutes les complications du langage. De là une sorte d'école, analogue à celle que nous eûmes en France à la suite de la Renaissance, avec les mêmes qualités et aussi les mêmes défauts. Dans son beau travail sur Isocrate (1), M. Havet a justement montré combien l'influence de ce grand rhéteur sur le siècle de Philippe et d'Alexandre fut analogue à celle exercée en France par notre Balzac sur le siècle de Louis XIV. La similitude incontestable entre les deux grands chefs d'école s'étend, nous le croyons, aux écoles elles-mêmes.

Mais avec les victoires d'Alexandre et avec la conquête macédonienne, commencent pour la langue grecque, comme pour la langue française au XVIII^e^ siècle, des destinées nouvelles. Elle n'a plus seulement à desservir l'éloquence des orateurs du Pnyx ou des sophistes de l'agora. Elle doit suffire à ce vaste mouvement politique, scientifique, commercial, littéraire, à l'activité multiple de cet ordre nouveau qui vient de surgir,

(1) Voyez l'Introduction au *Discours d'Isocrate sur lui-même,* traduit en français par Auguste Cartelier. Paris, 1862.

et qui embrasse avec tout l'orient de l'Europe la plus grande partie de l'Asie. Cette langue nouvelle, cette *langue commune*, comme l'ont justement nommée les contemporains, naît avec Aristote et reçoit de lui son caractère logique, précis, pratique. Bientôt d'ailleurs ses fonctions vont encore grandir. Elle s'associera aux destinées de Rome ; elle sera le grand instrument de propagation du christianisme ; elle sera la langue de Polybe, de Denys d'Halicarnasse, de Plutarque ; elle sera la langue de l'Évangile, de saint Jean Chrysostome, de Photius ; moins ingénieuse, moins délicate, moins pondérée que l'attique, elle se distingue par un caractère, plus simple, plus logique, plus universel, plus *humain*. C'est dans la même voie qu'après de longs siècles de torpeur nous la retrouvons s'avançant aujourd'hui : avec quelles chances de succès ?... Les exemples que nous avons cités peuvent le faire pressentir. Peut-être est-ce aujourd'hui seulement que doit achever de s'accomplir, pour la langue grecque, la révolution commencée au temps d'Alexandre, parce qu'aujourd'hui seulement la Grèce entre elle-même dans cette ère d'activité cosmopolite, industrielle, scientifique, que, dès cette époque, elle avait préparée pour le monde, et dont les nations modernes ont eu le bénéfice avant elle.

A l'avenir seul il appartient de trancher d'une manière définitive ces difficiles questions. Mais, quelle que puisse être la solution que prépare l'avenir, il est certain que dès aujourd'hui un nouvel et puissant intérêt vient s'ajouter à celui que présentaient autrefois les études grecques : c'est le spectacle, jusqu'ici inconnu à l'histoire, d'une langue qui, par la vigueur de son organisme et sous l'influence de circonstances exceptionnelles, se relève de l'état morbide où elle avait longtemps langui, recouvre sa vigueur et reconquiert sa place dans l'œuvre de la civilisation humaine. Tel un

arbre qu'une plaie profonde avait miné, ou dont la tempête avait brisé les rameaux, en une saison meilleure reprend force et vie, répare ses pertes, et de nouveau se pare d'une noble et riche végétation. J'ai dit que cette sorte de renaissance était chose nouvelle dans l'histoire, et en effet je n'en connais pas d'autre exemple. Pour rester dans notre famille de peuples, il est certain que les langues ariennes qui aujourd'hui se parlent en Asie et en Europe, sont toutes sorties d'une même souche primitive, quelques-unes d'une même souche secondaire. Mais aucune n'est le tronc primitif lui-même, demeuré debout à travers les siècles, vainqueur de la maladie et de l'orage. Nos langues modernes sont comme ces rejetons qui, lorsque la tige première a été retranchée, s'échappent en foule de la racine profonde, et à la place de l'arbre qui a disparu forment une touffe, un buisson luxuriant. Aucune d'elle cependant n'a ni l'ampleur, ni la force, ni la régularité de cette tige qu'elles remplacent ; aucune ne pourra l'égaler. — La langue grecque, au contraire, est le tronc primitif lui-même, qui a langui, qui a été mutilé, mais qui, plus fort que toutes les causes de destruction, par la vigueur de sa sève, par l'excellence de son terroir, se ranime, reverdit, et de nouveau se couronne de feuilles, de fleurs et de fruits.

Telle nous apparaît aujourd'hui la langue grecque. Mais cette merveilleuse réparation ne peut s'accomplir toute seule et sans secours. Il y faut l'engrais fécond des vieilles moissons helléniques ; il y faut l'intelligence, la science, le dévouement de ces généreux artistes qui s'efforcent de remettre le peuple grec en pleine possession du plus beau don qu'il ait reçu de la Providence, de cette langue sans pareille parmi les langues humaines. Il y faut aussi le concours de tous ceux qui, parmi les peuples civilisés, comprennent et travaillent à faire comprendre de tous l'excellence de la langue et de la littérature helléniques. Réduits à leurs seuls ef-

forts, les Grecs lettrés, eux-mêmes nous le disent, ne suffiraient pas à triompher de l'apathie du grand nombre. Ils ont besoin de l'encouragement, de l'exemple du dehors. Et puisque, depuis l'origine de notre Association, ils n'ont cessé de nous donner les témoignages les plus empressés de sympathie et de concours (1), nous répondrons à leur confiance, non-seulement en poursuivant comme eux et avec eux l'œuvre commencée, mais aussi en faisant connaître à tous, autant qu'il dépendra de nous, et leurs travaux et leurs succès.

Est-il besoin d'ajouter que ce n'est pas d'ailleurs d'un intérêt purement hellénique qu'il s'agit entre nous? La langue grecque n'est pas seulement le patrimoine de la Grèce; elle est celui du monde civilisé tout entier; et tout ce qui peut contribuer à lui rendre son ancienne splendeur, et en même temps l'adapter aux besoins de la civilisation moderne, s'accomplit non-seulement au bénéfice de la Grèce, mais aussi au bénéfice de l'humanité (2).

(1) Nos listes de sociétaires et nos comptes de cotisation disent assez quelle est l'importance de ce concours. Mais, puisque l'occasion s'en offre à moi, je ne dois pas oublier de rappeler que la plupart des écrivains hellènes dont j'ai mentionné les travaux, MM. Valettas, Basiadis, Philippos Johannou, Paranikas, sont des membres de notre Association (M. Valettas, membre fondateur). Dans le cours de mon travail, je n'ai vu en chacun d'eux que l'Hellène; ici, je suis heureux de saluer le confrère.

(2) M. Valettas, dont nous avons si souvent cité le nomdans le cours de ce travail, vient de s'acquérir un nouveau titre à la reconnaissance de ses compatriotes et du monde savant, en publiant, avec d'importantes additions, une traduction grecque de l'histoire de la *Littérature hellénique de Donaldson* (2 vol. in-8, Londres, Williams and Norgate).

Qu'il nous soit permis d'ajouter que depuis cette époque M. Valettas a publié en grec une traduction de l'ouvrage de mon père sur « Socrate et notre temps »; Ο Σώκρατης καὶ τὰ καθ' ἡμας. Leipzig, 1884. — E. d'E.

TYPES DIVERS

DE LANGUE GRECQUE MODERNE

(Voyez p. 238.)

I

Lettre du roi Georges au président de la chambre des députés, en réponse aux félicitations que la chambre lui avait adressées à l'occasion de la naissance et du baptême de son second fils. (Extrait du journal la *Clio*, n° 351.)

« Κύριε Πρόεδρε,

« Σᾶς (1) παρακαλῶ νὰ (2) ἐκφράσητε εἰς τὴν βουλὴν τὰϑ εὐχαριστίας μου, καὶ τὰς τῆς βασιλίσσης, διὰ τὰ συγχαρητήρια καὶ τὰς εὐχὰς αὐτῆς ἐπὶ τῇ γεννήσει καὶ τῷ βαπτίσματι τοῦ υἱοῦ μου Γεωργίου. Εὐχαριστῶ ἐπίσης ὑμᾶς καὶ τὸ Προεδρεῖον τῆς βουλῆς δι' ὃν τρόπον διηρμηνεύσατε τὰς εὐχὰς ταύτας.

« Βλέπων τὴν στοργὴν τῶν ἀντιπροσώπων τοῦ ἔθνους περιστοιχίζουσαν τὴν κοιτίδα τῶν τέκνων μου, αἰσθάνομαι γλυκυτάτην παρηγορίαν, καὶ παρακαλῶ τὸν Θεὸν ν' ἀξιώσῃ αὐτὰ ν' ἀνταποκριθῶσιν εἰς τὰς ἐλπίδας τοῦ ἑλληνικοῦ γένους. Τὸ κατ' ἐμὲ,

(1) Pour ceux de nos lecteurs qui ne connaissent pas le grec vulgaire, nous croyons devoir donner ici l'explication de quelques formes qui lui sont particulières. — Σᾶς pour ἐσᾶς, accusatif de ἐσεῖς, pronom pluriel de la seconde personne, dans la langue vulgaire.

(2) Νὰ, pour ἵνα.

εὐτυχήσας νὰ γείνω ἀρχηγὸς ἐθνικῆς δυναστείας ἐν τῇ χώρᾳ ταύτῃ, θεωρῶ τὸ ἑλληνικὸν στέμμα ὡς ἱερὰν παρακαταθήκην, ἀνήκουσαν εἰς ἡγεμόνα ἕλληνα οὐ μόνον τὴν καρδίαν, ἀλλὰ καὶ τὴν θρησκείαν καὶ τὴν γέννησιν. Ἀναμένων δὲ τὴν πλήρωσιν τῶν βουλῶν τῆς Θείας Προνοίας, δέν (1) θέλω ἐν τῷ μεταξὺ παύσει (2) ἐπικαλούμενος τὴν πατριωτικὴν πάντων συνδρομήν, ὅπως ἐνισχυθῇ πᾶσα ἐνέργεια τείνουσα εἰς τὴν βελτίωσιν τῆς δημοσίας ἀσφαλείας, τὴν ἀνόρθωσιν τῆς δημοσίας πίστεως καὶ τὴν προαγωγὴν τῶν τεχνικῶν γνώσεων καὶ τῆς ἐθνικῆς προόδου ἐν τῷ τόπῳ, ὡς τῆς πηγῆς ἐκ τῆς ὁποίας τὰ ἔσοδα ἀρύονται σήμερον τὴν δόξαν καὶ τὸ μεγαλεῖον αὐτῶν, καὶ τοῦ μέσου δι' οὗ αἱ εὐχαὶ τῆς βουλῆς δύνανται ἀσφαλῶς νὰ πραγματοποιηθῶσιν. Αἱ πρόσφατοι ἐθνικαὶ συμφοραί, δι ἃς ὅλοι πενθοῦμεν, πρέπει νὰ διπλασιάσωσι τὸν ζῆλόν μας (3) καὶ νὰ προσηλώσωσι τὸν νοῦν καὶ τὴν καρδίαν μας εἰς τὸν θρίαμβον μιᾶς ἰδέας, τὴν βελτίωσιν τοῦ παρόντος πρὸς παρασκευὴν μέλλοντος εὐδαίμονος.

« Ἔμπλεως χρηστῶν ἐλπίδων καὶ ἐμπιστοσύνης πρὸς τοὺς κυρίους Βουλευτάς, εὔχομαι τὰ πατριωτικὰ αὐτῶν ἔργα νὰ ἐπισύρωσιν αὐτοῖς ταχέως τὰς εὐλογίας τοῦ λαοῦ.

« Ἐν Κερκύρᾳ, τὴν 25 Ἰουλίου 1869.

Ὅλως ὑμέτερος

« ΓΕΩΡΓΙΟΣ. »

(1) Δὲν, négation pour οὐδὲν.

(2) Θέλω παύσει (ou mieux παύσῃ pour παύσαι), forme composée du futur.

(3) Μας, enclitique, dérivé de l'accusatif ἡμᾶς, tient lieu dans la langue vulgaire du pronom possessif pluriel de la première personne.

II

Adresse du gouvernement provisoire insurrectionnel de Crète aux Crétois musulmans, en date du 9/21 décembre 1867.

« Κρῆτες Ὀθωμανοί,

« Τρίτην φορὰν σήμερον ἀπὸ τὴν ἀρχὴν (1) τῆς ἐπαναστάσεως μας ἐναντίον τῆς ἀδικίας καὶ τῆς βίας, ἐρχόμεθα νὰ σᾶς λαλήσωμεν μὲ τὴν γλῶσσάν σας (2), καὶ σύμφωνα (3) μὲ τὰ αἰσθήματα, τὰ ὁποῖα ὅλοι οἱ Κρῆτες ἡμεῖς, Ὀθωμανοὶ καὶ Χριστιανοί, εἴχομεν καὶ ἔχομεν.

« Δύο χρόνους τώρα πλέον εἰς βάσανα καὶ στενοχωρίας, εἰς σκοτωμοὺς, καὶ ὕβρεις, θὰ (4) σᾶς ἔκαμαν νὰ πιστεύσητε, ὅτι ἀπ' ἀρχῆς ἐσφάλατε, διότι δὲν ἐσυμφωνήσατε φανερὰ μὲ τοὺς Χριστιανοὺς συμπατριώτας· δὲν ἤθελαν γενῇ τότε ὅσα ἔγιναν ἕως τώρα, καὶ ἀπὸ τὰ ὁποῖα ἐχάσατε πολλὰ, δὲν ἐκερδήσατε τίποτε.

« Οἱ Χριστιανοὶ καὶ εἰς τὸ μέσον τοῦ πολέμου σᾶς προσεκάλεσαν καὶ σᾶς ἐβεβαίωσαν, ὅτι θέλετε ἔχει ἐλεύθερα ὅλα τὰ θρησκεύματα σας, καὶ ὅτι θὰ ἤσθε (5) ἴσοι μὲ τοὺς Κρῆτας ὅλοι εἰς ὅλα. Οὔτε τότε δὲν ἠκούσατε· τώρα ὅμως, ὅπου βλέπετε, ὅτι ὁ Σαντρεζάμης τοῦ Σουλτάνου διορίζει ὅλους Χριστιανοὺς Καϊμακάμιδες καὶ Μουντίριδες, ὄχι μόνον εἰς τὰ φρούρια, ἀλλὰ καὶ εἰς τὰς ἐπαρχίας, καὶ, ὅτι προσπαθεῖ μὲ κάθε τρόπον καὶ μὲ ὅ, τι

(1) En langue vulgaire, ἀπο s'emploie avec l'accusatif.

(2) Μὲ τὴν γλῶσσάν σας. Les musulmans crétois sont des Grecs convertis qui ont conservé l'usage de leur langue. — Σας est ici employé comme enclitique, pour exprimer le pronom possessif pluriel de la seconde personne, comme μας l'est pour celui de la première personne.

(3) Σύμφωνα pour συμφώνως.

(4) Θὰ σᾶς ἔκαμαν νὰ πιστεύσητε, vous auront fait croire. La particule θά, forme contracte, pour θέλει νά, est devenue, dans différentes combinaisons que nous ne pouvons expliquer ici, un signe, soit du futur, soit du conditionnel.

(5) Ὅτι θὰ ἤσθε, que vous seriez.

δέσιμον καὶ ὅσα χαρίσματα εἰς τοὺς Χριστιανοὺς νὰ ἡσυχάσῃ τὸν τόπον, καὶ τώρα, ὅπου ἡ Πόρτα λέγει, ὅτι οἱ Κρῆτες Ὀθωμανοὶ ἔκαμαν ὅλα τὰ κακὰ εἰς τὴν Κρήτην, ὅσα ἔκαμαν οἱ τακτικοὶ Νιζάμιδες, καὶ σᾶς βάλλει νὰ πληρώσητε ἀρκετὰ μιλιούνια γρόσια δι' ἔξοδα τοῦ πολέμου, τώρα πλέον θὰ ἐννοήσατε ὅλοι σας (1), ὅτι οἱ Χριστιανοὶ εἶχον δίκαιον, καὶ ἡ Πόρτα εἶχεν ἄδικον, ἀπ' ἀρχῆς, καὶ, ὅτι σεῖς ἐσφάλατε, διότι δὲν ἐσυμφωνήσατε μὲ τοὺς Χριστιανοὺς φανερὰ καὶ καθαρά.

« Ὅτι ἐγινεν ἕως τώρα, ἔγινεν. Οἱ Χριστιανοὶ δὲν θὰ φυλάξουν πάθος· τοῦτο τὸ εἰξεύρετε ἀπὸ προτήτερα· ἔχει ἀκόμη καιρὸν νὰ διορθωθῇ τὸ πρᾶγμα, κ. τ. λ. »

III

Extrait du traité de Coraï, Περὶ τῆς Ἑλληνικῆς παιδείας καὶ γλώσσης (σελ. κ'), *placé en tête de son édition d'Isocrate,* Paris, 1807.

« .... Ἡ ἐκλογὴ τῶν λέξεων εὐκολύνεται πολὺ ἀπὸ τὴν ἐντελῆ εἴδησιν τῆς ἀρχαίας ἑλληνικῆς γλώσσης· εἴδησιν, τόσον ἀναγκαίαν τὴν σήμερον, ὅσον ἡ λαλουμένη κοίνη γλῶσσα, ἀναγκάζεται πολλάκις, διὰ τὴν πτωχείαν της (2), νὰ δανείζεται λέξεις ἀπ' ἐκείνην. Ἀλλ' ἐκείνη εἶναι (3) πλουσιωτάτη ἀπὸ συνώνυμα, ἀπὸ τὰ ὁποῖα πολλὰ ἐφυλάχθησαν εἰς τὴν κοινὴν ἡμῶν γλῶσσαν· δὲν εἶναι ὅμως εἰς ὅλους γνωστὰ, διότι κανὲν ἀκόμη λεξικὸν δὲν τὰς ἐσυνάθροισεν (4) ὅλας, καὶ ἄλλα χωρὶς δυσκολίαν ἐμπορεῖ τις νὰ ἐμβάλῃ εἰς αὐτὴν, ἂν προσέχῃ· ὡς προεῖπα, νὰ τὰ θέτῃ εἰς

(1) Ὅλοι σας, vous tous.

(2) Διὰ τὴν πτωχείαν της. Της, enclitique pour αὐτῆς.

(3) Εἶναι (quelques-uns écrivent εἶνε), 3e personne du présent du verbe substantif dans la langue vulgaire, provenant de ἔνι, contraction de ἔνεστι.

(4) Ἐσυνάθροισεν, forme vulgaire pour συνήθροισεν. — L'augment est placé devant la préposition. — De même ci-dessous ἐπρόσμενε.

τοιοῦτον τόπον, ὥστε νὰ ἐξηγῶνται τρόπον τινὰ ἀπὸ τὰς γειτονευούσας λέξεις, καὶ νὰ μὴ γεννῶσιν ἄκριτον μακαρονισμὸν, ὅστις δὲν εὐχαριστεῖ μήτε τὸν ἀπαίδευτον, διότι ἀκούει γλῶσσαν ἀκατάληπτον εἰς αὐτὸν, μήτε τὸν πεπαιδευμένον, διότι ἀποστρέφεται τὴν ἄνοστον συμπλοκὴν δύο γλωσσῶν, τὰς ὁποίας γνωρίζει, ἀλλὰ δὲν ἐπρόσμενε ν' ἀκούσῃ βωμολοχικῶς συγκολλωμένας. »

IV

Pour compléter notre série des principaux types de la langue usuelle moderne, il nous reste à donner un spécimen du style ecclésiastique. Les derniers journaux grecs nous apportent un document qui répond parfaitement à cette destination. C'est un mandement du patriarche de Constantinople, dans lequel, à propos de récents désordres, le primat de l'Église orthodoxe combat et flétrit avec une noble charité le préjugé sauvage qui impute aux Israélites l'assassinat d'individus chrétiens, soit par haine religieuse, soit pour la célébration de rites odieux.

« ΚΟΙΝΟΠΟΙΗΣΙΣ.

« Δεινὸν ἡ προκατάληψις! Καλῇ μοίρᾳ, παρὰ πᾶσι σχεδὸν τοῖς λαοῖς, τοῖς κατοικοῦσι τὴν Ἀνατολὴν, ἐπεκράτησεν ἡ ἀλλόκοτος ἰδέα, ὅτι οἱ Ἰουδαῖοι πίνουσι δῆθεν ἀνθρώπινον αἷμα, μάλιστα χριστιανικὸν, εἴτε ὡς ἁγιαστικὸν, εἴτε καὶ διὰ τὸ πρὸς τοὺς Χριστιανοὺς πατροπαράδοτον μῖσος. Ἐντεῦθεν δ' ἐπισυμβαίνουσιν ἐνίοτε ἀμοιβαῖαι ὑπόνοιαι καὶ παραπικρασμοὶ, διαταράττοντες τὴν κοινωνικὴν ἁρμονίαν καὶ συμπάθειαν τῶν συγκατοίκων καὶ συνυπηκόων μιᾶς καὶ τῆς αὐτῆς ἐπικρατείας καί πατρίδος, καθὰ καὶ τὰ ἐσχάτως θρυλληθέντα περὶ διαρπαγῆς παιδίων ἔδοσαν ἀφορμὴν εἰς ὁμοίας ὑποψίας καὶ ἀντεγκλήσεις. Τὸ ἐφ' ἡμῖν ἀποτροπιαζόμενοι τὴν ἰδέαν ταύτην ὡς ἀπίθανον, καὶ θεωροῦντες

αὐτὴν πρόληψιν ἀνθρώπων ἁπλοϊκῶν καὶ εὐπίστων, ἐπισήμως ἀποκηρύττομεν αὐτήν. Πιστεύομεν δὲ ὅτι καὶ πᾶς εὐσεβὴς χριστιανὸς φιλανθρωπότερον σκεπτόμενος περὶ τῶν ἡμετέρων συμπολιτῶν καὶ συνυπηκόων Ἰσραηλιτῶν, τῶν ὁποίων οὔτε ὁ Μωσαϊκὸς νόμος, οὔτε ἡ σημερινὴ κοινωνικὴ ἀνάπτυξις καὶ ἡμερότης δικαιοῦσι τοιαύτας περὶ αὐτῶν προλήψεις, θέλει ἐκτιμᾷ, ἐν τῇ μετ' αὐτῶν ἀναστροφῇ καὶ συμβιώσει, ἔνθεν μὲν τὴν ἐν αὐτοῖς ἀνθρωπίνην ἀξίαν καὶ τὴν θείαν εἰκόνα καὶ τὴν ἱστορικὴν αὐτῶν ἀρχαιότητα· ἔνθεν δὲ τὸ ἀπαράμιλλον ἠθικὸν κάλλος καὶ μεγαλεῖον τῆς Εὐαγγελικῆς τελειότητος τοῦ ἐπουρανίου διδασκάλου καὶ Σωτῆρος ἡμῶν Ἰησοῦ Χριστοῦ, τοῦ ἀπαγορεύσαντος μὲν ἐπὶ ποινῇ γεέννης καὶ τὸ ἁπλοῦν ῥακκὰ καὶ τὸ μωρὲ, ἐπιτάττοντος δὲ καὶ τὴν πρὸς τοὺς ἐχθροὺς ἡμῶν ἀγάπην καὶ φιλανθρωπίαν, καὶ ῥητῶς προστάττοντος ἐκεῖνα· « Οὕτω λαμψάτω τὸ φῶς ὑμῶν (δηλ. τῶν ὑμετέρων ἔργων), ἔμπροσθεν τῶν ἀνθρώπων, ὅπως ἴδωσιν ὑμῶν τὰ καλὰ ἔργα καὶ δοξάσωσι τὸν Πατέρα ὑμῶν, τὸν ἐν τοῖς οὐρανοῖς. » (Ματθ. ε', 16.)

« Ἐξεδόθη ἐκ τῶν Πατριαρχείων τῇ 18 Φεβρουαρ. 1870. »

DISCOURS

DE

M. HIROCLIS BASIADIS

ΛΟΓΟΣ

ἐκφωνηθεὶς ὑπὸ τοῦ προέδρου τοῦ ἐν Κωνσταντινουπόλει ἑλληνικοῦ φιλολογικοῦ Συλλόγου

Κ. ΠΡΟΚΛΕΟΥΣ ΒΑΣΙΑΔΟΥ

τῇ 4/16 Μαΐου 1869

ἐν τῇ ὀγδόῃ ἐπετείῳ ἑορτῇ τῆς συστάσεως τοῦ Συλλόγου.

Ἑπτάκις ἤδη ὁ φιλολογικὸς Σύλλογος συνῆλθε, τὴν τῆς συστάσεως αὐτοῦ ἐπέτειον ἑορτὴν πανηγυρίζων καὶ λόγον τῶν αὐτῷ πεπραγμένων διδούς· ἑπτάκις δὲ καὶ τὸ φιλέκαλον καὶ φιλόμουσον τῆς μεγαλοπόλεως ταύτης πανελλήνιον κοινὸν συνέῤῥευσε μετὰ τῶν φιλελλήνων πρόθυμον, ὅπως τὴν τοῦ Συλλόγου ἐπετηρίδα ὡς ἐθνικὴν συμπανηγυρίσῃ ἑορτὴν, μετ' ἄκρας ψυχικῆς ἀγαλλιάσεως ἀκροώμενον, καὶ μετ' ἐθνικῆς μανθάνον ὑπερηφανίας τοὺς ἀγῶνας, ὅσοι πρὸς ἀναζωπύρησιν τῶν ἐθνικῶν παραδόσεων καὶ διάδοσιν τῶν Ἑλληνικῶν Γραμμάτων κατὰ τὴν Ἀνατολὴν συντελοῦνται.

Ὁ Σύλλογος καὶ τουτὶ τὸ ὄγδοον ἔτος φαιδρὸς καὶ γηθόσυνος προσέρχεται τὴν ἐπέτειον αὐτοῦ ἑορτάσων πανήγυριν, καθορῶν περὶ ἑαυτὸν οὐ μόνον νέους πρὸς μάθησιν ὀργῶντας, ἀλλὰ καὶ

ensuite soigneusement revu avec lui. Ce discours de M. Basiadis a été traduit en allemand dans le *Magasin für die Litteratur des Auslands*, 1er et 8 juin 1871. — G. d'E.

DISCOURS

DU PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE HELLÉNIQUE DE CONSTANTINOPLE

M. HIROCLIS BASIADIS

PRONONCÉ LE 4/16 MAI 1869

Pour le huitième anniversaire de la fondation de la Société (1).

Sept fois déjà la Société littéraire hellénique s'est réunie pour célébrer l'anniversaire de sa fondation et pour rendre compte de ses travaux, et sept fois tout ce que Constantinople renferme d'Hellènes et de Philhellènes, amis du Beau et amis des Muses, s'est empressé d'accourir pour célébrer cet anniversaire comme une solennité nationale, écoutant avec un sentiment de joie profonde et de juste fierté le récit des efforts tentés ici pour faire revivre les traditions des ancêtres et propager en Orient la culture des lettres grecques.

Et c'est aussi avec un vif sentiment de joie et d'allégresse que notre Société vient célébrer ce huitième anniversaire, et

(1) Nous avons pensé qu'il était bon d'accompagner le texte grec d'une traduction française, soit que pour ceux de nos lecteurs qui ne comprennent pas le grec puissent du moins en apprécier le contenu, soit parce qu'une traduction est toujours une des épreuves les plus décisives auxquelles un texte puisse être soumis. M. Humbert, de l'Ecole normale, a bien voulu se charger de ce travail que nous avons

ἄνδρας περιφανεῖς, ἐφ' οἷς τὸ ἡμέτερον σεμνύνεται γένος καὶ ὁ φιλελληνικὸς κόσμος, καὶ κομψὴν τοῦ γυναικείου φύλου χορείαν, ἐπὶ καλλονῇ διαπρέπουσαν, φιλοκαλίᾳ τε καὶ φιλομαθείᾳ.

Ἀρχόμενος δὲ τοῦ λόγου τὴν εὐμενῆ ὑμῶν ἐξαιτοῦμαι ἐπιείκειαν καὶ την ἄδειαν, ἵνα περὶ τῶν ἀρχῶν τοῦ Συλλόγου ὁμιλῶν, καὶ περὶ τοῦ σκοποῦ, δι' ὃν συνέστη, καὶ περὶ τῶν σπουδῶν τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης καὶ τῆς καλλιεργείας τῶν Ἑλληνικῶν Γραμμάτων, μετὰ παῤῥησίας καὶ πικρῶν τινων ψαύσω ἀληθειῶν, ὧν ἡ ἀποσιώπησις βλάβης μᾶλλον ἢ ὠφελείας πρόξενος.

Ὁ Σύλλογος ἀπὸ τῆς συστάσεως αὐτοῦ πρὸς οὐδὲν ἄλλο ἀπέβλεψε, φίλος ὢν τῶν ἔργων τῆς εἰρήνης, ἢ πρὸς τὴν τῶν γραμμάτων καὶ ἐπιστημῶν καλλιέργειαν· διὸ πᾶσαν μὲν προσοχὴν ἀπέστρεψεν ἀπὸ τῶν πολιτικῶν, καλῶς ποιῶν· διότι ἔνθεν μὲν οἱ πολιτικοὶ σάλοι ταράττουσιν ὡς δυσχειμέριοι τρικυμίαι καὶ καταθορυβοῦσι τὸν νοῦν, ἔνθεν δὲ τὰ χαμαὶ καὶ πρὸ τῶν ποδῶν κείμενα ἰχνηλατοῦσα, καὶ τοῖς πράγμασιν ἀκολουθοῦσα, διαιρεῖ πολλάκις ἡ πολιτικὴ ἃ ὁ Θεὸς ἔζευξε, καὶ καταμελίζει ἀνηλεῶς ὡς μάγος Μήδεια, καὶ νόμος δεσπόζων ἀνακηρυττομένη,

ἄγει δικαίων τὸ βιαιότατον
ὑπερτάτᾳ χειρί.

Ὅλος δ' ἐπεδόθη πρὸς ἐκεῖνα, ἃ οὔτε φραγμὸν ἔχουσιν, οὔτε ὅρια στενὰ, ἀλλ' αὐτὰ τὰ τοῦ ἀνθρωπίνου πνεύματος, ἐν οἷς οὐδὲν ἴδιον, ἀλλὰ πάντα πᾶσι κοινά.

Καὶ τοσούτῳ δὲ μᾶλλον πρὸς ταῦτα ἐχώρησεν ἄσμενος ὁ Σύλλογος, ὅσῳ μᾶλλον οἱ ἡμέτεροι πρόγονοι τοιαῦτα τῶν γραμματων καὶ ἐπιστημῶν ἀπέδειξαν ὅρια· διότι, ὡς ὁ μεγαλόφρων, καὶ ἐλευθέριος Κίμων, πάντα φραγμὸν ἄρας ἀπὸ τῶν κήπων αὐτοῦ, ἔδωκε παντὶ τῷ βουλομένῳ ἄδειαν εἰσέρχεσθαι καὶ ἀποφέρειν οὗς ἂν ἐθέλῃ τῶν καρπῶν, οὕτω κἀκεῖνοι, πάντα φραγμὸν καθελόντες, πάντα τὰ ἔθνη εἰς τὴν φιλολογικὴν αὐτῶν καὶ ἐπιστημονικὴν πανδαισίαν τε καὶ εὐωχίαν προσεκάλεσαν, τὴν τοῦ ἀνθρωπίνου γένους, ἐπὶ τῶν ἰδεῶν στηριζομένην καὶ τεχνῶν καὶ γραμμάτων, ἠθικὴν ἑνότητα ἐπιδιώξαντες.

voit réunis autour d'elle non-seulement une jeunesse avide d'instruction, mais encore des personnes illustres, orgueil de leur race et des amis de leur race, et aussi tout un cercle gracieux de femmes également distinguées par leur beauté, par leur amour du Beau et par leur amour de la science.

Quant à moi, en commençant, je dois avant tout faire appel à votre bienveillante indulgence, et aussi réclamer pour ma parole la plus entière liberté. En vous entretenant des origines de notre Société, du but en vue duquel elle a été fondée, de l'étude de notre langue et de la culture des lettres grecques, je devrai aborder quelques vérités peu agréables. Je le ferai avec franchise ; en certains sujets, le silence est plus nuisible qu'utile.

Depuis sa fondation, notre Société, vouée aux œuvres de la paix, n'a eu en vue que la culture des lettres et des sciences. Elle est restée entièrement étrangère à la politique, et elle a bien fait. D'un côté, en effet, les émotions politiques, pareilles à de violentes tempêtes, troublent et bouleversent l'esprit, et, d'un autre côté, cherchant le terre-à-terre, s'attachant à l'actuel, obéissant aux nécessités des affaires, la politique divise bien souvent, et, comme une Médée impitoyable, coupe en morceaux ce que Dieu a uni. Loi despotique et reconnue telle, selon le mot de Pindare,

Elle accomplit, la main haute, la violence au nom du droit.

Notre Société, au contraire, s'est entièrement consacrée à ce qui n'a ni divisions ni limites, point d'autres limites du moins que celles mêmes de l'esprit humain, limites dans le cercle desquelles rien n'est exclusif, tout est bien commun.

Notre Société s'y est consacrée avec d'autant plus de plaisir que nos ancêtres ont montré que tel était, en effet, le domaine des lettres et des sciences. De même que le magnanime et généreux Cimon enleva toutes les barrières qui entouraient ses jardins et donna à chacun la permission d'y entrer et d'en emporter tous les fruits qu'il voudrait, de même aussi nos ancêtres, enlevant toutes les barrières, ont invité tous les peuples à leur grand banquet scientifique et littéraire, et ont

Ἕλλην ποιητὴς ἦν ὁ πρῶτος ἀναφωνήσας,

Ἄνθρωπός εἰμι, καὶ τἀνθρώπου μοι μέλει.

ὅπερ ἐπιτυχῶς πάνυ καὶ ὁ Ῥωμαῖος μετέφρασεν ἡμιμένανδρος·

Homo sum, humani nihil a me alienum puto.

Ἕλληνες φιλόσοφοι πρῶτοι ἀνεκήρυξαν, ὅτι τὸ ἀνθρώπινον γένος μίαν ὀφείλει ἀποτελέσειν πολιτείαν, ἵνα μὴ κατὰ πόλεις, μηδὲ κατὰ κώμας οἰκῶμεν, ἰδίοις ἕκαστοι διωρισμένοι δικαίοις, ἀλλὰ πάντας ἀνθρώπους ἡγώμεθα δημότας καὶ πολίτας, εἷς δὲ βίος ἦ καὶ κόσμος.

Πανελλήνιος ἦν ἡγεμὼν καὶ ὁ πρῶτος τὸν τῶν φιλοσόφων τοῦτον λόγον ἔργον καταστῆσαι ἐπιχειρήσας, « ὥσπερ ἐν κρατῆρι φιλοτησίῳ μίξας τοὺς βίους καὶ τὰ ἤθη καὶ τοὺς γάμους καὶ τὰς διαίτας, πατρίδα μὲν τὴν οἰκουμένην ἡγεῖσθαι πάντας διδάξας, συγγενεῖς δὲ τοὺς ἀγαθούς, ἀλλοφύλους δὲ τοὺς πονηρούς· τὸ δὲ ἑλληνικὸν καὶ βαρβαρικὸν μὴ χλαμύδι, μηδὲ πέλτῃ, μηδὲ ἀκινάκῃ, μηδὲ κάνδυϊ διορίζειν, ἀλλὰ τὸ μὲν ἑλληνικὸν ἀρετῇ καὶ παιδείᾳ, τὸ δὲ βαρβαρικὸν κακίᾳ καὶ ἀμαθείᾳ τεκμαίρεσθαι ».

Τοιαύτην δὲ κληρονομίαν πᾶσι τοῖς ἔθνεσι κοινὴν καταλιπόντες οἱ ἡμέτεροι προγόνοι, οὐδ' ἡμᾶς τοὺς φυσικοὺς αὐτῶν κληρονόμους οὔτ' ἠδίκησαν οὔτ' ἀπεστέρησαν, ἀναφαίρετον καὶ ἐσαεὶ κτῆμα ἀποθησαυρίσαντες τὸ θεῖον ἐκεῖνο ὄργανον, δι' οὗ αὐτοί τε ἐκλείσθησαν, μεγάλοι δημιουργοὶ καὶ λόγων πολυθαιδάλων μήστορες τεράστιοι γενόμενοι, καὶ ἡμεῖς καλῶς αὐτῷ χρώμενοι καὶ καλλιεργοῦντες, ἐνιαύθα πτεροφυήσαι καὶ εἰς τὴν τῶν προεξαρχόντων ἐθνῶν ἀνυφθῆναι χορείαν. Τί δ' ἔστι τοῦτο; Ἡ γλῶσσα.

cherché à réaliser ainsi la grande unité de la race humaine, en s'appuyant à la fois sur la philosophie, sur les beaux-arts et sur les lettres.

C'est un poète grec qui le premier s'est écrié :

Je suis homme, et ce qui est humain m'intéresse;

ce qu'un poète romain, celui que César appelait un demi-Ménandre, a si bien traduit par cet autre vers :

Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne m'est étranger.

Et ce sont les philosophes grecs qui ont proclamé les premiers que la race humaine ne doit former qu'une société, que nous ne devons pas habiter dans des villes et dans des villages séparés par des lois différentes, mais que nous devons penser que tous les hommes sont concitoyens, qu'il n'y a qu'une vie, qu'un monde.

N'est-ce pas enfin le grand généralissime des Grecs qui le premier entreprit de faire passer en pratique cette doctrine des philosophes, lui qui, « mêlant ensemble, comme dans la coupe du festin, lois, mœurs races et affections nationales, apprit à tous à considérer la terre entière comme une patrie, les gens de bien comme leur famille, et comme des étrangers les méchants? Ce ne fut plus la chlamyde ou la robe, le bouclier ou le cimeterre, qui distinguèrent le Grec et le barbare; ce furent la vertu et l'éducation qui firent le Grec, le vice et l'ignorance qui firent le barbare (1).

En livrant à tous les peuples cet héritage, nos ancêtres ne nous ont cependant ni frustrés ni appauvris, nous leurs héritiers naturels. C'est qu'en même temps ils avaient amassé pour nous un trésor insaisissable, éternel; ils nous léguaient cet instrument divin qui les a illustrés, qui a fait d'eux de sublimes orateurs, de grands artisans de la parole, à l'aide duquel nous-mêmes nous pourrons prendre notre essor et nous élever à la hauteur des plus éminents entre les peuples. Cet instrument, quel est-il? Notre langue.

(1) Plutarque, *de la Fortune d'Alexandre*.

Περὶ γλώσσης ὁμιλῶν καὶ ὁ ἕτερος τῶν περιδόξων τῆς Γερμανίας Διοσκούρων, ὁ γλωσσολόγος Οὐϊλλιέλμος Οὐμβόλδος λέγει· « Ἡ ὑπεροχὴ γλώσσης τινὸς προέρχεται μάλιστα ἐκ τῆς ἐνεργείας, δι' ἧς προκαλεῖ καὶ διεγείρει τὸ πνεῦμα, καὶ ἐκ τῆς εὐκολίας, ἣν παρέχει αὐτῷ θεωρεῖν τὰς σχέσεις μᾶλλον τῶν πραγμάτων, ἢ αὐτὰ τὰ πράγματα. » Τίς δ' ἄλλη γλῶσσα μᾶλλον τῆς ἑλληνικῆς τῶν ἀρετῶν τούτων κάτοχος ἐστι; Διὰ ταῦτα ἡ σπουδὴ καὶ μελέτη αὐτῆς ἐκ τῶν ὧν οὐκ ἄνευ ὑπὸ πάντων ἀνεκηρύχθη τῶν πεπολιτισμένων ἐθνῶν, ἀρχαίων τε καὶ νέων. Διὰ ταῦτα μέτρον τῆς προαγωγῆς ἑκάστου εἰς τὸν πολιτισμὸν ἡ ἐκμάθησις ἐστι τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης. Εἰ μὲν ἔθνος τι δυσμενῶς πρὸς αὐτὴν ἔχει, καὶ ἀπολακτίζει τὰ ἑλληνικὰ γράμματα, θαῤῥῶν ἀποφανθῇ τις, ὅτι τὸ ἔθνος τοῦτο οὔτε πρωτεύει, οὔτε τῶν ἄλλων ἐν τῷ πολιτισμῷ προεξάρχει.

Τίνα ἔθνη νῦν ἐν Εὐρώπῃ τὰ πρῶτα φέρουσι τοῦ πολιτισμοῦ; οὐχ οἱ βαθύσοφοι Γερμανοὶ, καὶ οἱ φιλόνομοι Ἄγγλοι, καὶ οἱ περίγλωσσοι Γάλλοι; Πῶς δ' οὗτοι πρὸς τὴν ἑλληνικὴν παιδείαν καὶ τὰ γράμματα ἔχουσι; Περὶ μὲν Γερμανῶν οὐδόλως χρῄζομεν λόγων, ἵνα πρὸς εἰδότας ἀποδείξωμεν, ὅτι ὀτηροὶ θεράποντες καὶ λάτρεις τῶν ἑλληνικῶν γραμμάτων εἰσίν· οἱ δὲ Ἄγγλοι ἀπὸ Μίλτωνος ἀρχόμενοι, τοῦ τυφλοῦ τῆς Ἀλβιόνος ἀοιδοῦ, ὃς διὰ τῶν ὀφθαλμῶν τοῦ ἐνναετοῦς αὐτοῦ θυγατρίου τὰ ἀθάνατα τοῦ τυφλοῦ τῆς Ἰωνίας ἀοιδοῦ ἀνεγίνωσκεν ἔπη, μέχρι τῶν περιφανῶν πολιτικῶν Δέρβη καὶ Γλάδστωνος, πάντες ὁμολογοῦσιν, ὅτι τὸ πλεῖστον τῆς διανοητικῆς αὐτῶν ἀναπτύξεως τῇ Ἑλλάδι ὀφείλουσι. Τούτου δὲ ἀπόδειξις καὶ ὁ νεανικὸς καὶ ἀκάματος ζῆλος, ὃν ὑπὲρ τῆς προαγωγῆς τοῦ ἡμετέρου Συλλόγου καταβάλλει ὁ γεραρὸς τῶν Ἀσκληπιαδῶν Νέστωρ, ὁ ἐμοὶ παρακαθήμενος ἀντιπρόεδρος κύριος Μίλλιγγεν, ὁ φίλος καὶ ἰατρὸς τοῦ μεγάλου ποιητοῦ, ὃς καὶ αὐτὴν αὐτοῦ τὴν ζωὴν ὁλοκαύτωμα ἐπὶ τοῦ βωμοῦ τῆς ἀναγεννωμένης Ἑλλάδος προσήνεγκε.

Τὴν δὲ προθυμίαν τῶν Γάλλων καὶ σπουδὴν περὶ τὴν ἑλληνικὴν γλῶσσαν ἄλλα τε μαρτυροῦσι τρανῶς καὶ ἡ ἐν Ἀθήναις Γαλλικὴ

« La supériorité d'une langue, a dit l'un des illustres Dioscures de l'Allemagne, le savant philologue G. de Humboldt, vient surtout de l'énergie avec laquelle elle excite et anime l'esprit, et de la facilité avec laquelle elle lui permet de considérer les rapports des choses plutôt que les choses elles-mêmes. » Or quelle autre langue possède davantage ces qualités que la langue grecque? C'est pour cela que l'étude et le culte en ont été considérés comme une nécessité absolue chez les peuples civilisés anciens et modernes. C'est pour cela que le degré de civilisation auquel un peuple est arrivé peut se mesurer à la connaissance qu'il a de la langue grecque. Qu'une nation la néglige, qu'elle dédaigne l'étude des lettres grecques, on peut dire hardiment que cette nation n'est pas au premier rang, qu'elle ne marche pas en tête de la civilisation.

Quels sont les peuples d'Europe qui aujourd'hui occupent le premier rang? N'est-ce pas l'Allemagne avec son culte de la science, l'Angleterre avec son respect de la loi, la France avec sa vive éloquence? Eh bien! quel est le sentiment de ces peuples au sujet des lettres et du génie de la Grèce? Les Allemands, nous n'avons pas besoin de démontrer ce qui est connu de tous, sont de fervents et d'infatigables disciples des lettres grecques; les Anglais, à commencer par Milton, leur poète aveugle, qui pour lire les chants immortels du grand aveugle ionien, empruntait les yeux de sa jeune fille de neuf ans, et à finir par leurs illustres hommes d'État Derby et Gladstone, les Anglais, dis-je, sont unanimes pour reconnaître que c'est à la Grèce qu'ils doivent la plus grande partie de leur développement intellectuel. J'en vois aussi une preuve dans le zèle toujours jeune et infatigable que consacre au service de notre Société notre vice-président, M. Millingen, le vénérable Nestor des Asclépiades, l'ami et le médecin du grand poète qui a fait le sacrifice de sa vie à la Grèce régénérée (1).

Comme témoignage de l'ardeur et du zèle des Français pour l'étude de la langue grecque, nous avons l'établissement de

(1) M. Millingen est venu en Grèce avec lord Byron.

Σχολὴ, καὶ ὁ ἐν Παρισίοις πρὸς ἐνίσχυσιν τῶν Ἑλληνικῶν Γραμμάτων συστὰς Σύλλογος, καὶ οἱ σοφοὶ ἄνδρες, οἵ γε πρὸς τοὺς Γερμανοὺς ἀνθαμιλλώμενοι νέας ἐπεχείρησαν ἐκδόσεις τῶν ἑλλήνων συγγραφέων, πολλὰ καὶ πυκινὰ περιεχούσας πρὸς διδασκαλίαν νοήματα. Εἰ δ' ἔν τισι Λυκείοις ἡ σπουδὴ περιφρονεῖται τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης καὶ προπηλακίζεται, καὶ ἡ βασιλὶς τῶν γλωσσῶν θεραπαινίδος κατέχει τάξιν, τῶν ὕβρεων τούτων καὶ προπηλακισμῶν οὐδόλως εἰσὶν ὑπεύθυνοι οἱ ἑλληνομαθεῖς τῆς Γαλλίας φιλόλογοι.

Ἀλλ' οἱ ἐν τῇ Ἀνατολῇ πῶς ἄρα πρὸς τὴν ἑλληνικὴν ἔχουσι γλῶσσαν καὶ παιδείαν; Θαυμάζουσιν αὐτὴν καὶ καλλιεργοῦσιν, ὡς οἱ σοφοὶ Εὐρωπαῖοι; Πολλοῦ γε καὶ δεῖ· οἱ μὲν ὅλως ἀμεριμνῶσιν ἐν παχυλῇ πιαιτόμενοι ἀμαθείᾳ, οἱ δέ, καίτοι τὸ γάλα τῆς ἑλληνικῆς θηλάσαντες παιδείας, ἀγριαίνουσι νῦν καὶ διῶκται αὐτῆς ἀμείλικτοι ἐξανίστανται, κατὰ κόρρης τύπτοντες, ὡς τὰ ἀκόλαστα ἐκεῖνα καὶ ἀγνώμονα βρέφη, ἃ τοῦ γάλακτος κορεσθέντα, εἶτα τοὺς μαστοὺς δάκνουσι τῶν μητέρων καὶ τροφῶν, ἢ τύπτουσιν αὐτὰς, ἢ καὶ τοῖς ὄνυξι τὰ τρυφερὰ αὐτῶν καὶ φιλόστοργα σπαράσσοντα πρόσωπα καθαιματοῦσιν· οἱ δὲ τυφώνειον ἔχοντες φύσιν

. . . . ἀτύζονται βοὴν
Πιερίδων ἀίοντες.

Διὸ τιμωροῦντες ἄλλαις τε ποιναῖς καὶ δὴ καὶ βελονοκεντήσεσι τοὺς παῖδας καὶ τὰς κόρας, ὅταν ἐν τοῖς σχολείοις ὁμιλῶσιν ἑλληνιστὶ, ἀναγκάζουσιν αὐτοὺς ἀπομαθεῖν, ἣν ὡς μητρικὴν παρὰ τῶν τροφῶν ἔμαθον γλῶσσαν. Διὰ τί δὲ ταῦτα; διότι μέτρον, ὡς προείρηται τῆς προαγωγῆς ἑκάστου εἰς τὸν πολιτισμὸν ἡ ἐκμάθησίς ἐστι τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης. Ὁ δὲ ἀληθὴς πολιτισμὸς οὐ πολύ τι ἐν τῇ Ἀνατολῇ φαίνεται προηγμένος· ἀλλ' οὐδὲ καὶ ἡμεῖς αὐτοὶ, οἱ πρωτεύειν ἀξιοῦντες καὶ τῶν ἄλλων προεξάρχειν,

αἰὲν ἀριστεύειν καὶ ὑπείροχοι ἔμμεναι ἄλλων
μηδὲ γένος πατέρων αἰσχυνέμεν, οἳ μέγ' ἄριστοι.
(*Iliad.* VI, 208-209.)

κατέχομεν ἔτι αὐτὸν ὀλοσχερῶς:

l'École française à Athènes, la fondation à Paris de l'*Association pour l'encouragement des études grecques*, et enfin les travaux de tant d'hommes savants qui rivalisent avec les Allemands pour la publication de nouvelles éditions des auteurs grecs, enrichies de précieux commentaires. Si dans quelques lycées l'étude de la langue grecque est dédaignée et méprisée, si la reine des langues y est reléguée à la place de la plus humble servante, la responsabilité de cette injustice ne retombe pas sur les généreux hellénistes français (1).

Mais en Orient, quelles dispositions trouvons-nous à l'égard de la langue et des lettres grecques? Sont-elles admirées, cultivées, comme elles le sont en Europe? Non, sans doute. Les uns, enfoncés dans leur épaisse ignorance, ne s'en occupent pas; les autres, bien qu'ils aient sucé le lait de l'éducation hellénique, en deviennent ensuite les intraitables et furibonds ennemis, et frappent leur nourrice, comme ces méchants enfants qui, rassasiés de lait, mordent le sein que tout à l'heure ils ont pressé, et griffent jusqu'au sang le visage qui leur a souri; d'autres enfin, possédés d'une véritable manie,

S'effrayent lorsqu'ils entendent le chant des Piérides.

C'est pourquoi ils infligent des châtiments de toute espèce, et jusqu'aux coups d'épingle, à leur fils et à leurs filles, lorsqu'ils parlent grec dans les écoles, et les obligent à désapprendre la langue qu'ils ont apprise de leurs nourrices comme langue maternelle. Pourquoi cela? C'est que, pour chaque peuple, comme nous l'avons dit, la culture de la langue grecque est la mesure de son progrès dans la civilisation; or la vraie civilisation est encore peu avancée dans le Levant, et nous-même, qui croyons marcher au premier rang et devancer de beaucoup les autres,

Exceller toujours et rester supérieurs à tous,
Dignes fils de nos pères, les grands, les illustres;

(1) Ceci est une allusion au Lycée français nouvellement fondé à Galata-Seraï, dans lequel l'étude de la langue grecque avait d'abord été fort négligée. Nous avons lieu de croire qu'elle est mieux traitée aujourd'hui.

Καὶ τῶν μὲν σοφῶν τῆς Εὐρώπης πολλοὶ, τὴν τεραστίαν γινώσκοντες ἐκπολιτευτικὴν τοῦ ἑλληνισμοῦ δύναμιν, πολλὰ καὶ καλὰ περὶ ἡμῶν προσιωνίζονται· « ἡ ἐπιῤῥοὴ, λέγουσι, τῶν Ἑλλήνων ἐστὶ καὶ σήμερον τοιαύτη, οἵα καὶ τὸ πάλαι· ἡ ἑλληνικὴ φυλὴ ἐναπετέθη ὡς ζύμη τῇ Ἀνατολῇ, ἵνα τὴν πνευματικὴν αὐτῆς διεγείρῃ ἀνάπτυξιν, ὡς ψυχὴ, ἵνα ζωὴν αὐτῇ καὶ ἐνέργειαν παράσχῃ· οἱ Ἕλληνες καὶ σήμερον ἐν τῇ Ἀνατολῇ, ὡς καὶ πρὸ εἴκοσι καὶ δύο ἑκατονταετηρίδων, ἡ παραγωγός εἰσι τῆς κινήσεως καὶ ἐνεργείας δύναμις· διότι ὅπου τῆς Ἀνατολῆς ὀπωσοῦν τὰ γράμματα, τὸ ἐμπόριον, ἡ βιομηχανία, ὁ πολιτισμὸς προώδευσαν, τοῦτο εἰς τοὺς ἐπιτυχεῖς τῶν φιλοπόνων Ἑλλήνων ὀφείλεται ἀγῶνας. Ἡ ἑλληνικὴ φυλὴ, ὡς δύναμις νοερὰ καὶ δραστηρία, προώρισται, ἵνα τοὺς ἄλλους τῆς Ἀνατολῆς χριστιανικοὺς λαοὺς ἀναζωπυρήσῃ καὶ ἀναγεννήσῃ, διατηροῦσα ἐσαεὶ τὰ τῆς νοημοσύνης καὶ τοῦ πολιτισμοῦ καὶ τῆς ἠθικῆς ἐπὶ τῶν ἄλλων ἐπιδράσεως πρωτεῖα. Οἱ Ἕλληνές εἰσιν οἱ μεσῖται, δι' ὧν αἱ ἰδέαι τῆς Εὐρώπης, καὶ ὁ πολιτισμὸς εἰς τοὺς ἄλλους τῆς Ἀνατολῆς λαοὺς μετοχετεύονται· ἡ δὲ ἄμεσος τῆς Εὐρώπης κοινωνία καὶ ἐπαφὴ βλάπτει μᾶλλον ἢ ὠφελεῖ τοὺς λαοὺς τούτους, διαφθείρει μᾶλλον ἢ ἐξευγενίζει, φέρει μᾶλλον τὸν θάνατον ἢ τὴν ζωήν. Οἱ Ἕλληνές εἰσιν ἡ γέφυρα ἡ συνάπτουσα τὴν Ἀσίαν τῇ Εὐρώπῃ, « οὐ ξύλοις, οὐ σχεδίαις, οὐδὲ ἀψύχοις καὶ ἀσυμπαθέσι δεσμοῖς, ὡς ἄλλοτε ἐπειράθη ὁ Ξέρξης, μάτην περὶ τὴν Ἑλλησποντίαν πονηθεὶς γέφυραν, ἀλλὰ δεσμοῖς ἀῤῥήκτοις τοῦ πνεύματος καὶ τῆς διανοίας. » Ταῦτα μὲν καὶ ἄλλα τοιαῦτα προσεπᾴδουσιν οἱ σοφοὶ φιλέλληνες· ἀλλὰ τό γε ἀληθὲς εἰπεῖν, ταῦτα εὐχαὶ μᾶλλόν εἰσι καὶ πόθοι φιλελλήνων ἢ πράγματα· διότι ἡμεῖς, καίτοι ἀπὸ πεντήκοντα ἐτῶν τὸ τῆς ἀναγεννήσεως διατρέχοντες στάδιον, καίτοι τοιούτου εὐμοιροῦντες ὀργάνου, οὗ ἡ δύναμις καὶ αὐτῆς τῆς μυθολογουμένης μαγικῆς ῥάβδου θαυμασιουργοτέρα ἐστὶν, οὔτε λόγοις ἔτι πεῖσαι ἠδυνήθημεν τοὺς συνδιαιτωμένους ἡμῖν λαοὺς, οὔτε ἔργοις ἀποδεῖξαι, ὅτι ἡ σπουδὴ καὶ μελέτη τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης ἀπαραίτητα εἰσι πρὸς τελείαν ἐν τῇ Ἀνατολῇ ἐγκαθίδρυσιν καὶ προαγωγὴν τοῦ πολιτισμοῦ· ἀλλ' οὐδὲ τοῦ ἐθνικοῦ ἐκείνου καλοῦ καὶ τελείου ἐφικέσθαι ἠδυνήθημεν, καὶ ἐν τῇ τέχνῃ καὶ ἐν τοῖς γράμμασιν αἰώνιον αὐτὸ καὶ ἀειθαλὲς ἐντυπῶσαι, ὡς οἱ ἡμέτεροι πρόγονοι, ὅτε μετὰ τὰ Περσικὰ ὑπὸ τῆς ἐλευθερίας

nous-mêmes sommes-nous donc si complètement maîtres en civilisation?

Beaucoup de savants européens, qui connaissent la prodigieuse puissance civilisatrice de l'hellénisme, nous prédisent un magnifique avenir. « L'influence des Grecs, disent-ils, est encore aujourd'hui ce qu'elle était autrefois; la race grecque a été donnée à l'Orient comme un levain qui en doit stimuler le développement intellectuel, comme une âme qui lui donnera la vie et l'énergie; les Grecs, aujourd'hui encore comme il y a vingt-deux siècles, sont la force productrice du mouvement et de toute l'activité de l'Orient; partout où l'on rencontre l'instruction, le commerce, l'industrie, la civilisation en Orient, c'est aux efforts incessants et aux rudes labeurs des Grecs qu'on en est redevable. La race grecque est une force intelligente et active, prédestinée à ranimer et à régénérer les autres peuples chrétiens ses voisins, et qui, pour l'intelligence, la civilisation, l'influence morale, a toujours le premier rang. Les Grecs sont les intermédiaires par lesquels il faut que la civilisation et les idées européennes se transmettent aux autres peuples de l'Orient; quand l'Europe communique directement avec ceux-ci, elle leur nuit plus qu'elle ne leur est utile, elle leur apporte la corruption plutôt que la civilisation, la mort plutôt que la vie. Les Grecs sont le pont qui relie l'Asie à l'Europe; mais ce pont « n'est construit ni avec des poutres, ni avec des barques, ni avec ces chaînes grossières et matérielles que Xerxès essaya de tendre quand il voulut traverser l'Hellespont; il est formé avec les liens indestructibles de l'esprit et de l'intelligence (1). » Tels sont les éloges que nous prodiguent les savants Philhellènes; mais, à vrai dire, c'est là de leur part un vœu plutôt que l'expression de la réalité. Quoique nous poursuivions depuis cinquante ans l'œuvre de notre régénération, quoique nous possédions un instrument dont la puissance n'est pas moins merveilleuse que celle de la baguette magique dont nous parle la mythologie, nous n'avons encore pu ni faire comprendre par nos paroles aux peu-

(1) Plutarque, *loco citato*.

φρονηματισθέντες, τὸ καλὸν, τὸ μέγα, τὸ ὑψηλὸν, τὸ τέλειον, μόνιμον ἀϊδίως καὶ συμπαγὲς ἐν τῷ χαλκῷ καὶ μαρμάρῳ καὶ ἐν τοῖς λόγοις ἐδημιούργησαν.

Τῆς ἀποτυχίας δὲ ταύτης καὶ ἀδόξου σταδιοδρομίας ἡμῶν πολλὰ μὲν καὶ ἄλλα τὰ αἴτια, τὸ δὲ μέγιστον, ὅτι ἀπὸ πεντήκοντα ἐτῶν, τῶν ἄλλων καταστραφεισῶν, μία καὶ μόνη συνέστη ἑστία καὶ πηγὴ τῶν ἑλληνικῶν φώτων, εἰς ἣν πάντες σχεδὸν οἱ λόγιοι τοῦ ἡμετέρου γένους συνέῤῥευσαν καὶ συνεκεντρώθησαν· ἐκ δὲ τούτου ψύξις μὲν παγετώδης καὶ ἐπιθανάτιος ἐπῆλθε περὶ τὰ ἄκρα, καὶ πᾶσα ἀπεμαράνθη πρωτοβουλία ἐν αὐτοῖς καὶ ἐνέργεια, πληθώρα δὲ χολώδης καὶ φλεγμαίνουσα κατέλαβε τὸ κέντρον, ὑφ' ἧς πάσχοντες οἱ πλεῖστοι καὶ παροξυνόμενοι, ἐξήρθησαν, ἄλλως τε καὶ πρὸς τοὺς πολιτευομένους ἀντιφιλοτιμούμενοι καὶ τὰς τούτων ἀτασθάλους καὶ πανολεθρίας ἔριδας καὶ διαμάχας ἀπομιμούμενοι. ἐρίζειν πρὸς ἀλλήλους καὶ ἀνθυβρίζεσθαι ἀφειδῶς καὶ ἀπειροκάλως, καὶ τὴν τῶν ἄλλων ἐπὶ ἀμαθείᾳ ἐξέλεγξιν καὶ ταπείνωσιν ἑαυτῶν νομίζειν ἀνύψωσιν καὶ θρίαμβον καὶ περιουσίαν γνώσεων. Οὕτω δὴ ἀπανώμενοι, ἐφ' ἃ μὴ δεῖ, ὀλίγοι ἐγενόμεθα ἐφ' ἃ δεῖ· καὶ οὔτε ἐκδόσεις τῶν ἑλλήνων συγγραφέων τοῖς ἄλλοις ἐπιδεῖξαι ἔσχομεν, οἵαι αἱ τοῦ ἀοιδίμου Κοραῆ, οὔτε ἄλλα συγγράμματα πολλοῦ λόγου ἄξια, πλὴν εἰ μὴ ὅσα ἐκ βοσκῆς ξένων λειμώνων ἀπεδρεψαμεθα, οὔτε τὸν ἕξαλλον ἐκεῖνον πρὸς τὰ καλὰ ζῆλον καὶ ἅγιον ἠδυνήθημεν ἐμφυσῆσαι ἐνθουσιασμὸν, ὧν ἄνευ οὐδὲν καλὸν καὶ τέλειον, οὔτ' ἐν τῇ τέχνῃ, οὔτ' ἐν τοῖς γράμμασι κατορθοῦται· ἀλλ' οὐδὲ εἰς τὰ ἴχνη βαδίσαι τῶν σημαιοφόρων τοῦ ἑλληνισμοῦ ἐν τῇ Ἀνατολῇ. Τίνες δ' οὗτοι; αἱ Ἀσπασίαι τῆς Ἄνδρου, Τήνου, Νάξου καὶ τῶν ἄλλων τοῦ Αἰγαίου νήσων, αἵτινες, τροφοὶ καὶ θεραπαινίδες ἐν πολλαῖς τῆς Ἀνατολῆς πόλεσι μισθούμεναι, τὴν ἑλληνικὴν ἐξαπλοῦσιν, εἰσάγουσαι αὐτὴν καὶ εἰς αὐτοὺς τοὺς τῶν Εὐρωπαίων καὶ τῶν ἄλλων ἀλλογενῶν οἴκους, καὶ ταύτην κατ' ἀνάγκην μητρικὴν τῶν παίδων καθιστᾶσαι γλῶσσαν, τοσούτων ἐπαίνων καὶ στεφάνων χιλιοδράχμων ἄξιαι.....

ples avec lesquels nous vivons, ni leur montrer par nos actes, que l'étude et le culte de la langue grecque sont le meilleur moyen de faire pénétrer la civilisation en Orient et de l'y faire progresser. Mais nous n'avons pas su non plus atteindre l'idéal de perfection, nous n'avons pas su imprimer aux arts et aux lettres le caractère de gracieuse et impérissable beauté qu'il fut donné à nos ancêtres de réaliser, alors qu'après les guerres persiques, sous l'inspiration de la liberté sauvée, ils élevèrent avec l'airain, le marbre et les lettres, le sublime et indestructible monument du génie hellénique.

Ce peu de succès, cette impuissance de nos efforts, ont des causes nombreuses; la principale est que, depuis cinquante ans, il n'y a plus eu qu'une source à laquelle les savants de notre race ont pu venir puiser, un seul foyer d'où leur est venu la lumière. Les extrémités se sont refroidies et glacées; toute vie s'en est retirée, toute initiative a disparu; au centre, au contraire, il y a eu congestion et pléthore. Sous l'empire d'une excitation anormale, on a vu se développer les ambitions, les luttes politiques; puis, à l'instar de celles-ci, les querelles, les outrages de toute espèce : humilier son adversaire, le convaincre d'ignorance, a passé pour sublimité de génie et richesse de science. Sous ce rapport tristement prodigues, en fait de dépenses utiles il nous a fallu être tristement parcimonieux. Aussi nous n'avons à montrer ni éditions d'auteurs anciens, à l'exemple de Coraï, ni d'autres ouvrages de véritable valeur, si ce n'est ceux que nous avons récoltés sur le territoire étranger. Nous n'avons pu faire naître autour de nous ni ce noble amour du beau, ni ce saint enthousiasme sans lequel rien de bon, rien de parfait ne s'accomplit dans l'art et dans les lettres; que dis-je? nous n'avons pas même pu suivre les traces des porte-drapeaux de l'hellénisme en Orient. Je parle de nos Aspasies modernes, des femmes d'Andros, de Tinos, de Naxos et des autres îles de la mer Égée, qui, se louant comme nourrices et comme servantes dans les villes du Levant, répandent la langue hellénique en l'introduisant dans les maisons des Européens, et en font la langue

Ταῦτα σκληρὰ μὲν καὶ λέγειν καὶ ἀκούειν, ἀλλ' ὅμως ἀληθῆ· ἐπέστη δὲ ὁ καιρὸς, ἵνα πρὸς τὴν τῶν πραγμάτων ἀλήθειαν ἀντιβλέπειν τολμῶμεν, καὶ ἐκ ταύτης σωτήρια πορίζεσθαι μαθήματα.

Τίς οὖν καὶ πόθεν ἡ ἐπανόρθωσις τῶν κακῶς ἐχόντων; πρὸς ἀναζωπύρησιν τῆς καλῆς ἁμίλλης καὶ φιλοτιμίας ἀναγκαία καὶ ἀπαραίτητος φαίνεται ἡ πολλῶν τῆς ἑλληνικῆς παιδείας ἑδρῶν καὶ φωτοβόλων ἑστιῶν σύστασις· τοῦτο δὲ ἀπὸ ὀκτὼ ἤδη ἐτῶν συνιδόντες καὶ πολλοὶ τῶν ἐνταῦθα ὁμογενῶν, λόγιοί τε καὶ ἐπιστήμονες καὶ οἱ κορυφαῖοι τοῦ ἐμπολαίου Ἑρμοῦ θιασῶται, τὸν φιλολογικὸν τοῦτον συνέστησαν Σύλλογον, καὶ τὸ ἐκπαιδευτικὸν Φροντιστήριον, οὗ ἕδρα μὲν ἡ Κωνσταντινούπολις ἔμελλεν ἔσεσθαι, σκοπὸς δὲ μόνιμος καὶ κύριον μέλημα ἡ διάδοσις τῶν γραμμάτων εἰς τοὺς ὀρθοδόξους τῆς Ἀνατολῆς λαοὺς, καὶ μάλιστα εἰς τὸ γυναικεῖον φῦλον, ἄνευ διακρίσεως καταγωγῆς καὶ γλώσσης. Τὰ πάντα ἦσαν ἕτοιμα, Κανονισμοὶ, Ἐφορίαι, Ἐπιτροπαὶ, καὶ αὐταὶ αἱ πρὸς τοὺς ἔξω ὁμογενεῖς ἐπιστολαὶ, ὧν ἡ ἀνάγνωσις ἔτι καὶ νῦν πολλῆς προσοχῆς καὶ μελέτης ἐστὶν ἀξία.

Ἀλλὰ τὸ μὲν ἐκπαιδευτικὸν Φροντιστήριον, κακῇ μοίρᾳ, ἀναβληθὲν τῶν πολιτικῶν ἕνεκα τοῦ 1862 περιπετειῶν, ἔτι περιμένει τὴν στιβαρὰν χεῖρα, ἥτις μέλλει ζωὴν αὐτῷ καὶ ἐνέργειαν παρέξειν. Ὁ δὲ Σύλλογος τὸ ἑκταετὲς τοῦτο στάδιον κατὰ τὸ μᾶλλον καὶ ἧττον εὐδοκίμως διήνυσε. Καὶ τί μὲν κατὰ τὰ ἄλλα ἔτη ἔπραξε, λόγον περὶ τούτων ἔδωκαν ὑμῖν οἱ τότε τὴν τοῦ Συλλόγου προεδρείαν ἐπιτετραμμένοι· νῦν δὲ καιρὸς, ἵνα καὶ τὰς τοῦ ὀγδόου ἔτους ἐν συντόμῳ διέλθωμεν ἐργασίας....

...Πολλάκις εἰς τὴν βαθεῖαν ἐγκύψας μελέτην τῶν πρώτων ἀντιλήψεων καὶ δημιουργικῶν ἀποκυήσεων τοῦ ἑλληνικοῦ πνεύματος ἐν τοῖς μύθοις συγκεκαλυμμένων, τὸ ὀξὺ καὶ ἀδρεπήβολον αὐτοῦ ἐθαύμασα· διότι τοιαύτας ὡς ἐπὶ τὸ πολὺ οἱ μῦθοι ἐγκρύπτουσιν ἀληθείας, ἃς οὔτε ὁ χρόνος οὔτε ἡ πρόοδος τοῦ πολιτισμοῦ ὡς ψευδεῖς ἐξήλεγξαν. Τοιαύτην ἀλήθειαν καὶ ὁ τοῦ λογίου καὶ

maternelle de leurs nourrissons, bien dignes celles-là de nos éloges et de nos couronnes...

Tout cela est triste à dire, triste à entendre, mais tout cela est vrai ; et le temps est venu de regarder la vérité en face et de lui demander de salutaires enseignements.

Quel est et d'où peut venir le remède à cette fâcheuse situation ? Où le trouverons-nous ? Pour stimuler le zèle et l'émulation, il est nécessaire, indispensable, de multiplier, comme autant de foyers lumineux, les centres de culture hellénique. C'est dans cette pensée que des hommes de lettres, des savants, et les principaux commerçants de cette ville ont fondé, il y a déjà huit ans, cette Société littéraire, et projeté un Comité d'éducation dont le siège devait être à Constantinople, et dont le soin principal devait être d'enseigner les lettres grecques aux peuples orthodoxes du Levant, aux femmes surtout, sans distinction d'origine et de langage. Tout avait été préparé : règlements, comités, conseils de surveillance, tout, jusqu'aux lettres qui devaient être envoyées à nos frères de l'étranger, lettres dignes encore aujourd'hui de tout notre intérêt, de toute notre attention.

Malheureusement le Comité, dont les évènements politiques de 1862 ont fait ajourner l'établissement, attend encore la main puissante qui doit lui donner la vie et le mouvement. Quant à notre Société, elle a parcouru cette carrière de huit années, à tout prendre, avec bonheur. Mes prédécesseurs vous ont successivement rendu compte de ses travaux pendant chacune des sept premières années. Le moment est venu de vous faire connaître rapidement les œuvres de cette dernière année (1)....

...Souvent, en me plongeant dans l'étude des premières conceptions cosmiques, cachées sous les mythes primitifs de la Grèce, j'ai admiré ce qu'elles ont en même temps d'ingénieux et de hardi ; là se trouvent souvent contenues des vérités que

(1) Nous supprimons cette partie du discours qui, à dix-huit années de distance, n'aurait plus d'intérêt. — E. d'E.

κερδώου Ἑρμοῦ περικαλύπτει μῦθος, ὀρθῶς καὶ δικαίως τῷ αὐτῷ θεῷ ἀναθεὶς τὴν τῶν λόγων καὶ τοῦ ἐμπορίου προστασίαν. Ταύτην δὲ τὴν ἀλήθειαν ἀρίδηλον καταστήσει ὁ γλαφυρὸς λόγος τοῦ Κ. Καραπάνου, ὑπόθεσιν ἔχων τὸ ἀρχαῖον ἑλληνικὸν ἐμπόριον ὡς ὄργανον τῆς ἠθικῆς καὶ διανοητικῆς ἀναπτύξεως. Ἀλλὰ καὶ τὸ νέον τοῦ ἡμετέρου ἔθνους ἐμπόριον, ἀπὸ τῆς Ἁλώσεως καὶ ὕστερον, οὐδέποτ' ἐπαύσατο ἀπὸ κοινοῦ συνεργαζόμενον καὶ συναγωνιζόμενον μετὰ τῶν λογίων πρὸς διατήρησιν τῶν ἐθνικῶν παραδόσεων καὶ ἐξέγερσιν τῶν μεγάλων καὶ γενναίων φρονημάτων.

Ταύτας δὲ τὰς περιδόξους τοῦ ἑλληνικοῦ ἐμπορίου παραδόσεις διασώζοντες καὶ οἱ ἐν τῇ βασιλίδι ταύτῃ τῶν πόλεων τοῦ ἐμπολαίου Ἑρμοῦ θιασῶται, οὐ μόνον εἰς τὴν σύστασιν τοῦ Φιλολογικοῦ Συλλόγου συνετέλεσαν, ἀλλὰ καὶ εἰς τὴν ἀξιοπρεπῆ αὐτοῦ συντήρησιν καὶ ἀνάπτυξιν, καὶ νῦν, ὅπως μεγαλοπρεπὴς αὐτῷ ἀνεγερθῇ οἰκοδομή, ἑστία καὶ ἀφετηρία δημοσίας ἐν Κωνσταντινουπόλει Βιβλιοθήκης καὶ Ἐθνικοῦ Πανεπιστημίου μεγάλας καὶ γενναίας καταβάλλουσι συνδρομάς. . . . . .

Ἀλλ' ὡς ποτε ὁ Διομήδης, προκειμένου λόγου περὶ τοῦ συναγωνισθησομένου αὐτῷ πρὸς ἀποφυγὴν ἐπικειμένων κινδύνων, ἔλεγε περὶ Ὀδυσσέως, προτιμῶν αὐτὸν ὡς συναγωνιστήν·

Πῶς ἂν ἔπειτ' Ὀδυσῆος ἐγὼ θείοιο λαθοίμην
Οὔ πέρι μὲν πρόφρων κραδίη καὶ θυμὸς ἀγήνωρ
Ἐν πάντεσσι πόνοις;

οὕτω καὶ ἡμεῖς προκειμένου λόγου περὶ τῆς κοινῆς συνεργασίας τῶν λογίων καὶ ἐμπόρων, πῶς ἂν ἔπειτα λαθοίμεθα τῆς φιλοστόργου μητρὸς, τῆς Μ. Ἐκκλησίας, ἥτις, ἐν καιροῖς δεινοῖς, ὑπὸ τὴν πνευματικὴν αὐτῆς σκέπην καλύψασα τὸ ἔθνος, διέσωσε τὸ ζώπυρον τῆς ἠθικῆς καὶ πνευματικῆς ἀναγεννήσεως; Πῶς ἂν καὶ ἡμεῖς ἐπιλαθοίμεθα τοῦ ἡμετέρου κλήρου, ὃς, καίτοι πιεζόμενος καὶ κατατρυχόμενος, οὐδέποτ' ἐπαύσατο, λόγῳ καὶ ἔργῳ μετὰ τῶν λογίων καὶ ἐμπόρων συναγωνιζόμενος, ὑπὲρ τῆς διαδόσεως τῶν γραμμάτων καὶ ἐπιστημῶν;

n'ent infirmées ni le temps ni le progrès de la civilisation. Tel est le sens caché dans le mythe des deux Hermès, celui de la science et celui du gain *(o logios kai o kerdoos Hermès)*, qui attribue justement au même dieu la protection de la science et celle du commerce. C'est ce que mettra tout à l'heure dans tout son jour l'intéressant discours de M. Karapanos, lorsqu'il parlera devant vous de l'influence du commerce sur le développement moral et intellectuel de la Grèce antique. Mais, dans la Grèce moderne elle-même, le commerce, depuis la chute de Constantinople jusqu'à nos jours, n'a jamais cessé de rivaliser et de coopérer avec les savants pour conserver les traditions nationales et pour réveiller de grandes et généreuses pensées chez notre peuple.

Fidèles à ces nobles traditions, les adeptes de l'*Empolaios Hermès* dans cette reine des villes, non contents d'avoir contribué à la fondation et aussi à l'entretien et au développement de la Société littéraire, apportent maintenant leurs généreuses contributions pour l'érection à Constantinople d'un splendide édifice, où pourront s'abriter une Bibliothèque publique et une Université nationale. . . . . .

Mais, comme autrefois Diomède, quand il est question du choix de celui qui doit l'accompagner dans sa hasardeuse entreprise, dit en parlant d'Ulysse, auquel il donne la préférence :

Comment pourrais-je oublier le divin Ulysse, dont le cœur est prudent et l'esprit audacieux dans tous les travaux?

nous, déjà assurés du concours de nos savants et de nos commerçants, comment n'invoquerions-nous pas aussi celui de notre tendre mère la Grande Église, qui, après avoir, dans des temps de malheur, prêté au peuple son abri tutélaire, a sauvé pour les jours de la Renaissance l'étincelle de la vie morale et spirituelle? Comment oublierions-nous notre clergé, qui, au milieu même de l'oppression et de la souffrance, n'a jamais cessé de concourir par l'acte et la parole, avec les savants et les commerçants à la diffusion des lettres et des sciences?

Τοιούτους ἔχων ὁ Σύλλογος συνεργοὺς καὶ συμπράκτορας δύναται θαῤῥῶν καὶ ὑψαύχην κρατεῖν ἀναπεπταμένην τὴν σημαίαν τῆς προόδου καὶ τοῦ πολιτισμοῦ, προοιωνιζόμενος οὐκ εἰς μακρὰν τὴν ἐπικράτησιν ἐν τῇ Ἀνατολῇ καὶ βασιλείαν τῆς ἑλληνικῆς γλώσσης, ὅταν τὰ ἔθνη τῆς Ἀνατολῆς συνετισθέντα παραδέξωνται τὴν εἰσαγωγὴν τοῦ ἀληθοῦς πολιτισμοῦ, ἐπὶ τῆς καλλιεργείας στηριζομένου τῶν ἑλληνικῶν γραμμάτων, καὶ ἀπὸ κοινοῦ πρὸς κοινὴν σωτηρίαν συναγωνίζωνται, τὴν ἠθικὴν αὐτῶν καὶ διανοητικὴν κατεργαζόμενα βελτίωσιν. Ὁ Σύλλογος πίστιν ἔχει καὶ πεποίθησιν εἰς τὴν τεραστίαν τῶν ἑλληνικῶν γραμμάτων δύναμιν, οὐδ' ὅμοιος ἐκείνοις, οἵτινες, τυφλοὶ τὸν νοῦν καὶ πεπωρωμένοι τὴν καρδίαν, τὸν ἑλληνικὸν πολιτισμὸν νεκρὸν καὶ ἄψυχον οἱ ἄψυχοι νομίζοντες, θεωροῦσι τὰ καθ' ἡμᾶς ὡς περισωθέντα ναυάγια ἀρχαίου μεγαλείου, αὐτοὶ ὄντες τῆς πατρίδος καὶ τοῦ ἔθνους ναυάγιον, ὁ Σύλλογος, λέγω, οὐδόλως ὅμοιος τούτοις, ἀκράδαντον τρέφει τὸ ἐθνικὸν φρόνημα, προσδοκῶν ὅτι ἐκ τῶν κόλπων τοῦ ἐν Κωνσταντινουπόλει ἑλληνικοῦ ἐμπορίου ὅσον οὔπω ἐγερθήσονται ζηλωταὶ τῶν καλῶν, οἵτινες πρὸς τοὺς γεραροὺς ἐκείνους ἄνδρας ἀνθαμιλλώμενοι, τοὺς ἀπὸ Ἁλώσεως μέχρι σήμερον πολλὰ καὶ μεγάλα ὑπὲρ τῆς διανοητικῆς ἀναγεννήσεως συνεισενεγκόντας τοῦ ἔθνους, ἄλλα τε πράξουσι καλὰ καὶ χρήματα καταβαλοῦσιν οὐκ εὐκαταῤῥόνητα, ὅπως τὰ ἐκ τῶν τόκων αὐτῶν προσποριζόμενα, τὰ μὲν πρὸς ἐκτύπωσιν δαπανῶνται τῶν Ἑλλήνων σύγγραφέων, τὰ δὲ πρὸς ἀμοιβὴν τῶν ἐργασομένων λογίων, διεγείροντες τὴν εὐγενῆ ἅμιλλαν, καὶ εἰς ἓν τὰς δυνάμεις καὶ τὴν ἐργασίαν τῶν ἁπανταχοῦ διεσπαρμένων λογίων τοῦ ἡμετέρου γένους συνάπτοντες.

Τοιαῦτα ὁ Σύλλογος προσδοκᾷ παρὰ τῶν φιλοτίμων τῆς μεγαλουπόλεως ταύτης ἐμπόρων. Ἔχωμεν πίστιν καὶ πεποίθησιν εἰς τὴν σύμπραξιν ταύτην καὶ συνεργασίαν τῶν ὀπαδῶν τοῦ λογίου καὶ ἐμπολαίου Ἑρμοῦ· ἔχωμεν ζῆλον πρὸς τὰ καλὰ καὶ ἅγιον ἐνθουσιασμὸν ὑπὲρ τῆς ἐκπολιτευτικῆς τοῦ ἡμετέρου ἔθνους ἀποστολῆς· ἐργαζώμεθα ἀπὸ κοινοῦ καὶ σκοπίμως, ὡς τὰ μικρὰ ἐκεῖνα θαλάσσια ζωύφια, ἅτινα συνεργαζόμενα τὰς παμμεγίστας τῶν νήσων ξηρὰς κατεργάζονται καὶ δημιουργοῦσι, καὶ τότ' ἐροῦμεν ἡμεῖς οἱ μικροὶ μεγάλα φρονοῦντες καὶ πράττοντες·

Avec de tels auxiliaires et de tels collaborateurs, la Société peut, hardiment et la tête haute, tenir déployé le drapeau du progrès et de la civilisation; elle peut se promettre, pour un temps peu éloigné, le triomphe et le règne dans tout le Levant de notre langue hellénique, alors que les peuples voisins, familiarisés avec la culture des lettres grecques, feront reposer sur cette culture la vraie civilisation, et, travaillant en commun pour le salut commun, poursuivront dans cette voie les améliorations intellectuelles et morales. La Société a foi et confiance dans la prodigieuse puissance des lettres grecques; et, bien différente de ceux qui, aveugles d'esprit et glacés de cœur, vrais morts eux-mêmes, croient la civilisation grecque morte et éteinte, et, débris flottants de la patrie et du peuple, prétendent ne voir dans ce que nous sommes que les débris de notre vieille grandeur naufragée; bien différente de ceux-là, dis-je, la Société s'efforce de maintenir inébranlable le sentiment public. Elle aime à croire que du sein du commerce grec de Constantinople s'élèveront de fervents sectateurs du bien, de fervents émules de ces hommes illustres qui, depuis la chute de Constantinople jusqu'à nos jours, ont tout fait pour la renaissance intellectuelle du peuple. Elle aime à croire qu'eux aussi ils mettront au service de la nation leurs efforts et leurs trésors. Elle espère que les revenus de leurs fondations serviront à multiplier les éditions des écrivains grecs et à rémunérer les savants employés à cette œuvre; qu'ils susciteront ainsi une heureuse émulation, et réuniront en un commun faisceau des efforts aujourd'hui dispersés.

Telles sont les œuvres que la Société attend de la part des généreux commerçants de cette grande ville. Ayons donc foi et confiance dans l'activité et le concours des sectateurs de notre double Hermès, commercial et savant; soyons pleins de zèle pour le beau, d'enthousiasme pour la mission civilisatrice de notre peuple; agissons d'ensemble et avec effet, comme ces zoophytes qui, par leur travail collectif, créent et achèvent les plus grandes îles; et alors nous, aujourd'hui si petits, mais grands par nos pensées et par nos entreprises, nous dirons :

Ἐγερθήτω ἐν Σταυροδρομίῳ ἑλληνικὸν λύκειον, καὶ ἐγερθήσεται.

Ἐγερθήτω ἐν Σταυροδρομίῳ ἑλληνικὸν πανεπιστήμιον, καὶ ἐγερθήσεται·

Ἐγερθήτω ἐν Σταυροδρομίῳ ἐθνικὸν νοσοκομεῖον, καὶ ἐγερθήσεται,

καθ' ἣν μάλιστα ἐποχὴν ὑπουργοὶ, ἐπὶ συνέσει διαπρέποντες καὶ πεφωτισμένοι, τὸ τῆς ὀθωμανικῆς αὐτοκρατορίας διέπουσι κράτος, οὐδὲν παρεμβάλλοντες κώλυμα εἰς τὴν ἠθικὴν καὶ διανοητικὴν ἀνάπτυξιν, ἐπὶ δὲ τοῦ θρόνου φιλόλαος ἐπικάθηται ἡγεμὼν, δημοσίᾳ πολλάκις κηρύξας ὅτι πάντας τοὺς ὑπὸ τὸ σκῆπτρον αὐτοῦ λαοὺς τέκνα θεωρεῖ τῆς αὐτῆς πατρίδος, καὶ ἐπιθυμεῖ τὴν ἀδελφοποίησιν αὐτῶν καὶ ἐν ὁμονοίᾳ συμβίωσιν καὶ προαγωγὴν εἰς τὰς τέχνας, καὶ ἐπιστήμας, καὶ γράμματα.

QU'UN LYCÉE HELLÉNIQUE S'ÉLÈVE A STAVRODROMION ET IL S'ÉLÈVERA (1) !

QU'UNE UNIVERSITÉ HELLÉNIQUE S'ÉLÈVE A STAVRODROMION, ET ELLE S'ÉLÈVERA !

QU'UN HOSPICE NATIONAL S'ÉLÈVE A STAVRODROMION, ET IL S'ÉLÈVERA !

Oui, nous pouvons hautement l'espérer, à cette époque surtout où l'empire ottoman est dirigé par des ministres éclairés et d'une haute capacité, bien éloignés de mettre aucune entrave au développement intellectuel et moral; à cette époque où nous voyons sur le trône un prince bienveillant, qui souvent s'est plu à déclarer qu'il considère tous les peuples soumis à son sceptre comme les enfants de la même patrie, qui désire les voir unis et associés dans une concorde fraternelle, qui veut le progrès dans les arts, dans les sciences et dans les lettres.

(1) Ce lycée a été fondé dans le courant de l'année 1869. — Stavrodromion est le nom grec de la ville de Péra. Ce dernier nom (dérivé du grec *πέρα*, *au-delà*), n'est employé que par les étrangers.

Un an à peine s'était écoulé, depuis le jour où M. Basiadis prononçait ces nobles paroles, lorsque le 24 mai 1870 éclata le terrible incendie qui réduisit en cendres la plus grande partie de la ville de Péra. Le *Philologicos syllogos* ne fut pas épargné par le fléau. En quelques instants le local qu'il occupait, sa bibliothèque, ses archives devinrent la proie des flammes. On pouvait donc craindre que tant de généreux efforts ne fussent perdus, tant de glorieuses espérances anéanties.

Mais l'énergie des hommes du Syllogos, leur patriotisme, leur foi dans l'avenir, les sauva du découragement; et la catastrophe qui semblait devoir les abattre ne fit que les animer d'une ardeur nouvelle. Il fut résolu que le Syllogos ne serait pas abandonné, qu'un nouveau local, plus vaste et plus convenable remplacerait l'ancien, que la bibliothèque serait reconstituée, les séances hebdomadaires reprises, les conférences rouvertes, le Recueil des Mémoires continué. A ses anciennes attributions la Société a même voulu ajouter une sorte de patronage qu'en fait elle exerçait déjà sur les sociétés analogues fondées chaque jour dans les divers centres de populations helléniques en Turquie. Enfin elle a décidé qu'elle accorderait sa protection aux écoles existantes d'instruction primaire, et travaillerait dans la mesure de ses forces à en multiplier le nombre.

Dès maintenant ce programme s'exécute dans toutes ses parties. Le journal le *Néologos*, organe spécial de la Société à Constantinople, fournit de nombreux témoignages de son activité directe ou indirecte.

Le Recueil des Mémoires vient tout récemment de s'enrichir d'un quatrième volume, qui contient tous les documents échappés au sinistre du 24 mai. Une commission composée de MM. le Logothète Aristarchis, président, et Maliadis, secrétaire, Basiadis, Maurogenis, Tagis, Chasiotis, Tsigaras, a mené à bonne fin ce travail, dont elle nous fait connaitre, dans une intéressante préface, toutes les difficultés. « Il est des occasions, dit le rédacteur, où une œuvre commencée a besoin d'une impulsion nouvelle. Pour nous, cette impulsion est venue du désastre même, qui semblait devoir nous anéantir. » (1)

(1) Qu'il nous soit permis de rappeler ici en quels termes M. A. Croiset, membre de l'Institut, vice-président de l'Association des études grecques, parlait dans la dernière assemblée générale de cette association, du *Syllogue*, auquel la Société vient de consacrer un de ses prix (*a*) :

« Le Syllogue de Constantinople est une des plus utiles créations de cet esprit grec contemporain que nous voyons partout si avide de culture, si actif à multiplier les écoles, si généreux à les doter, et pour qui les intérêts mêmes du patriotisme se confondent comme naturellement avec ceux de la civilisation.

Quinze gros volumes in-4° portent témoignage de l'activité du Syllogue... A côté des études qui ont pour principal intérêt soit de faire connaître aux lecteurs les résultats essentiels de certains travaux scientifiques récents, soit de ramener l'attention sur des problèmes littéraires et moraux bien souvent traités déjà, il en est un grand nombre d'autres qui apportent à la science des faits nouveaux ou des idées nouvelles : ainsi dans le dernier volume, je trouve, d'une part, un certain nombre d'inscriptions récemment découvertes; de l'autre, chose plus inattendue, six lettres inédites de l'empereur Julien. M. Pappadopoulos Kerameus, qui les publie, est convaincu que les bibliothèques de l'Orient ont encore plus d'un secret à nous livrer. Le Syllogue a entrepris la publication, depuis l'année 1873, d'un recueil des *Monuments vivants* de la langue moderne (*συλλογὴ τῶν ζώντων μνημείων τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης*). On trouve dans ce recueil des monographies sur les dialectes d'une foule de pays helléniques; monographies généralement bien faites, méthodiquement conçues et exécutées avec soin. Il n'est pas besoin de beaucoup de réflexion pour comprendre à quel point les travaux de ce genre peuvent être précieux pour les savants de l'Occident; ceux-ci ne sauraient avoir pour recueillir les faits de cet ordre, ni les mêmes facilités, ni peut-être les mêmes aptitudes que les indigènes. Le Syllogue ne saurait trop s'engager dans cette voie. Il rendra par là de très grands services à la science de tous les pays... La Grèce moderne peut rendre encore à nos études classiques un autre genre de service : c'est d'aider la Grèce antique à y maintenir son rang. Par ce temps de programmes utilitaires, qui sait si ce ne

(*a*) *Annuaire de l'Association*, 1886, p. LXXXVI.

La marche rapide du développement intellectuel et matériel parmi les Grecs ottomans, permet d'espérer la prompte réalisation des espérances du Syllogos, et le plein succès de ses efforts.

sera pas quelque jour une bonne note pour Démosthène et pour Xénophon d'avoir parlé une langue qui s'écrit presque encore dans les journaux d'Athènes, et que les marins de l'Archipel peuvent comprendre sans trop de difficulté? Le confrère vénéré que nous avons perdu récemment, M. G. d'Eichthal, insistait volontiers sur cet argument, et j'avoue que je le trouvais parfois superflu à côté de tous les autres qui se présentent en foule à l'esprit en faveur des études grecques. Aujourd'hui je serais moins difficile. Le moment n'est pas loin peut-être où tous les arguments auront leur prix, et surtout, selon toute vraisemblance, les arguments tirés d'une utilité pratique et immédiate. A ce point de vue encore, le Syllogue de Constantinople, par ses vaillants et heureux efforts en faveur de la diffusion de la culture grecque, défend une cause qui nous touche, qui nous est chère, et qui a peut-être besoin d'être gagnée en Orient pour l'être aussi en Occident. Vous serez heureux, Messieurs, que ce témoignage public de votre sympathie parvienne au Syllogue l'année même où, par son initiative et sous sa direction, un congrès d'hellénistes doit se réunir à Constantinople (1). »

Ajoutons que le Syllogue est actuellement installé dans un bel hôtel et que sa bibliothèque contient 8,000 volumes environ. En dehors de ses annuaires il entreprend des publications dont de généreux donateurs, parmi lesquels MM. Zographos, Carapanos, Manrocordato, ont fait les frais par des subventions spéciales.

(1) Ce congrès avait été convoqué à l'occasion du 25e anniversaire de la fondation du Syllogue. Il a, au dernier moment, été interdit par le gouvernement turc. — E. d'E.

LA LANGUE GRECQUE

COMME LANGUE SCIENTIFIQUE COMMUNE (1)

La *Revue de physiologie* publiée dans le numéro du 13 octobre dernier contenait, à son début même, quelques observations d'une grande importance sur la nécessité pour le monde scientifique de posséder une langue scientifique commune; en même temps elle déplorait le vide que sous ce rapport a laissé pour nous la disparition du latin. C'est là une question dont je me suis dès longtemps occupé, et je désirerais entretenir quelques instants les lecteurs de la *Revue scientifique* de la solution à laquelle m'a conduit une étude attentive du sujet.

Mais d'abord j'ai besoin de rappeler et de reproduire ici les termes mêmes du principal passage dans lequel l'auteur de l'article que je rappelais a exposé sa pensée et motivé ses regrets. Les faits, les considérations sur lesquels il s'est appuyé, doivent servir de justification, tout au moins d'excuse, à ma tentative d'aujourd'hui.

Après avoir montré les difficultés qui résultent pour nous de l'abandon progressif du latin, difficultés momentanément atténuées, au siècle dernier, par l'usage

(1) Cet article a paru dans la *Revue scientifique* du 19 janvier 1884.

du français comme langue scientifique chez quelques nations, l'auteur continue ainsi : « Certes, on ne revient pas en arrière ; le latin est bien une langue morte, autant pour le langage scientifique que pour le langage vulgaire ; l'usage d'écrire en latin les ouvrages scientifiques est perdu et, suivant toute vraisemblance, ne renaîtra pas ; tout effort de restitution serait superflu. Mais, pour stériles qu'ils soient, les regrets ne sont pas interdits, et on nous permettra de regretter que l'unité de langage scientifique ait été ainsi brisée... L'emploi des quinze langues diverses qui se parlent actuellement dans les pays civilisés est un formidable empêchement, et je pense qu'après avoir passé quelques heures à déchiffrer un livre allemand, un livre anglais, un livre italien, des notices russes, hollandaises, danoises, suédoises, etc. (1), on ne sera pas éloigné de soupirer après le temps où la connaissance d'une langue unique, d'une incomparable clarté, suppléait à toutes ces langues vivantes qu'on ne peut savoir que superficiellement. »

Ces plaintes sont assurément fondées, et ces regrets légitimes. Ce que d'autres ont senti comme lui, en le gardant au fond de leur pensée, l'auteur a eu le mérite de l'énoncer hautement. Cependant, à côté de ces légitimes regrets, n'y a-t-il pas place aussi à de légitimes espérances? Si, comme langue scientifique commune, le latin est condamné sans retour, cette perte n'est-elle pas réparable? A ce serviteur devenu caduc ne peut-on donner un substitut plus vaillant? Ce successeur n'est-il pas même tout prêt, sous notre main en quelque sorte, si bien que pour le mettre à l'œuvre, nous n'avons pour ainsi dire qu'un signal à donner?

(1) Aux idiomes que l'auteur vient de nommer, on peut ajouter l'espagnol, le portugais, le hongrois, le tchèque, le polonais, les divers dialectes du slave proprement dit, le roumain, le turc, l'hindoustanie, sans parler du latin et du grec, et que sais-je encore?

C'est là ce que je demande au lecteur la permission d'examiner maintenant avec lui.

Partout où il est régulièrement constitué, l'enseignement classique comprend l'étude, plus ou moins effective, des deux langues latine et grecque. Toutes deux doivent ce privilège à la grandeur de leur rôle historique, à la richesse de leur littérature, à la perfection de leur organisme. Durant tout le moyen âge, le latin avait été seul cultivé ; à l'époque de la renaissance le grec est venu s'y joindre, et on sait combien son influence servit alors aux progrès des sciences et des lettres, et hâta l'émancipation de l'esprit humain. Cependant depuis environ deux siècles, le culte des deux langues a toujours été faiblissant, et de nos jours on pourrait craindre que cette décadence ne finît par aboutir à un complet abandon. Le prodigieux développement des sciences, de l'industrie et du commerce, l'extension toujours croissante des relations internationales, ont créé aux sociétés humaines des intérêts nouveaux, et par suite à l'éducation de nouveaux devoirs. A côté de l'enseignement scientifique, qu'il a fallu introduire, une large part a dû être faite à l'étude des langues vivantes, devenues l'instrument nécessaire des communication entre les peuples, maintenant privés d'un idiome commun. En présence de ces impérieuses innovations, les deux vieilles langues classiques ne pouvaient conserver le rôle prépondérant, on peut presque dire exclusif, qui leur était dévolu dans l'ancienne organisation ; elles ont été réduites à un rôle secondaire, dont elles ne sont pas même sûres de pouvoir jouir sans conteste.

Entre ces deux langues, objet d'une commune défaveur, une différence existe cependant, différence capitale, dont jusqu'ici on n'a pas tenu compte, qu'à peine on a remarquée, parce qu'elle n'est clairement apparue et ne s'est nettement caractérisée qu'à une époque véritablement récente. Le latin est bien une langue morte ;

en dehors des rites de l'Église romaine, en dehors des manifestes du pontife romain et de la curie romaine, il n'a plus d'emploi actuel. A la différence du latin, l'autre langue classique, de formation pourtant plus ancienne, est restée une langue vivante. Sous une forme plus ou moins régulière, le grec est aujourd'hui écrit et parlé par quelques millions d'hommes, soit dans le royaume hellénique, soit dans les nombreuses populations et communautés grecques réparties sur les rives du Bosphore, de la mer Noire, de la mer Égée, de l'Adriatique, de la Méditerranée occidentale, et même de l'Atlantique ; il est écrit et parlé à Constantinople, à Odessa, à Taganrok, à Salonique, à Smyrne, en Crète et dans les îles grecques soumises à la domination ottomane, à Alexandrie, au Caire, à Trieste, à Vienne, à Livourne, à Marseille, en Corse, à Leipzig, à Londres, à Manchester, à Liverpool, aux États-Unis, même jusqu'à San-Francisco, à Calcutta, à Saint-Pétersbourg. Grâce à la multiplication des écoles et au développement de la presse périodique depuis l'époque de l'émancipation, cette langue écrite ou parlée est partout à peu près la même. Plus libre dans ses allures, moins régulière que la langue écrite, la langue parlée se maintient cependant dans un rapport intime avec elle et s'associe peu à peu à ses progrès. De son côté, la langue écrite, bien plus rapprochée de la langue ancienne, tend chaque jour à s'en rapprocher davantage. Sous sa forme byzantine, elle est d'ailleurs toujours restée la langue de l'Église, qui s'est attachée à cultiver en elle, en même temps que la plus haute expression du génie national, la langue des Septante, du Nouveau Testament et des Pères. Elle n'a pas cessé non plus d'être la langue des lettrés qui, non moins que l'Église, ont vu en elle le gage et la sauvegarde de l'existence nationale (1). Et de-

(1) Voyez dans la *Nouvelle bibliographie générale,* de Didot, l'article de M. Fustel de Coulanges sur le célèbre drogman et secrétaire d'État de la Porte, Alexandre Mavrocordato. « Il désirait que la race grecque, avec sa croyance propre, conservât aussi sa langue pure du mélange des mots turcs et des tournures des langues d'Occident. Sa correspondance est pleine de recommandations à ce sujet. Il voulait que le grec ancien fût enseigné dans les écoles, et il avait l'ambition de faire renaître chez les Grecs une langue savante et littéraire, en même temps qu'une société éclairée et polie. A l'exception du traité de médecine qu'il publia en Italie, il écrivit tous ses ouvrages en grec et se rapprocha autant qu'il était possible de la langue ancienne. »

Les lettres de Mavrocordato, la plupart en grec pur, quelques-unes en grec vulgaire, ont été publiées par M. Livadas, à Trieste (Ἀλεξάνδρου Μαυροκορδάτου, τοῦ ἐξ ἀπορρήτων ἐπιστολαὶ Ρ'. (Τεργέστη.) 1879.

puis plus de trois siècles, clergé et lettrés, unis dans un même sentiment patriotique, n'ont cessé de travailler tout à la fois à l'amélioration de la langue populaire et à la restauration de la langue écrite. Il se sont efforcés de relever celle-ci au niveau de la langue ancienne, non pas certes de l'attique (dans sa perfection, l'attique n'a cependant jamais été qu'un dialecte), mais de cette *langue commune,* de cette κοινὴ γλῶσσα qui, devenue après la conquête d'Alexandre, la langue usuelle de l'Orient hellénisé, après la conquête romaine pénétra jusqu'aux limites de l'Occident romain et y porta avec elle, en même temps que la vie grecque, la foi juive et la foi chrétienne.

Dans ce généreux effort, il y a eu sans doute des tendances diverses. Les uns ont poussé l'ardeur de réforme jusqu'au purisme et au pédantisme ; les autres, séduits par le charme et la naïveté du langage populaire, ont défendu ses droits. Aujourd'hui, grâce à l'étude de plus en plus répandue de la langue ancienne, grâce aux ressources que fournit cette langue pour suffire aux besoins de la civilisation moderne, grâce à ce merveilleux instrument, la presse, mise au service de la culture hellénique, une langue écrite s'est aujonrd'hui constituée, qui, à part certaines anomalies qui peuvent et doivent disparaître, représente assez bien ce qu'a été l'ancienne κοινὴ γλῶσσα. Elle a donné nais-

sance à de nombreux travaux originaux ; je me bornerai à citer ici, comme exemples, l'*Histoire de l'insurrection grecque,* de Tricoupi, et l'*Histoire du peuple grec,* de Paparigopoulo, deux ouvrages qui ont leur place marquée dans toutes les bibliothèques historiques. Comment ne pas mentionner au moins les innombrables articles, souvent d'un réel intérêt, insérés dans les recueils périodiques et dans les publications des sociétés savantes de Constantinople, d'Athènes, de Smyrue, et jusque dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, publié par l'école française à Athènes ? La langue écrite actuelle est aussi incessamment appliquée à traduire les œuvres les plus importantes de la littérature et de la science occidentale. Dans cette dernière catégorie, figurent un bon nombre d'ouvrages relatifs aux sciences, particulièrement aux sciences médicales, physiologie, pathologie, anatomie, etc. Ces sciences sont d'ailleurs largement représentées dans les cours de l'Université d'Athènes. On comprend que la langue d'Hippocrate et de Galien, qui a fourni aux sciences médicales la plus grande partie de leur vocabulaire, ne se soit pas trouvée embarrassée pour suivre ces mêmes sciences dans leur progrès moderne (1).

La meilleure réponse à la question qui fait l'objet de cette lettre serait bien évidemment l'étude linguistique des ouvrages que je viens de mentionner. Il y aurait à constater jusqu'à quel point ils possèdent les qualités

(1) Parmi les publications de cette nature, je puis citer, d'après les indications qui me sont fournies par un jeune physiologiste hellène, quelques ouvrages dont il est habituellement fait usage dans l'enseignement médical en Grèce. En voici les titres en français. *Manuel de physiologie de l'homme,* d'après Küss et Duval, par Santorinaios, Athènes, 1876. — *Manuel de l'anatomie de l'homme,* par Paulos Joannis, professeur à l'Université d'Athènes, 1879. — *Pharmacologie,* par Théod. Aphendoulis, professeur à l'Université d'Athènes, 1875. — *Actes du congrès des médecins hellènes* à Athènes, en 1882, par MM. G. Makka et Ch.-G. Ralli, secrétaires généraux du congrès.

essentielles d'une langue scientifique ; bon vocabulaire, précision et clarté. Comme prélude de ce travail, il y aurait lieu d'en donner ici même un court spécimen. Je ne possède, je ne connais même aucun de ces ouvrages ; le cours habituel de mes études m'a porté d'un tout autre côté ; mais, de ce côté-là même, j'ai rencontré des travaux physiologiques, qui pour nous peuvent avoir un intérêt supérieur, parce qu'ils prouvent à la fois et l'aptitude de la langue grecque à traiter les questions physiologiques, et la facilité avec laquelle ces questions vulgarisées sont aujourd'hui acceptées et comprises par le public grec.

Il paraît à Trieste, depuis une vingtaine d'années, un journal grec hebdomadaire, ἡ Κλειώ *(la Clio)*, dont le but spécial est de recueillir, soit par le dépouillement de la presse étrangère, soit avec l'assistance de correspondants bien informés, tous les faits, tous les documents qui intéressent plus particulièrement la Grèce. Sous l'habile et savante direction de MM. Dionysios Thereianos et Theagenis Livadas, *la Clio* s'est acquis dans le monde hellénique une autorité bien méritée et compte de nombreux lecteurs. Selon la coutume d'aujourd'hui, elle a ses feuilletons, mais ce sont des feuilletons très sérieux; analyses d'ouvrages récemment parus, études philologiques ou scientifiques, notamment physiologiques. Depuis environ une année, *la Clio* a publié une série d'études de cette dernière classe, empruntées à de célèbres physiologistes allemands ; à Hæckel, à Klebs, à Henle (1).

(1) En voici la liste :

Κυττάρων ψυχαὶ καὶ τὰ ἔμψυχα κύτταρα *(les âmes des cellules et les cellules des âmes)* ; discours de Hæckel, prononcé au *Cercle de la Concorde* (Λέσχη τῆς Ὁμονίας), à Vienne, en 1878 (nos 1110-13 de *la Clio,* 1882) ;

Ἀρχὴ καὶ ἀνάπτυξις τῶν αἰσθητηρίων *(Origine et développement des organes des sens)* ; discours de Hæckel, prononcé au *Cercle scientifique* (Ἐπιστημονικὴ Λέσχη) de Vienne (nos 1147-9 de *la Clio,* 1883) ;

Or, parmi ces articles, il en est un, le discours de Hæckel sur *les âmes des cellules et les cellules des âmes*, dont nous possédons une traduction française de la main de M. Jules Soury (1). J'en détacherai les deux premiers alinéas, pour les placer à la suite de cet article en face de la partie correspondante de la traduction grecque. Ce rapprochement rendra plus facile la comparaison des deux textes et le jugement à porter sur la traduction grecque.

Je regrette seulement que l'espace qui m'est accordé, et la nature de cette *Revue* ne me permettent pas de faire précéder la traduction grecque de quelques indications sur les différences les plus saillantes qui distinguent le grec moderne du grec ancien, différences qui parfois peuvent arrêter l'helléniste qui ne les connaît pas. Toutefois pour signaler les plus caractéristiques, il suffit, je crois, de noter que la conjonction νά (que) est un abrégé de ἵνα, et que εἶνε, altération de l'ancien ἔνι, s'emploie concurremment avec ἐστί, comme troisième personne du présent du verbe substantif.

Cette comparaison des deux textes, je l'ai d'ailleurs faite moi-même, ligne par ligne, mot par mot, et je suis certain de ne pas être démenti, si j'affirme qu'on trouvera les deux interprétations parfaitement d'accord pour le sens, toutes deux également claires. Peut-être

Ὀλίγα τινὰ εἰς τὸν περιορισμὸν τῶν νοσῶν *(Quelques mots sur les moyens d'empêcher la communication des maladies)*; travail du professeur Édouard Klebs (nos 156-66 de *la Clio*, 1883);

Φυσικὴ ἱστορία τοῦ στεναγμοῦ *(Physiologie du soupir)*, par le professeur Henle (nos 1167-8 de *la Clio*, 1883).

Pour le premier article nous n'avons que l'initiale X du traducteur. Les trois derniers ont été traduits par M. Théodore Ch. Flora, à Leipzig.

(1) *Essais de psychologie cellulaire*, par Ernest Hæckel, traduit de l'allemand et précédé d'une préface, par Jules Soury (2e édition), un vol. in-12. Paris, Germer Baillière et Cie, 1880.

M. Soury, plus maître du sujet, ayant à sa disposition une langue mieux fixée, s'est-il laissé moins dominer par le texte original. Le traducteur grec semble s'être cru obligé à une marche plus timide, à un respect plus rigoureux de la lettre. D'ailleurs, vivant en Allemagne, il a pu se trouver plus particulièrement sous l'influence de la langue allemande.

Voici maintenant les deux textes :

ΚΥΤΤΑΡΩΝ ΨΥΧΑΙ ΚΑΙ ΈΜΨΥΧΑ ΚΥΤΤΑΡΑ

(Extrait du journal *la Clio* du 7 octobre 1882.)

Οὐδεμία ἄλλη περιοχὴ φαινομένων ἐν ἁπάσῃ τῇ ἐπικρατείᾳ τῆς ἀνθρωπίνης γνώσεως ὑπάρχει, ὑπὲρ ἣν παλαιόθεν καὶ νῦν ἔτι αἱ ἡμέτεραι θεωρίαι ἐν τοσαύτῃ διαστάσει απ' ἀλλήλων εὑρίσκονται ἤ ἡ περὶ τῆς ψυχικῆς ζωῆς. Τὶ εἶνε ἡ ψυχὴ ; πόθεν ἔρχεται καὶ τοῦ ὑπάγει ; ὁ ἄνθρωπος μόνον ἔχει ψυχὴν, ἤ καὶ τὰ ζῶα ; καὶ ποῦ δύνανται ἄραγε νὰ εὑρεθῶσι τὰ ὅρια, ποῦ αἱ ἀρχαὶ τῆς ψυχικῆς ζωῆς ἐν τῷ ζωικῷ βασιλείῳ ; πρὸ τῶν τοιούτων καὶ ὁμοίων ζητημάτων παριστάμεθα ἔτι καὶ σήμερον ὡς πρὸ χιλίων καὶ δισχιλίων ἐτῶν, ἄνευ ὁριστικῆς ἀπαντήσεως, ἤ τουλάχιστον ἄνευ ἀπαντήσεως δυναμένης νὰ τύχῃ γενικῆς ἐπιστημονικῆς παραδοχῆς καὶ κύρους.

Ἡ διαρκὴς αὕτη ἀσάφεια περὶ ἑνός τῶν σπουδαιοτάτων καὶ δυσχερεστάτων ζητημάτων πάσης ἀνθρωπίνης ἐπιστήμης, ἐν οὐδενί ἑτέρῳ σαφέστερον ἐκφαίνεται ἢ ἐν τῷ συμπτώματι ὅτι καὶ αὐτὴ ἡ τὸν ψυχικὸν βίον πραγματευομένη ἐπιστήμη, ἡ ψυχολογία, ἔτι καὶ νῦν ἀόριστον κατέχει θέσιν ἐν τῇ χορείᾳ τῶν λοιπῶν ἐπιστημῶν. Οἱ πλεῖστοι τῶν φυσιοδιφῶν ἐν τῷ παρόντι θεωροῦσι τὸ ἐνεργὸν τῆς ψυχῆς τοῦ ἀνθρώπου καὶ τῶν ζώων ὡς πραγματικὸν φυσικὸν φαινόμενον καὶ ἐντεῦθεν πιστεύουσιν, ὅτι μόνον διὰ φυσικοεπιστημονικῆς ἐρεύνης τὸ ὑπὲρ τοῦτο αἰωρούμενον σκότος δύναται νὰ διαφωτίσωσι. Ἑτέρωθεν οἱ πλεῖστοι τῶν ἐξ ἐπαγγέλματος ψυχολόγων εἰσὶν ὅλως ἀντιθέτου ἰδέας, καὶ θεωροῦσι τὸν ψυχικὸν βίον, παρὰ τῷ ἀνθρώπῳ τοὐλάχιστον, ὡς ὑπερφυσικὸν πνευματικὸν φαινομενὸν, ὅπερ καθορίζεται ὑφ' ὅλως ἄλλων ἢ ὑπὸ τῶν φυσικῶν δυνάμεων μόνον, καὶ ὅπερ διὰ τοῦτο διεκφεύγει πᾶσαν φυσικοεπιστημονικὴν ἐξήγησιν. Κατὰ τὴν καὶ σήμερον ἔτι ἐπικρατοῦσαν ταύτην ἀρχὴν ἡ ψυχολογία εἶνε, κατὰ μέρος ἤ καθόλου « πνευματικὴ » οὐχὶ δὲ « φυσικὴ » ἐπιστήμη.

LES AMES DES CELLULES ET LES CELLULES DES AMES (1).

Il n'existe point, dans tout le domaine de la connaissance humaine, une question sur laquelle de tout temps et aujourd'hui encore, les idées aient plus différé que sur celle de l'âme. Qu'est-ce que l'âme ? D'où vient-elle et où va-t-elle ? L'homme seul a-t-il une âme? Où sont les limites, où trouver les commencements de la vie psychique dans le règne animal ? A toutes ces questions, de nos jours, comme il y a mille ou deux mille ans, il n'existe point de réponse certaine, décisive et telle qu'elle puisse être généralement acceptée par la science.

Cette obscurité, qui persiste à régner sur une des questions les plus graves et les plus difficiles de toute la science, est surtout sensible lorsque l'on considère que, entre les autres connaissances, la science de l'âme, la psychologie, occupe encore aujourd'hui une place tout à fait indéterminée. La plupart des naturalistes regardent présentement les fonctions psychiques de l'homme et des animaux comme de vrais phénomènes naturels; partant, ils n'ont foi que dans l'investigation scientifique pour arriver à dissiper les ténèbres qui planent sur ce sujet. D'autre part, le plus grand nombre des psychologues de profession sont d'un avis opposé : ils tiennent la vie psychique — du moins chez l'homme — pour un fait d'ordre surnaturel, pour un phénomène spirituel, déterminé par de tout autres forces que celles de la nature, et qui défie toutes les explications des sciences naturelles. D'après cette manière de voir, qui domine encore de nos jours, la psychologie est en partie ou en tout « une science spirituelle », non une science naturelle.

(1) M. Soury a traduit *les âmes cellulaires et les cellules psychiques;* la traduction que nous proposons, bien qu'ayant exactement le même sens, nous semble se rapprocher davantage de l'allemand : *Zellseelen, und Seelenzellen;* elle nous paraît aussi mieux rendre la pensée entière du travail.

Pour le texte allemand, voyez, *Hœckel, Gesammelte populare Vorträge auf dem Gebiete der Entwickelungskunde,* p. 143 et suiv. Bonn, 1878.

Après cette citation, faite en quelque sorte au hasard, n'est-il pas permis de croire que le grec moderne, même sous sa forme actuelle, peut fournir aux savants de toutes les nations, je n'ose pas dire encore un instrument de pensée et de découverte, mais, du moins en tant qu'agent de traduction, un commode et fidèle propagateur des travaux et des découvertes de tous et de chacun? Sous ce rapport la Grèce aurait dès aujourd'hui à prendre une place particulière dans l'atelier scientifique du monde.

Mais on peut espérer mieux ; le désir de progrès, la puissance de réforme, qui depuis cinquante ans ont, dans tout le monde hellénique, amené la langue écrite à son état actuel, cette ardeur, cette puissance ne sont pas éteintes ; il est permis de penser que l'état actuel n'est lui-même qu'une pause, ou plutôt une transition, dans la voie où la Grèce moderne s'est engagée. A un certain moment, on a pu hésiter entre la conservation de la langue *normale*, de la langue des ancêtres, et la formation d'une espèce de langue néo-grecque, analogue à ce que sont les langues néo-latines ; l'alternative a été quelque temps discutée, il n'en est plus question aujourd'hui. Le génie national l'a emporté et la langue universellement acceptée, comme langue écrite, est bien l'ancienne langue nationale (1) ; en quelques parties ce-

(1) Nous croyons devoir mettre ici sous les yeux du lecteur, à titre de document, l'extrait suivant d'un article récent de M. E. Burnouf dans la *Revue des Deux-Mondes* (1er mars 1887) : « On m'a posé cent fois cette question : « Le grec moderne diffère-t-il beaucoup du grec ancien? » J'ai constamment répondu non. Si un voyageur s'adresse à des gens qui n'ont point été à l'école et ne parlent que la langue des klephtes, il ne reconnaîtra pas du tout le grec ancien, dont les mots ont été tronqués, allongés, déformés de la façon la plus bizarre et mêlés d'une foule de mots étrangers, albanais, slaves, turcs, latins. Mais cela n'est pas plus le grec moderne que le patois berrichon n'est le français. Ouvrez, au contraire, un livre sérieux tel que l'histoire grecque de M. Paparigopoulos, ou un bon journal, tel que l'*Acropolis*, la *Palin-*

pendant, il faut bien l'avouer, mutilée, défigurée ; il s'agit de lui rendre son intégrité, sa force, sa beauté.

C'est à cette œuvre que s'appliquent aujourd'hui quelques hommes d'élite, surtout ceux-là qui, vivant hors de la Grèce proprement dite, sentent mieux la position amoindrie que l'altération de la langue nationale leur donne aux yeux des Hellénistes étrangers. Or, l'opinion de ces représentants de la science occidentale n'est pas à négliger. M. Renan disait dernièrement, devant un auditoire israélite, que la Bible n'était pas seulement la propriété des Juifs, qu'elle appartenait à l'humanité ; ainsi en est-il de la langue grecque ; elle n'appartient pas seulement à la Grèce, mais aussi à l'humanité.

En écrivant ces derniers mots, un souvenir s'offre à ma pensée, que j'aurais regret de ne pas consigner ici. Dans l'*Annuaire de la Société des études grecques* pour 1870, à la suite d'*Observations sur la réforme progressive et l'état actuel de la langue grecque*, j'avais publié un discours de M. Basiadis, prononcé à une réunion générale de la *Société hellénique littéraire de Constantinople*, dont il a été le fondateur, discours écrit dans cette langue correcte, qu'on peut espérer devenir d'usage général.

Stuart Mill était un des nôtres ; après avoir reçu l'Annuaire, il m'écrivit les lignes que je transcris ici. « Le discours de M. Basiadis est vraiment très remarquable sous le rapport de la langue. C'est l'ancien grec dans la pureté de ses formes grammaticales, et ce qu'on y remarque de modifications dans le vocabulaire et dans la tournure d'expression n'est que ce qu'éprouve toute langue vivante dans le cours des siècles. On voit

génésie, l'*Hestia*, vous reconnaîtrez que, sauf quelques mots et quelques altérations de peu d'importance, leurs articles sont écrits en langue ancienne avec un matériel antique revêtu de formes françaises. »

E. d'E.

cette modification avec plaisir; car l'affectation d'écrire en tout comme les anciens entraînerait à ne se permettre d'autres pensées que les leurs. Pour moi, je suis d'avis que le latin de Bacon et de Descartes est un grand progrès sur celui de Cicéron. Des penseurs comme eux, s'ils eussent existé au temps des Césars, auraient certainement enrichi et agrandi le latin classique. Quand il se trouvera en Grèce un homme du génie de Platon ou d'Aristote, il fera faire à la langue des progrès pareils à ceux que lui firent faire ces philosophes. »

Ma tâche est maintenant terminée. Dans le cadre restreint qui m'était imposé, je me suis efforcé de résumer ces arguments qui ont déterminé chez moi une conviction déjà bien ancienne. Mais cette conviction n'est ni aveugle ni opiniâtre. Qu'une solution meilleure soit présentée : je suis tout prêt à m'y rallier. Mais qu'on la présente, car je n'admets pas que l'état d'anarchie, si bien dépeint par la *Revue,* puisse indéfiniment se perpétuer.

VOLTAIRE

ET LA QUESTION GRECQUE

EN 1770

A l'occasion de cé démêlé entre la Turquie et la Grèce, qui, pendant quelques semaines, a si fort inquiété l'Europe, mon attention s'est reportée sur un monument littéraire, justement célèbre, mais dont la valeur pour l'histoire de la Grèce moderne n'a jamais été, je crois, suffisamment appréciée. Je veux parler de la correspondance de Voltaire avec Catherine et Frédéric II, pendant le temps écoulé depuis la fin de 1769 jusqu'au commencement de 1774.

C'est l'époque de cette guerre mémorable, entre la Turquie et la Russie, qui se termina par le traité de Kaïnardji. La Russie y gagna une nouvelle extension de territoire sur le bord septentrional de la mer Noire ; cette mer elle-même fut ouverte au pavillon commercial de toutes les nations ; enfin, le protectorat russe fut établi en faveur de tous les sujets chrétiens de la Turquie. Evènements considérables sans doute, et qui cependant aux yeux de la postérité, n'auront probablement qu'une importance secondaire, relativement à ce

(1) Cet article a paru dans le journal *le Temps* du 9 mars 1869.

qui ne fut alors qu'un accident de la lutte, mais qui était le premier symptôme de la future renaissance grecque : l'insurrection du Péloponèse en 1770.

Effacée du monde politique depuis la chute de Constantinople, la Grèce y rentra à ce moment, associée pour quelques jours aux entreprises de la Russie. Au commencement de l'année 1770, la flotte russe après avoir hiverné en Angleterre, se dirigea vers la mer Égée, y attaqua la flotte turque, qu'elle vainquit et brûla tout entière dans le port de Tchesmé, près de Smyrne. Elle devait tenter ensuite le passage des Dardanelles; mais elle en trouva les rivages fortifiés et armés par un agent français, le célèbre baron de Tott, et dut se retirer. En même temps, un corps russe, sous les ordres du comte Alexis Orlof, débarquait dans le Péloponèse et soulevait le pays, notamment les populations du Magne. Mais les troupes russes, au dire des Spartiates, étaient trop peu nombreuses; les Spartiates, au dire des Russes, étaient indociles et indisciplinés, et des deux parts, il faut bien le dire, le reproche était mérité. Quoi qu'il en soit, les Turcs, d'abords défaits, appelèrent à leur aide des bandes d'Albanais, qui mirent le pays à feu et à sang; les Russes durent se rembarquer, et l'insurrection fut comprimée, jusqu'à ce qu'elle éclatât de nouveau, cinquante ans plus tard, en 1821, victorieuse cette fois, avec l'aide de l'Europe, et surtout de la France.

Ce premier réveil de la Grèce, après un sommeil de trois siècles, produisit une assez grande sensation en Europe; mais le vieux disciple de Sophocle et d'Euripide, et mieux encore de Lucien et de l'empereur Julien, le patriarche de Ferney, comme Voltaire aimait alors à se nommer, en fut profondément ému. On trouve à chaque instant la trace de ce sentiment dans ses lettres à Catherine et à Frédéric, notamment dans celles adressées à l'impératrice.

C'est avec un enthousiasme juvénile que l'illustre

vieillard salue les premiers signes de la rénovation de la Grèce; tout en présage et en annonce les conséquences, à ses yeux infaillibles. C'est avec une joie non moins vive et non moins sincère, qu'il croit voir la ruine imminente et le prochain refoulement en Asie de ces barbares ennemis des lettres et de l'humanité, de ces Turcs brutaux et de leur sultan, ce *gros Moustapha*, comme il l'appelle dans ses moments de plus grande politesse. Une autre raison d'ailleurs augmente encore la mauvaise humeur de Voltaire. C'est que la guerre a été provoquée par les intrigues de la cour de Rome, qui a cru y trouver une diversion utile à ses infortunés clients de Pologne, et qui par là n'a fait que rendre leur ruine irrémédiable. « Au nom de Dieu, écrit-il à Catherine, battez les Turcs, malgré le nonce du pape en Pologne qui est si bien avec eux...

> Soyez à la fois triomphante
> Et du saint-père, et du muphti. »

Mais, hélas! bientôt Voltaire est obligé de reconnaître quels puissants obstacles rencontrent, soit dans la diplomatie européenne, soit dans la diplomatie russe elle-même, les espérances dont il s'est bercé. C'est en vain qu'à force d'adroites insinuations ou de respectueuses supplications, il essaie de prévenir l'abandon où *ses chers Grecs*, comme il les appelle, vont être laissés : le sacrifice devra s'accomplir. C'est ainsi que, dès ces premières péripéties, on voit apparaître comme en germe toutes les aspirations, mais aussi toutes les difficultés de la question grecque. Telle elle s'est annoncée à ce premier jour, telle on l'a vue se développer cinquante ans plus tard, après 1821; telle, jusqu'à un certain point, elle se montre encore aujourd'hui. C'est là un nouvel intérêt qui s'ajoute aux communications échangées entre Voltaire et ses illustres correspondants. Mais il est temps de les laisser s'expliquer eux-mêmes.

Ce fut une grande nouveauté dans l'histoire des temps modernes, que cette arrivée de la flotte russe, de la Baltique dans la Méditerranée. Rien ne nous paraît plus simple aujourd'hui : en 1770, c'était un coup de grande hardiesse : « Je ne suis pas dans votre secret, écrivait Voltaire à l'impératrice le 30 octobre 1769, mais le départ de votre flotte me transporte d'admiration... C'est la plus belle entreprise qui ait été faite depuis Annibal » ; et, de nouveau, le 2 janvier 1770 : « J'apprends que la flotte de Votre Majesté est en très bon état à Port-Mahon. Permettez que je vous en témoigne ma joie. Moustapha sera bien surpris quand il se verra attaquer par le Pont-Euxin et par la mer Égée, lui qui ne sait ce que c'est que la mer Égée et l'Euxin, non plus que son grand visir et son muphthi. » Ceci était d'ailleurs la pure vérité, et l'on sait que l'ambassadeur de France eut alors bien de la peine à faire comprendre au divan qu'une flotte pouvait arriver, par la Méditerranée, de Cronstadt à Constantinople.

Jusqu'ici, cependant, il n'est pas encore question de la Grèce. Voltaire, comme il le dit lui-même, n'était pas dans le secret. La descente eut lieu le 17 février 1770, à Porto-Vitello, en Morée, et l'insurrection fit aussitôt des progrès rapides. Un certain nombre de villes maritimes furent occupées par les Russes et leurs auxiliaires. A la fin de mars, on se battait jusque sur l'isthme de Corinthe.

Dans une lettre du 16-27 mai, l'impératrice communique ces nouvelles à Voltaire : « Je sais, dit-elle, qu'elles vous feront plaisir. » Puis, en terminant, elle ajoute : « Voilà la Grèce au point de redevenir libre. Sans doute elle est bien loin encore d'être ce qu'elle a été. Cependant on entend avec plaisir nommer ces lieux dont on nous a tant rebattu les oreilles dans notre jeunesse. » C'étaient là des assurances un peu froides, et Voltaire, qui le comprend, s'exprime ainsi dans sa réponse à l'impératrice : « Votre entreprise sur la

Grèce est sans contredit la plus belle manœuvre qui ait été faite depuis deux mille ans. Mais il faut qu'elle réussisse pleinement. Ce n'est pas assez qu'elle vous fasse un honneur infini... Je donnerais tout ce que j'ai au monde pour voir Votre Majesté Impériale sur le sofa de Moustapha... Je n'entends plus parler de la révolution prétendue arrivée en Égypte, dit-il encore. Tout cela m'inquiète pour mes chers Grecs et pour vos armes victorieuses, qui ne me sont pas moins chères. » Il s'effraye à l'idée que l'impératrice pourrait être contrainte, par le mauvais vouloir de la diplomatie européenne, à une paix précipitée : « Ma crainte est que les princes chrétiens, ou soi-disant tels, ne soient jaloux de l'*Etoile du Nord*. Ce sont des secrets dans lesquels il ne m'est pas permis de pénétrer : si vous faites la paix, je suis persuadé qu'elle sera très glorieuse; *mais que deviendront mes pauvres Grecs?* » (Lettre du 4 juillet 1770).

Quant à lui, il voudrait une vraie croisade du roi de Prusse, de l'impératrice d'Autriche et de l'impératrice de Russie, contre la barbarie turque : « Ce serait, écrivait-il un peu plus tard, un spectacle charmant que de voir deux impératrices tirer les deux oreilles de Moustapha et le renvoyer en Asie. » Mais, Catherine ne se laisse pas si facilement émouvoir, elle garde son calme : « Il ne dépend que des Grecs, dit-elle, de faire revivre la Grèce. Vos chers Grecs ont donné dans plusieurs occasions des preuves de leur ancien courage et l'esprit ne leur manque pas (2 août 1770). Il ne faudra pas, d'ailleurs, ajoute-t-elle, exclure de la paix les légions de Sparte. »

On conçoit que Voltaire ne se sente pas tout à fait rassuré. Ses inquiétudes se trahissent dans une lettre qu'il écrit à ce moment au roi de Prusse, et qui montre toute la sincérité de son émotion :

« La Providence, dit-il, pour rabattre mon orgueil, veut que les Turcs aient repris la Grèce, ou du moins

elle permet que les gazettes le disent. *C'est un coup très funeste pour moi.* Ce n'est pas que j'aie un pouce de terre vers Athènes ou vers Corinthe ; hélas, je n'en ai que vers la Suisse. Mais vous ne savez pas *quelle fête je me faisais de voir les petits-fils des Sophocle et des Démosthène délivrés d'un ignorant bacha. On aurait traduit en grec votre excellente Réfutation du Système de la nature*, et on l'aurait imprimée avec une belle estampe, dans l'endroit où fut autrefois le Lycée. » (20 août 1770.)

Voilà donc Voltaire, avec ses soixante-quatorze ans, maintenant devenu un espèce de prophète ; il est sous le coup de la même illusion qui a fait à la fois la grandeur et l'étrangeté de ces prophètes hébreux dont il s'est tant moqué. Pour lui, la notion du temps a disparu, et l'avenir vient se confondre avec le présent. Tout ce qu'il souhaitait, lui-même le dit, il avait espéré *le voir de ses yeux*. Mais le philosophe de Sans-Souci n'était pas homme à partager, sur ce point, les illusions et les anxiétés du patriarche de Ferney. Il se borne à lui répondre qu'il n'entend plus parler des Grecs modernes, que, d'ailleurs, la *Henriade* vaut bien l'*Iliade*, les tragédies de Voltaire celles de *Sophocle*, ses œuvres historiques celles de *Thucydide*, et que sa philosophie laisse loin derrière elle celle de *Platon*, d'*Aristote* et de *Zénon*. « Quant à cette fatalité qui préside aux évènements, selon que le prétend l'auteur du *Système de la Nature*, je ne sais quand elle amènera des révolutions qui pourront ressusciter les sciences, ensevelies depuis si longtemps dans ces contrées asservies et déchues de leur ancienne splendeur. » (26 septembre 1770). « Les Grecs, pour lesquels vous vous intéressez si vivement, lui dit-il ailleurs, sont, dit-on, si avilis, qu'ils ne méritent pas d'être libres. » Enfin, Frédéric rappelle à Voltaire, non sans quelque raison, les éloquentes protestations des philosophes en faveur de la paix ; or, en pratique, les bienfaits de la paix ne peuvent s'acheter que par beaucoup de patience, voire

même de résignation. Les Turcs d'ailleurs ont bien aussi quelques bons côtés, ne fût-ce que de prendre à leur compte la garde de Jérusalem.

Enfin, au mois de mars 1771, il s'exprime ainsi : « Il serait plus digne de ma chère alliée de donner la paix à l'Europe, que d'allumer un embrasement général. Sans doute, cette paix se fera, Mustapha en payera la façon et la *Grèce deviendra ce qu'elle pourra.* »

Cependant, Voltaire continue ses instances auprès de Catherine. Il lui écrit de nouveau le 14 septembre 1770, et cette fois il donne libre carrière à son enthousiasme, et laisse éclater sa pensée au grand jour : « Ceux qui souhaiteraient des revers à Votre Majesté, lui dit-il, seront bien confondus. Et pourquoi lui souhaiteraient-ils des disgrâces, dans le temps qu'elle venge l'Europe ? *Ce sont apparemment des gens qui ne veulent pas qu'on parle grec.* Car si vous étiez souveraine de Constantinople, Votre Majesté établirait bien vite une belle académie grecque. On écrirait une *Catherinade*. Les Zeuxis et les Phidias couvriraient la terre de vos images. La chute de l'empire ottoman serait célébrée en vers grecs. Athènes serait une de vos capitales. Tous les négociants de la mer Egée demanderaient des passeports grecs. *La langue grecque deviendrait la langue universelle.* »

C'est là une prophétie que, plus d'un siècle après Voltaire, d'autres ont renouvelée, sans se douter qu'ils pouvaient s'autoriser d'un tel devancier. Ici même, dans cette feuille, le sujet a été traité et l'idée appréciée en termes nullement défavorables (1). Telle a d'ailleurs été en général l'impression de ceux qui se sont occupés de la question ; et, en vérité, avec la renaissance de la Grèce, avec le système d'enseignement classique consacré dans le monde entier, avec le be-

(1) Voyez dans *le Temps* du 2 août 1864, un article de M. Nefftzer, sur la brochure intitulée : *De l'usage pratique de la langue grecque.*

soin de plus en plus manifeste d'une langue internationale, pour répondre à la multiplicité toujours croissante des rapports internationaux, il est difficile de comprendre pourquoi l'on devrait traiter de chimérique la pensée que le spectacle de la première renaissance grecque avait inspirée à Voltaire.

On comprend cependant qu'au jour où elle fut produite pour la première fois, elle dut sembler plus hasardée qu'elle ne peut le paraître aujourd'hui. Aussi Catherine, dans sa réponse, s'en montre médiocrement touchée : « Je vois bien, écrit-elle à Voltaire, avec une évidente ironie, que bientôt il sera temps que j'aille étudier le grec dans quelque université. » Puis elle ajoute : « En attendant, on traduit Homère en russe. C'est toujours quelque chose pour commencer. Nous verrons, d'après les circonstances, s'il sera nécessaire d'aller plus loin » (7-18 octobre 1770). Mais Voltaire ne se laisse pas décourager, et plus tard il revient à la charge : « Si les Grecs avaient été dignes de ce que vous avez fait pour eux, écrit-il à l'impératrice, après la perte de la Morée, *la langue grecque serait aujourd'hui la langue universelle*. La langue russe pourrait bien prendre sa place, ajoute-t-il, en se permettant sans doute à son tour un peu d'ironie... Mais je suis né trop tard pour apprendre la langue de votre empire » (septembre 1772).

On a vu la même pensée déjà indiquée dans la lettre au roi de Prusse. Ce ne fut donc pas chez Voltaire une simple fantaisie, une rapide et fugitive inspiration : ce fut une prévision très réfléchie, et, j'ose le dire, une nouvelle marque de ce bon sens, à la fois audacieux et pratique, qui distinguait son génie.

C'était bien d'ailleurs une Grèce indépendante et libre que Voltaire désirait, et non pas une Grèce absorbée dans l'empire russe, comme on pourrait l'induire de ces mots jetés en passant dans une lettre à Catherine : *qu'Athènes serait une de ses capitales*. Quelques jours

plus tard, en effet, comme si lui-même eût senti le besoin de ne pas laisser de doute sur sa pensée, il adresse à l'impératrice ces lignes, empreintes de la plus noble franchise :

« Quand je parlais de paix, en la redoutant; quand je disais que vous en dicteriez les conditions, j'étais loin d'imaginer que Votre Majesté pût vouloir abandonner ces braves Spartiates. Dieu me préserve de l'en soupçonner! Mais après tant de victoires, *il ne s'agit pas d'obtenir leur grâce auprès de leur vilain maître;* il est temps qu'ils n'aient d'autre maître que ma protectrice, ou *plutôt qu'ils soient* LIBRES *sous ses drapeaux*. »

Dans ces vœux, dans ces efforts incessants en faveur de la Grèce, luttant pour son affranchissement, nous retrouvons la même inspiration qui a fait du patriarche de Ferney le défenseur de Calas, de Sirven, de La Barre. C'est la même horreur de l'oppression et du fanatisme, la même soif de justice, le même amour de l'humanité. Toutefois, il faut bien le reconnaître; la Grèce, à cette époque, entraînée par la politique de la Russie dans une insurrection prématurée, n'était pas prête pour les destinées que lui assignait Voltaire. Il lui fallait encore le demi-siècle de travail industriel et commercial, de développement maritime, de progrès littéraire qui précéda et prépara l'insurrection de 1821, qui en assura le succès, et qui en rend désormais les résultats indestructibles.

Aujourd'hui, si Voltaire, après le laps d'un siècle, pouvait reparaître parmi nous, il verrait Athènes devenue la capitale non pas d'une province russe, mais d'un Etat indépendant; il y trouverait non pas encore sans doute une Académie grecque telle qu'il la rêvait, mais du moins une université grecque, constituée sur le modèle de nos meilleures universités d'Europe, et dans laquelle douze cents étudiants, appartenant à tous les districts du royaume hellénique et de l'empire ottoman, viennent puiser l'instruction, qu'ils reportent

ensuite aux lieux de leur séjour; il trouverait, dans le nouvel Etat, de nombreuses et bonnes écoles, une presse périodique intelligente et libre, une Banque nationale devenue l'une des principales forces du pays, une Eglise nationale, la plus libérale, assurément, qui existe dans l'Europe entière. Tout cela sans doute lui serait un sujet d'étonnement et de satisfaction; et, pour le moment, il ne s'arrêterait pas à examiner ce qu'il peut y avoir d'ombres au tableau.

Mais ce qui l'étonnerait probablement encore davantage, et je crois ne le satisferait pas moins, ce serait, s'il allait à Constantinople, d'y trouver encore les Turcs; de les y trouver avec l'habit à peu près européen, l'armée à peu près européenne, l'administration non pas encore européenne, mais du moins essayant de le devenir : plus de janissaires, plus de pachas indépendants, plus de grands ni petits feudataires, les ulémas domptés, les mosquées ouvertes, le sultan revenu de sa visite à l'Exposition universelle de Paris, ayant fondé à son retour un *collège classique* franco-turc, des bateaux à vapeur, des télégraphes électriques, bientôt des chemins de fer. Ici, non plus, il ne s'arrêterait pas, je suppose, à regarder ce qu'il peut y avoir d'ombres au tableau. Ce spectacle, très surprenant, lui paraîtrait aussi, j'aime à le penser, consolant. Il se dirait qu'après tout, il n'est pas mauvais qu'on ait été plus tolérant que lui-même ne croyait devoir l'être en 1770; il se dirait qu'il ne faut désespérer de personne, pas même de *Moustapha...*, pas même du muphti! Enfin, si on lui apprenait que le mérite de cette merveilleuse rénovation remonte avant tout à *ses chers Grecs;* que ce sont eux qui, par leur dévouement héroïque, au prix de leurs biens et de leur sang, malgré le mauvais vouloir des cabinets européens, en conquérant leur liberté, ont obligé la Turquie à se réformer pour revivre : alors sans doute une nouvelle joie lui monterait au cœur.

Mais, avec son impertubable bon sens, il se dirait aussi qu'arrivées à ce point, les choses ne peuvent rester comme elles sont; que les vieilles rancunes et les vieux préjugés ont fait leur temps; qu'on ne met pas vainement le pied hors de la barbarie ou de la servitude; que, comme tous les vainqueurs et les vaincus de l'ancien monde romain, les Grecs et les Turcs sont faits pour se réconcilier et s'entendre. Il trouverait d'ailleurs que, de part et d'autre, les gens sensés commencent à comprendre cette vérité, et que même ils s'essaient à la faire passer dans la pratique...

DE LA NOUVELLE LOI

SUR

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

EN RUSSIE

RAPPORT LU A L'ASSOCIATION POUR L'ENCOURAGEMENT DES ÉTUDES GRECQUES EN FRANCE (1)

MESSIEURS,

Dans notre dernière séance, j'avais, au nom d'un de nos plus zélés confrères, déposé sur ce bureau deux documents d'un grand intérêt : le nouveau *Statut des gymnases et progymnases de l'empire russe,* avec l'exposé des motifs et la circulaire qui l'accompagnent; et la Notice *Sur les écoles professionnelles projetées par le ministre de l'instruction publique en Russie,* notice qui, d'ailleurs, se relie étroitement à la publication précédente. Vous avez bien voulu me confier le soin de vous rendre compte de ces deux documents, de vous en faire connaître, d'une manière sommaire, l'esprit et les dispositions principales. Je viens m'acquitter de cette

(1) Extrait de l'*Annuaire*. Année 1872.

tâche avec d'autant plus de plaisir que ces documents renferment, au sujet des études classiques en général, et des études grecques en particulier, des considérations et des conseils dont nous-mêmes nous avons à faire notre profit.

Il est, Messieurs, dans la vie des peuples comme dans celle des individus, des heures de dépression et de souffrance qui, bien utilisées, valent souvent mieux pour eux que les joies et les exaltations du triomphe. Tel a été pour la Russie le résultat de la guerre de 1856. Vaincue, elle ne s'est point fait illusion sur la cause réelle de sa faiblesse et de ses malheurs. Suivant l'expression célèbre d'un de ses hommes d'Etat, *elle s'est recueillie* et a cherché dans le développement de ses forces nationales, forces matérielles et forces morales, le moyen de rétablir sur des bases meilleures sa puissance affaiblie et son honneur blessé. Trois grandes mesures ont marqué jusqu'ici ce travail de réparation : les serfs ont été affranchis, le réseau des chemins de fer les plus nécessaires a été terminé; enfin, par les mesures dont j'ai en ce moment à vous entretenir, l'enseignement général et particulièrement l'enseignement classique ont reçu une nouvelle et puissante organisation.

On a beaucoup écrit sur l'importance de l'enseignement classique: on a dit et redit qu'il est un instrument indispensable, non-seulement pour cultiver l'intelligence, pour développer l'amour des lettres et des arts, mais pour implanter dans les âmes ces sentiments généreux, ces vertus fécondes qui sont la vie même des sociétés civilisées. Sous ce rapport, je ne connais cependant rien d'aussi saisissant, rien de mieux fait pour porter la conviction là où le doute existerait, que ces lignes écrites par Leibnitz, il y a maintenant plus de cent soixante ans, en vue de l'avenir qui dès lors, paraissait se préparer pour le monde européen : « Je trouve, disait-il, que de mauvaises doctrines s'insinuant peu à peu dans l'esprit des hommes du grand monde, qui règlent les autres et de qui dépendent les affaires, puis se glissant dans les livres à la mode, disposent toutes choses à la révolution générale dont l'Europe est menacée, *achèvent de détruire ce qui reste dans le monde des sentiments généreux des Grecs et des Romains*..... Et si pour la grandeur ou par caprice, ajoute-t-il, quelqu'un versait un déluge de sang, et s'il renversait tout sens dessus dessous, on compterait tout cela pour rien, et un Érostrate à la façon des Anciens ou bien un Don Juan du *Festin de Pierre* passerait pour un héros (1). »

Voilà ce que, de bien loin et d'un coup d'œil prophétique, Leibnitz avait aperçu; et les événements survenus depuis n'ont que trop justifié ses pressentiments. Depuis 89 jusqu'à nous les Érostrates de toute taille et de toute espèce n'ont certes pas manqué. Tel a été, dans notre vieille Europe, chez ceux que Leibnitz appelait « les hommes du grand monde et de qui dépendent les affaires », le résultat du délaissement des études classiques et des grands exemples de l'antiquité. Je ne dirai rien de ce qu'a pu produire la décadence d'autres croyances encore plus élevées; je ne ferai pas non plus le procès à nos ancêtres et à nos pères ; mieux vaux accepter les espérances et les promesses de l'avenir comme une compensation et un dédommagement des tristesses et des désastres du passé. Je ne m'arrêterai pas davantage à rechercher quelles pourront être les conséquences de cette rupture avec les grandes traditions de l'antiquité au milieu de nos sociétés profondément démocratiques, où les classes maintenant investies de la puissance ne trouvent cependant plus ni règles ni modèle dans le passé. Ce que je veux examiner ou plutôt constater avec vous, c'est ce que peut devenir une société dans la-

(1) *Nouveaux Essais sur l'entendement*, l. IV, c. 16.

quelle l'enseignement classique n'est pas seulement, comme aujourd'hui dans notre Europe occidentale, affaibli et négligé, mais où, jusqu'à une époque récente, cet enseignement n'existait même pas; où, depuis son introduction, il est venu se heurter à des obstacles qui ont entravé son développement.

Cette société est l'empire russe; c'est son exemple que nous devons étudier, et cette enquête, qui, autrement, eût été si difficile, nous la trouvons heureusement toute faite dans les deux documents que j'ai mis devant vos yeux. En tête de la Notice sur les écoles professionnelles projetées par le gouvernement, se trouve une rapide histoire des vicissitudes de l'enseignement classique en Russie, depuis sa fondation au commencement du siècle, et un résumé des raisons qui provoquent aujourd'hui sa nouvelle organisation. Ce résumé, très bien fait, est en grande partie emprunté à l'Exposé des motifs qui accompagne le nouveau statut. Il est le meilleur guide que nous puissions suivre, et nous ne saurions mieux faire que de le citer :

« On sait, dit le document officiel, l'ardente polémique soulevée dans la presse par le nouveau projet d'organisation des gymnases et progymnases, qui, en donnant à l'enseignement des langues anciennes une place plus large dans notre système d'éducation publique, a mis aux prises les partisans des études classiques et ceux de l'enseignement professionnel. Divisés en deux camps, nos journaux ont engagé une discussion des plus animées, dont les formes ne laissent souvent que trop à désirer sous le rapport de la courtoisie, et dans laquelle sont engagées, pour les études classiques, la *Gazette de Moscou* et la *Gazette de la Bourse*, et contre ces études la *Gazette* (russe) *de l'Académie*, la *Voix* et le *Messager européen*.

« Les premiers gymnases ont été institués par la loi de 1804 et formés pour la plupart avec les écoles

primaires fondées sous Catherine II. Vingt-quatre ans plus tard, la loi du 8 décembre 1828 leur donna une organisation plus régulière et un programme mieux en rapport avec leur destination. Les heureux résultats de cette réforme ne tardèrent pas à se manifester. Les gymnases, qui, avant 1825, ne comptaient que 7,600 élèves, en avaient déjà 18,000 au commencement de 1850; le nombre des étudiants des universités s'était accru en même temps, et si le niveau de nos facultés s'est élevé depuis 1835, c'est en grande partie aux gymnases que nous le devons.

« Reconnaissant l'importance des études classiques et la place qu'elles doivent occuper dans toute éducation solide, le comité chargé d'élaborer la loi de 1828 avait proposé l'inscription au programme des gymnases de l'enseignement simultané et inséparable des langues grecques et latine; la proposition ne fut pas adoptée. Mais si l'étude du grec ne fut pas rendue obligatoire, le gouvernement l'encouragea en accordant aux jeunes gens qui auraient appris cette langue divers privilèges. L'enseignement du grec fut en même temps décrété dans les gymnases attachés aux universités, dans les trois gymnases de Saint-Pétersbourg et dans les trois établissements de cette espèce à instituer à Moscou. Il devait, de plus, être établi dans les gymnases des provinces à mesure que la possibilité s'en présenterait.

« L'accroissement continu du nombre des étudiants dans la faculté des lettres prouva l'efficacité des encouragements garantis par la loi et permit de recruter les professeurs nécessaires. Au commencement de l'année scolaire 1851-1852, la langue grecque était enseignée dans 45 gymnases sur 74. »

A cette époque, le développement de l'enseignement classique en Russie subit un temps d'arrêt, ou plutôt une rétrogradation, que l'Exposé ministériel constate, mais dont il n'a pu que vaguement indiquer la cause.

La révolution de 1848 avait éclaté à Paris; le contre-coup s'en était fait sentir dans toute l'Europe. L'empereur Nicolas et les conseillers qui l'entouraient, attribuant aux *progrès* de l'instruction, ou suivant l'expression du temps, *au progrès des lumières,* cette nouvelle commotion européenne, crurent pouvoir arrêter le mal en entravant l'instruction. On établit dans les gymnases, non pas seulement une *bifurcation,* comme en France, mais une *trifurcation,* et une seule des trois branches put conduire aux universités; l'étude du latin fut considérablement restreinte, et, à partir de 1852, l'étude du grec, déjà établie dans 45 gymnases, fut supprimée dans 40.

Ici nous laissons de nouveau la parole au document ministériel :

« Ces modifications, qui précédèrent la limitation à 300 du nombre des étudiants dans les universités, et qui étaient inspirées par la même pensée, furent la conséquence d'évènements et de malentendus des plus regrettables, et à leur tour elles eurent des résultats dont la funeste influence se fait sentir encore aujourd'hui. C'est, en effet, dans le bannissement de l'étude des langues classiques, de la langue grecque surtout, du programme de nos établissements secondaires qu'il faut voir, sinon la seule, du moins la principale cause du matérialisme, du nihilisme et de la fatale présomption qui se sont emparées de la jeunesse. En remplacant, dans la plupart des cours, l'enseignement des langues mortes par celui du droit et des sciences naturelles, et en l'affaiblissant dans les autres, les réformes de 1848 et de 1851 ouvrirent la voie pour la jeunesse à des tendances malsaines qui maintenant encore n'ont pas entièrement disparu, et qui, franchissant les murs des écoles, devaient se faire jour dans la littérature et pénétrer plus ou moins dans toutes les classes de la société. La négation des principes spiritualistes et moraux et des grands intérêts de

l'humanité, le règne exclusif des instincts et des besoins matériels, le langage vulgaire et aussi repoussant pour le sentiment moral que choquant pour le sentiment esthétique qui, vers 1860, étaient le propre de beaucoup de nos organes littéraires, et qui maintenant encore dégradent une partie de notre presse, eussent été impossibles avec des esprits nourris de l'étude de l'antiquité classique et initiés par ces œuvres à l'exquise élégance et à la dignité parfaite qui distinguent la plupart d'entre elles. »

L'exposé rappelle ensuite comment les réformes de 1849 et de 1851 ont amené la désorganisation du système scolaire. La Russie s'est trouvée menacée, sous le rapport de l'instruction générale, d'une décadence complète. Les choses en étaient venues à ce point qu'aujourd'hui même, non-seulement pour les universités et les grandes écoles ecclésiastiques, mais même pour les établissements d'instruction secondaire, non-seulement pour les langues classiques et la philosophie, mais aussi pour la langue, la littérature et l'histoire russes, il est extrêmement difficile de trouver des professeurs indigènes, et qu'il faut demander à l'étranger des professeurs auxquels on confie des emplois aussitôt qu'ils ont appris la langue nationale.

Enfin la gravité du mal fit sentir la nécessité de s'occuper du remède, et, en 1864, un nouveau statut commença la réorganisation de l'instruction publique. Ce statut, œuvre du ministre Golovnine, marque, comme dit l'exposé, le commencement d'une ère nouvelle dans l'histoire de l'instruction publique en Russie. Pour la première fois, la langue grecque fut inscrite dans le programme normal des gymnases universitaires, et l'étude en fut déclarée obligatoire pour tous les aspirants aux études supérieures. Le nombre d'heures de leçons, si nous avons bien compris un mode d'évaluation tout particulier, fut fixé à sept heu-

res par semaine pour le latin, à quatre heures et demie pour le grec ; les traitements des proviseurs, censeurs et maîtres d'études furent élevés, aussi bien que celui des professeurs ; les fonctions de l'enseignement et celles de la surveillance de l'éducation furent réparties. seulement dans des proportions différentes, entre les uns et les autres. Le nombre des élèves fut limité à quarante dans chaque classe. Enfin, la loi autorisa la création, sous le nom de progymnases, de collèges ayant seulement les quatre classes inférieures des gymnases, qui en ont sept en tout. Cette disposition a déjà donné d'excellents résultats. Elle en promet de meilleurs encore pour l'avenir.

Le statut de 1864 constituait donc un grand progrès, et il a été, suivant l'expression de la notice, « une des lois les plus utiles du règne actuel ». Cependant l'expérience y a révélé d'assez nombreux défauts qui en ont compromis le succès : le plus grave est la trop grande multiplicité des matières enseignées et, par suite, une trop grande fatigue infligée aux élèves. C'est à ces défauts que le statut de 1871 a eu pour objet de remédier. L'exposé des motifs nous apprend avec quel soin il a été élaboré, d'abord par les comités et le conseil de l'instruction publique, puis par une commission où siégeaient les plus hauts fonctionnaires de l'Etat ; enfin par le Conseil même de l'Empire, avec le concours de plusieurs princes de la maison impériale, empressés de témoigner de leur dévouement à une cause qui intéresse à un si haut degré l'avenir du pays. Comme d'ailleurs ce statut a été rédigé avec le secours des meilleurs règlements scolaires de l'Occident, il mérite, de la part des personnes spécialement vouées à l'étude de ces questions, l'attention la plus sérieuse.

Ici, nous devons nous borner à en indiquer les traits les plus saillants : prolongation du cours d'études de 7 à 8 ans, mais en laissant le nombre des classes fixé

à 7, la dernière, pour nous servir de notre expression scolaire, devant être *doublée ;* création, sous le nom de progymnases, d'établissements renfermant seulement les quatre premières classes des gymnases ; création, dans chaque gymnase ou progymnase, d'une classe préparatoire pour les enfants de 8 à 10 ans ; examens d'entrée et de sortie pour chaque classe, certificats délivrés à la sortie du collége.

Dans chaque gymnase (et la mesure serait bonne à imiter ailleurs), un conseil, dit pédagogique, a été institué près du directeur pour l'assister dans ses fonctions ; conseil composé de tous les professeurs et maîtres d'études sans exception. Il se réunit régulièrement au moins une fois par mois et est appelé à s'occuper de toutes les questions qui intéressent soit le régime même des gymnases, soit les élèves personnellement. C'est là évidemment une excellente mesure de décentralisation. Il en est encore une autre que nous voulons indiquer. Les sommes destinées à l'entretien de chaque internat (comme les fonds spéciaux des gymnases et progymnases) sont la propriété particulière et inaliénable de chaque établissement : elles doivent être consacrées exclusivement aux besoins de l'internat, ainsi qu'à récompenser ou secourir ses fonctionnaires (art. 114 des statuts). Enfin le programme de l'enseignement se compose des matières suivantes : 1° instruction religieuse ; 2° langue et littérature russes et slavon d'église ; 3° éléments de logique et philosophie ancienne ; 4° langue latine ; 5° langue grecque ; 6°, 7° et 8° géographie, cosmographie, physique et éléments d'histoire naturelle ; 9° histoire ; 10° géographie ; 11° et 12° langues allemande et française ; 13° calligraphie ; 14° dessin d'imitation et dessin linéaire. Il y a aussi des leçons de chant et de gymnastique.

Venons maintenant à ce qui a pour nous un intérêt tout spécial, à cette partie de la nouvelle loi relative à

l'étude des langues classiques et plus particulièrement à l'étude du grec.

« L'étude des langues anciennes et de leur littérature, dit l'exposé, est justement regardée comme le meilleur moyen de développer régulièrement les facultés intellectuelles, d'inspirer le sentiment du beau et de former le caractère. Sous ce dernier rapport, Gustave Muhlmann, un des pédagogues les plus distingués de l'Allemagne, dit avec raison : « Le caractère de la jeunesse ne se forme et ne se trempe que quand elle exerce toutes ses facultés sur un principal objet d'étude. En travaillant sur cet objet, l'amour du travail se développe, on acquiert la conscience de son activité et on devient capable de suivre les hautes études. L'antiquité classique est justement l'objet qui assure le mieux ce résultat; car, pour l'étudier, il faut y consacrer toutes ses forces intellectuelles. Exiger de la jeunesse qu'elle poursuive plusieurs buts à la fois et tirailler ses facultés intellectuelles dans différentes directions, c'est vouloir ou détraquer les forces de la jeunesse ou les épuiser. Il est à peine nécessaire d'ajouter que les élèves, ayant trempé leur caractère dans l'étude de l'antiquité, conserveront la même force et la même fermeté dans leurs occupations futures et dans toutes les carrières. » Le même auteur voit avec raison, dans l'étude de l'antiquité classique, le meilleur préservatif contre le matérialisme toujours croissant de notre époque.

« L'extension donnée maintenant à l'enseignement des langues anciennes, dit encore le ministre, ne peut assurément être regardée comme démesurée. Le gymnase doit fournir à ceux qui veulent se préparer aux plus hautes sphères du travail intellectuel les moyens de puiser directement aux sources de l'antiquité classique la connaissance de cette base primitive de la société européenne, de ce monde où ont germé toutes les sciences comme tous les arts, et entre autres les sciences exactes; celles-ci ont aussi leur histoire, dont l'origine remonte à l'antiquité classique. On sait enfin que la religion chrétienne elle-même a été dès le principe révélée, expliquée et prêchée au monde dans les langues grecque et latine, sans la connaissance desquelles il est impossible de remonter à ses premières sources. »

Les règlements spéciaux, relatifs à l'enseignement des langues classiques, sont conformes aux vues exprimées par le ministre.

Pour le latin, le nombre des leçons par semaine est fixé à 6, et à 4 1/2 pour le grec. Le nombre des gymnases classiques est, en ce moment, de 79, dont 75 entretenus par l'État et quatre par des provinces : dans tous ces établissements, le latin est enseigné; le grec l'est dans 37 seulement, mais il le sera dans tous à mesure qu'on aura pu obtenir des professeurs; et, chose remarquable, suivant une disposition expresse des nouveaux statuts, à mesure que s'introduira l'enseignement du grec dans un gymnase, l'étude d'une seulement des deux langues vivantes, de l'allemand ou du français restera obligatoire.

Le ministre s'attache à justifier cette part relative faite à chacune des deux langue classiques dans la distribution générale des matières de l'enseignement. La part la plus grande reste au latin, malgré les réclamations de quelques chefs d'établissement en faveur du grec; c'est aussi par le latin que l'enseignement doit commencer : « L'étude de la langue latine, est-il dit, prépare les élèves à comprendre la construction des langues en général; les études grammaticales sérieuses doivent commencer par le latin, et c'est à lui que doit appartenir le plus grand nombre de leçons; l'élève, après avoir appris les formes de la langue latine pendant deux ans, trouve dans la langue grecque la confirmation de ce qu'il a appris. Surpassant la langue latine par la richesse des formes verbales et par une logi-

que remarquable dans les lois de la syntaxe, la langue grecque vient ensuite renforcer le développement intellectuel des élèves. » Néanmoins, après cette concession faite à ce qu'il considère comme une vérité philologique et aux vieilles traditions universitaires, le ministre veut que la langue grecque occupe en Russie une position un peu plus avantageuse que dans les gymnases étrangers. En proportion du nombre total des leçons, la langue grecque se trouvera, dans le programme russe, placée un peu plus avantageusement que dans le programme prussien, et presque aussi avantageusement que dans les gymnases de Saxe où elle est le plus favorablement traitée.

« Les peuples de l'Europe occidentale, dit le ministre, qui ne sont unis aux Grecs ni par les liens de parenté religieuse, ni par les sentiments de l'amitié, et qui sont loin d'être intéressés autant que nous aux destinées futures de l'Orient orthodoxe, où la nation grecque occupe encore un rang *marqué* (je reproduis le mot textuellement), ces peuples étudient la langue grecque avec zèle, fondent des sociétés pour l'encouragement de son étude dans les écoles (ceci, messieurs, vous le voyez, ne vous est pas étranger), établissent, aidés de savants grecs contemporains, des prix pour encourager les élèves, les maîtres, et ceux qui font des recherches sur la littérature et les antiquités grecques; ils fondent des écoles à Athènes pour y étudier la langue et l'archéologie grecques. Et nous, nous négligeons jusqu'à présent ces études, qui seraient un instrument si puissant pour élever le niveau de notre civilisation et pour fortifier les sympathies naturelles qui nous unissent aux Grecs ! » L'exposé des motifs consacre plusieurs pages à énumérer les raisons qui doivent porter le peuple russe à cultiver l'étude du grec, si délaissée jusqu'ici.

Le ministre constate aussi que les facultés des lettres, pépinières du professorat, sont à peu près alimentées par ceux des gymnases qui réunissent l'enseignement du grec à celui du latin; en dépit du préjugé répandu, ce sont aussi ces gymnases qui sont le plus suivis, et dans lesquels les élèves séjournent le plus longtemps. « Ce fait remarquable s'explique par la raison que dans les gymnases qui ont un cours classique complet le caractère des élèves et des maîtres est plus sérieux, plus favorable au progrès de l'enseignement, et en outre parce que les langues grecque et latine se prêtent un mutuel appui. »

A toutes ces considérations en faveur du grec, le ministre en ajoute une dernière, qui ne vous paraîtra pas la moins importante : « Il y a encore, dit-il, en faveur de l'enseignement du grec, une circonstance qu'il ne faut pas perdre de vue. Le grec ancien ne peut pas être considéré tout à fait comme une langue morte, comme l'est la langue latine. Avec le progrès de la civilisation chez les Grecs contemporains, leur langue littéraire, aussi bien que celle usitée dans leurs relations journalières, se rapproche de plus en plus du grec ancien. Ceux qui connaissent celui-ci n'éprouvent pas de difficulté à lire les ouvrages écrits en grec moderne. »

C'est peut-être la première fois, messieurs, que nous voyons, dans un document officiel, le ministre d'un grand État invoquer, à l'appui de l'étude du grec, la situation nouvelle prise dans le monde par le peuple grec lui-même. La Renaissance, en faisant briller sur l'Europe le flambeau de la littérature, de l'art et de la philosophie hellénique, l'a éclairée d'une lumière nouvelle qui avait manqué au Moyen-Age. Mais, aujourd'hui, ce n'est plus seulement un passé glorieux, une tradition féconde que le peuple grec nous apporte. Ce passé, cette tradition, ont repris vie en lui, et, quoique cette renaissance nationale soit encore bien récente, elle s'est déjà signalée par de grands résultats. En même temps que les Grecs commencent à couvrir de

leurs comptoirs non plus seulement comme autrefois les bords de la Méditerranée, mais les grands centres commerciaux de tout le littoral océanique, leur langue, leur littérature se signalent par d'importantes productions. Ce soir même, vous en avez eu la preuve par les ouvrages entre lesquels vous avez partagé le prix fondé par un Hellène de Constantinople, non moins généreux protecteur des lettres que zélé patriote et commerçant distingué. Vous en avez la preuve dans le nouveau travail que je vois, en ce moment, sur votre bureau, travail qui a pour auteur l'un de vos deux lauréats, notre savant et excellent confrère, M. Valettas, qui éclaire d'une lumière nouvelle un des points les plus importants de la théologie chrétienne (1).

En terminant ce compte rendu, messieurs, comment n'exprimerai-je pas la vive satisfaction que j'ai ressentie, et que certainement vous avez vous-mêmes éprouvée, en voyant cette cause des études classiques, et en particulier des études grecques, depuis quelques années si obstinément attaquée parmi nous, en la voyant, dis-je, si chaleusement défendue, si puissamment patronnée par l'organe officiel d'un grand empire, que trop longtemps nous avions pu considérer comme décidément hostile à la diffusion et au progrès de l'instruction? Cet exemple ne doit-il pas être pour nous un encouragement? Ne doit-il pas nous soutenir dans l'accomplissement de la tâche que nous avons entreprise, il y a bientôt six ans, et que nous avons continuée jusqu'ici avec un succès toujours croissant?

Cette tâche est celle que n'ont pas cessé de poursuivre nos grands hellénistes du XVI^e^ siècle, nos grands littérateurs du XVII^e^, nos illustres archéologues du XVIII^e^ siècle. Elle repose non-seulement sur cette admiration qu'inspirent à tout esprit généreux les chefs-d'œuvre de l'ancienne Grèce, mais aussi sur cette véritable affinité nationale, également ressentie des deux côtés, et qui se révèle dans l'histoire de l'hellénisme en France, si bien retracée dans l'excellent livre du savant confrère qui nous préside aujourd'hui. D'ailleurs, dans ce nouveau manifeste du gouvernement russe, il y a pour la France elle-même une leçon qu'elle doit mettre à profit. Non moins que les sinistres prédictions, malheureusement trop justifiées, de Leibnitz, les véridiques révélations du comte Tolstoï nous apprennent ce que devient une société, lorsqu'elle croit pouvoir faire abstraction de ce principe générateur de toute civilisation moderne, l'ENSEIGNEMENT CLASSIQUE; et puisqu'après avoir si puissamment contribué à introduire dans le monde, et à répandre au loin, avec l'étude et la connaissance de l'antiquité, l'amour des lettres et le culte des arts, aujourd'hui, sous l'empire de circonstances fatales, nous pourrions nous trouver entraînés à délaisser notre mission, sachons comprendre cette voix qui, venue de l'Orient, nous avertit du danger, et nous ramène sur le chemin où peuvent se trouver pour nous le salut d'abord et la gloire ensuite (1).

(1) Ἐπιστολιμαία διατριβὴ κατὰ τῶν λεγόντων ὅτι ἐννοητέον ἐστὶ πρὸ τοῦ θ' ἄρθρου τοῦ Συμβόλου τῆς πίστεως τὸ ῥῆμα « πιστεύω », ὑπὸ I. N. Βαλέττα, 1 vol. in-8°.

DE L'ENSEIGNEMENT CLASSIQUE EN RUSSIE

Le gouvernement russe paraît s'apprêter à faire subir à l'instruction publique une nouvelle transformation. Sous le règne de Nicolas, il n'était question que de sciences dans les gymnases de l'empire; pour former des hommes pratiques et qui n'aient point de penchant pour les idées révolutionnaires, on croyait alors à la seule vertu des mathématiques, de la physique et de la chimie.

Le système changea sous Alexandre II; Katkoff et le mi-

(1) Nous pensons devoir faire suivre ce mémoire d'un extrait du *Journal des Débats* (13 août 1887). — E. d'E.

nistre de l'intérieur comte Tolstoï, donnèrent une place prépondérante au latin et au grec; Démosthène et Tite-Live, qui peu auparavant passaient pour libéraux et révolutionnaires, eurent mission de façonner de bons citoyens dévoués au tzar et aux institutions établies.

Le nombre des gymnases et progymnases classiques devint considérable; on ouvrit des classes parallèles et enfin, pour rendre plus facile la tâche des parents, on procéda à l'organisation de classes préparatoires. Il était évident que le ministère de l'instruction publique reconnaissait l'instruction classique comme la plus saine, la plus normale pour toute la masse intelligente de la population de l'empire.

Certaines mesures récentes qu'a prises le gouvernement permettent de croire que ses vues ont changé de nouveau à ce sujet. Au lieu de consacrer ses soins comme auparavant à augmenter le nombre des jeunes gens destinés à recevoir une instruction classique, il vient d'ordonner la fermeture des classes préparatoires des gymnases et, par une circulaire toute récente, il laisse entendre qu'il serait bon d'écarter des écoles classiques une certaine partie de la jeunesse pour la diriger vers d'autres branches d'instruction. La même circulaire prévoit, comme conséquence de ce système, la fermeture des classes parallèles et même la transformation de certains gymnases et progymnases en écoles d'un autre type.

Il n'est pas malaisé d'expliquer ce revirement. Ce n'est pas qu'on ait absolument perdu confiance dans le système d'instruction classique, puisqu'on n'a pas abandonné le principe de n'admettre aux Universités que les élèves des gymnases. Mais on s'est aperçu que l'énergie avec laquelle on avait développé en Russie le système de l'instruction classique avait produit des conséquences étranges et assez imprévues.

Les gymnases et les progymnases se sont remplis d'élèves provenant de classes de la société pour lesquelles une éducation classique est un luxe inutile et même dangereux. Cela provient naturellement de ce que beaucoup de parents sont peu versés dans les matières d'instruction, aussi, souvent, commettent-ils des fautes qu'une sage administration compte leur éviter.

Les résultats défavorables des premières quinze années d'existence du système classique ont eu d'ailleurs pour cause principale le manque de pédagogues bien préparés par l'époque précédente. On avait besoin de maîtres en masse, et il n'y en avait pas. On fut obligé d'en faire venir d'Autriche et de l'arrondissement scolaire de Dorpat. Les maîtres classiques tchèques et de Dorpat étaient pour la plupart des individus fort honorables, mais ils n'étaient en rien préparés aux conditions de la vie russe; et comme ils n'étaient guère familiers avec la langue russe, il leur fut difficile de se rapprocher de leurs élèves et de les comprendre. Il en résulta que sous eux les écoles prirent une espèce de caractère bureaucratique, assurément fâcheux.

La circulaire dont il est question plus haut attribue également à un certain manque de capacité et aux conditions précaires de leur vie domestique la sortie en masse des gymnases d'élèves qui n'ont pas terminé leurs études. Cette raison est sans doute bonne; mais l'on pourrait admettre aussi, et plus justement peut-être, que le mauvais résultat donné par les études classiques en Russie provient en partie de l'insuffisance de cet enseignement et du système vicieux adopté dans les gymnases. On s'est heurté, en effet, à de nombreuses difficultés : manque d'argent, manque de maîtres, etc... La plupart des gymnases n'ont pas de local leur appartenant; les classes contiennent parfois plus de quarante élèves, et dans ces conditions il est difficile, même pour un maître de grande expérience, d'obtenir de bons résultats.

Quoi qu'il en soit, les journaux russes approuvent fort les motifs de la lutte entreprise par le ministère de l'instruction publique et lui souhaitent de réussir à déraciner un mal que tous reconnaissent; mais, pour atteindre ce but, la plupart pensent qu'on ne devrait pas déroger au principe qui reconnaît le classicisme comme la base fondamentale de toute instruction sérieuse. Pour qu'il y ait moins d'élèves qui ne terminent pas leurs études, il faudrait, disent-ils, améliorer le mode d'enseignement et le système pédagogique,

et pour combattre efficacement une affluence d'éléments disparates dans les gymnases, il faudrait se hâter de réaliser la réforme de l'enseignement professionnel et élémentaire.

NOTICE

SUR LA FONDATION ET LE DÉVELOPPEMENT DE L'ASSOCIATION POUR L'ENCOURAGEMENT DES ÉTUDES GRECQUES EN FRANCE

(Avril 1867 — Avril 1877)

LUE A LA SÉANCE DU 5 JUILLET 1877 (1)

MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

Notre Société a depuis quelques semaines accompli la dixième année de son existence. Seul survivant des trois personnes dont l'initiative a déterminé sa formation, je crois faire chose utile, et de nature à vous intéresser, en vous offrant, d'après les notes et les documents qui sont entre mes mains, le récit de nos commencements. Aussi bien que pour les individus, il est bon pour les sociétés de connaître leur origine. Cette restitution d'un passé dont la trace s'efface chaque jour n'est pas une simple satisfaction donnée à la curiosité ; c'est un flambeau mis dans nos mains pour éclairer la route que nous avons à suivre. Le but mar-

(1) Extrait de l'*Annuaire* de 1877.

qué à nos efforts, l'office que nous avons à remplir, apparaissent au début avec une clarté que plus tard viennent souvent obscurcir des complications accidentelles; ne laissons pas s'éteindre cette lumière primitive.

Ce que je viens de dire est particulièrement vrai pour une société telle que la nôtre, dont l'origine n'a rien eu d'arbitraire ni de fortuit. Depuis le commencement de ce siècle, la France s'est occupée de régénérer chez elle les études grecques, et cette régénération a marché parallèlement et en rapport avec la régénération de la Grèce elle-même. Les noms de Villoison, de Hase, de Coraï, l'affranchissement de la Grèce, l'expédition de Morée, la fondation de l'Ecole d'Athènes, témoignent des relations qui, dans la première moitié du XIXe siècle, se sont formées entre les deux pays, pour le progrès et au profit de toutes les branches des études grecques. Projetée au commencement de l'année 1867 par Brunet de Presle, par Beulé, par moi-même, et presque aussitôt constituée avec le concours de M. Egger et avec la rapide adhésion de nos principaux hellénistes, notre Société s'est trouvée tout d'abord rattachée aux pensées et aux institutions issues du double travail de régénération dont je viens de parler; elle a reçu la mission de les soutenir, de les développer, d'en encourager la diffusion et le progrès. Permettez-moi donc de vous retracer avec quelques détails ces premiers commencements, et même, pour que l'enseignement soit complet, de vous rappeler brièvement la suite qu'ils ont eue. Après que le germe a été planté, il n'est pas sans intérêt de voir comment il s'est développé, quels fruits il a portés. Je vous conduirai ainsi de nos premières tentatives d'organisation à la constitution définitive de la Société, lorsqu'elle fut reconnue comme établissement d'utilité publique. Je vous demanderai même de jeter avec moi un coup d'œil sur nos développements ultérieurs jusqu'à l'époque actuelle. Vous reconnaîtrez ainsi, dans cette première période de dix années, une marche progressive et constante vers un but bien marqué, que nous ne devons cesser de poursuivre.

I

Dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 janvier 1867, Beulé avait inséré un article intitulé *la Crète et la question d'Orient*. A ce moment, l'insurrection crétoise durait déjà depuis plus d'une année, et menaçait de réveiller la question d'Orient sommeillant sous le traité de 1856. Beulé ne se montre nullement effrayé de ce péril. Il croit l'empire turc fatalement condamné à disparaître, et pense qu'il doit être remplacé par trois groupes qui seront, au nord du Balkan les provinces danubiennes; au sud les provinces helléniques, comprenant toute la péninsule jusqu'à la frontière actuelle du royaume de Grèce; enfin les provinces asiatiques. De ces trois groupes, le second est le seul dont Beulé s'occupe avec quelque détail, et il le fait surtout au point de vue politique. Cependant, sur le caractère de la race grecque, sur son passé, sur son avenir, l'article contient de très remarquables considérations. Il a d'ailleurs pour nous un intérêt tout particulier : il a été, non pas assurément la cause, mais l'occasion qui a donné naissance à notre Société. — Telle est la raison qui m'engage à en reproduire ici quelques fragments.

Beulé commence par se montrer très sévère, j'oserai dire sévère outre mesure, pour les défauts qu'il croit pouvoir reprocher à la race grecque; mais il semble qu'il ait voulu se ménager ainsi d'autant plus de liberté pour rendre ensuite hommage aux grandes qualités qu'il se plaît à lui reconnaître.

« On a reproché aux Grecs, dit-il, les fautes qu'ils ont commises dans le petit royaume qu'on leur avait laissé. Ces fautes étaient inévitables après quatre siècles de ténèbres et d'esclavage; il est même juste d'en rejeter une partie sur la diplomatie européenne, qui a imposé à un petit Etat de huit cent mille âmes toutes les charges d'un grand pays; qui, lorsqu'il lui aurait fallu pour roi un génie créateur ou du moins une main ferme, lui a envoyé un enfant; qui s'est appliquée depuis à semer parmi les Grecs les divisions et l'esprit d'intrigue, afin de constituer au milieu d'eux un parti russe, un parti anglais, un parti français. D'autres auraient succombé à tant de dangers ou à leurs propres folies; mais la vitalité de ce peuple est telle qu'il grandit au milieu de l'orage... Ne serait-il pas temps de chercher si les Grecs n'ont pas quelques mérites, s'ils ne présentent pas des éléments politiques qui nous répondent de leur avenir?..... Si l'on considère dans leur ensemble tous les Grecs, libres ou asservis, des îles ou des continents, de l'Asie-Mineure ou de la Turquie d'Europe, de Marseille ou de Londres, de Trieste ou d'Odessa, on est frappé de leur ressemblance. Tout est chez eux identique; ils parlent la même langue, pratiquent la même religion; ils ont une communauté de sentiments surprenante; ils n'affichent qu'une seule ambition, ne poursuivent qu'un seul but : tous veulent être libres; tous entrevoient Constantinople reconquise. L'unité de race existe chez eux bien plus que chez les Italiens, où l'antagonisme du Midi contre le Nord durera longtemps encore; bien plus que chez les Allemands, qui ne se rapprochent que pour résister à la France! Cette unité de race, que la gloire passée et les malheurs présents resserrent chaque jour, enflamme sans efforts un patriotisme d'autant plus ardent qu'il connaît ses droits, d'autant plus efficace que ses aspirations sont plus nettement définies. »

Beulé rappelle ensuite quelle puissance donne à la société grecque, avec le dévouement patriotique, le sentiment de l'égalité :

« Il n'y a chez eux, dit-il, ni aristocratie, ni classe vouée au travail et au mépris; il n'y a ni barrières ni préjugés, il n'y a ni misères, ni privilèges... C'est pourquoi chez eux la liberté, quand elle a été proclamée, n'a pas été un vain mot.

« Au lieu de maltraiter la Grèce, il serait donc sage de l'encourager, de l'agrandir, et surtout de déployer à son égard cette vertu éminemment paternelle, la patience. Il faut trente ans pour faire un homme; en faut il donc moins à l'éducation d'un peuple? Notre civilisation nous a coûté quinze siècles d'efforts, à nous qui héritions des Romains : ne donnerons-nous pas au moins un siècle à une nation qui sort des mains des Turcs?

« ... Les Grecs seront un jour les gardiens du Bosphore... Notre intérêt est donc de ne pas rejeter sans cesse dans les pièges de la Russie une race que son passé, ses instincts, son éducation, ses institutions, son commerce, poussent vers nous. Notre intérêt est de les faire rentrer dans la grande famille européenne dont ils sont les premiers-nés. »

Peu de jours après que cet article avait paru, je rencontrai Beulé dans le salon d'un ami commun. Divers travaux que j'avais récemment publiés sur *les Evangiles*, sur les *Origines boudhiques de la civilisation américaine*, sur l'*Usage pratique de la langue grecque*, sur les *Trois grands peuples méditerranéens et le Christianisme*, m'avaient mis en rapport avec lui et avaient établi entre nous, malgré l'inégalité de l'âge et la différence des carrières, d'amicales relations. Il connaissait toutes mes sympathies pour la Grèce. En nous rencontrant, nous fûmes tout naturellement amenés à parler de l'article du 15 janvier. Beulé développa, avec l'accent d'une conviction chaleureuse, les vues qu'il avait exposées; il m'apprit en même temps qu'il se préparait à leur donner une consécration pratique en se joignant aux fondateurs d'un comité de secours établi en faveur des Crétois insurgés; il me demanda si moi-même je ne serais pas disposé à en faire partie.

Je répondis à Beulé que, tout en ayant comme lui une foi profonde dans l'avenir de la race grecque, je ne partageais pas toutes ses opinions quant au rôle politique réservé aux Hellènes. Je ne croyais pas que l'empire turc, si malade qu'il pût être, fût condamné à périr; en tout cas, sa chute n'était pas imminente, ses forces n'étaient pas épuisées. L'Europe occidentale le protégeait, et toute tentative d'insurrection me paraissait périlleuse; l'encourager était assumer une bien grave responsabilité, et l'exemple récent de la Pologne me paraissait imposer aux meilleures intentions le devoir d'une prudente réserve. L'évènement ne justifia que trop les craintes que j'avais exprimées : l'insurrection crétoise ne tarda pas à s'éteindre au milieu de scènes de carnage et de dévastation. D'ailleurs, avant même ce funeste dénouement, Beulé, on le verra tout à l'heure, avait été amené à reconnaître l'impuissance de ses premiers projets et s'était rallié à des idées et à des combinaisons d'une tout autre nature.

Mais, avant de continuer le récit de mes relations avec notre illustre et infortuné confrère, j'ai besoin de vous parler du lien plus intime qui, à la même époque et sous l'influence des mêmes circonstances, s'était formé entre Wladimir Brunet de Presle et moi. Beaucoup d'entre nous ont été assez heureux pour jouir du commerce de cet homme excellent qui, au mérite d'une science solide et sagace, joignait les qualités du caractère le plus loyal, le plus aimable, le plus bienveillant. Pour tous, d'ailleurs, et pour ceux mêmes qui ne l'ont pas connu, il revit dans le portrait si fidèle qu'a tracé de lui notre zélé et dévoué confrère M. le marquis de Queux deSaint-Hilaire, dans la notice qu'il lui a consacrée.

Entre Brunet de Presle et moi, il y avait, sous beaucoup de rapports, une entière harmonie d'idées et de sentiments; nous avions surtout en commun ce que l'on peut appeler la religion de la Grèce; même admiration, non cependant exclusive, pour son passé, même

confiance en son avenir. Parmi les travaux que j'avais récemment publiés, la brochure sur l'*Usage pratique de la langue grecque*, rédigée en commun avec mon ami M. Renieri d'Athènes, l'avait tout spécialement intéressé. La leçon d'ouverture de son cours de grec moderne, en 1866, renferme à cet égard un témoignage qui m'est resté précieux et que j'aurai tout à l'heure l'occasion de reproduire devant vous.

Membre de l'Institut depuis 1852, Brunet de Presle avait été appelé, en 1864, à remplacer M. Hase dans la chaire de grec moderne à l'Ecole des langues orientales vivantes, et il profitait des facilités que lui offrait cette position pour faire arriver jusqu'au public des notions que des circonstances toutes particulières et les études de toute sa vie lui avaient permis de rassembler. A l'ouverture de son cours, en 1865, sa première leçon eut pour sujet : *M. Hase et les savants grecs émigrés à Paris sous le premier Empire et sous la Restauration*. Elevé, pour ainsi dire, au milieu de ces généreux fugitifs que son père aimait à réunir chez lui, Brunet de Presle avait, pour tracer cette page de l'histoire contemporaine, des sentiments et des souvenirs qui ne pouvaient se rencontrer que chez lui. En 1866, le sujet de la leçon d'ouverture fut un rapide résumé de l'histoire du grec, et en particulier du grec moderne. On voit combien le sujet de ces deux leçons, de la seconde notamment, se rattache aux études que bientôt notre Association devait être appelée à encourager. C'était, en quelque sorte, une assise posée à l'avance pour l'édifice qui allait se construire. Permettez-moi d'en mettre ici l'analyse et quelques extraits sous vos yeux. Ce sont des documents qui appartiennent en quelque sorte à notre histoire, et cette excursion, si c'en est une, ne nous fera pas sortir des limites de notre sujet. Voici le début du discours (1) :

(1) *Revue des Cours littéraires des 17 et 31 mars 1866.*

« Partout où les Hellènes ont porté leur activité et fondé quelque colonie, en Asie-Mineure d'un côté, de l'autre en Sicile, dans la partie de l'Italie qui a pris le nom de Grande-Grèce et jusqu'à Marseille, leur langue a pénétré avec eux et a survécu longtemps à leur puissance. De même, lorsqu'après la mort d'Alexandre, des monarchies macédoniennes s'établirent en Asie et en Egypte, la littérature grecque ne tarda pas à fleurir à Alexandrie et à Pergame, presque au point d'éclipser Athènes. Des hommes de races diverses, des Syriens, des Israélites, des Egyptiens, adoptèrent la langue d'Homère et de Platon, et se firent un nom dans cette littérature qui comptait déjà tant de grands noms. Et ce qui montre que ce n'était pas à la seule puissance des armes que tenait cette prépondérance, c'est que, lorsque tous ces royaumes, ainsi que la Macédoine et l'Achaïe, furent réduits en provinces romaines, non-seulement la langue grecque s'y maintint, mais elle pénétra même à Rome, et y entra bientôt en partage, dans toute éducation libérale, avec la langue nationale. »

Brunet de Presle nous montre ensuite la langue grecque s'associant aux destinées du christianisme naissant, devenant la langue des Apôtres, des Evangélistes, des Pères de l'Eglise et des conciles ; puis, après la fondation de l'Empire d'Orient, reprenant à Byzance son rôle politique, et gardant ce rôle pendant des siècles, jusqu'à la chute de Constantinople.

A ce moment on put croire, on crut généralement en Europe, que c'en était fait de la langue et de la nationalité grecques ; il n'en fut pas ainsi. Dans la suite de son discours, Brunet de Presle nous montre l'étude de la littérature et de la langue grecques transportée en Europe par les réfugiés de Byzance. Parmi les Grecs eux-mêmes, la connaissance des anciens auteurs et l'usage de la langue ancienne se maintient dans le clergé, dans les monastères et dans quelques hautes écoles. Le grec biblique demeure la langue de la liturgie, la langue officielle de l'Eglise ; Venise devient un

centre de culture hellénique. La langue vulgaire, toujours négligée au temps de l'Empire, après la chute de Constantinople tend à se purifier et à se rapprocher de la langue normale. Ce mouvement s'accentue et s'accélère à partir de la fin du siècle dernier, par suite de l'impulsion donnée au monde grec aussi bien qu'au monde européen par la philosophie du XVIII^e^ siècle et par la révolution française. C'est l'ère des Nicéphore Theotokis, des Eugène Boulgaris, des Coraï, des Doucas, des OEconomos, et autres grands réformateurs de la langue. Sans doute, dans leurs plans de réforme, ils ne s'accordent pas toujours entre eux ; souvent même ils se critiquent, ils se combattent, mais pour tous le but est le même : amélioration de la langue par un retour graduel et plus ou moins marqué vers la langue ancienne. Grâce à leurs efforts, la langue littéraire commune, si elle n'a pas encore atteint ce but, s'en est du moins tellement rapprochée que la continuité des deux langues n'est plus aujourd'hui contestable.

« Vous comprenez facilement, dit Brunet de Presle dans une autre partie de son discours, qu'il n'est pas facile de déterminer jusqu'à quel point le grec moderne diffère du grec ancien ; tout dépend des points de comparaison que l'on choisit... Pour l'antiquité les formes du langage sont aussi variées en Grèce que les génies y sont divers et les Etats divisés. La langue ancienne n'est pas une, elle est multiple..... D'un autre côté, la langue vulgaire (même à ne la prendre que depuis la chute de Constantinople) a déjà subi bien des changements et en subit tous les jours... C'est toujours la même langue qui s'est modifiée sans cesse. »

Brunet de Presle s'attache ensuite à répondre à cette question qui lui a été souvent adressée : La Grèce moderne a-t-elle une littérature ? La réponse est qu'aucun peuple peut-être ne présente un plus grand mouvement intellectuel, mais qu'aujourd'hui la grande af-

faire de la Grèce est de se mettre le plus tôt possible au niveau des nations les plus avancées de l'Europe; elle s'applique donc à les imiter, au point de négliger les ressources qu'elle pourrait trouver en elle-même. Il ne faudrait cependant pas s'imaginer qu'elle n'a pas d'œuvres originales. Le genre lyrique est celui qu'elle a cultivé avec le plus de soin. En histoire, en philosophie, en archéologie, il y a des ouvrages originaux d'une véritable valeur (1). Enfin, à moins d'être polyglotte, on sera heureux de pouvoir lire, traduits dans une même langue, les principaux ouvrages publiés dans chaque pays; « et la langue grecque moderne, soit par la richesse du lexique ancien dans lequel elle puise à son gré, soit par sa liberté d'allures, se prête merveilleusement à des traductions fidèles. »

Ici, Messieurs, je rencontre le passage dont je vous ai parlé tout à l'heure, dans lequel Brunet de Presle rappelle et apprécie les quelques pages que, d'accord avec M. Renieri, j'avais publiées en 1864 sur *l'usage pratique de la langue grecque*. Permettez-moi de le reproduire ici, non-seulement parce qu'il m'est un témoignage précieux de la sympathie de l'auteur, mais aussi parce qu'il marque l'origine et le point de départ de ma participation, assurément bien imprévue, à l'établissement de notre Société. Voici les paroles de Brunet de Presle :

« Dernièrement un homme qui n'est pas un helléniste de profession, mais qui a promené un regard philosophique sur les grandes questions qui préoccupent notre époque, frappé de ce besoin de communications faciles qui existe aujourd'hui entre tous les peuples, et qui fait involontairement penser à la

(1) Remarquons qu'à cette époque les deux premiers volumes de la grande *Histoire du peuple grec* de M. Constantin Paparrigopoulos avaient été déjà publiés, et que les dix dernières années ont vu paraître un grand nombre d'ouvrages spéciaux qui offrent un réel intérêt.

nécessité d'une langue universelle, a publié une brochure intéressante sur l'usage pratique de la langue grecque. Selon l'auteur, aucun idiome ne serait encore plus digne que la langue grecque, telle qu'elle est aujourd'hui parlée, de servir de langue internationale. On n'en trouverait pas une plus souple et plus accessible aux autres peuples européens, qui tous ont plus ou moins puisé, pour les termes de science et de philosophie, à ce fond commun de la langue grecque. Serai-je taxé d'une partialité, qui serait après tout excusable de ma part, si je dis que ces éloges sont tout à fait mérités? Et, sans s'abandonner à de trop vastes espérances, n'est-il pas permis d'émettre au moins le vœu que la langue grecque moderne, désormais plus généralement cultivée par les hellénistes d'Occident, puisse établir, soit entre eux, soit entre les Grecs et eux, des relations qui ranimeront leurs études et leur donneront souvent une application immédiate? »

Ce fut pour moi un sujet de vive satisfaction d'entendre, de la bouche de Brunet de Presle, cette apologie de la pensée que M. Renieri et moi avions émise deux ans auparavant. J'avais cependant une réserve à faire. Ce n'est pas la langue grecque, *telle qu'elle est aujourd'hui parlée* (ni même telle qu'elle est aujourd'hui écrite), que nous avions crue apte à devenir une langue internationale; c'est la langue grecque arrivée au terme de cette régénération, à laquelle elle ne cesse de travailler depuis un siècle, et qui, depuis quelques années surtout, comme l'a constaté Brunet de Presle dans ce même passage, a fait d'immenses progrès. C'est au grec, débarrassé des dernières anomalies qui le déparent; c'est au grec, restauré dans sa grammaire, tout en demeurant dans son esprit conforme autant qu'il peut l'être à nos tendances modernes, que nous croyons réservée la haute mission dont nous avons parlé.

A la fin de son discours, Brunet de Presle aborde encore un autre sujet intimement lié à l'étude de la langue grecque, soit ancienne soit moderne :

« L'année dernière, dit-il, j'ai exposé avec assez de développements l'histoire de cette prétendue réforme introduite au XVI^e^ siècle dans la prononciation, qui a donné lieu à des débats prolongés et à de volumineux ouvrages. M. Egger en a résumé les points principaux au début de son cours de l'année dernière à la Sorbonne, avec la netteté d'exposition qu'il apporte dans toutes les questions qu'il traite. Je serai plus d'une fois obligé de revenir sur ce sujet, puisque le retour à la prononciation des Grecs, malgré le vœu formulé par l'Académie des inscriptions, n'est pas encore un fait accompli, ni même arrêté en principe dans l'enseignement universitaire. Déraciner une habitude invétérée, alors même qu'on en reconnait les inconvénients, ne saurait être l'affaire d'un jour ni d'une année; mais cela se fera, j'en ai la conviction, au profit du grec ancien comme du grec moderne. Je m'estimerai heureux si nos entretiens servent à convertir quelques personnes, ou à leur faciliter une transition dont je ne me dissimule pas la difficulté. »

Sur ce dernier point, je me trouvais aussi en parfait accord avec Brunet de Presle. Il n'ignorait pas d'ailleurs que le vœu formulé par l'Académie des Inscriptions, en faveur de la prononciation nationale du grec, avait été, indirectement du moins, provoqué par la publication de la brochure sur *l'usage pratique de la langue grecque*. Lorsque j'eus l'honneur de remettre cette brochure à M. Duruy, alors ministre de l'Instruction publique, comme j'insistais auprès de lui sur la convenance d'introduire dans l'enseignement pratique la prononciation nationale du grec, il me répondit qu'il était personnellement tout disposé à entreprendre une réforme dont il reconnaissait toute l'utilité; que cependant, pour s'y décider, il avait besoin de se savoir appuyé par l'opinion de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Je répondis à M. Duruy que des communications que j'avais reçues m'autorisaient à lui donner l'espérance que cet assentiment ne lui ferait pas défaut; que, cependant, s'il le désirait, je m'offrais à recueillir sur ce point et à lui transmettre des renseiments tout à fait précis (1).

Le résultat fut qu'au bout de quelques semaines une lettre du ministre, en date du 22 octobre, soumettait la question à l'Académie, et que, le 13 novembre suivant, l'Académie, sur le rapport de M. Dehèque, y répondait par une résolution favorable, adoptée à l'unanimité moins une voix.

Le discours de 1866 nous fait connaître les vues de Brunet de Presle au sujet des études grecques. Dans l'intérêt de ces études, il formait cependant encore un autre vœu dont il m'avait souvent entretenu; c'était que, pour les personnes qui s'occupaient des choses de la Grèce ancienne et moderne, il existât un centre de réunion, une occasion régulière de se voir et de se concerter. Ce vœu était aussi le mien. Mais ni Brunet de Presle ni moi ne sentions en nous la puissance d'initiative, l'autorité nécessaire pour réaliser cette pensée. Elle me revint à l'esprit lorsque, à la fin de notre conversation sur la Grèce et l'Orient, Beulé m'eut entretenu de son projet de comité crétois. En lui-même, je l'ai dit, ce projet me paraissait n'avoir aucune chance de réussite. Mais ne pouvait-il pas être transformé? A l'idée du comité crétois, semi-philanthropique, semi-politique, ne serait-il pas possible de substituer celle du comité simplement studieux que Brunet de Presle et moi avions rêvé? La coopération de Beulé, si nous pouvions l'obtenir, me paraissait devoir apporter avec elle une puissante garantie de succès. Toutes les conditions nécessaires pour en assurer la réussite se rencontraient chez l'auteur du récent article sur la question d'Orient. Ancien membre de l'Ecole d'Athènes, devenu célèbre par la découverte de

(1) M. Egger a bien voulu rappeler cette circonstance à l'ouverture de son cours en 1861 (v. *l'Hellenisme en France*, t. I, app. I).

l'escalier des Propylées, Beulé devait le commencement de sa fortune à la Grèce. Ses thèses pour le doctorat, ses ouvrages sur le Parthénon et sur l'Acropole, témoignaient de l'intérêt qu'il prenait à l'histoire de l'art et du langage chez les Grecs. Devenu successivement professeur d'archéologie à la Bibliothèque impériale, membre de l'Académie des inscriptions et belles lettres, en dernier lieu secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, Beulé devait à ses travaux, à une conduite sage et habile, une haute et légitime influence dans le monde des arts et des lettres.

Je fit part de cette pensée à Brunet de Presle. Il l'approuva, et, après m'en être entendu avec lui, le 23 février (j'ai conservé cette date), je me rendis chez Beulé pour lui proposer la formation d'une *Société ayant pour objet la propagation de la langue et de l'art grecs;* c'était le titre convenu entre Brunet de Presle et moi. Je trouvai Beulé toujours préoccupé du projet de comité de secours en faveur des Crétois. J'appris de lui que ce comité était en voie d'organisation. Il devait continuer, en faveur de la Crète, la tâche des anciens comités philhelléniques. Des personnes occupant dans le monde, par leur rang ou leurs talents, une haute position, dont plusieurs avaient d'ailleurs, quarante ans auparavant, pris une part importante au mouvement philhellénique, le duc de Broglie, le prince Albert de Broglie, MM. Berryer, Firmin-Didot, Jules Favre, Guizot, comte de Laborde, Laboulaye, Lebrun, Legouvé, comte de Montalembert, de Noailles, Piscatory. Saint-Marc Girardin, Villemain, d'autres encore devaient en faire partie, et leurs noms ont en effet figuré sur la liste publiée du comité dirigeant. Cependant, quelles que fussent la générosité des intentions et l'importance des adhésions, je n'hésitai pas à déclarer de nouveau à Beulé, que l'œuvre poursuivie par ses amis et lui me semblait un anachronisme, et, comme telle, ne me paraissait avoir que bien peu de chances

de succès. Ce qui avait été légitime et salutaire à l'époque de la guerre d'émancipation, cessait de l'être lorsque, depuis bientôt quarante ans, la situation internationale de la Grèce se trouvait réglée par les traités. J'étais loin de croire que cette situation ne pût et ne dût être améliorée; mais elle devait l'être par d'autres voies que celle de l'insurrection. C'était surtout en faisant de plus en plus connaître et aimer la Grèce passée et présente, en montrant quels étaient ses titres à l'admiration et à la reconnaissance des nations, en rappelant ce qu'elle avait fait pour l'établissement de la liberté dans le monde, pour le perfectionnement des arts, des sciences et des lettres, c'était, disais-je, par cette sorte de propagande, que l'on pouvait le plus utilement servir, même politiquement, les intérêts du peuple grec. Beulé me parut frappé de ces observations. En ce moment, en effet, elles répondaient chez lui à une pensée intime qui allait bientôt se faire jour. Dans l'ardente polémique contre le césarisme, qui cette année était au fond de toutes ses leçons sur l'archéologie romaine, une des armes les plus puissantes qui fût à sa disposition était le contraste entre le génie grec, tout d'initiative et de liberté, et le génie romain, essentiellement autoritaire, et arrivant par une pente rapide à la violence et à la tyrannie. Beulé l'avait compris. En dehors même de ses sympathies très sincères et hautement prononcées pour la Grèce, pour la littérature et pour l'art helléniques, un intérêt tout spécial devait donc en ce moment lui faire accueillir avec faveur une idée qui tendait à l'encouragement et à la diffusion des études grecques. Aussi, tout en se réservant pour lui-même le temps de réfléchir, il m'exprima le vœu de voir bientôt se réaliser le projet dont j'étais venu l'entretenir.

Je me crus alors autorisé à lui demander si, en restant libre de tout engagement, il ne voudrait pas se rencontrer chez moi trois jours après avec Brunet de

Presle et quelques amis français et grecs, qui devaient s'y réunir pour examiner diverses questions relatives aux intérêts intellectuels, politiques et économiques de la Grèce. Il me promit de venir, et tint sa promesse.

Les personnes présentes à cette réunion du 26 février étaient, outre Brunet de Presle, MM. Théodore Delyanni, ministre de Grèce, et Roque, secrétaire de la légation hellénique; mon ami, M. Renieri, d'Athènes, à ce moment présent à Paris ; mes amis MM. Victor Lanjuinais et Adolphe Guéroult, enfin M. Legouez, professeur au lycée Bonaparte. Beulé ne vint que tard, mais il ne nous laissa pas longtemps dans l'incertitude sur les dispositions qu'il apportait. Ce jour même, en effet, il avait fait à son cours d'archéologie la leçon restée célèbre sur les *amis d'Auguste* (1), et avait annoncé, pour la prochaine séance, ce qu'il appelait le *procès de la littérature du siècle d'Auguste.*

Parmi les amis d'Auguste, c'est particulièrement Mécène que Beulé prend à partie dans la leçon du 26 février, Mécène, le protecteur des lettres, le patron officiel des poètes et des littérateurs. Passant en revue la troupe célèbre de ses clients, Beulé n'entend pas contester à tant d'écrivains illustres l'admiration qui leur est due au point de vue littéraire. Mais, en même temps, il déplore l'usage qu'ils ont fait de leur génie pour énerver l'esprit public, pour le façonner au régime de l'Empire, et pour faire abdiquer aux Romains, entre les mains du maître, toute énergie personnelle, toute généreuse initiative. Ce grief est aussi celui qui motive la rigueur de son jugement sur Mécène. « Le temps me manque, dit-il en terminant, pour présenter d'autres considérations sur ce sujet;

(1) Voir, pour cette leçon, la *Revue des Cours littéraires du 23 mars 1867*, et le volume qui a pour titre : *Auguste, sa famille, ses amis*.

elles touchent à nos intérêts les plus chers, à l'éducation de la jeunesse. Nous instruirons, dans notre premier entretien, le procès de la littérature du siècle d'Auguste. »

Beulé reprit devant nous et se plut à développer les idées qu'il avait traitées et celles qu'il se proposait d'aborder dans son cours. Il insista notamment sur la supériorité de la littérature grecque sur la littérature latine, au point de vue moral, et relativement à l'influence que chacune peut exercer sur l'éducation de la jeunesse. C'était nous donner une preuve non douteuse de son adhésion intime au projet qui nous occupait; mais l'heure n'était pas encore venue pour lui d'un concours actif et déclaré. La pensée du comité crétois, nous le verrons tout à l'heure, continuait à le fasciner. Tout se borna donc, cette fois, à des paroles d'approbation et d'encouragement. Et, comme nous persistions, Brunet de Presle et moi, à considérer sa participation comme une condition indispensable au succès de l'œuvre projetée, nous dûmes en ajourner de nouveau la réalisation. Heureusement, le retard ne fut pas de longue durée.

Quinze jours après cette première réunion, avait lieu, le 12 mars 1867, la leçon annoncée par Beulé, dans laquelle devait *s'instruire le procès de la littérature d'Auguste.* Je m'y rendis, en compagnie du ministre de Grèce, M. Théodore Delyanni.

Beaucoup d'entre vous, Messieurs, ont conservé le souvenir de cette leçon. Elle produisit une vive impression dans l'auditoire lorsqu'elle fut prononcée, et dans le public, lorsque, quelques jours après, elle fut publiée par la *Revue des Cours littéraires* (30 mars 1867). En la relisant aujourd'hui, on est frappé de ce qu'elle renferme de belles et justes pensées, exprimées parfois trop négligemment, souvent aussi en un magnifique langage. Elle forme, dans l'histoire de notre fondation, le pendant en quelque sorte de la leçon

de Brunet de Presle, dont je vous ai tout à l'heure présenté quelques extraits. Comme celle-ci, elle fut une assise préparée pour l'édifice que nous devions élever; comme celle-ci, elle appartient en quelque sorte à notre histoire. Permettez-moi donc d'en mettre aussi sous vos yeux l'analyse et les fragments les plus importants (1).

Beulé commence par rappeler que, dans la leçon précédente, en parlant de Mécène, de ses amis et de son influence immédiate, il n'a fait qu'énumérer contre la littérature du siècle d'Auguste ses principaux griefs au point de vue moral et politique; il veut aujourd'hui revenir sur ce sujet, et surtout montrer le remède à côté du mal.

« Ce remède, dit-il, je n'ai point la prétention de l'avoir inventé; il y a longtemps qu'il a été proposé. Ce remède, c'est la prééminence que le grec doit obtenir sur le latin dans l'enseignement.....

« La supériorité du grec sur le latin n'a point besoin d'être démontrée; elle a été avouée par les Latins eux-mêmes. Tous les écrivains latins sont pleins du sentiment de ce qu'ils doivent aux Grecs, et de leur infériorité vis-à-vis de ceux qu'ils proclament leurs maîtres et dont ils ne cessent de s'inspirer..... C'est un lieu commun, une vérité acceptée par les parties les plus intéressées... Ce que je propose, c'est de tirer la conséquence de ces principes, c'est de les appliquer, c'est de faire passer dans nos mœurs ce qui est dans nos idées, et de réaliser ce qui est resté à l'état de théorie. »

Dans la réforme qu'il propose, Beulé distingue et signale trois éléments principaux : la langue, la littérature, l'intérêt moral et politique.

(1) Dans les fragments que nous citons, il nous est plusieurs fois arrivé de corriger certaines négligences de style dues à la rapidité de l'improvisation; car Beulé n'écrivait pas ses leçons à l'avance : il se bornait à revoir le texte sténographié. Ces négligences, qui souvent nuisent à l'expression de la pensée, se remarquent bien moins dans l'ensemble, mais elles deviennent choquantes dans un fragment isolé.

En ce qui concerne la langue, quelle que soit sa prédilection pour le grec, il se défend de vouloir en favoriser l'enseignement aux dépens du latin. Il reconnaît l'importance toute particulière que le latin a pour nous.

« Le langue française, dit-il, est fille du latin, et nous ne pouvons perdre de vue cette filiation... Aussi je n'écarte point le latin; tout au contraire, je désire que la jeunesse l'apprenne et le sache bien; mais je crois qu'elle l'apprendra beaucoup mieux avec cette préparation forte, et cette nourriture robuste qu'implique l'étude préalable du grec.....

« Quand vous faites apprendre les langues vivantes à vos enfants, si vous commencez par une langue plus complexe et plus difficile, par une langue mère, n'est-il pas vrai que les langues qui en dérivent sont apprises comme en se jouant?... De même, si, à l'âge où les enfants ont la perception la plus vive des sons et des mots, vous leur faites apprendre d'abord la langue grecque plus abondante et plus complexe, et que vous arriviez ensuite au latin, qui n'est qu'une langue sœur, subordonnée par bien des côtés à la langue grecque, ils l'apprendront plus vite.

« A cette réforme il y a une autre raison : c'est que le latin est une langue morte, tandis que le grec n'en est pas une. Le grec renaît : il est toujours une langue vivante, il se recompose, s'enrichit, et, avant la fin du siècle, il sera digne peut-être d'être classé parmi les langues littéraires. »

Ici Beulé trace le tableau du perfectionnement graduel de la langue grecque depuis le commencement de ce siècle, et de son expansion, par suite de la diffusion des colonies grecques, dans tout le bassin de la mer Méditerranée et de la mer Noire et jusqu'en Angleterre.

« Ainsi, dit-il, quand nous faisons apprendre à nos enfants le grec ancien, nous nous trouvons leur faire apprendre en même temps une langue vivante, une langue qui sera parlée un jour et écrite dans tout l'Orient. Une des conditions, il est vrai, serait de délaisser l'inepte prononciation qui porte à tort le nom d'Érasme, qui assimile la prononciation du grec à celle du français, et détruit la physionomie, l'accent, l'harmonie, d'une langue éminemment musicale. »

Des applaudissements avaient accueilli ces dernières paroles; Beulé en prit acte avant de continuer.

« Vos applaudissements, dit-il, m'assurent que jusqu'ici vous partagez mes idées, et que vous ne doutez pas de l'excellence de l'étude philologique du grec. Je passe à la seconde partie; elle n'est pas moins facile à démontrer : Quelle serait l'influence de la littérature grecque étudiée de bonne heure, sur notre éducation littéraire? Quelle serait son action sur le goût national, et sur nos créations dans l'ordre de l'intelligence?

« Sans doute, il ne faut, ni renier le passé ni lui jeter un blâme rétrospectif, qui serait presque de l'impiété; il est certain que la littérature française est fille de la littérature latine, qu'elle en est profondément imbue, qu'elle a été presque constamment inspirée par elle... »

Ici Beulé rappelle que la Renaissance, pour ne rien dire du moyen-âge, fut en France essentiellement latine, et que la littérature du siècle de Louis XIV se rattache d'une façon intime à celle du siècle d'Auguste; mais, par suite même de cette influence si longtemps prolongée, la littérature latine est maintenant pour nous une source épuisée. Dès le commencement de ce siècle on était arrivé à un véritable dégoût de l'antiquité latine; et des esprits ardents, des hommes d'un talent incontestable, demandant des modèles aux littératures étrangères, tentèrent de propager en France ce qu'on appelait alors le romantisme. Ce besoin de nous rajeunir aurait trouvé une satisfaction plus vraie et plus pure, si, comme l'ont fait autrefois les Latins, nous avions été nous inspirer des œuvres du génie grec.

« Je suis convaincu, continue Beulé, que nous, fils des Latins, si nous avions le courage de nous imposer dès l'âge le plus tendre cette assimilation qui ne peut plus s'accomplir dans un âge plus avancé, nous en tirerions un grand profit. Lorsqu'on touche au seuil de la vie libre, des luttes et des plaisirs du monde, on n'a plus le temps de s'astreindre à ces études patientes et vigoureuses, qui nous font pénétrer au cœur d'une littérature; il faut un âge plus tendre, une mémoire que la moindre image frappe et ravit, qui possède encore cette fraîcheur, cette sensibilité naïve, où tout ce qui est beau laisse une trace.

« Ouvrez donc aux jeunes intelligences les clairs horizons, le jour si pur et si libre de l'intelligence grecque, et vous ouvrirez en même temps à l'inspiration moderne cette source que nous cherchons et que le romantisme a demandée en vain à des races différentes, qui n'avaient pas ces modèles magnifiques, ces types à jamais inimitables que la Grèce a créés et rendus immortels. C'est dès l'enfance, si vous voulez agir sur les âmes, que le contact du génie grec préparera des poètes, de grands prosateurs, des orateurs, des moralistes, des philosophes, des penseurs politiques, des bienfaiteurs de l'humanité, en un mot des hommes supérieurs dans tous les ordres d'idées. C'est avant l'adolescence qu'il faut commencer à éveiller les imaginations, à peupler la mémoire, à ouvrir les cœurs par les clartés sereines de cette belle littérature grecque; à un âge plus avancé, il est trop tard.

« Je puis comparer ce séjour prolongé que je voudrais obtenir pour la jeunesse au milieu des œuvres grecques au séjour que chacun de nous a pu faire au milieu des ruines, des sites, des beautés pittoresques du sol grec. Le pays est certes bien déchu de sa splendeur passée, et cependant, quel est celui qui l'a parcouru sans ressentir un charme qu'il ne pourra jamais oublier? Certes, quand on fait le voyage de Grèce un peu tard, au seuil de la maturité ou de la vieillesse, on éprouve de sin-

gulières joies; mais le raisonnement a plus de part dans ces joies que l'imagination, l'élan involontaire et l'impression irréfléchie. Si, au contraire, c'est à vingt ans que vous allez à Athènes, dans le Péloponnèse, en Thessalie, en Asie Mineure, dans les îles, dans tous ces pays bénis dont vous avez bégayé les noms dès l'enfance, alors il y a comme une sorte d'initiation et d'enivrement qui vous rend capables de sensations bien plus profondes. C'est à cet âge surtout que le seul nom du Pentélique ou de l'Hymette, la seule vue du Parnasse ou de l'Hélicon vous font battre le cœur et entrevoir un monde d'aspirations poétiques et de délicieuses sensations. C'est à cet âge qu'on ne peut parcourir la mer sans comparer ses flots à d'innombrables sourires, sans saluer avec une pieuse émotion chacune des Cyclades rangées autour de Délos comme autour d'une reine, sans voir Vénus et les Néréides se jouer derrière l'azur, sans attacher un souvenir ou un rêve à chaque vague caressée et poussée par la brise. C'est à cet âge qu'on laisse, sans en avoir conscience, s'écouler des journées entières sur les rochers de l'Acropole d'Athènes, écoutant le murmure du passé qui résonne mélodieusement à votre oreille avec les échos lointains de la plaine..... Eh bien! ce voyage est à peine le symbole du voyage autrement facile, autrement fécond que vous pouvez faire entreprendre à vos enfants à travers les auteurs grecs, en leur offrant cette clef magique qu'on appelle l'intelligence du texte, en leur rendant familiers ces livres trop peu feuilletés, où se retrouve tout ce que la Grèce a vu, pensé, rêvé, raconté, conseillé, inventé. »

Ce que Beulé, dans ce beau passage, demande pour la littérature, il rappelle qu'on l'a fait pour l'art depuis le commencement du siècle; l'architecture, la sculpture, dégoûtées de l'imitation latine et du style du XVIIIe siècle, se sont retrempées dans l'étude des créations de l'art grec, si parfaitement belles jusque dans leurs débris. D'un autre côté, les philosophes grecs ont été traduits, commentés, mis à la portée du grand nombre. « Ce que l'on a commencé pour l'art et la philosophie, qu'on le continue donc pour toutes les branches de la littérature. Que par l'intelligence des textes on mette les jeunes esprits, au moment où ils s'ouvrent aux belles choses, en communication avec les grands modèles de la Grèce. »

Après ces considérations, Beulé aborde ce qu'il appelle le troisième point de sa thèse, l'intérêt moral et politique qui s'attache aux études grecques. Un pareil sujet était difficile à traiter dans les étroites limites d'une fraction de leçon. D'ailleurs, il faut bien l'avouer, dans ces limites mêmes, la critique de la littérature latine, présentée par Beulé en opposition à la littérature grecque, aurait gagné à être mieux préparée, et aussi (pourquoi ne pas le dire?) elle eût dû être plus impartiale, plus équitable. Lui-même avait senti ce qu'on pouvait lui reprocher sous ce rapport. En abordant la dernière partie de son sujet, il sollicite l'indulgence de ses auditeurs, « parce que, dit-il, il peut lui échapper des paroles qui dépassent sa pensée. » Mais, tel qu'il est, ce *plaidoyer*, si l'on veut lui donner ce nom, renferme un grand nombre de justes aperçus, dont on comprendra mieux la portée à mesure qu'on les aura plus attentivement médités.

Beulé part de ce fait incontestable, que les écrivains du siècle d'Auguste, par la forme admirable de leurs œuvres, devront toujours rester, pour la littérature latine, la base de l'enseignement. Des poètes de la République, Plaute, Térence et Lucrèce exceptés, il ne nous reste que des débris, dont la forme littéraire est d'ailleurs trop imparfaite pour qu'ils puissent être offerts en modèles à nos élèves. Par la facture de ses vers, par le caractère de sa pensée, Lucrèce ne peut davantage convenir à cet emploi; Plaute non plus, quel que soit l'intérêt de ses drames et le mérite de ses vers, et « à ses préceptes sur l'art de bafouer les pères, la prose du grand Caton ne saurait servir de correctif ». Parmi les écrivains du siècle d'Auguste,

Catulle, Tibulle, Properce, Ovide lui-même (à part ses *puériles Métamorphoses,* comme les appelle Beulé), doivent être soigneusement tenus à l'écart. « Sans doute les satiriques qui suivent le règne d'Auguste ont une incroyable vigueur; mais ils peignent si bien les vices qu'ils flagellent que la peinture fait oublier le coup de fouet. D'ailleurs l'indignation est une vertu négative qui se compose d'amertume plus que de force, et qui n'est pas sans danger pour les jeunes âmes auxquelles sont surtout nécessaires, pour se développer, le calme, les inspirations douces et le spectacle du beau. Tacite lui-même, l'homme de bien, a quelque chose de l'amertume des satiriques, et il est forcé de décrire trop d'horreurs pour que ses œuvres ne doivent pas rester la lecture des hommes faits. » Me sera-t-il permis d'ajouter en mon nom que Salluste, que Sénèque, ne me paraissent pas non plus à l'abri de ce dernier reproche? Leurs vertueuses déclamations ne nous semblent pas le meilleur aliment qui puisse être offert à la jeunesse. Tite-Live, César, sont sans doute des modèles de style et de composition historique; mais l'incessant tableau qu'ils nous présentent des procédés et des actes de la conquête romaine est-il un heureux modèle à mettre sous les yeux des futurs ouvriers d'une civilisation dont le travail et la paix sont le premier besoin et la première loi? Tite-Live lui-même, enfin, n'est-il pas, en même temps que le grand historien de la fortune croissante de Rome, le premier prophète de sa décadence? Au moment même où il prend la plume pour raconter tant de siècles de gloire et de prospérité, Tite-Live ne peut taire les lugubres pressentiments qui l'affligent : « Rome, dit-il, est arrivée à ce point de grandeur qu'elle s'affaisse sous son propre poids. Les forces du peuple se consument elles-mêmes, et les choses en sont venues à ce point que Rome ne peut plus supporter ni ses vices ni le remède à ses vices. » Pendant cinq siècles, les écrivains latins,

y compris les Pères de l'Église, ne font que nous retracer les actes successifs de cette décadence, qui à la fin devient une véritable agonie. Un homme d'un esprit juste et pénétrant, qui a occupé un rang distingué parmi les critiques contemporains, Philarète Chasles, a écrit, il y a quarante ans, que « l'Europe moderne, héritière de Rome, vivant de ses souvenirs et de ses institutions, avait commencé à rebours sa vie de société ; *qu'elle avait débuté par la vieillesse* ». En un sens du moins, le mot est parfaitement vrai; mais c'était là une nécessité fatale, infligée à l'Europe par le mouvement même de la civilisation. Aujourd'hui que cette nécessité ne pèse plus sur nous, devons-nous imposer aux nouvelles générations, avec le même héritage, la même infirmité?

Parmi les grands écrivains qui appartiennent au moins à l'aurore du siècle d'Auguste, il en est un cependant que Beulé ne nomme pas, et auquel il nous semble qu'il eût pu, sans se démentir, accorder mieux même que son indulgence, un tribut sincère de louanges : j'ai nommé Cicéron. Quels que soient les défauts qu'on peut lui reprocher, notamment cette redondance de style et de pensées qui a eu sur ses imitateurs une si fâcheuse influence, il est certain que, profondément imbu des œuvres du génie grec, Cicéron les a vulgarisées, élargies, appropriées au génie romain, et qu'il est ainsi devenu pour le monde moderne un initiateur suprême dans le domaine de l'éloquence, de la philosophie, de la morale et de la politique. Beulé eût dû s'arrêter aussi au moins quelques instants sur ce qu'il y a de vraiment grand et de salutaire dans l'œuvre d'Horace et de Virgile, ces deux princes de la poésie latine au siècle d'Auguste; mais, toujours cédant à la préoccupation qui le domine, il ne trouve à signaler chez Horace que « sa nonchalance dédaigneuse et ses maximes anacréontiques »; chez Virgile, que « cette passion efféminée dont ni les *Bucoliques* ni les premiers

livres de l'*Énéide* ne sont exempts ». Il y a sans doute quelque chose d'excessif dans ces critiques de détail; mais l'ensemble des reproches qu'il adresse à la littérature latine ne nous semble que trop fondé.

« Il faut, dit-il, des accents plus fiers, des principes plus énergiques, des leçons plus mâles pour former des hommes, élever leurs caractères, constituer leur dignité morale.

« Lorsque l'on vit par la pensée avec les poètes contemporains de Mécène et d'Auguste, ce qui nous apparaît est un monde de bonne grâce, de souplesse, de flatterie, de renonciation personnelle; c'est la servilité aimable et parée des plus nobles déguisements. On sent partout la conscience muette devant le maître, l'effort pour détourner le citoyen des affaires communes, et lui inspirer l'aversion de tout mâle souci.

« Il y a dans cet abaissement des citoyens sous Auguste, dans cette corruption du sentiment individuel, dans cette négation de la dette envers la patrie, dans ces flatteries à outrance qui vont jusqu'à faire d'un homme l'égal des dieux et jusqu'à diviniser ses prétentions et ses erreurs, il y a dans l'ensemble de cette poésie un péril inévitable pour les littératures qui s'en inspirent. Après avoir loué les emprunts que la littérature française a faits aux Latins, il est impossible de dissimuler ce que cet esprit d'imitation a produit de mauvais. C'est chez les poètes d'Auguste que les poètes de la Renaissance ont appris à comparer aux dieux et aux déesses de l'Olympe, non-seulement les rois et les reines, mais les maîtresses des rois et les plus vulgaires courtisans. Certes ce n'était pas une inspiration du vieux génie français, qui était frondeur, railleur, libéral, ami de l'indépendance, et qui n'avait jamais appris à se mettre à genoux devant un maître. Les poètes de la Renaissance ont pris ces façons serviles dans les livres latins, dans les souvenirs de leur jeunesse, et ils ont cru faire merveille en divinisant leurs contemporains, comme les poètes de l'empire avaient divinisé les empereurs. N'avez-vous pas rougi, messieurs, rougi pour des génies que nous admirons et vénérons, en lisant certaines pages à jamais

regrettables de nos classiques français, et en constatant à quel degré d'adulation sont descendus certains écrivains du règne de Louis XIV?...

« Vous comprenez que cette contagion, si elle a séduit et corrompu des esprits d'un ordre supérieur, sera un danger aussi pour des esprits plus communs qui n'écrivent pas, mais qui flattent, qui ne pensent pas, mais qui agissent, qui ne font pas de vers, mais qui se soumettent, qui ne divinisent pas leurs maîtres, mais qui sont prêts à tout.

« Or, quel est le mal de notre époque? Nous devons nous dire nos vérités en face : le mal de notre époque, c'est la langueur des esprits, l'abandon de nous-mêmes, le goût du repos, l'insouciance, le sentiment individuel substitué au patriotisme, l'art de demander beaucoup à la chose publique et de lui donner peu, la confiance dans l'État et l'abdication de nos droits et surtout de nos devoirs de citoyens. Nous croyons nous justifiér en imputant le mal à ceux qui nous dirigent et en accusant sans cesse les évènements supérieurs à notre volonté. Quand un peuple est tombé à ce point, il ne doit chercher la cause de sa chute qu'en lui-même. Il est certain que le développement du commerce, les inventions multipliées de l'industrie, cinquante ans de paix et de prospérité, l'accroissement des richesses, les fortunes subites, un bien-être qui n'a été égalé à aucune époque et qui a pénétré toutes les classes, mêmes les plus pauvres, il est certain que tout a contribué à créer chez nous un besoin incessant de jouissances. Le jour où l'homme ne pense qu'à ses jouissances, il se détache de la société, il se croit supérieur à tout devoir, il ne voit plus que des besoins.

« C'est là un péril, et un péril grave, messieurs; il est temps de le conjurer, il est temps d'y chercher un remède. Pour nous guérir, nous sommes un peu vieux, mais pensons à nos enfants, et efforçons-nous de leur donner une éducation plus forte, plus morale, plus politique que n'a été la nôtre. Nous sommes trop latins avec nos maîtres; nous sommes trop épicuriens avec Horace, trop languissants avec Virgile, trop courtisans vis-à-vis d'Auguste.

« Il faut à nos fils, si nous voulons qu'ils soient meilleurs que nous, un aliment plus mâle et plus généreux. Reléguons le latin au second plan; il aura toujours son rang, puisqu'il est si nécessaire à l'intelligence de nos lois, de nos sciences, de notre langage même et des modèles qui ont inspiré notre littérature, mais il n'aura que le second rang. La plus grande part, la plus longue, appartiendra à la littérature grecque. Là sont les sources pures, abondantes, irréprochables; là se préparent les philosophes, les penseurs, les citoyens, les hommes d'État. Là vous pouvez mettre entre les mains des enfants les œuvres les plus simples et les plus admirables.

C'est Homère, plein de leçons et d'héroïsme; c'est Hésiode avec sa belle morale, Solon avec ses exhortations patriotiques; puis Eschyle, Sophocle, Euripide, où l'âme apprend à penser avec grandeur et à s'exprimer dans un langage magnifique. Si nous voulons des prosateurs, c'est Hérodote, le conteur merveilleux, dont les récits sont faits pour charmer l'imagination de l'enfant aussi bien que la raison des vieillards; c'est Thucydide, à la fois grand historien, grand politique, grand philosophe; c'est Xénophon, qui a sur les lèvres le parfum du miel de l'Hymette, et qui en même temps retrace avec énergie les exploits immortels d'une poignée de Grecs; c'est Platon, qui transporte l'âme dans les sphères les plus élevées, et dont la forme harmonieuse est un modèle de proportion et de beauté; c'est Aristote, qui a guidé le moyen âge, qui est parfois aride, mais qui donne aux esprits la netteté, la précision, et qui enseigne quels sont les droits du citoyen, les règles des États, les constitutions des sociétés; c'est Théophraste, le plus pur et le plus charmant des moralistes; c'est Lucien, le plus spirituel et le plus fin des critiques; c'est Démosthène, l'énergique patriote; c'est Eschine, c'est Lysias, c'est toute l'école des orateurs attiques.

« Calculez, messieurs, quel serait le résultat de l'enseignement de cette grande littérature. Supposez une génération qui, dès l'enfance, est initiée à la connaissance de la langue grecque, qui grandit, se développe en se pénétrant de toutes ces beautés : elle s'épanouirait, à son insu, à tout ce qui est

beau, grand, généreux. L'élévation du sentiment moral, que respirent tous les livres grecs, serait la santé et la force de notre jeunesse. Je ne parle pas de la philosophie, que les Grecs ont inventée, analysée, développée à un tel point que la philosophie moderne n'a pu que marcher sur leurs traces; mais la morale même a trouvé dans les écrivains grecs des interprètes si admirables qu'ils n'ont pu être surpassés que par le christianisme, et encore plus d'un docteur chrétien regardait-il Socrate et Platon comme des précurseurs de la morale évangélique.

« Mais à la morale pratique j'ajoute une autre morale, qui en est le couronnement, et que je serais tenté d'appeler la *morale politique*. Dans la littérature grecque, vous verrez constamment dominer un sentiment qui est le secret de toutes les nations qui grandissent : le patriotisme opposé au sentiment individuel..... C'est donc la littérature grecque qui, par excellence, est digne de former des hommes et surtout de former des hommes libres. »

C'est par ces hautes paroles que Beulé terminait sa leçon : malgré certaines négligences, certaines exagérations que nous avons signalées, le succès avait été incontestable; Beulé avait gagné devant son auditoire la cause des études grecques. En l'entendant, j'étais heureux de cette victoire obtenue pour des convictions que je partageais; j'éprouvais encore une autre satisfaction. Je sentais se confirmer l'espoir qui m'avait conduit quelques semaines auparavant chez Beulé, qui, aujourd'hui même, m'avait amené devant sa chaire. Il me semblait qu'après cette solennelle manifestation de sa pensée, les doutes, qui jusqu'ici avaient retardé sa complète adhésion à nos projets, ne pouvaient subsister; que notre œuvre allait devenir la sienne; qu'enfin l'heure n'était pas éloignée où pourrait se réaliser la fondation d'une Société des études grecques. Mon pressentiment fut bientôt justifié.

Quand la leçon fut finie, nous nous empressâmes,

M. Delyanni et moi, de nous approcher de Beulé, et nous lui offrîmes nos félicitations; mais, au bout de quelques instants, la conversation changea de sujet, et Beulé lui-même aborda la question de notre projet d'une Société des études grecques. Il nous dit que le comité pour la souscription en faveur des Candiotes était définitivement organisé, sous la présidence de M. le duc de Broglie, et sous la direction effective de M. Guizot. Il ajouta que, constitué comme il l'était, ce comité ne pouvait s'occuper de la question des études grecques; que, dès lors, il reconnaissait la parfaite opportunité du projet dont nous l'avions entretenu; que maintenant il était, pour sa part, tout prêt à s'y rattacher, et qu'il en désirait la prompte réalisation.

Je me hâtai de faire connaître ce résultat à Brunet de Presle, et nous tombâmes d'accord que le moment d'agir était venu. Après divers pourparlers, une réunion fut convoquée chez moi, le dimanche 24 mars, pour discuter la formation d'une société, qui porterait le nom de *Société helléniste,* ou bien, de *Société pour le développement et la propagation dc la langue et de l'art helléniques*.

Douze personnes, non compris Brunet de Presle et moi, assistaient à la séance. C'étaient MM. Beulé, Bréal (Michel), Dehèque, Eugène d'Eichthal, Gidel, Goumy, Miller, Perrot (Georges), Wescher, Zotenberg, et deux jeunes étudiants hellènes, MM. Bernardaki et Rangabé.

MM. Alexandre Bertrand, Gustave Deville, Victor Lanjuinais, Renan, Jules Simon, n'avaient pu se rendre à l'invitation que nous leur avions adressée. Nous eûmes tout particulièrement à regretter l'absence de M. Egger, qui devait se joindre à nous pour seconder notre tentative, et qu'une subite indisposition avait retenu chez lui.

En m'entendant prononcer ici le nom de M. Egger pour la première fois, on se demandera sans doute

comment il se peut que ce nom n'ait pas été prononcé plus tôt. Ce nom est, en effet, si intimement lié à l'existence de notre Société, qu'en tout temps, et alors même qu'elle n'existait qu'en idée, il semble qu'il ait dû s'y trouver associé. Il y a là, en effet, comme un mystère dont je suis heureux de pouvoir donner l'explication. M. Egger était, on le sait, l'ami le plus cher de Brunet de Presle. J'avais moi-même reçu de lui l'accueil le plus cordial, lorsqu'en 1864, novice déjà vieux, je fis mon entrée dans le monde helléniste par la publication, en commun avec M. Renieri, de l'opuscule sur l'*Usage pratique de la langue grecque;* cet accueil s'était étendu à M. Renieri lui-même et à son ami, M. Philippos Johannou. Et cependant, jusqu'à une époque toute récente, nous n'avions, ni Brunet de Presle ni moi, entretenu M. Egger de nos projets de Société hellénique. C'est qu'auprès de lui c'était du présent beaucoup plus que de l'avenir que l'on était tenté de s'occuper. L'importance de ses travaux (1), sa position parmi les hellénistes, son professorat à la Sorbonne, son obligeance infatigable, faisaient de lui un centre vers lequel se sentaient également attirés les amis de la Grèce et les amis des études grecques, les Français et les étrangers, particulièrement les Hellènes. Auprès de lui, hellénistes ni philhellènes ne sentaient plus leur isolement, et l'on ne pouvait lui demander de chercher le remède à un mal qui était inconnu près de lui. Mais, lorsque les choses eurent pris le tour que nous avons dit, lorsque notre projet nous sembla près de passer du rêve à la réalité, alors nous nous empressâmes de

(1) Cette année même paraissaient le *Rapport sur l'état des études de langue et de littérature grecques en France dans les trente dernières années,* demandé à M. Egger par le ministre de l'instruction publique, et une notice sur *Une renaissance nouvelle des études grecques et latines au* XIX^e^ *siècle*. Il préludait ainsi à l'histoire de l'*Hellénisme en France*, qu'il devait publier deux ans plus tard. Le second volume contient comme appendices les deux travaux précédents.

faire appel à son amitié, à ses lumières, à son dévouement, et de réclamer un concours que nous savions à l'avance devoir nous être accordé. J'ai dit par quel accident nous fûmes, le 24 mars, privés de la présence de M. Egger; mais il prit la part la plus active aux séances qui suivirent, et, depuis ce moment, je n'ai pas à vous apprendre ce qu'a fait M. Egger pour l'organisation, la direction et le développement de la Société. Trois fois, dans les dix années qui viennent de s'écouler, il a laborieusement rempli les fonctions de la présidence auxquelles vous l'aviez appelé, et, en le nommant il y a peu de jours votre président honoraire, vous avez été heureux de lui offrir le tribut d'une reconnaissance surabondamment méritée.

Je reviens maintenant à notre réunion du 24 mars. Lorsque la séance fut ouverte, Brunet de Presle prit le premier la parole; les termes de la question à discuter avaient été, comme je l'ai dit, convenus entre nous et communiqués à nos amis. Il s'agissait de la création d'une *Société pour le développement et la propagation de la langue et de l'art helléniques*. Au dernier moment, il semble que la timidité naturelle à Brunet de Presle prit le dessus, et, craignant de ne pouvoir faire accepter le projet tel que nous l'avions formulé, il se borna à proposer la formation d'une association, dont le but serait de mettre entre les mains de ses membres les principaux livres publiés en grec moderne.

Réduit à ces proportions, le projet perdait évidemment l'importance et l'intérêt qui pouvaient le faire réussir. Je pris donc à mon tour la parole, non pour combattre la proposition de Brunet de Presle (je déclarai au contraire en reconnaître l'incontestable utilité), mais pour montrer que, si on voulait en assurer le succès, il fallait qu'elle fût rattachée à un projet d'une plus grande portée. Le programme sur lequel la réunion était appelée à délibérer me paraissait offrir cet avantage, et je demandai qu'il fût tout d'abord mis en discussion.

Ce point accepté, les trois questions suivantes furent successivement débattues :

1° L'enseignement du grec doit-il ou non continuer à faire partie des études classiques?

2° Admettant l'affirmative, faut-il conserver l'usage de la prononciation dite érasmienne, ou bien adopter la prononciation nationale du grec?

3° La langue moderne peut-elle être complètement ramenée au vocabulaire et aux formes grammaticales de la langue ancienne?

A la suite de ce débat, qui offrit un sérieux intérêt, le principe d'une société à fonder pour le développement des Études grecques fut unanimement accepté. Il restait à en déterminer, d'une manière précise, le but et le mode d'action. Sur la proposition de MM. Miller et Beulé, une commission de cinq membres, composée de MM. Beulé, Michel Bréal, Brunet de Presle, Gust. d'Eichthal, Ch. Gidel, fut nommée pour s'occuper de ce travail.

Cette commission se réunit chez moi quatre jours après. Elle décida la formation d'une *Association pour l'encouragement des études grecques en France*, titre qui fut définitivement adopté et qui est demeuré le nôtre. En même temps, un projet de statuts fut ébauché.

Le 1er avril, une nouvelle réunion eut lieu chez Brunet de Presle; MM. Alexandre Bertrand, Beulé, Michel Bréal, Brunet de Presle, Dehèque, Egger, d'Eichthal, Goumy, Renan, Wescher y assistaient. MM. Deville, Gidel, Miller, Georges Perrot n'avaient pu s'y rendre. Les propositions de la commission furent adoptées, et on décida la création d'un comité de trente membres fondateurs. C'était seize noms nouveaux à ajouter aux quatorze que je viens de mentionner; on désigna les personnes auxquelles cette coopération serait proposée, et on fixa la prochaine réunion au dimanche suivant, 7 avril, chez M. Beulé,

dans l'appartement du secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, au palais de l'Institut.

Dans cette nouvelle séance, on put constater l'acceptation de toutes les personnes nouvellement invitées à prendre place parmi les fondateurs ; les seize noms qui complétèrent la liste furent ceux de MM. Daremberg, Jérôme David, Firmin-Didot, Ernest Havet, Jules Girard, Guigniaut, Ch. Jourdain, Legouvé, Ch. Lévêque, Adrien de Longpérier, Alfred Maury, Ravaisson, Léon Renier, Saint-Marc Girardin, Thurot, Waddington. Ainsi complétée, la liste des fondateurs comprenait quinze membres de l'Institut (1) et sept anciens membres de l'École d'Athènes (2), dont deux, MM. Beulé et Lévêque, figurent déjà parmi les membres de l'Institut. Le premier programme de l'association fut imprimé peu de jours après.

Dans le courant du mois d'avril, une ou deux autres réunions, sur lesquelles je n'ai pas gardé de notes, eurent lieu chez Beulé. Nos procès-verbaux officiels, rédigés par les soins de M. Chassang, commencent avec la séance du 7 mai, tenue également au palais de l'Institut. Celle-ci fut très importante ; on peut dire qu'elle marque pour la société le moment de son entrée en activité. Les trente membres fondateurs, constitués en comité, élurent un bureau provisoire. M. Patin, le doyen des hellénistes français, fut élu président. MM. Egger et Beulé, naturellement désignés au choix de leurs confrères par leurs titres scientifiques, et par la part qu'ils venaient de prendre à la formation de la société, furent appelés aux fonctions de premier et de

(1) Ces quinze membres étaient MM. Beulé, Brunet de Presle, Dehèque, Egger, Guigniaut, Jourdain, Legouvé, Lèvêque, Longpérier. Maury, Miller, Ravaisson, Renan, Saint-Marc Girardin, Waddington. MM. Legouvé et Saint-Marc Girardin étaient membres de l'Académie française ; les treize autres de l'Académie des inscriptions.

(2) Alexandre Bertrand, Beulé, Gustave Deville, Jules Girard, Lévêque, Georges Perrot, Wescher.

second vice-présidents ; M. Chassang, à la demande de Beulé, son condisciple, accepta les fonctions de secrétaire ; j'acceptai moi-même celles de trésorier. Au bureau fut adjoint un sous-comité composé de MM. Brunet de Presle, Charles Gidel, Jules Girard et Miller. En même temps le nombre des fondateurs, primitivement fixé à trente, fut élevé à cinquante, dont dix pourraient être choisis hors de Paris. Autant que je puis le conclure des documents que j'ai sous les yeux, sur les vingt nouveaux membres, treize seulement furent nommés ce jour-là ; à savoir : MM. Alexandre, Émile Burnouf, Campeaux, Chassang, Firmin-Didot, Heuzey, Hignard, Hillebrand, Naudet, Patin, Villemain, Vincent et Weil. A ces treize noms furent ajoutés, le 5 juin, celui de M. Constantin Mélas, membre de la colonie grecque de Marseille, et, le 22 du même mois, ceux de M. Duruy, ministre de l'instruction publique, de MM. l'abbé Thénon, de Witte, Adert de Genève, enfin ceux de deux Hellènes, MM. Delyanni, ministre de Grèce à Paris, et Valettas, professeur de grec à Londres.

Après la constitution du bureau et du sous-comité, dans la séance du 7 mai, il fut procédé au versement des cotisations déjà recueillies. Elles se montaient à plus de 3,000 francs, et, sur cette somme, près de la moitié avait été apportée par Beulé. Il avait fait appel à la bonne volonté, non-seulement de ses amis personnels, mais aussi des membres de l'Académie des Beaux-Arts, au zèle aussi des auditeurs de son cours, et le résultat montre avec quel chaleureux empressement il avait été répondu à son appel.

Jusqu'ici l'Association s'était constituée par la simple initiative des membres fondateurs ; elle n'avait demandé aucune consécration officielle. Il fut décidé qu'une *démarche officieuse*, ce sont les termes du procès-verbal, serait faite par le président et l'un des vice-présidents auprès du ministre de l'instruction publi-

que, pour l'entretenir de l'établissement de la Société et solliciter son appui bienveillant. Disons tout de suite que cette mission fut remplie par MM. Patin et Egger, et que, dans la séance du 22 juin, ces messieurs purent faire connaître à la Société le bon accueil qu'ils avaient reçu du ministre. M. Duruy avait voulu s'inscrire parmi les membres donateurs, et avait autorisé l'Association à décerner des prix spéciaux aux élèves de troisième, de seconde et de rhétorique couronnés les premiers dans les compositions de version grecque au concours général des lycées de Paris. Ce fut pour offrir au ministre un témoignage de sa reconnaissance que la Société, dans sa séance du 22 juin, décida, comme nous l'avons dit, que le nom de M. Duruy serait inscrit sur la liste de ses membres fondateurs.

Dans sa séance du 5 juin, l'Association vota la publication d'un Annuaire et en régla la composition. Ce même jour, elle reçut de la colonie grecque de Marseille une liste de cinquante et un souscripteurs, et à cette occasion, décerna, comme nous l'avons dit, le titre de fondateur à M. Constantin Mélas.

Le 22 juin, la Société, après avoir entendu le compte rendu de la visite de MM. Egger et Patin au ministre de l'instruction publique, vota avec quelques modifications le projet de statuts préparé par le bureau. Elle reçut, par l'intermédiaire de M. Brunet de Presle, les félicitations sympathiques de la Société hellénique littéraire de Constantinople (ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει ἑλληνικὸς φιλολογικὸς Σύλλογος). Enfin, elle approuva la location, pour la tenue des séances, de la salle située rue Hautefeuille, n° 1 *bis*, et s'ajourna au premier vendredi du mois de décembre suivant.

Au moment où elle allait prendre ses premières vacances, la Société, après quatre mois de démarches préparatoires, se trouvait donc constituée. Elle avait

ses statuts, son bureau et son comité dirigeant, un local pour ses séances, un organe pour ses publications. La liste des membres, arrêtée au 1er juillet, et publiée dans le fascicule qui représente l'Annuaire de 1867, comprenait environ cinq cent vingt souscripteurs, dont huit donateurs. Sur ce nombre total, le cinquième à peu près se composait d'Hellènes établis à Marseille, à Londres, à Paris, à Athènes. Au bout de quelque temps, cette proportion allait être doublée, et attestait ainsi l'importance du lien nouveau créé par la Société entre la France et la Grèce.

Dans le courant du mois de juillet, Beulé m'adressait encore, en ma qualité de trésorier, les noms et les cotisations de quelques nouveaux membres. Il commençait sa lettre par ces mots : « Le succès me paraît complet, et vous devez être content. » Il devait l'être lui-même, nous devions l'être tous, et nous l'étions. Le succès avait dépassé de beaucoup nos espérances; il avait montré quelles racines profondes les études grecques avaient en France, et quelles puissantes sympathies unissaient la France et la Grèce.

II

Au mois de décembre 1867, la Société avait repris ses travaux, et bientôt une occasion se présenta de faire l'essai de nos forces et l'épreuve de notre influence. Dans un rapport adressé à l'Empereur sur l'état de l'instruction secondaire en France, M. Duruy, ému des objections sans cesse renouvelées contre l'enseignement du grec, avait mentionné certaines restrictions qui pourraient être apportées à cet enseignement. Les professeurs des lycées avaient été invités à faire

connaître au ministre leur opinion sur les changements indiqués.

L'Association pensa que l'examen de cette question était pour elle non-seulement un droit, mais un devoir, et, sous la direction de M. Egger, son président à cette époque, elle en continua la discussion pendant cinq séances consécutives, du 3 avril au 5 juillet 1868; les conclusions de ce long et consciencieux débat furent consignées dans un mémoire rédigé par M. Egger, qui fut adressé au ministre et immédiatement porté à la connaissance du public dans un supplément à l'Annuaire de 1868. Le résultat fut tel que nous pouvions le désirer. Voici en quels termes M. Egger lui-même le fit connaître dans le discours prononcé par lui devant l'assemblée générale de 1869, à l'expiration de sa première présidence : « Présenté avec une juste déférence au ministre compétent, puis librement répandu en votre nom par l'impression, le mémoire qui résumait vos idées sur l'enseignement classique a éclairé bien des esprits qui ne cherchaient que la lumière. On a senti que nous avions confiance en nous, et l'on est venu à nous avec d'autant plus d'ardeur. » Le mémoire avait eu, même à l'étranger, un juste retentissement. Une note, jointe au discours du président, constate que les conclusions en avaient été souvent invoquées dans le débat sur l'instruction publique qui eut lieu au mois de février 1869 à la chambre des représentants en Belgique. Ajoutons que ce document conserve encore aujourd'hui toute sa valeur, et qu'il y aurait un sérieux intérêt à en propager la connaissance.

Cette victoire remportée sur les adversaires des études grecques n'était pas le seul événement heureux qui eût marqué pour la Société le cours de l'année 1868. Le nombre de nos souscripteurs s'élevait maintenant à plus de sept cent cinquante; la ville de Constantinople avait à elle seule ajouté plus de cent noms à notre liste primitive; l'Université d'Athènes nous avait adressé la

généreuse souscription qui depuis s'est renouvelée chaque année; enfin, un des principaux négociants de Constantinople, l'un des plus dévoués à la cause des lettres grecques, M. Christaki Zographos, nous avait dotés du fonds qui nous a permis de créer le prix annuel qui porte son nom. Dans son discours déjà cité du 2 avril 1869, M. Egger constatait cette manifestation des sympathies helléniques à notre égard, puis il ajoutait : « Si la Grèce nous envahit, nous n'avons rien à craindre de cette pacifique invasion. Notre société toute française, par l'objet qu'elle se propose et par le caractère de ses fondateurs, voit dans l'hellénisme ce qu'y virent les ardents et féconds ouvriers de la Renaissance, un élément de civilisation qui ne saurait s'affaiblir chez nous sans qu'il y ait péril pour notre éducation publique et pour l'autorité morale de notre pays. Avec de telles convictions, c'est surtout vers la Grèce ancienne que nous tournons les yeux. Mais si, dans le culte de ses grands souvenirs et de ses grands modèles, nous voyons spontanément s'allier à nous les héritiers directs de l'hellénisme antique, nous ne pouvons que leur tendre une main amie..... L'un d'eux me disait naguère, et j'aime à vous redire ses paroles : « Ce que « vous faites pour entretenir en France l'amour du grec « parmi vos maîtres et vos écoliers, est en définitive et « toujours à notre profit; il est juste que nous ayons « part à la dépense. » Noble façon de confondre en une même cause les intérêts de l'hellénisme à Constantinople, à Athènes et à Paris, dans une région supérieure aux luttes et aux passions politiques! A ces sympathiques assurances devait d'ailleurs s'ajouter un encouragement pratique, et non moins précieux, accordé aux persévérants efforts de la Grèce pour la régénération de sa langue. Au début même de son discours, M. Egger, en annonçant l'institution du prix Zographos, annonçait en même temps une mesure dont il avait été, nous pouvons le dire, le premier promoteur : les ou-

vrages écrits en grec (sans distinction de grec ancien ou de grec moderne) étaient, aussi bien que les ouvrages écrits en français ou en latin, admis à concourir pour ce prix. Cette disposition, souvent appliquée dans les années suivantes, a été, si nous ne nous trompons, la première consécration solennelle donnée au grec moderne, comme langue littéraire en Europe.

Une autre mesure, d'une haute importance, se trouvait annoncée dans le rapport de notre secrétaire, M. Chassang. Nous avons vu avec quelle rapidité la Société s'était développée depuis sa création. Elle avait grandi en considération et en influence, et, avec le nombre de ses souscripteurs, ses ressources s'étaient notablement accrues. A la date du 31 décembre 1868, notre capital accumulé s'élevait à environ 12,000 francs. Dans ces circonstances, sur l'avis de la commission de comptabilité, il avait été décidé, dès le 6 novembre 1868, que le président ferait auprès des autorités compétentes les démarches nécessaires pour que l'Association fût reconnue comme établissement d'utilité publique. La demande était maintenant soumise au Conseil d'État, et il y avait lieu d'espérer qu'une décision favorable pourrait être communiquée à la prochaine assemblée.

En effet, le décret portant en notre faveur reconnaissance d'utilité publique, contre-signé par M. Duruy, était rendu peu de jours après (7 juillet 1869), et l'année suivante, le 21 avril 1870, la teneur en était communiquée à l'assemblée générale de l'Association. Mais, cette fois, la séance n'avait plus lieu dans notre modeste salle de la rue Hautefeuille. Le libéral et bienveillant patronage de notre éminent et excellent confrère, le directeur de l'École des Beaux-Arts, nous avait ouvert, avec l'autorisation du ministre compétent, les portes de l'École ; nous étions en possession, pour la tenue de nos séances, de la magnifique salle où nous siégeons aujourd'hui. Par une remarquable coïncidence, ce fut le secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts,

ce fut Beulé, qui, arrivé au terme de son année présidentielle, et chargé à son tour d'exposer dans le discours d'usage les principaux faits intéressant la Société qui s'étaient accomplis dans le cours des douze mois précédents, se trouva appelé à inaugurer notre nouveau local; son discours fut comme un chant de triomphe.

« L'Association pour l'encouragement des études grecques, nous dit-il, est un exemple de la force que constituent presque subitement des gens qui savent ce qu'ils aiment, ce qu'ils combattent et ce qu'ils veulent. Vos débuts ont été simples, mais vos progrès si rapides qu'après trois ans votre prospérité est fondée de manière à pouvoir défier l'avenir. Votre action morale dépasse encore vos accroissements matériels qui n'en sont que la manifestation ; car les ressources qu'on vous apporte sont les gages de la confiance qu'inspire votre cause, et les droits qu'on vous reconnaît démontrent l'autorité que vous avez conquise... Si vous êtes fiers de l'influence que votre Société a exercée, vous devez être rassurés par la force réelle qu'elle vient d'acquérir. Désormais vous existez légalement; vous êtes reconnus d'utilité publique par un décret préparé et délibéré en Conseil d'État. Celui qui était ministre de l'Instruction publique quand vous avez provoqué ce décret n'est plus aujourd'hui qu'un de vos confrères ; vous avez d'autant plus de liberté pour le remercier par ma voix, et lui exprimer publiquement votre reconnaissance. Vous avez d'ailleurs prêté à M. Duruy un appui qu'il ne prévoyait pas, en protestant par votre association spontanée contre les novateurs qui prétendaient lui persuader d'amoindrir, sinon d'étouffer, les études grecques dans les lycées. »

Ici Beulé reprenait sa thèse favorite de la supériorité de la culture grecque sur la culture latine; et, par une transition toute naturelle, il arrivait à ce qui était pour la Société le grand évènement du jour : l'inauguration du magnifique local ouvert à nos séances. « Ce

n'est pas, disait Beulé, sans une satisfaction profonde que vous devez vous trouver pour la première fois dans cette enceinte. Vous y êtes en pleine Grèce, et le nouveau ministre des Beaux-Arts a eu le mérite de reconnaître que votre place y était marquée. De même que la Société de l'histoire de France tient ses séances au palais des Archives, au milieu des chartes et des documents, de même que la Société des antiquaires se réunit au palais du Louvre, à côté des antiquités tirées du monde entier, de même vous recevez l'hospitalité dans ce palais des Beaux-Arts, où tous les chefs-d'œuvre de la Grèce, reproduits par le moulage, sont proposés à nos jeunes artistes comme des modèles constants. Les temples d'Athènes et de la Sicile, le fronton du Parthénon et le fronton des Niobides, les immortelles Panathénées et les stèles de l'Attique, les bas-reliefs de toutes les écoles helléniques, les statues choisies dans les collections les plus célèbres de l'Europe, vous entourent et vous justifient; leur beauté est plus populaire parce qu'elle parle plus directement à l'esprit; mais c'est la poésie et l'éloquence grecques, qui par leur souffle ont fécondé les arts.

« Profitons donc de cette harmonie qui a fait la grandeur morale de la Grèce. Demandons à ce sanctuaire du beau une manifestation plus sensible de nos principes, et consacrons par le choix même du lieu qui nous abrite l'alliance chaque jour plus étroite de la littérature et de l'art classique. »

Hélas! celui qui venait de faire entendre ces éloquentes paroles ne devait plus animer de sa voix les murs de cette salle si brillament inaugurée. Quelques semaines encore, et la guerre fatale de 1870 allait éclater et entraîner la France et l'Empire dans un abîme dont celui-ci ne devait pas se relever. Un régime nouveau, régime de contentions et de luttes opiniâtres, devait ouvrir à Beulé une carrière difficile où s'usèrent des forces destinées à un meilleur usage; et quatre ans

plus tard, le 9 avril 1874, dans cette même enceinte, à l'occasion de la même solennité, nous devions entendre un autre de nos confrères déplorer en termes profondément attristés la perte de celui qui venait de nous être si cruellement enlevé : « Beulé n'est plus, s'écriait M. Miller; Beulé n'est plus, et avec lui ont disparu les espérances que nous étions encore en droit de concevoir au nom de la science, des arts et de l'histoire... Beulé était né pour l'art; c'est là qu'était sa véritable vocation; il était passionné pour le beau, et il avait le sentiment des formes harmonieuses. Tout dans ses aptitudes, dans ses goûts, dans ses œuvres, révélait ce noble sentiment. Dans sa carrière littéraire, rien ne lui a manqué en fait de gloire et de succès. Ce bonheur, ces succès avaient quelque chose d'effrayant. L'*heureux Beulé!* disait Sainte-Beuve, sans se douter que, quelques années après, cet heureux du jour serait enlevé brusquement dans toute la force de l'âge et du talent. Quant à sa vie politique, je la regrette pour lui, pour nous et pour la science, parce qu'elle nous a privés de lui pendant ces dernières années, en l'arrachant à ses études de prédilection.

« Du moins n'oublions pas qu'il a été un des fondateurs de notre Société, à la prospérité de laquelle il s'est consacré avec tant de dévouement. »

III

La séance du 21 avril 1870, qui proclame notre reconnaissance comme établissement d'utilité publique, et inaugure nos séances à l'École des Beaux-Arts, marque dans notre existence le commencement d'une phase nouvelle. Dès lors, notre croissance n'est plus aussi rapide; la croissance rapide est un caractère de

l'enfance ; mais nous avons les qualités d'un autre âge, la force, la persévérance. Comme déjà je l'ai fait en commençant, je vous demande de vouloir bien encore jeter avec moi un coup-d'œil rapide sur les principaux faits de cette nouvelle période.

Peu de semaines après notre séance du 21 avril, survenait l'effroyable catastrophe de 1870. Paris était isolé du reste de la France, bloqué, assiégé, bombardé, et au milieu des angoisses, des fatigues et des dangers du siège vous restiez fidèles à la pensée de notre Association, vous ne délaissiez pas ses travaux. Le palais des Beaux-Arts, converti en une ambulance, ne pouvait plus vous recevoir ; mais la bibliothèque de Brunet de Presle, votre président, vous restait ouverte, et là vous continuiez vos réunions. Lui-même, dans son discours présidentiel de 1871, a voulu perpétuer ce souvenir : « Les membres de notre comité, disait-il, et quelques autres de nos confrères présents à Paris, se réunissaient le soir, lorsqu'ils n'étaient pas appelés à la garde des remparts. L'obscurité des rues, sillonnées quelquefois par l'éclat d'un obus, ne les arrêtait pas ; au milieu des inquiétudes les plus poignantes, nous n'avions pas cru devoir délaisser des études qui nous offraient mieux qu'une distraction, surtout lorsqu'un de nos confrères nous traçait le tableau de la littérature grecque pendant les luttes sanglantes de la guerre du Péloponnèse (1). La gloire qu'Athènes s'est acquise dans toutes les branches de l'intelligence a fait oublier ses fautes et ses revers ; nous étions heureux de constater par notre assiduité à ces réunions, que nous n'avions pas non plus un seul jour désespéré de l'avenir de notre pays. » Le souvenir de ces réunions, auxquelles lui-même prenait part, a été religieusement rappelé par M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire, dans la notice consacrée par lui à la mémoire de Brunet de Presle ; il l'a été aussi par M. Chassang devant notre assemblée générale de 1873, alors que notre premier secrétaire déposa des fonctions exercées par lui pendant six ans avec un zèle qui ne s'est jamais lassé.

(1) Il s'agit ici de la leçon sur *la Littérature à Athènes pendant les guerres*, faite par M. Egger à l'ouverture de son cours au mois d'octobre 1870, pendant le siège de Paris. (Voy. la *Revue des cours littéraires* du 22 octobre, même année.)

« Jamais, a-t-il dit, je n'oublierai ces réunions que nous avions tous les quinze jours, sous le toit hospitalier de M. Brunet de Presle, pendant le siège de Paris, et jusque pendant le bombardement, dans le rayon duquel était la maison de la rue des Saints-Pères. Nous mettions en commun nos douleurs et nos espérances, qui devaient être, hélas ! des déceptions, et, si nous ne nous consolions pas, nous nous aidions du moins à supporter nos misères, en élevant nos esprits et nos cœurs, et en nous entretenant des études qui forment entre nous d'indissolubles liens. » Ne puis-je pas, sans crainte d'être contredit, affirmer que toutes les études n'inspirent pas de telles paroles, ne donnent pas un tel soutien ?

A partir de 1870, notre Annuaire prend un développement qu'il n'avait pas eu jusqu'alors, et, comme tous ceux qui doivent le suivre, celui de cette année se partage à peu près également en travaux relatifs à l'hellénisme antique et à l'hellénisme moderne. Nous y trouvons un mémoire de M. Caillemer sur le droit de tester à Athènes, une notice de M. Albert Dumont sur un poids grec inédit, des Observations critiques de M. Charles Thurot sur quelques fragments d'Aristote, un rapport de M. Rinn sur le choix du meilleur auteur grec à mettre entre les mains des élèves de sixième. A la Grèce moderne appartiennent la notice de M. Queux de Saint-Hilaire sur les *Korakistica* de Rizo Néroulos, celle de M. Adolphe de Circourt sur deux poëmes d'Aristoclès Valaoritès, mes *Observations sur la réforme*

progressive et l'état actuel de la langue grecque, et enfin le premier texte grec moderne que l'Annuaire eût encore inséré, le discours prononcé par M. Basiadis à la séance anniversaire du Syllogos de Constantinople.

Cette même année 1870, le prix Zographos était pour la première fois, sur le rapport de M. Albert Dumont, décerné à un ouvrage écrit en grec moderne, à l'*Histoire du peuple grec* de M. Constantin Paparrigopoulos, et l'année suivante l'importance de rapports intimes à maintenir entre l'Association et la Grèce vivante inspirait à Brunet de Presle les réflexions qui terminent son discours présidentiel; il y voyait l'intérêt mutuel des deux parties. « Par ses rapports avec nous la Grèce, disait-il, se trouverait ramenée au culte de l'antiquité hellénique, que, dans son aspiration aux bienfaits de la civilisation moderne, elle est trop souvent tentée de négliger; nous-mêmes ranimerions l'intérêt de nos élèves en leur montrant une langue encore vivante dans cette langue héritière de tant de chefs-d'œuvre antiques. » Mais, pour conquérir ce dernier avantage, il faudrait renoncer à un système de prononciation suranné et défectueux, et Brunet de Presle terminait en lançant contre la prononciation érasmienne son *Delenda est Carthago.*

Notre séance générale de 1872 marquait la fin de la seconde présidence de M. Egger. Dans son discours de sortie, notre savant et dévoué confrère constatait que de nouvelles adhésions, des encouragements d'autant plus touchants qu'ils étaient imprévus, nous venaient chaque jour en aide. « On a dit souvent, ajoutait-il, et cela est à l'honneur de la nature humaine, qu'une bonne œuvre, une fois mise en train, une fois signalée à l'opinion publique, recueille aussitôt, suscite même des dévouements et des vocations. Depuis que nous sommes constitués, nous avons découvert en France, dans tous les rangs de la Société, des hellénistes et des philhellènes que nous ne soupçonnions pas, et

notre bienfait envers les études grecques a été de mettre en action cette force latente qui ne demandait qu'un point d'appui pour s'exercer. » M. Egger rappelait ensuite la visite bienveillante que l'Association avait reçue au mois de janvier précédent de S. M. l'Empereur du Brésil. Enfin il annonçait une importante innovation que devait offrir le prochain Annuaire. Sur la proposition de M. Heuzey, agréée par le Comité, l'Annuaire de 1872 devait contenir, et a publié en effet, avec une notice de M. Witte, le dessin d'un monument antique de premier ordre récemment acquis par le Musée du Louvre (la coupe dite de Ceræ, peinte par Euphronius). « Nous estimons, disait M. Egger, que les études grecques, même à leur degré secondaire, qu'on est convenu d'appeler *classique,* doivent comprendre toutes les expressions du génie, toutes les formes du vrai et du beau dans cette antiquité privilégiée. Nous serions heureux que notre recueil annuel pût s'ouvrir plus largement qu'il ne l'a fait jusqu'ici à des mémoires et à des dessins d'archéologie. » Cette innovation, vous le savez, n'est pas demeurée stérile. Elle a donné lieu à la création d'un recueil spécial, celui des *Monuments grecs,* dont les publications ont obtenu de la part des archéologues l'accueil le plus favorable, et que des dons importants et une souscription annuelle du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts sont venus encourager.

En même temps une commission archéologique, primitivement composée de MM. Beulé, Guillaume, Ravaisson, Vinet et de Witte, a été constituée, et est restée un élément persistant de notre organisation. Vous sentirez mieux encore, je crois, l'importance de cette nouvelle création, si vous me permettez de citer à l'avance quelques paroles prononcées plus tard par celui de nos confrères auquel en appartient l'initiative. Dans son discours présidentiel de 1875, à propos de la subvention accordée par le ministre de l'Instruction

publique à la publication des *Monuments grecs,* M. Heuzey s'exprimait ainsi : « Le jour où nous avons écrit sur notre édifice les mots : *Études grecques,* nous devions nous attendre à voir l'archéologie frapper à notre porte avec les autres sciences de l'antiquité, comme une sœur plus jeune, mais qui se sent de la maison. Notre temps, il serait injuste de le méconnaître, doit en partie les progrès qu'il a faits dans la connaissance de l'antiquité hellénique, au privilège d'avoir eu le premier une vue claire et précise de la haute originalité de l'art grec. On ne sait pas assez les secours que l'étude de la littérature grecque peut tirer de l'archéologie. Chez les Grecs surtout, l'art et la poésie, nourris des mêmes éléments, n'ont cessé de grandir côte à côte, et de se prêter un mutuel appui... D'un autre côté les historiens de la Grèce ancienne conviendront que les découvertes archéologiques ont singulièrement ajouté à l'idée qu'ils se faisaient de l'ardente activité de la race grecque, et de la hâtive expansion de son influence sur l'ancien monde. Ce n'est pas seulement autour des ateliers de quelques grands maîtres qu'ont fleuri les merveilles du génie grec. De Cyrène à Panticapée, sur la lisière du désert africain comme à l'entrée des steppes de la Scythie, les fouilles offrent le même spectacle d'une inépuisable fécondité, et d'une remarquable unité de goût et de style, que les légères différences de temps et de lieux ne font que mieux ressortir. »

Dans le même discours, M. Heuzey se trouvait appelé à signaler une autre incursion de la Société dans le domaine de l'art. Sur la proposition de M. Brunet de Presle et de M. de Queux de Saint-Hilaire, l'Association avait antérieurement décidé de faire frapper une médaille à son usage; M. Heuzey put annoncer qu'elle venait d'être terminée. « Cette année, dit-il, voit s'accomplir un projet dont la réalisation doit ajouter à l'éclat de nos récompenses, et en même temps donner à notre Association un symbole et un signe de ralliement. La médaille que nous avons résolu de faire graver vient d'être terminée; les épreuves vous en ont été communiquées, et vous les verrez figurer à l'exposition des Beaux-Arts... M. Chaplain a réalisé, dans la liberté de son inspiration, toutes les espérances que vous aviez fondées sur son talent. »

Enfin, messieurs, je ne me croirais quitte ni envers vous, ni envers le discours présidentiel de 1875, si je ne me rappelais à votre souvenir les sages et ingénieuses paroles qui le terminent. « Tout nous engage, disait M. Heuzey, à conserver en France par nos exemples et nos encouragements le principe de l'unité des études helléniques. Nous ne pouvons oublier que notre Association représente elle-même ce principe par la variété des éléments qui la forment. Nous ne comptons pas seulement dans nos rangs des érudits, des professeurs, mais aussi des artistes qui, au seul nom de la Grèce, ont répondu à notre appel... Ce n'est pas non plus, je pense, un simple hasard, mais un attrait naturel qui nous a conduits dans ce palais des Beaux-Arts, où nous ne pouvons nous rendre à nos séances sans trouver rangées sur notre chemin tant de statues grecques, qui semblent nous dire : « Ne passez pas si vite; nous aussi, nous sommes cette Grèce antique que vous cherchez. »

Il n'entre pas dans ma pensée de donner ici une analyse, même sommaire, des travaux contenus dans nos dix premiers Annuaires; une table ajoutée au volume de cette année les rappellera d'ailleurs à votre souvenir. Mais je ne puis passer sous silence deux documents historiques d'un incontestable intérêt, qui y ont été partiellement publiés, l'un en 1872, l'autre en 1873, et qui sans nous eussent pu attendre longtemps encore de voir le jour, et peut-être ne l'eussent jamais vu. Je veux parler des Lettres de Stamaty à Kodrikas, qui nous ont été apportées par M. Émile Legrand, et des Lettres de Coray à Chardon de la Rochette qui nous

ont été apportées par MM. de Queux de Saint-Hilaire et Brunet de Presle. La collection complète des Lettres de Stamaty, bien que vivement désirée par des personnes qui s'intéressent à l'histoire de cette époque, n'a pas encore trouvé d'éditeur. La collection des Lettres de Coray a paru cette année même. Entreprise, il y a trois ans par M. Brunet de Presle, elle a dû être, vous le savez, terminée par d'autres mains. Miné par de cruels chagrins, et par une maladie, qui, depuis quelques mois déjà, lui interdisait tout travail de longue haleine, Brunet de Presle nous avait été enlevé le 12 septembre 1875; MM. Egger et de Queux de Saint-Hilaire ont dû se charger de compléter l'œuvre qu'il avait commencée.

Ici, Messieurs, pour la seconde fois, je me trouve amené à vous entretenir de nos pertes et de nos douleurs. Elles furent grandes et nombreuses dans l'année 1875 et dans les premiers mois de l'année suivante. Notre cher confrère M. Georges Perrot, appelé à la fin de sa présidence à vous en tracer le tableau, s'affligeait à bon droit de la longueur inaccoutumée de la liste funéraire qu'il avait à vous présenter. Et quels noms figuraient sur cette liste! ceux de Firmin-Didot, de Patin, de Guigniaut, tous trois vétérans de l'hellénisme, tous trois ayant pris rang parmi nos fondadeurs, ceux de Rinn, d'Athanase Coquerel, de l'abbé Hetch, de Widal, d'autres encore moins connus. Mais, parmi ces défunts regrettés, celui dont la perte devait laisser parmi nous le vide le plus irréparable était Brunet de Presle.

« Depuis le jour où Beulé nous avait été enlevé, disait M. Perrot, jamais l'Association ne s'était sentie aussi douloureusement atteinte.

« Pour M. Brunet de Presle, plus que pour personne, la fondation de notre Société avait répondu à des désirs, à des espérances qui remontaient aux premières années de sa jeunesse. Elle avait donné un corps à ce qui

n'avait été longtemps, dans sa pensée, qu'un rêve dont rien n'annonçait la prochaine réalisation. Notre Association était devenue pour lui, dans toute la force du terme, comme une seconde famille, où il se sentait plus à l'aise, plus chez lui, que partout ailleurs. Cette Grèce dont il ne pouvait détacher sa pensée et que pourtant il n'avait jamais vue, il en retrouvait parmi nous le reflet et l'image. Nous étions pour lui ce qu'était pour un Grec, chassé de son pays natal et condamné à de longs voyages, une de ces colonies lointaines qui conservaient sur des côtes barbares l'usage de l'idiome national, le culte de ses dieux, de ses arts et de sa poésie... Il n'est pas une des périodes de la vie grecque qui n'intéressât M. Brunet de Presle ; il n'était pas une discussion, une conversation engagée dans nos séances, où il n'eût à dire son mot avec sa sobre et discrète finesse, avec cette chaleur de cœur et de pensée qu'un observateur superficiel n'eût peut-être pas devinée au premier moment sous les hésitations de la parole. Cette apparente timidité s'expliquait par une modestie dont personne n'a jamais pu mettre en doute la sincérité, et qui chez un homme de ce mérite avait quelque chose de touchant. »

M. Perrot terminait cet éloge en rappelant la part toute spéciale que Brunet de Presle avait prise à la fondation et ensuite au développement de l'Association, toujours d'ailleurs en communauté de pensée avec « le savant qui, dans peu de minutes, allait reprendre sa place naturelle à la tête de la Société ». Ces derniers mots, vous le savez, s'appliquaient à M. Egger. Dans cette même séance, il allait, en effet, pour la troisième fois, devenir votre président, et il devait ainsi se trouver appelé à clore, le 5 avril 1877, cette première période décennale dont j'ai entrepris de résumer devant vous les principaux traits.

Si quelque chose a caractérisé le rôle de M. Egger pendant ces dix années, ç'a été d'être pour la Société

une sorte de Providence. Nul, j'ose l'affirmer, en même temps qu'il nous apportait le tribut de sa science et de ses travaux, n'a autant fait pour multiplier nos associés, pour diriger et assurer notre marche. Ce caractère, M. Egger l'a gardé jusqu'au dernier moment de son rôle officiel; à votre dernière assemblée générale, il a pu venir vous annoncer deux actes, accomplis par son intermédiaire, qui tous deux sont un nouveau et précieux témoignage de l'intérêt qu'inspirent nos travaux, et tous deux constituent une importante addition à nos richesses. D'une part, M. le commandant Fix a bien voulu remettre entre vos mains la précieuse bibliothèque d'helléniste rassemblée par son oncle, M. Théobald Fix; et d'un autre côté, par une touchante inspiration de piété maternelle, M^me^ veuve Deville, en mémoire de son fils si tôt et si douloureusement enlevé à sa tendresse et à notre affection, nous a fait donation d'une rente annuelle de 500 fr. Ces deux actes de munificence se complètent l'un l'autre. Le don de M. le commandant Fix, si précieux qu'il nous soit, avait l'inconvénient d'exiger pour notre bibliothèque, ainsi augmentée, un emplacement plus vaste que celui que l'École des Beaux-Arts laisse obligeamment à notre disposition; c'était donc une nouvelle charge imposée à notre budget. La libéralité de M^me^ Deville est venue lever cette difficulté. Grâce à elle, nous avons pu louer, à proximité de l'École, le local nécessaire à l'installation, non-seulement de notre bibliothèque, mais de tous nos services. Nous avons enfin cette grande chose que nous n'avions pas eue jusqu'ici, un *chez nous*, bien modeste sans doute, mais enfin qui suffit à nos besoins actuels. Là, nos commissions pourront se réunir; là notre dévoué et savant confrère M. Ruelle, qui, depuis 1873, remplit avec tant de zèle et de compétence les fonctions d'agent bibliothécaire que nous lui avons confiées, pourra s'occuper plus librement des soins dont il est chargé

et recevoir, à des heures fixes, ceux d'entre nous qui auraient besoin de recourir à la bibliothèque. Vous voyez quelle importante amélioration a signalé les derniers jours de notre premier cycle décennal, et c'est pour moi une réelle satisfaction de pouvoir marquer de ce dernier trait l'esquisse de notre naissante histoire que vous m'avez permis de vous présenter.

IV

Une dernière tâche me reste maintenant à remplir : c'est de résumer ce travail; c'est de lui donner une conclusion. J'essayerai de faire l'un et l'autre en peu de mots.

Instituée pour l'encouragement des études grecques en France, notre Société s'est fidèlement acquittée de sa mission. Elle a décerné aux auteurs des ouvrages les plus utiles au progrès des études grecques, elle a distribué aux jeunes lauréats, vainqueurs dans les concours universitaires, les récompenses prescrites par nos statuts. Elle a fait mieux : elle est devenue un centre auquel se sont bientôt ralliés la plupart de ceux qui, en France, aiment et pratiquent les études grecques. Entre ces travailleurs, inconnus les uns aux autres, elle a créé le lien d'une précieuse confraternité; parfois même, comme nous l'a dit M. Egger, nous avons mis en lumière des dévouements ignorés, nous avons fait éclore de latentes vocations. D'autre part, notre Annuaire est devenu un asile à des travaux qui souvent, nulle part ailleurs, n'eussent trouvé leur place. Archéologie, épigraphie, critique littéraire, dissertations historiques, juridiques et grammaticales, monuments gravés, traductions nouvelles; d'autres sujets encore, du domaine de la science antique, y ont

successivement figuré. Cependant, il faut le reconnaître, c'est de la langue et de la littérature médiévale et moderne que notre Annuaire s'est plus particulièrement occupé. Nous sommes entrés dans cette voie sans parti pris, guidés simplement par l'intérêt de questions mal connues du public, mal connues des hellénistes eux-mêmes. Ce sera, nous le croyons, un des services les plus importants rendus par notre Société, et dont on lui saura le plus de gré, d'avoir, par la lumière qu'elle a répandue sur ces questions, resserré les liens qui unissent la France à la Grèce moderne. La Renaissance du xv^e^ siècle a eu pour premiers promoteurs des Hellènes, et cette nouvelle Renaissance (1), qui a marqué la fin du siècle dernier, et qui se continue à travers le siècle présent, n'a-t-elle pas eu aussi pour premiers auxiliaires quelques illustres Hellènes, n'est-elle pas, en partie du moins, sortie du sol même de la Grèce, ouverte depuis un siècle, mais surtout depuis cinquante ans, aux investigations de nos explorateurs? Le comte de Choiseul a donné à la France Villoison, et Villoison nous a donné M. Hase. Coray arrivait à Paris la veille de la Révolution française, et, pour dire ce qu'a été Coray, je me bornerai à répeter les paroles de M. Egger : « Coray a ouvert et personnifié à lui seul la renaissance nouvelle de l'hellénisme, et son étroite alliance avec les institutions, les doctrines, les mœurs de notre temps. Un peuple capable de produire de tels hommes mérite de prendre sa place parmi les nations civilisées (2). » Aujourd'hui, c'est l'Université d'Athènes, ce sont d'innombrables sociétés liitéraires, répandues parmi la population grecque, libre ou ottomane, qui continuent cette œuvre ; et, d'un autre côté, la fondation de l'École

(1) *D'une Renaissance nouvelle des études grecques et latines,* 2^e^ appendice au tome II de *l'Hellénisme en France,* par M. Egger.
(2) *De l'Hellénisme en France,* t. II. *Conclusion générale.*

d'Athènes, actuellement dirigée par un de nos plus savants et de nos plus zélés confrères, est venue mettre le sceau à cette alliance de la France et de la Grèce, longuement préparée par nos savants, par notre diplomatie, par nos armes. La création de notre Société, l'attention qu'elle a donnée aux manifestations modernes de la vie grecque, le concours qu'elle a obtenu de la part des Hellènes, ont été une nouvelle sanction fournie à des rapports si heureusement établis.

Notre travail littéraire, sous toutes ses formes, n'a d'ailleurs jamais détourné notre attention du soin que réclamait notre organisation intérieure. Cette organisation, je l'ai dit, est aujourd'hui complète, et, sauf à en agrandir les proportions, elle peut suffire à tous nos développements ultérieurs. Sous ces rapports divers, notre Société a donc pleinement accompli sa tâche. Elle peut se féliciter des résultats obtenus, des progrès réalisés.

Malheureusement, il est un point sur lequel, je l'avoue, le même sentiment de satisfaction ne me semblerait pas justifié; point essentiel, cependant, et qui certainement a tenu une grande place dans les préoccupations de vos fondateurs; je veux parler de l'amélioration des études grecques et de l'importance plus grande à leur donner dans le système de notre enseignement universitaire. A peine constitués, nous avons été assez heureux pour préserver ces études de l'amoindrissement dont elles étaient menacées. Mais, depuis cette époque, on chercherait vainement, il me semble, ce que nous avons fait pour en élargir le cadre, pour en perfectionner le régime, pour les mettre en harmonie avec les besoins et les sentiments de notre monde moderne.

L'opportunité de cette réforme, les raisons qui la motivent, les conditions qu'elle doit remplir sont nettement indiquées dans les leçons de Beulé et de Brunet

de Presle, reproduites en partie au commencement de cette notice.

Beulé, notamment, nous l'avons vu, demande que la suprématie, jusqu'ici accordée aux lettres latines dans l'enseignement classique, soit transportée aux études grecques; et il montre comment cette réforme est motivée, nécessitée par les changements survenus depuis un siècle dans l'état de l'Europe. L'intérêt littéraire, l'intérêt moral, enfin l'intérêt politique des sociétés modernes, lui semblent également engagés dans cette question. Aux souffrances actuelles, il ne connaît pas de remède plus efficace que celui qu'il indique. « Mais ce remède, lui-même le déclare, il n'a pas la prétention de l'avoir inventé, d'autres l'avaient proposé longtemps avant lui; ce qu'il veut, c'est de tirer la conséquence des principes établis, c'est de faire passer dans nos mœurs ce qui déjà est dans nos idées, c'est de réaliser ce qui jusqu'ici est demeuré à l'état de théorie. »

Il y aurait, en effet, une longue liste à faire de tous les grands esprits qui, dans les temps modernes, et de nos jours plus que jamais, ont cru à la supériorité de la culture grecque sur la culture latine, surtout au point de vue de l'éducation des jeunes générations. Mais cette énumération ne serait pas ici à sa place, et, parmi ceux qui partagent ou ont partagé plus ou moins le sentiment de Beulé, nous nous bornerons à en citer un seul, qui, par le temps et les conditions dans lesquelles il a écrit, et par l'autorité qui s'attache à son nom, a droit plus que tout autre à nous imposer le respect des jugements qu'il a portés. Ce maître est Rollin.

Absentes de nos écoles au moyen âge, les études grecques reparurent avec la Renaissance, d'abord en Italie, au xv^e^ siècle; puis en France, en Allemagne, en Angleterre, au xvi^e^. Dans le chapitre de son *Traité des Études* qu'il a consacré à la langue grecque, Rollin a eu soin de tracer en quelques lignes le tableau

de cette réapparition. « On sait, dit-il, que l'Université de Paris servit d'asile à plusieurs de ces savants que la ruine de l'Empire d'Orient fit passer dans l'Italie et dans la France. Ce fut sous de si habiles maîtres que se formèrent ces grands hommes dont le nom sera toujours respecté de la République des lettres, et dont les ouvrages font encore tant d'honneur à la France : je veux dire les Érasme, les Gesner, les Budé, les Estienne et tant d'autres. De quels trésors ces derniers n'ont-ils pas enrichi l'Europe! Budé (1) surtout communiqua à la nation française le goût de l'érudition grecque, l'ayant reçu lui-même de Lascaris, son maître, qui avait été employé par Laurent de Médicis à établir cette fameuse bibliothèque de Florence. Ce fut à la sollicitation du maître et du disciple que le roi François I^er^ forma le dessein de dresser une bibliothèque dans sa maison royale de Fontainebleau. Ce sont ces deux établissements qui ont le plus contribué à faire fleurir parmi nous la langue grecque, aussi bien que les autres langues savantes, et généralement toutes les sciences. C'est une chose étonnante que la facilité et la promptitude avec laquelle ce goût d'érudition se répandit dans toute la France. Comme alors l'Université de Paris était presque l'unique école du royaume, et que tous les magistrats étaient élevés dans son sein, ils y puisèrent bientôt l'amour et l'estime de la langue grecque. Chacun à l'envi se piqua d'y réussir et de s'y distinguer; cette étude fut mise en honneur et devint universelle. » Il semble cependant, en ce qui concerne l'Université de Paris, que les choses marchèrent moins vite que ne paraît le croire Rollin, et que l'enseignement du grec n'y fut définitivement organisé que sous le règne de Henri IV, par le règlement de 1598 (2).

(1) Voy. l'ouvrage de Rebitté : *Guillaume Budé, restaurateur des études grecques en France*. Paris, 1846.

(2) Pendant les tumultes de la Ligue, l'enseignement du grec fut,

Rollin, d'ailleurs, n'a rien dit de l'état de cet enseignement pendant le XVIIe siècle; mais le sujet a été traité, d'une façon à la fois brève et exacte, par M. Egger, dans son histoire de l'Hellénisme en France. Dans la première moitié du siècle, il nous montre l'influence de la Grèce moderne continuant de s'exercer à Paris par les écrits et par la correspondance de Léon Allatius. Bientôt, à côté de l'Université, Port-Royal d'un côté, les Jésuites de l'autre, propagent et améliorent le culte des études grecques. Port-Royal nous donne Racine, les Jésuites nous donnent Du Cange. Dans la dernière partie du règne de Louis XIV, et sous la Régence, l'enseignement scolaire du grec paraît avoir faibli; mais, en 1726, une ère nouvelle commence, ou tout au moins se prépare, pour les études grecques, avec la publication du *Traité des Études.*

Dans ce livre mémorable, écrit à la demande et sur les instances de ses collègues, Rollin, professeur et ancien recteur de l'Université, disciple d'ailleurs et fidèle ami de Port-Royal, a voulu tracer le programme de ce que doit être l'enseignement universitaire. Le titre réel de l'ouvrage est : *De la Manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres, par rapport* (sic) *à l'esprit et au cœur,* titre singulier, qui nous semble trahir l'embarras qu'éprouvait l'auteur à bien définir son œuvre, partagé qu'il était entre les anciennes idées et celles qui commençaient à se produire en matière d'enseignement. Mais le sentiment public a donné à l'ouvrage son titre véritable, celui qui peut le mieux caractériser la ferme pensée qui s'y développe, le titre de *Traité des études.* Et après cent cinquante années, durant lesquelles tant et de si vastes changements se sont accomplis dans le

comme tous les autres, interrompu dans les collèges de l'Université. « Tous ces jeunes régents s'étaient retirés qui voulaient montrer à l'envi qu'ils savaient plus de grec et de latin que les autres. » *Satyre Ménippée, harangue de M. le recteur Rozé.*

monde, ce programme, rudimentaire en bien de ses parties, offre cependant encore dans son ensemble un système complet, que n'ont pu et ne pourront dépasser les améliorations opérées ouprojetées dans notre système d'instruction publique.

Le livre Ier a pour titre : *De l'intelligence des langues,* et contient trois chapitres qui ont respectivement pour objet l'étude des langues française, grecque et latine (l'étude de la littérature étant toujours associée à celle de la langue).

J'arrive de suite au chapitre relatif à la langue et à la littérature grecque. Le point de départ de Rollin est qu'il ne peut y avoir de véritable érudition (1) sans une profonde connaissance de la langue grecque. « Ce fut, dit-il, par l'étude du grec que les Romains vinrent à bout de conduire tous les arts, et la langue latine elle-même, à ce point de perfection où l'on sait qu'ils furent amenés du temps d'Auguste. — « De Térence et de Caton le Censeur à Cicéron », la Grèce devint l'école ordinaire des meilleurs esprits de Rome, qui songeaient à se perfectionner dans les arts et elle conserva cette réputation assez avant sous les empereurs. Quoique Cicéron eût mérité un applaudissement universel par ses premiers plaidoyers, il sentit qu'il manquait encore quelque chose à son éloquence. Déjà fameux orateur à Rome, il ne rougit pas de redevenir le disciple des rhéteurs et des philosophes grecs sous qui il avait étudié dans sa jeunesse. Athènes vit avec douleur, quoique avec admiration, que ce jeune Romain, par un nouveau genre de conquête, allait lui ravir tout ce qui lui restait de son ancienne gloire, et enrichir l'Italie des dépouilles de la Grèce. — Il en sera de même dans tous les siècles. Quiconque aspirera à la réputation de savant sera obligé de voyager, pour ainsi dire, long-

(1) Ce mot, chez Rollin, a un sens beaucoup plus large qu'aujourd'hui, le sens de l'*eruditio* latin.

temps chez les Grecs (1). La Grèce a toujours été et sera toujours l'école du bon goût, et c'est là qu'il faut aller chercher toutes les connaissances, si l'on veut remonter jusqu'à leur origine. Éloquence, poésie, histoire, philosophie (2), médecine, c'est dans la Grèce que toutes les sciences se sont formées, et, pour la plupart, perfectionnées... » Rollin professe une profonde admiration pour Homère; avec Cicéron, il appelle ses poèmes « la production la plus précieuse de l'esprit humain » *(pretiosissimum humani animi opus)*, et toute une section de son premier volume est consacrée à montrer les avantages qu'on peut tirer de sa lecture (3). Il veut que dans la classe de seconde on en explique quelques livres. « Il ne serait pas raisonnable, dit-il, que les jeunes gens, ayant à voir Virgile dans presque toutes les classes, la source où il a puisé tout ce qu'il a de plus beau leur demeurât inconnue. »

Sur le merveilleux organisme de la langue grecque, Rollin n'a certainement pas les vues profondes et précises de notre temps; mais il a du moins de justes intuitions : « Il faudra, dit-il, faire remarquer aux jeunes gens (4) la phrase, le tour, le génie, la cadence harmonieuse, et surtout l'admirable fécondité de cette langue qui, par la dérivation et la composition des mots, se multiplie presque à l'infini et donne au discours une variété prodigieuse; c'est un avantage qui lui est particulier. » Et ici Rollin cite Quintilien « qui, pour tou-

(1) On aura déjà remarqué qu'ici Rollin fait usage de la même similitude que nous avons vue employée par Beulé.

(2) Au temps de Rollin, le nom de *philosophie* désigne, non pas seulement la philosophie proprement dite, mais l'ensemble des sciences mathematiques, physiques, naturelles.

(3) *De la lecture d'Homère*, à la suite du tome II.

(4) Rollin n'emploie pas le mot d'*élèves* pour désigner les *disciples* de l'Université, mais bien ceux d'*enfants*, d'*écoliers*, de *jeunes gens* : le mot *élève* avait, à cette époque, un sens plus général et plus haut. (Voy. le Dictionnaire de Littré, au mot *élève*.)

tes les autres parties de l'éloquence, ne craint point d'égaler la langue latine à la grecque, mais n'ose pas même la lui comparer pour ce qui regarde l'élocution. » Non-seulement le son des lettres grecques est plus doux, mais le vocabulaire est bien plus riche, et cet avantage, le grec le doit, non-seulement à sa puissance de composition, mais encore à la multiplicité de ses dialectes, dont chacun offre à l'écrivain des ressources particulières. Parmi ces dialectes, l'attique l'emporte sur tous les autres par la richesse et l'élégance; et Rollin recommande que l'on s'efforce de donner aux élèves le sentiment de cet *atticisme* qui, suivant Cicéron, se confond avec l'art de bien dire : « *Ut bene dicere, id sit attice dicere.* »

« Je me suis un peu étendu sur cet article, dit Rollin en terminant son apologie de la langue grecque, parce qu'il me paraît d'une extrême importance et pour les maîtres et pour les écoliers. La plupart des pères regardent comme absolument perdu le temps qu'on oblige leurs enfants de donner à cette étude, et ils sont bien aises de leur épargner un travail qu'ils croient également pénible et infructueux. Eux, aussi, disent-ils, avaient appris le grec dans leur jeunesse, et ils n'en ont rien retenu. C'est le langage ordinaire, qui marque assez que l'on n'en a pas beaucoup oublié. Il faut que les professeurs luttent contre ce mauvais goût, devenu fort commun, et qu'ils fassent de continuels efforts pour ne pas céder à ce torrent qui a presque déjà tout entraîné. Et, pour cela, ils doivent se bien convaincre que le soin qu'ils donnent à enseigner cette langue est une partie essentielle de leurs devoirs. »

Mais, en imposant cette tâche aux professeurs, Rollin s'attache aussi à leur en alléger le fardeau. Un second article est consacré à l'exposition de la « *méthode qu'il faut suivre pour enseigner la langue grecque* ». J'en donnerai une analyse qui pourra paraître longue à

cette place, mais dont l'étendue aura pour excuse l'intérêt tout actuel que conserve encore ce travail.

« Avant de proposer aucune règle sur ce sujet, dit Rollin, je crois devoir avertir ceux qui songent à apprendre cette langue que, de toutes les études qui se font dans les collèges, celle-ci est la plus facile, la plus courte, celle dont le succès est le plus assuré, et où j'ai toujours vu réussir presque tous ceux qui s'y sont appliqués. Ce qui rebute ordinairement de cette étude et les maîtres et les disciples, est l'idée qu'on s'en forme d'abord comme d'une entreprise très longue et très difficile. L'expérience du contraire devrait avoir dissipé bien des préjugés. »

Un seul cas excepté, où il cède à une opinion reçue, et qui alors était très excusable (1), les conseils que donne Rollin aux maîtres chargés d'enseigner le grec sont empreints de la sagesse qui se remarque dans tout ce qu'il a écrit. Le premier soin qu'il leur recommande est de bien apprendre aux enfants à écrire et à lire le grec, chose plus difficile qu'elle ne l'est aujourd'hui, alors que l'on conservait, pour les caractères imprimés, les ligatures et les abréviations en usage dans les manuscrits; cependant, aujourd'hui même, la recommandation, au moins en ce qui concerne l'écriture, serait loin d'être superflue.

Pour ce qui est de la prononciation, Rollin recommande « celle qui, dit-il, a été de tout temps usitée dans l'Université (?), et qui apprend à prononcer comme on écrit ». L'insistance que met Rollin à défendre cette méthode prouve que la prononciation nationale conservait encore des partisans dans l'Université (2), plus

(1) Nous voulons parler du parti pris en faveur de la prononciation dite érasmienne.

(2) La même conclusion nous paraît ressortir plus clairement encore du plaidoyer en faveur de la prononciation érasmienne dans la *Méthode de Port-Royal*

même peut-être qu'elle n'en a aujourd'hui, et surtout qu'elle n'en avait il y a quelques années. En effet, le progrès est sensible sous ce rapport, et permet de prévoir pour un temps plus ou moins rapproché l'adoption de la prononciation nationale.

Rollin veut que la grammaire soit « courte, nette, française ». Il demande qu'elle soit imprimée en beaux caractères. Une belle édition frappe les yeux, gagne l'esprit, et, par cet attrait innocent, invite à l'étude. Les maîtres distingueront aisément dans la grammaire ce qu'il faut faire apprendre d'abord et ce qu'il faut réserver pour un âge plus avancé. Ils ne peuvent trop insister dans les commencements sur les principes, sur les déclinaisons et sur les conjugaisons. Quand les enfants ont quelque âge et quelque intelligence du latin, cet exercice peut ne durer que trois mois et encore moins; après quoi on peut leur faire expliquer l'Évangile grec selon saint Luc, mais en allant d'abord très lentement et rebattant longtemps et souvent les principes..... Si, au contraire, ils commencent le grec dès la sixième, et c'est ce que désire Rollin, il faut que cette année et la suivante soient consacrées, à peu près exclusivement, à l'étude des principes, et cela pendant une demi-heure par jour; on expliquera ensuite, en quatrième, saint Luc ou les Actes des apôtres, quelques dialogues de Lucien, quelques endroits choisis ou d'Hérodote ou de la Cyropédie; quelques traités d'Isocrate trouveront leur place en troisième. On pourra faire expliquer en seconde quelques livres d'Homère ou quelques extraits des Vies de Plutarque. Rollin inclinerait plutôt pour le premier, non-seulement parce qu'il est plus facile et plus à la portée des jeunes gens, mais encore parce qu'il convient de leur donner quelque teinture de la poésie grecque et quelque idée d'un poëte si ancien et si excellent. Les Vies de Plutarque peuvent occuper utilement et agréablement les rhétoriciens les plus studieux. Ils ont un droit tout particu-

lier sur les harangues de Démosthène, le plus parfait des orateurs. On pourrait aussi s'appliquer, dans cette classe, à leur former le goût par la lecture d'endroits choisis de quelques écrivains grecs de l'antiquité, soit orateurs, soit historiens ou poëtes. « Quand à cet âge on est parvenu à ce point, il n'y a plus d'auteurs grecs dont la lecture doive effrayer dans la suite. » Il est d'ailleurs à désirer que ceux qui auront fait quelque progrès dans la langue grecque n'en interrompent pas absolument l'étude pendant leur cours de philosophie; autrement, ils risqueraient d'oublier une partie du moins de ce qu'ils auraient appris; et puis, quelle autre occasion auront-ils d'ailleurs d'étudier dans leur langue Aristote et Platon?

Après cette espèce de digression sur ce qu'il appelle l'*ordre des classes*, Rollin s'excuse de s'être laissé écarter de son sujet spécial, et revient à la méthode à suivre dans l'enseignement de la langue grecque. « L'Université a bien senti que, l'usage de cette langue étant maintenant réduit à l'intelligence des auteurs, sans que nous ayons presque jamais besoin ni de parler ni de l'écrire, elle devait principalement appliquer les jeunes gens à la traduction : la coutume qui s'était introduite de faire consister toute cette étude dans la composition des thèmes, avait sans doute donné lieu au dégoût et à l'aversion presque général pour le grec qui régnait autrefois. » Rollin approuve cette pratique, mais non d'une manière absolue. « La composition des thèmes, dit-il, a ses avantages qui ne doivent pas être négligés; elle rend les jeunes gens plus exacts, les oblige à faire l'application de leurs règles, les familiarise avec le grec et leur donne plus de connaissance du génie de la langue grecque. On doit donc, dans la *troisième* et dans les *classes suivantes*, les y exercer de temps en temps. » De même qu'il a exprimé le vœu que la grammaire grecque fût écrite en français et non en latin, Rollin pense, contrairement au vieil usage,

que les traductions doivent avoir lieu du grec en français. Comme la langue grecque a beaucoup plus de conformité avec la nôtre qu'avec la latine, d'habiles gens ont cru qu'il était à propos que les enfants traduisissent de grec en français (1). » Rollin, on le voit, obéit sans regret à l'entraînement universel qui, dès lors, tend à déposséder le latin de son rôle de langue commune. Que sont d'ailleurs ces réformes de détail, à côté de la décision prise d'écrire son *Traité des Études* en français? Dans l'intérêt du thème comme de la version, Rollin recommande, bien timidement, il est vrai, l'étude des accents. « Il faudra, dit-il, en donner aux jeunes gens quelque teinture; ils sont d'une grande utilité pour l'explication, le seul accent distinguant souvent les différents temps des verbes et la différente signification des mots. Il faut d'ailleurs bien se garder de confondre l'accent avec la quantité; l'accent nous avertit d'élever ou d'abaisser la voix et la quantité de s'arrêter plus ou moins sur les syllabes. Un peu d'attention et d'exactitude rendrait cette prononciation facile. La connaissance des accents n'est pas d'un grand travail, et elle est trop souvent négligée, même par les savants. »

Rappelons encore l'empressement de Rollin à recommander l'usage du livre des Racines grecques. Il veut qu'on en commence l'emploi dans la classe de quatrième, et qu'on le continue jusqu'à la rhétorique. « Cet exercice, dit-il, qui ne chargera pas beaucoup les jeunes gens, leur donnera une facilité incroyable pour l'intelligence des auteurs et leur tiendra lieu d'un long usage qui ne s'acquiert qu'à force de travail et de temps. Il ne faut pas négliger de leur apprendre, chemin faisant, les étymologies des mots latins et des mots français dérivés du grec. » Il y a certes de nombreuses et

(1) Rollin s'élève aussi contre la coutume de faire parler le latin dans les collèges.

justes critiques à élever contre le livre de de Sacy; à l'étude même des racines, il n'y a que des encouragements à donner.

« Je ne dois pas oublier, dit encore Rollin, qu'il est utile de faire apprendre aux jeunes gens des endroits choisis des auteurs grecs, et surtout des poètes. » Puis il ajoute cette parole, dans laquelle se résume toute sa foi d'helléniste : « Pour renfermer tout en peu de mots, je voudrais que les yeux, les oreilles, la langue, la main, que tout conduisît les jeunes gens à l'intelligence du grec. »

J'ai dit au début de cette notice que notre Société avait pour mission de continuer et de soutenir le mouvement de régénération des études grecques, qui a commencé avec ce siècle, et depuis n'a cessé de se développer. Après le tableau que nous venons de mettre sous vos yeux, il est évident que nous pouvons remonter plus haut, et qu'il nous est permis de nous rattacher à celui qui a vraiment été le législateur des études universitaires en France, à celui que l'on a coutume de nommer le *bon,* et qui mérite tout aussi bien d'être appelé le *grand* Rollin (1). Pour les études grecques, telles qu'elles sont aujourd'hui communément comprises, Rollin demeure encore le meilleur des guides ; ses règles n'ont pas été surpassées; ce qu'on pourrait désirer, c'est qu'elles fussent fidèlement pratiquées. Une seule chose a manqué à Rollin : lui-même le reconnaîtrait s'il reparaissait au milieu de nous avec son enthousiasme pour le génie grec, et il s'efforcerait de combler cette lacune. L'auteur du *Traité des études*, quoiqu'il ait pu faire, a été l'homme de son temps : il voudrait être l'homme du nôtre.

Pour Rollin, le peuple grec est un peuple éteint, la

(1) Voyez ce que Voltaire dit de Rollin, en rappelant le service qu'il a rendu à la jeunesse en introduisant dans les collèges l'étude de la langue française. (Dictionnaire philosophique, art. *Langue.*)

langue grecque est une langue morte. Il n'a pas eu le spectacle de cette restauration, préparée depuis maintenant un siècle, accomplie depuis cinquante ans, et qui par des merveilles d'héroïsme et d'intelligence a fait sortir le peuple grec de l'oubli où il semblait plongé, et a fait réapparaître avec lui sa langue et les prémices d'une nouvelle littérature. Il n'a pas vu non plus cette immense révolution qui, à la fin du XVIII^e^ siècle, est venue transformer les sociétés européennes, et aux monarchies absolues a partout substitué des gouvernements libres. Si Rollin avait eu sous les yeux ce double spectacle, il eût agrandi sa pensée, il l'eût mise en harmonie avec le nouvel état des choses; il eût compris que le rôle du peuple grec et celui de sa langue n'était pas fini, et que la civilisation avait encore quelque chose à attendre de cet impérissable génie.

Il eût compris surtout, lui, l'homme de bien, non moins bon citoyen (1), quelle assistance l'Europe peut recevoir de l'antique sagesse de la Grèce, en ces jours d'incertitude et de lutte, au milieu de nos déchirements religieux et politiques. Comme nous en effet depuis trois siècles, la Grèce, au début de ses temps historiques, a connu les aspirations, les joies, les bienfaits de la liberté intellectuelle et politique. Par l'esprit de recherche et d'examen ses savants s'étaient affranchis des superstitions traditionnelles; par leur courage et leur persévérance, ses grands citoyens avaient renversé les tyrans et les oligarques ; ils avaient glorieusement repoussé l'agression étrangère. Mais, comme nous aussi, après les bienfaits de la liberté, la Grèce en connut les excès et les amertumes. La critique des

(1) L'approbation du censeur, chargé d'examiner le *Traité des études*, déclare « qu'il y a retrouvé la capacité et le zèle d'un homme qui, depuis quarante ans, travaille à former de *bons citoyens*, de *bons magistrats*, de *bons orateurs* ».

vieilles croyances enfanta le scepticisme, la ruine des anciens pouvoirs enfanta l'anarchie et la corruption morale. Alors un homme s'éleva dans Athènes, qui entreprit de remédier aux erreurs et aux misères de son peuple. Aux négations des sceptiques, à la crédulité des dévots, Socrate opposa la croyance rationnelle en une Providence tutélaire; suivant l'expression d'un ancien, « il fit descendre la religion du ciel sur la terre »; enfin il fit une science de la théologie. En même temps, aux folles agitations de la démocratie, aux machinations de l'oligarchie, Socrate opposa l'autorité de la loi, de la loi naturelle et divine, qui n'a rien d'arbitraire et d'artificiel, et qu'il caractérise admirablement en disant que « son infraction emporte son châtiment avec soi ». De même que tous les arts ont leur science, il proclame que la politique a aussi sa science. « C'est cette science qui fait les bons politiques, les bons économes, les chefs habiles, les hommes capables d'être utiles aux autres et à eux-mêmes; cette science, la plus belle de toutes, *la vraie science royale*, a pour base la justice. » Elle a ce fondement commun avec la religion. « Il plaît aux dieux que la légalité et la justice soient une même chose (1). » Après Socrate ses disciples Xénophon et Platon, son arrière-disciple Aristote, ont recueilli, développé, propagé sa pensée; comme lui et avec lui ils ont donné pour base à la politique, à l'art social, la justice, qui d'ailleurs se confond avec la qualité par excellence du génie grec : LA MESURE, la mesure en toutes choses (μέτρον ἄριστον).

Depuis le temps de la Renaissance, les écrits enfin connus de ces grands philosophes ont répandu sur l'Europe d'abondantes lumières. Mais combien sont

(1) *Memor.*, liv. IV. — Mon père a plus tard développé ses idées sur Socrate dans son ouvrage *Socrate et notre temps — Théologie de Socrate*. Fischbacher, éditeur. E. d'E.

encore épaisses nos ténèbres, et que la lueur de ce flambeau nous est encore nécessaire!... C'est ce que proclamaient, il y a déjà trente ans, au lendemain de la révolution de Février 1848, nos savants collègues, MM. Laboulaye et Barthélemy Saint-Hilaire; ils montraient comment les principes fondamentaux de la constitution réclamée par la France avaient été déjà posés, bien des siècles auparavant, dans les immortels ouvrages de Platon, d'Aristote et de leur disciple Cicéron. « Depuis le temps, disait M. Laboulaye, où Cicéron résumait l'expérience de l'antiquité dans ces pages retrouvées de nos jours, comme un avertissement destiné à notre siècle, mille révolutions ont renouvelé la face de l'Europe; mais aucune n'a ébranlé les observations du grand publiciste. On peut dire que depuis cinquante ans l'histoire de l'Occident n'est que la confirmation de ces vérités, et que les malheurs de ces derniers mois les ont rendues plus certaines et plus importantes que jamais (1) » « En cherchant à comprendre ce que l'État est en lui-même, disait M. Barthélemy Saint-Hilaire, Platon a trouvé ce que l'État doit être... L'idéal du philosophe est la réalité même que les sociétés conquièrent peu à peu, et dont elles jouissent dans la proportion de leurs lumières et de leurs vertus; c'est la *justice* considérée dans l'individu et dans l'État. » De son côté : « Aristote a la gloire d'avoir fait pour la politique ce qu'il a fait pour les autres parties de la philosophie; il lui a donné sa forme scientifique... La vue du philosophe a été si perçante qu'aujourd'hui même, avec deux mille années d'expérience de plus, il serait difficile de dire plus que n'a dit Aristote... Malgré les travaux faits depuis lors, l'école péripatéticienne est encore la seule où puisse étudier quiconque veut embrasser d'un regard gé-

(1) Édouard Laboulaye, *Considérations sur la Révolution*. Paris, 1848, p. 86.

néral les causes et les remèdes des révolutions (1). »

A toutes les branches du savoir grec que nous avons cultivées, il en est donc une que nous devons désirer de voir s'ajouter : c'est la science politique. Nulle autre n'est appelée aujourd'hui à rendre de plus grands services; nulle autre ne mérite mieux de trouver sa place au milieu d'hommes animés de l'amour de leur pays, de l'amour de l'humanité. Les meilleurs sentiments, les plus généreuses intentions ne suffisent pas; il faut la science. Socrate le répétait chaque jour à ses concitoyens, et il ne se ferait pas faute de le répéter s'il était au milieu de nous. Sous ses auspices, mettons-nous donc à l'œuvre ; si je regarde autour de moi, je vois bien que les bons ouvriers ne nous manqueront pas (2).

N'est-ce pas d'ailleurs, dans la réforme, ou pour me servir d'un mot plus doux, dans le perfectionnement de notre système d'instruction publique, que la science politique doit trouver une de ses premières et de ses plus importantes applications? et dans cette œuvre quel meilleur guide, quelle plus juste inspiration pourrait-elle suivre que celle de la Grèce, et surtout de l'école socratique? Rollin lui-même l'avait compris, quoique d'une manière incomplète. Il exhorte les jeunes gens à ne pas regarder comme perdu le temps que l'on donne à entendre les auteurs grecs, et à se bien persuader que « c'est par de telles études qu'on se met en

(1) Barthélemy Saint-Hilaire, *Politique d'Aristote*, traduite en français. *Préface*. Paris, 1868. — Dans les lignes que nous avons reproduites, on peut regretter l'absence du nom de Socrate.

(2) Je laisse à mes confrères le soin de relever sur la liste de nos membres les noms de ceux qui, par leurs travaux, *veterani* ou *tirones*, ont servi et peuvent servir encore la cause de l'Hellénisme; c'est une armée toute formée pour le soutien de cette cause glorieuse.

Entre tous ces travaux, me sera-t-il permis de mentionner, par une exception unique, un des plus récents et à la fois des plus importants, celui de notre vice-président, M. Paul Foucart, sur la *Politique coloniale des Athéniens?*

état de faire honneur à sa patrie, d'en remplir dignement les premières places, et de faire revivre ces nobles sentiments de générosité et de désintéressement qui ne subsistent presque plus que dans les livres et dans l'histoire ancienne ». C'est tout ce que Rollin pouvait dire vivant sous le régime d'une monarchie absolue (1). Avant lui cependant Bossuet avait vu plus haut. Parlant de la Grèce dans son *Histoire universelle*, il avait dit : « La liberté que se figuraient les Grecs était une liberté soumise à la loi, c'est-à-dire à la raison même, reconnue par tout le peuple... Comme chaque forme de gouvernement a ses avantages, celui que la Grèce tirait du sien était que les citoyens s'affectionnaient d'autant plus à leur pays qu'ils le conduisaient en commun, et que chaque particulier pouvait parvenir aux premiers honneurs. Ce que fit sa philosophie pour conserver l'état de la Grèce n'est pas croyable. Plus ces peuples étaient libres, plus il était nécessaire d'y établir par de bonnes raisons les règles des mœurs et celles de la société. Pythagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Archytas, Platon, Xénophon, Aristote, et une infinité d'autres, remplirent la Grèce de ces beaux préceptes. » C'est là, en effet, la condition de tout gouvernement libre; il faut que les règles de la sagesse, il faut que les *beaux préceptes* soient mis à la portée de

(1) Un document, cité par Rollin lui-même en tête de son livre, indique clairement la direction que le pouvoir royal entendait qui fût donnée à l'éducation des jeunes gens dans l'Université, sous le rapport moral et politique. C'est le préambule du règlement de 1598, édicté par Henri IV : « La félicité des roiaumes et des peuples, et surtout d'un État chrétien, dépend de la bonne éducation de la jeunesse, où l'on a pour but de cultiver, de polir par l'étude des sciences l'esprit encore brut des jeunes gens, de les disposer à remplir dignement les différentes places qui leur sont destinées, sans quoi ils seroient inutiles à la République *(sic)*; enfin de leur apprendre le culte religieux et sincère que Dieu exige d'eux, l'attachement inviolable à leurs pères et mères et à leur patrie, le respect qu'ils sont obligés de rendre à leurs princes et à leurs magistrats. »

tous en même temps que le pouvoir. Mais plus d'un siècle dut encore s'écouler avant que la lumière, dont un rayon avait frappé comme une haute cime le génie de Bossuet, descendît jusque sur la terre, et y répandît sa clarté. Enfin l'heure vint de l'Émancipation des États-Unis et de la Révolution de 1789, et, à partir de ce moment, l'analogie devint sensible entre les temps nouveaux et l'histoire des sociétés libres de la Grèce. La publication du *Voyage d'Anacharsis*, en 1788, est saluée comme l'apparition d'un livre de circonstance. Mackintosh, défendant contre Burke la Révolution française, signale l'analogie de cette révolution avec celle qui, au VIIe siècle avant notre ère, fit surgir en Grèce les républiques sur les ruines des monarchies héroïques. Quelques années plus tard, l'illustre Heeren, dans son *Manuel de l'histoire ancienne*, déclare que les évènements contemporains ont donné à cette histoire un intérêt tout nouveau. « L'étude de l'antiquité, dit-il, est, sinon l'unique, du moins le plus sûr moyen d'envisager avec plus de netteté et moins de prévention les grands évènements dont nous sommes témoins. » Ai-je besoin de rappeler avec quelle force et quelle ampleur la même thèse a été soutenue, l'année même de notre fondation, par notre savant confrère M. Georges Perrot, dans l'Introduction de son beau livre sur le *Droit public et privé des Athéniens*?

Cette condition nouvelle des sociétés européennes doit nécessairement imprimer à notre enseignement classique, surtout en ce qui concerne la Grèce, un caractère nouveau. Il ne suffit plus d'y chercher, comme du temps de Rollin, des règles de bon goût ou même de morale; il faut y puiser les éléments d'une éducation civique, d'une éducation *humaine*, d'une éducation vraiment chrétienne, dans le sens large de ce mot. C'est par son alliance avec l'hellénisme que le christianisme a pu commencer sa mission; c'est par la même alliance qu'il pourra la terminer. Où trouverait-il ailleurs un plus puissant auxiliaire pour l'établissement du régime de justice, de paix et de travail que sa mission est de réaliser?

Cette transformation dans le régime de notre enseignement classique ne sera nullement une innovation subite. Bien des fois, depuis quelques années, elle a été pressentie, demandée. Je me bornerai à rappeler, sous ce rapport, les beaux articles que M. Gaston Boissier a publiés sur notre système d'instruction publique dans la *Revue des Deux-Mondes* (1); mais je crois devoir reproduire en entier, et c'est par là que je terminerai cette notice, les belles considérations qui forment la conclusion du livre de M. Egger sur l'histoire de l'hellénisme en France.

Après avoir rappelé l'influence que, depuis la fin du dernier siècle, l'hellénisme a exercéé sur notre littérature, M. Egger s'exprime ainsi :

« Quant à la politique et à la philosophie, je ne crois pas que l'hellénisme ait jamais eu dans notre éducation plus d'opportunité, parce que jamais cette action n'a pu être mieux renfermée dans ses justes limites. D'une part, nous savons tout ce qui manquait à la démocratie athénienne, pour être un véritable régime de justice et de liberté, et l'expérience des cent dernières années nous défend de tout puéril engouement pour les utopies où s'égara trop souvent l'esprit aventureux des législateurs et des philosophes grecs. D'autre part, plus nous apprécions les grandes civilisations qui se sont développées en dehors de la civilisation gréco-romaine, plus nous comprenons qu'elles ne font rien perdre au peuple grec de ses droits à notre reconnaissance. C'est bien lui qui, dans l'ensemble de sa tradition savante et de son histoire, nous représente l'image la plus complète de l'humanité toujours en voie de progrès. Nulle nation n'a plus varié les expé-

(1) Voir les numéros des 15 juin 1868 et 15 août 1869.

riences de la vie sociale, ni plus médité sur la théorie des gouvernements; nulle n'a plus fait pour fonder la méthode générale des sciences, et pour préparer ainsi l'avènement des sciences mêmes qu'elle n'a pas connues. Avec Rome, avec Jérusalem, au-dessus d'elles à quelques égards, Athènes est reconnue comme la grande institutrice du genre humain...

« Les leçons que nous donne le peuple grec par ses œuvres anciennes ont pris d'ailleurs un surcroît d'intérêt par sa résurrection enfin accomplie sous nos yeux. Même après les émotions d'une lutte héroïque, même après les embarras et les mécomptes inséparables peut-être des conditions où l'Europe a placé le petit royaume de Grèce, il y a pour tout juge impartial des motifs sérieux de confiance dans l'énergie vitale qu'il déploie, dans l'ardeur de ses jeunes générations pour les études savantes, dans le désintéressement avec lequel tous les membres de la famille hellénique concourent au progrès de ses études, les uns par leur travail, les autres par des souscriptions généreuses; enfin jusque dans leur obstination à reprendre la langue de leurs ancêtres...

« Tout concourt donc à maintenir présente devant nous cette grande image de la Grèce, à rattacher pour nous son souvenir aux intérêts et aux préoccupations de notre vie. »

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVERTISSEMENT.....

Notice sur les services rendus à la Grèce et aux études grecques par M. G. d'Eichthal, par le marquis de Queux de Saint-Hilaire, lue aux séances de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France (1886-1887)..... 1

De l'usage pratique de la langue grecque par G. d'Eichthal, suivi d'une annexe sur « l'avenir du peuple grec et de la langue grecque », par M. Renieri..... 107

Les mêmes traduits en grec, par M. Renieri..... 121

Annexes : Lettres et articles relatifs au précédent mémoire :

I. Nefftzer. *Temps*, 2 août 1864..... 137

II. Fr. Dübner. *Rev. de l'Instruction publique*, 3 novembre 1864..... 141

III. A. Campeaux. Même recueil, 15 décembre 1864..... 150

IV. E. Littré. *Journal des Débats*, 13 mai 1865..... 155

V. Ch. Mendelssohn-Bartholdy *Heidelberger Jahrbücher*, 1865, n° 9..... 165

VI. Robert Blackie. Lettre au *Times*, 18 janvier 1865..... 173

VII. J. N. Valettas. Lettre du 22 février 1867..... 175

VIII. Baudry. *Revue Moderne*, 1er avril 1865..... 180

De la prononciation nationale du grec et de son introduction dans l'enseignement classique..... 183

Considérations sur la langue grecque, suivies d'une lettre à Sir Louis Mallet, membre du comité du Club-Cobden à Londres, sur une langue internationale universelle..... 217

Observations sur la réforme progressive et sur l'état actuel de la langue grecque..... 235

Annexes : types divers de langue grecque moderne.... 275
Discours de M. Basiadis, président de la Société littéraire hellénique de Constantinople (1869)..... 281
La langue grecque comme langue scientifique commune. (Extrait de la *Revue scientifique*, 19 janvier 1884)..... 307
Voltaire et la question grecque en 1770. (Extrait du journal *le Temps*, 9 mars 1869)..... 321
De la nouvelle loi sur l'enseignement secondaire en Russie. (Extrait de l'*Annuaire de l'Association des études grecques, de 1872)*..... 333
Notice sur la fondation et le développement de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, avril 1867, — avril 1877..... 351

Le Puy. — Imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

COLUMBIA UNIVERSITY
0032207387